N° 358 — Tome XCVII 16 Mai 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD,
R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, HENRY DÉRIEUX,
GEORGES DUHAMEL, J. GALZY, HENRY GAUTHIER-VILLARS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, DOCTEUR GUÈDE,
ARCHIBALD HENDERSON (HENRY-D. DAVRAY *trad.*),
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, MARIUS-ARY LEBLOND,
AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
MARCEL MIRTIL, GEORGES PALANTE, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE,
EDME TASSY, FRANZ TOUSSAINT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

SOMMAIRE

—

N° 358. — 16 MAI 1912

ARCHIBALD HENDERSON (HENRY-D. DAVRAY *trad.*)	*Le Nouveau Drame en Angleterre : H. Granville-Barker*	225
J. GALZY	*La Mort du Poète*, prologue pour « Iphigénie »	242
MARCEL MIRTIL	*Dans le nord du Maroc : Espagnols et Français*	252
MARIUS-ARY LEBLOND	*Le Sang des Rois (Les Romanciers des Rois)*	266
HENRY DÉRIEUX	*Poèmes*	294
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages : LXXXVIII. Ida Rubinstein*	299
EDME TASSY	*L'Instinct sexuel et l'activité mentale*	300
DOCTEUR GUÈDE	*Pourquoi la suite des Mémoires de Casanova n'existe pas*	315
FRANZ TOUSSAINT	*Gina Laura* (Deuxième Partie : VIII-XIII, fin), roman	321

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues : IX° Lettre à l'Amazone*	355
GEORGES DUHAMEL	*Les Poèmes*	358
RACHILDE	*Les Romans*	361
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	366
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	371
GEORGES PALANTE	*Philosophie*	377
HENRI MAZEL	*Science sociale*	383
CHARLES MERKI	*Archéologie. Voyages*	388
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	394
R. DE BURY	*Les Journaux*	402
MAURICE BOISSARD	*Théâtre*	405
HENRY GAUTHIER-VILLARS	*Musique*	411
GUSTAVE KAHN	*Art*	416
AUGUSTE MARGUILLIER	*Musées et Collections*	425
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	432
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	437
MERCVRE	*Publications récentes*	441
—	*Echos*	444

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

VICTOR HUGO

ŒUVRES

NOTRE-DAME DE PARIS

NOUVELLE ÉDITION IN-16

Prix, broché, 3 fr. 50; Cartonné toile, 4 fr.; Relié amateur, 6 fr.

Voici donc l'édition attendue des œuvres du grand poète, indispensable dans toute bibliothèque. Imprimée sur papier de luxe par la célèbre maison Lahure, elle paraît dans le format Charpentier, si commode pour la lecture et si élégant, surtout quand il est habillé d'une jolie reliure. C'est la consécration définitive, dans ce format, de l'œuvre du Maître. Elle sera durable, le papier étant fabriqué tout spécialement à cette intention. Il y aura en tout 22 volumes.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

G. COLSON, MEMBRE DE L'INSTITUT

Organisme économique et Désordre Social

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage met en relief les causes de désordre qui, déjà, apportent certains obstacles au bon fonctionnement de l'organisme économique et qui menacent de le compromettre très sérieusement, s'il n'y est remédié à brève échéance.

BARONNE STAFFE

La Femme dans la Famille

LA FILLE, L'ÉPOUSE, LA MÈRE

Causes du Bonheur

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché..... 95 cent. | Cartonné toile..... 1 fr. 75

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Lettres de Pline le Jeune

Suivies du panégyrique de TRAJAN

Un volume

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

Viennent de paraître :

F. MAURY

NOS HOMMES D'ÉTAT

ET

L'ŒUVRE DE RÉFORME

Première Partie. — *Gambetta et notre parlementarisme. — La politique sociale et M. Alexandre Ribot. — M. Raymond Poincaré. — Les débuts de M. Aristide Briand. — Le cas de M. Paul Deschanel. — M. Joseph Caillaux. — La signification du ministère Poincaré. — Pour nos leaders.*

Deuxième Partie. — *Pour les réformes. — L'insuffisance du contrôle financier sur les affaires d'État. — L'État démocratique contre les communes. — Les retraites ouvrières et paysannes. — Le syndicalisme révolutionnaire et ses chefs. — La logique du syndicalisme. — Sur l'éducation nationale.*

Un volume in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* **3 fr. 50**

CH. BASTIDE

Docteur ès lettres, Professeur agrégé au Lycée Charlemagne

ANGLAIS ET FRANÇAIS

DU XVII[e] SIÈCLE

De Paris à Londres sous Louis XIV. — Les Français d'autrefois apprenaient ils l'anglais ? — Gallomanes et anglophiles. — Comment les Anglais d'autrefois écrivaient le français. — Shakespeare et le perruquier Mongoye. — Les gazettes françaises de Londres au XVII[e] siècle. — Influence politique des huguenots en Angleterre. — Querelles de Français à Londres en 1612. — Pierre Coste d'après quelques lettres inédites. — Le traducteur de Robinson Crusoé : Thémiseul de Saint-Hyacinthe.

Un fort volume in-16 de 400 pages..... **4 fr. »**

Envoi franco contre mandat-poste.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

Napoléon raconté par lui-même. Tome I : 1769-1806. Tome II : 1807-1821. Avec une Préface par R. M. J. Deux vol. in-18... 7 »

CHARLES CESTRE

Bernard Shaw et son œuvre. Vol. in-18... 3 50

P.-P. PLAN

J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps. D'un Décret à l'autre (9 juin 1762-21 décembre 1790). Articles recueillis et annotés par PIERRE-PAUL PLAN. Avec un portrait. Vol. in-18..... 3 50

ARNOLD VAN GENNEP

Religions, Mœurs et Légendes. Essais d'Ethnographie et de Linguistique. 4^e^ série. Vol. in-18..... 3 50

COLETTE WILLY

Sept Dialogues de Bêtes. Illustrés de quatre-vingt-dix dessins de JACQUES NAM. Préface de FRANCIS JAMMES. Vol. in-18..... 3 50

JOSEPH CONRAD

L'Agent Secret. Simple histoire. Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3 50

EDMOND LEPELLETIER

Histoire de la Commune de 1871.
II Le Comité Central. Vol. in-8..... 7 50

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens français d'aujourd'hui. Notices biographiques, suivies d'un Essai de Bibliographie et accompagnées d'un Autographe musical. (Georges Bizet, Charles Bordes, Alfred Bruneau, Alexis de Castillon, Emmanuel Chabrier, Gustave Charpentier, Ernest Chausson, Camille Chevillard, Claude Debussy, Léo Delibes, Paul Dukas, Henri Duparc, Gabriel Fauré, César Franck, Vincent d'Indy, Paul Ladmirault, Edouard Lalo, Guillaume Lekeu, Jules Massenet, André Messager, Gabriel Pierné, Jean Poueigh, Maurice Ravel, Albert Roussel, Camille Saint-Saëns, Florent Schmitt, Déodat de Séverac.) Vol. in-18..... 3 50

H. JELINEK

La Littérature tchèque contemporaine.
Avec une préface d'ERNEST DENIS, professeur à la Sorbonne. Vol. in-18.... 3 50

Analysé dans le MERCVRE du 1er Avril, page 613

Vient de paraître

Georges DEHERME

LES CLASSES MOYENNES

(3 fr. 50. Librairie académique PERRIN et Cie, édit.)

M. Georges Deherme étudie ici la formation des classes moyennes, leu encombrement et le malaise dont elles ont à se plaindre ; le petit commerce, l coopératives et les grands magasins; la petite et la grande industrie ; la situati présente de la propriété rurale; l'inquiétante bohème littéraire, artistique et l misères du prolétariat intellectuel. Il indique la solution positive.

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Croître ou Disparaître (Perrin, éd.).

La Crise sociale, 3e édition (Bloud, éd.).

Auguste Comte et son œuvre. *Le Positivisme*, avec deux portraits hors tex (Giard, éd.).

L'Afrique occidentale française. Action politique. Action économique. Acti sociale. Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société an esclavagiste de France (Bloud, éd.).

La Démocratie vivante (épuisé).

LE NOUVEAU DRAME EN ANGLETERRE

H. GRANVILLE BARKER

—

Jadis, Matthew Arnold réclama l'organisation du théâtre en Angleterre — le théâtre irrésistible, comme il le nommait avec tant d'optimisme. Durant ces vingt dernières années, tentatives et tâtonnements, de côté et d'autre, furent dirigés vers ce but chimérique. — L'Angleterre peut se dire la nation la plus conservatrice du monde, les Anglais peuvent se montrer orgueilleux de leur aptitude à se tirer d'affaire en toute circonstance, peu importe ! Qu'une grande conception féconde prenne un jour corps en leur esprit, et alors leur persévérance, leur opiniâtreté ne souffrent nul obstacle. Pour 1916, nous pouvons espérer la réalisation d'un théâtre national, en l'honneur de William Shakespeare, vaste entreprise qui placera la Grande-Bretagne au rang des premières nations du monde, dans le domaine théâtral.

Si les efforts infatigables des intéressés, et des partisans du drame, dans ses manifestations les plus hautes et les plus originales, sont pris comme critères, nous pouvons envisager avec confiance que, dans un avenir proche, l'idée théorique trouvera sa réalisation dans une pratique stable, quand les essais distingués et personnels des dramaturges de la nouvelle école auront conquis l'appui constant du public britannique.

Toutes les fois qu'un mouvement créateur est en marche, dans n'importe quel champ de l'activité humaine, et qu'avec enthousiasme on le salue comme « neuf », le public est enclin

à l'accueillir avec une certaine réserve, si ce n'est avec soupçon et dénigrement. Et quand, en plus, ce « néo » mouvement s'affirme comme une forme de révolte contre les conditions existantes, le public est tout le premier disposé à dire : « Très bien. Allez de l'avant. Mais vous n'échapperez pas aux exigences commerciales du théâtre. Vous devrez vous créer un public, ou au moins montrer qu'il y a une fraction étouffée du public prête à vous soutenir. Tirez-vous de là si vous pouvez. Mais ne vous attendez pas à obtenir des résultats décisifs en comptant uniquement sur la sympathie populaire. »

Le Nouveau Drame d'aujourd'hui en Angleterre, avec Bernard Shaw et Granville Barker comme principaux représentants, est essentiellement une école expérimentale. Dès le début, chaque effort a tendu vers une nouvelle expansion du domaine dramatique, toute liberté pour l'exercice des talents étant regardée comme une condition première au bon développement du drame. Les représentants de la nouvelle école ont, avant toutes choses, cherché à se libérer des limites restrictives et à s'exprimer intégralement, — dans l'idée et dans la forme, — insouciants que leur résultat parût ou non « dramatique ». Ces conceptions les mirent en conflit avec deux solides institutions — le théâtre commercial et la Censure. D'abord, il était évident que le système, depuis longtemps en cours, du théâtre commercial neutralisait les chances du nouveau dramaturge, qui s'adressait non pas au « grand public », mais à un « moindre » public, composé en partie d'intelligents amateurs, en partie de gens qui ne veulent plus encourager les banalités et les fausseté du théâtre commercial, en partie d'un nouveau contingent d'humanité. Avant tout, on comprit bientôt que si le drame devait florir, si les talents devaient surgir et s'épanouir, si les difficultés devaient s'aplanir pour les nouveaux venus, — la première et la plus urgente des nécessités était la suppression, ou du moins une profonde modification de la Censure. Non moins important — bien qu'étranger aux simples obstacles officiels — était le désir de créer, non seulement une nouvelle mise en scène, mais des œuvres d'art qui pussent supporter l'épreuve de la publication. Ce fut un élan vers l'entier réalisme — la volonté de créer un drame qui porterait les guenilles aussi bien que les falbalas de la vie elle-même.

Bernard Shaw nous initia, voici vingt ans, au drame nouveau, avec *Maisons de Veufs*. Le Théâtre Indépendant qu'inaugura Mr. J. T. Grein échoua, comme le New Century Theatre, dans ses efforts pour produire un groupe de dramaturges novateurs. Mais le résultat immédiat fut d'attirer Shaw dans le domaine dramatique. Mr. Grein se proposait de prouver qu'il existait, en Angleterre, des talents dramatiques qui n'attendaient que le moyen de se donner carrière. Shaw revendiqua l'honneur d'être cette preuve-là, et il essaie de justifier sa prétention dans les capitales et sur les grandes scènes du monde. Dans *l'Apologie de l'Auteur*, qui précède *les Opinions et Essais sur le drame*, Shaw insiste particulièrement sur ce que ses critiques « ne sont pas une série de jugements soucieux d'impartialité, mais un siège entrepris contre le théâtre du XIX^e^ siècle, par un écrivain qui doit y faire son chemin à la pointe de sa plume, et projeter dans le fossé quelques-uns de ses défenseurs ». On accuse Shaw d'être un critique déloyal et intolérant, et de vouloir étouffer, par une réprobation exagérée, les nouveaux dramaturges de talent. Quand Shaw taxa d'incapacité Pinero, Jones et d'autres, il les taxait simplement d'incapacité à marcher dans sa voie, et à faire ce qu'il désirait. « Je préconisais comme souhaitable une certaine espèce de spectacle dans quoi j'étais destiné, dix ans plus tard, à imposer ma manière comme faiseur de pièces (ainsi que je le prévoyais bien dans la profondeur de ma propre inconscience); et je posais à chacun, auteurs, acteurs, directeurs, cette unique question : « Me suivaient-ils ou s'en tenaient-ils à la vieille ornière? » Il réclama courageusement « la création d'un art nouveau » dans lequel le dramaturge pût donner libre cours à son originalité, et prévit comme résultat un drame composite — mi-narratif, mi-discoureur, mi-discriptif, mi-dialogué, et mi-dramatique (dans le sens conventionnel). Depuis ce manifeste, la scène anglaise s'est enrichie de pièces originales, puissantes, uniques, telles que *Major Barbara*, *Se Marier*, *l'Héritage Voysey*, et *la Maison Madras* — toutes hybrides peut-être, inductives et raisonneuses, laborieuses et parfois rebutantes — mais caractérisées par une étrange et mystérieuse nouveauté, la griffe du génie.

Le pas décisif, dans ce lent et frigide mouvement vers la création d'un drame d'art spontané et l'érection d'un théâtre

national qui représenterait au mieux le génie britannique, fut la fondation de la Stage Society, de Londres. Il suffit de dire ici que la Stage Society a joué en Angleterre, bien que d'une façon en quelque sorte éclatante, le rôle qu'eut, sur le continent, le Théâtre Libre, l'Œuvre et la Freie Bühne. D'elle, nous vinrent Bernard Shaw et Granville Barker — bientôt réunis au Court Theatre, pour une entreprise qui n'a point de parallèle dans l'histoire de la scène anglaise. Cette féconde école dramatique révéla également St. John Hankin, un dramaturge de grande espérance, et Mr. John Galsworthy, l'auteur des drames puissants et personnels, *Lutte* et *Justice*.

Le théâtre d'idées s'est fait une place sûre en Angleterre, et promet aujourd'hui de progresser petit à petit vers un état plus constant et plus durable. En 1898, se fonda le Théâtre Littéraire Irlandais, sous les auspices de la Société Littéraire Nationale, créée par Mr. W. B. Yeats, sept ans auparavant.

C'est à une femme pleine d'énergie, à l'actrice qui interpréta en 1894, au Théâtre de l'Avenue, « l'ange mystérieux », dans *les Armes et l'Homme*, de Shaw, c'est aux efforts de Miss A. E. F. Horniman qu'on doit le théâtre de l'Abbaye, théâtre à répertoire d'Irlande — le seul théâtre d'un pays de langue anglaise, écrivait en 1908 Mr. W. B. Yeats, « qui soit, pour un certain nombre d'années, libre de jouer ce qu'il croit devoir jouer, et de siffler les timides ». Les essais de Mr. Barker et de Mr. Shaw au Court Théâtre ouvrirent la voie au vrai répertoire pour lequel, techniquement, ils n'étaient pas un parfait exemple. C'est à Manchester, en 1907, que fut établi par Miss Horniman le premier théâtre véritablement à répertoire en Grande-Bretagne. Les théâtres d'essai à Stockport, Glasgow, Edinburgh et Liverpool sont tous de saines manifestations du nouveau mouvement vers les Théâtres Populaires, dans le domaine du répertoire, en des formes modifiées. Par la série de spectacles qu'il donna avec un succès douteux à Londres (1909-1910), Mr. Charles Frohman essaya de se rendre compte des possibilités commerciales qu'offrait un théâtre à répertoire.

Le résultat capital qu'obtint la Stage Society, ainsi que l'exprima Mr. William Archer, fut la révélation de Mr. H. Granville Barker. On a beaucoup écrit au sujet de Mr. Shaw, de son génie, de sa carrière, et de son influence sur le drame

contemporain. Mais je m'étonne qu'on ait si peu écrit sur Mr. Barker, sur son étrange et austère talent, son art antisentimental et ciselé, sa complexe simplicité de technique, son mépris presque féroce pour les relations normales de la vie moyenne et quotidienne. Quelques-uns commencent à le proclamer ardemment le seul vrai dramaturge, — et Anglais surtout, — du mouvement. Pourtant, bien qu'il soit né (1877) à Kensington, il est curieux de retrouver dans les courants complexes de son ascendance un peu de toutes les races, sauf de la race anglaise : Ecossaise, Celtique, Italienne, Portugaise et même, peut-être, une trace de la Juive.

Presque dès la naissance, il parut destiné au théâtre. Comme Shaw apprit de sa mère, une chanteuse en renom, les secrets de la prononciation qui plus tard l'aidèrent tant comme conférencier, Barker apprit de sa mère, une diseuse célèbre, l'art de parler et de réciter. A sept ans, il disait remarquablement, et à treize, bien qu'extrêmement délicat, il fut poussé au théâtre pour réussir ou s'y perdre, ainsi que le voudrait le sort ou son propre génie. Son éducation, dans le sens conventionnel du mot, fut alors brusquement interrompue ; et c'est peut-être à cette circonstance qu'il dut son aversion de l'académique, et la certitude que la seule grande école d'art est la vie. Il fit un dur apprentissage de la scène, entre sa treizième et sa dix-septième année ; et il ne devait s'imposer au public que quelques années plus tard. C'est alors qu'il entra en rapports avec la Stage Society, — comme acteur, comme metteur en scène, et comme auteur. Sa pièce intitulée *le Mariage d'Ann Leete*, qu'il y fit représenter, attira l'attention et la critique bienveillante de personnalités telles que Mr. Shaw, Mr. William Archer et Mr. Arthur Symons. Dans *Candida*, de Shaw, il tira du rôle de Marchbanks des effets mémorables ; son interprétation de Richard II, à l'une des représentations de l'Elizabethan Stage Society, contribua à le signaler comme un brillant acteur. On peut écrire beaucoup sur sa science d'acteur, car il est impossible de dire combien son art de dramaturge doit à sa valeur d'interprète. C'est en 1894 que Mr. Barker entra en relations pour la première fois avec le Court Theatre. Mr. J. H. Leigh, avec Mr. J. E. Vedrenne comme directeur, y donnait une série d'honorables reprises shakespeariennes et il demanda à Mr. Barker de monter *les Deux Gentils-*

hommes de Vérone. Cette œuvre, dans laquelle Mr. Barker jouait le rôle de Launce, fut un plein succès ; et la première conséquence de son association avec Mr. Vedrenne fut une série de six représentations, en matinée, de *Candida*. Enfin comme résultat, on eut la direction Vedrenne-Barker du Court Theatre, de 1904 à 1907. Pendant cette période, Mr. Barker tint une place importante dans nombre des pièces qu'il montait : et il poursuivit cette activité dans les représentations du Savoy Theatre. En 1904, Mr. Barker avait donné au New Century Theatre, direction Vedrenne, l'« adaptation » de l'*Hyppolite* d'Euripide, par le Professeur Gilbert Murray ; et ce fut en partie leur association dans cette heureuse tentative qui les mena à l'entreprise du Court Theatre. Sans le « nouveau » drame, Mr. Barker aurait probablement, comme il me le confia un jour, quitté la scène beaucoup plus tôt — bien qu'il ait montré une réelle maîtrise dans les rôles shakespeariens. Ses interprétations de ses pièces et des pièces de Shaw, notamment de *Dévastation*, *Homme et Surhomme*, *le Disciple du Diable*, furent considérées comme des triomphes. S'il y avait eu un répertoire en Angleterre, il serait sans aucun doute resté à la scène. Mais bien qu'on le voie encore occasionnellement sur les planches, la clôture de la saison Vedrenne-Barker, au Savoy, détermina son abandon définitif de la scène en qualité d'acteur, et sa résolution de se donner entièrement à la profession d'écrivain dramatique.

Pour ce qui est de cette remarquable entreprise au Court Theatre, je voudrais renvoyer particulièrement le lecteur à son histoire écrite par Mr. Desmond Mac Carthy. Les troupes formées par Mr. Barker, d'abord au Court Theatre et ensuite au Savoy (sept. 1907-14 mars 1908) produisirent une sorte de révolution dans l'art dramatique en Angleterre. L'unité de ton, la subordination de l'individu, l'intelligente tendance aux effets dans leur entier, les continuels changements d'affiches, la suppression du système « des étoiles » — telles étaient les notables caractéristiques de ces innovateurs. Il y eut là 985 représentations de 32 pièces par dix-sept auteurs ; 701 de ces représentations furent consacrées à onze pièces d'un seul auteur, Mr. Shaw. Des pièces d'autres auteurs furent données — et souvent avec un vif succès ; — mais dans son ensemble toute l'entreprise peut être regardée comme un festival Shaw,

prolongé pendant trois ans. Mr. Galsworthy, Mr. Hankin, Mr. Masefield, Miss Elisabeth Robins, et Mr. Barker eurent cependant là l'occasion de se signaler à l'attention du public.

Ce théâtre ne donnait pas à proprement parler un répertoire; c'était plutôt une sorte de compromis entre le *théâtre à côté* et le théâtre dirigé par un acteur et commandité par un groupe de capitalistes. Ainsi que l'exprime lui-même Mr. Barker : « Notre premier soin fut de lutter contre le système en cours, parce que nous avions à produire une grande quantité de pièces, et que ce système n'est bon ni pour les pièces ni pour les acteurs ». En mars 1909, Mr. Barker organisa au Duke of York Theatre une série de matinées où il joua *Lutte*, la pièce de Mr. Galsworthy ; et pendant la saison de 1909-1910, nous le trouvons activement occupé de la saison-répertoire de Mr. Charles Frohman, au même théâtre, — présentant ses propres pièces, *la Maison Madras* et *Prunella*, entre autres.

En 1907, on offrit à Mr. Barker la direction du Nouveau Théâtre de New-York, — preuve éclatante de sa réputation comme metteur en scène ; mais sa conception du *théâtre intime* comme forme indispensable du drame moderne ne lui permit pas d'accepter l'offre, à cause des proportions grandioses du Nouveau Théâtre. Le livre admirable qu'il écrivit en collaboration avec Mr. Archer : *Plans et Estimations pour un Théâtre National*, prévoit le futur hommage à Shakespeare sous la forme d'un grand théâtre d'un caractère intelligemment représentatif, et tirant de souscriptions privées le complément de ses ressources.

De front avec ces multiples occupations et beaucoup d'autres que j'ai omises, Mr. Barker poursuivit, avec des efforts et un labeur persistants, son éducation de dramaturge. En 1893, il commença d'écrire régulièrement des pièces ; et c'est cette même année que fut donné son premier drame — que Mr. Barker et quelques amateurs jouèrent devant un « auditoire très choisi ». Bien que les pièces de cette première période fussent d'un amateurisme inexpert, elles révélaient le génie du dramaturge-né. Elles étaient, ainsi que l'exprime Mr. Barker, « rebelles à la scène » — comme on dirait d'une boîte qu'elle est étanche, pour indiquer qu'elle ne prend pas l'eau. Peu après, Mr. Barker commença une collaboration régulière

avec Mr. Berte Thomas; et pendant les six ans qui suivirent, tous deux composèrent ensemble quelque cinq ou six pièces. Une seule, *la Girouette*, a jusqu'à présent vu le jour, et le succès modéré qu'elle reçut fut bien mérité. Mr. Barker s'y montre affranchi d'influences étrangères, et capable de spontanéité personnelle et de sincérité d'expression.

Mais ce ne sont là encore que des promesses, sans significations pour le public, et importantes surtout pour repérer l'évolution technique de Mr. Barker. C'est pour la première fois dans le *Mariage d'Ann Leete*, représenté par la Stage Society au Royalty Theatre, le 26 janvier 1902, que Mr. Barker tente de se faire pleinement connaître. L'auteur s'efforce sincèrement de se « trouver lui-même » — de découvrir dans l'expression dramatique une note nécessaire qui resterait désormais sienne. Malgré son originalité et sa nouveauté technique, le but se trouva manqué, non par pauvreté, mais par excès de significations. S'il est un caractère dominant du génie de Mr. Barker qui s'affirme mieux à chaque nouvelle pièce, c'est la portée, la perspective sociale de son intrigue. Cette pièce, située à la fin du dix-huitième siècle, ne traite pas seulement de la destinée d'individus caractéristiques : son thème est la dégénérescence morale et physique de toute une famille. Un air de corruption languide, de canaillerie policée plane, comme des miasmes, sur la scène. Mr. Carnaby Leete, politicien brillant mais dénué de tout scrupule, faisant avec dextérité « sauter les cartes » pour son propre avancement, sans égard pour la fidélité à son parti, la loyauté personnelle ou l'honneur, est une remarquable figure — une des plus saisissantes que Mr. Barker ait jamais créés. Il y a, dans cette pièce, un autre trait notable — la technique, même si on la considère comme une expérience malheureuse. L'action — si dépeindre sans mouvement une famille au dernier degré de la corruption distinguée peut s'appeler « action » — est remplacée par une espèce d'incohérente précipitation, une sorte de fastueuse obliquité, qui n'est pas moins que claire. Les *disjecta membra* des conversations vaguement significatives pleuvent sur nous comme grêle ; nous éprouvons une excitation contenue en traquant, jusqu'à sa retraite cachée, quelque secret décevant. Mais Mr. Barker n'a pas été plus loin, n'a pas dépassé le rébus suggestif. Déjà nous le voyons employer peu géné-

reusement la femme comme personnification d'une idée abstraite — la femme qui cerne adroitement le débonnaire, mais stupide amoureux dans un piège imaginé avec soin. Le sens de l'invraisemblable s'accuse à la fin par cette ingénieuse solution d'accoupler la femme sur-civilisée et de vitalité appauvrie à l'homme fruste, mais sain. C'est la même oppressante et lourde atmosphère de conflit sexuel que nous avait communiquée James Lane Allen avec sa pièce des *Papillons*, *conte de la Nature*.

M. Barker a dit récemment que, selon lui, « le théâtre — accompagné de musique — se signale comme l'art de l'avenir immédiat, l'art du siècle en cours ».

Cette prophétie évoque dans mon esprit une série sans fin de pièces, dont *Prunella* serait l'avant-courrière. Cette pièce somptueusement composite — à laquelle collaborèrent un habile technicien et un fin penseur, un poète et un musicien — est l'une des conceptions les plus tendres et les plus gracieuses dont je puisse me souvenir. Avec son aérienne fantaisie, elle nous force à matérialiser tout un fonds de signification réelle qui tient étroitement au cœur de chacun. C'est de la même venue que *les Romanesques* de Rostand, qui l'ont sans doute influencée, — cette peinture, Watteau de l'amour, de la vie, de la désillusion et de la réconciliation, qui se place « partout où le décor a de l'attrait », et dans laquelle les personnages s'habillent comme il leur plaît, « pourvu que les costumes soient agréables ». Ce Pierrot, avec sa folle troupe de gais bouffons, est français de conception, mais anglais d'exécution — manquant de la subtilité gauloise, mais plein d'une insouciance et d'une naïveté enjouées qui sont particulièrement anglaises. Aux yeux de son familier, Scaramel, le blasé et le sceptique, Pierrot nous apparaît comme le fol vagabond d'ici-bas — poursuivant avec grandiloquence sa recherche d'un bonheur éclatant qui n'est que sa propre joie. Il est un gracieux apprenti dans le poétique art de vivre — sans regret pour le passé, sans pensée pour le lendemain. Dans le jardin de Prunella, il sautille avec mainte pose adroite et insinuante, éveille l'amour dans son sein, et, comme par un miracle d'hallucination, la transforme en — Pierrette. La statue rend au couple l'oracle de « l'Amour dont les pieds dépasseront le temps » et les amoureux ravis s'envolent du

jardin compassé des vertus symétriques, vers le monde immense du bleu clair de lune et des étoiles. Un temps — et le gai Pierrot de tout à l'heure, à présent en deuil, s'en retourne au jardin, désormais recouvert de feuilles mortes, et il pleure la Pierrette perdue. La vie l'a pris au piège ; il oublia, en vagabondant, la petite Pierrette, et ne la trouve plus à son retour. Avec des accents d'agonie, il l'appelle sous sa fenêtre : « Etes-vous là, petit oiseau, êtes-vous là ? » — pendant que Scaramel se tient toujours à côté comme un symbole de lassitude universelle, de désillusion, de désespoir. En réponse à sa prière passionnée, l'Amour parle, afin de lui montrer sa folie ; et il boit la coupe amère. Cependant, Pierrette, en lambeaux, mais toujours tendre et sincère, a retrouvé elle aussi le chemin du jardin, de l'amour vrai. La vie les prend par la main, et les réunit dans le lien d'un amour épuré, tandis que le clair de lune rayonne et que les étoiles semblent palpiter de joie. Le matin viendra, et les ombres s'envoleront.

Depuis lors, Mr. Barker « a pris son élan ». *L'Héritage Voysey* marque un nouveau point de départ. Maintenant nous reconnaissons en Mr. Barker un « nouveau » dramaturge, dans le vrai sens, un dramaturge avec des idées originales et clairement définies, affranchi des « restrictions » de l'art dramatique, et affermi dans sa conception des possibilités sans limites du drame. Il proteste, en créant, contre les professionnels de la critique et contre le spectateur sophistiqué qui ne sont que trop prompts à lancer leur verdict préconçu : « Oh oui, c'est, dans son genre, assez habile. Mais ce n'est pas une pièce. » Délibérément, il se mit à la tâche difficile de créer un drame d'intérêt purement humain, — non pour séduire le caprice du spectateur routinier ou pour chatouiller le palais du critique de profession, mais pour capter l'intérêt conscient de l'homme et de la femme types. « Le théâtre anglais, depuis Dieu sait combien d'années », écrivait-il en 1908, « s'est soigneusement abstenu de tenir compte de tout spectateur qui aurait dépassé l'âge de vingt-cinq ans — je veux dire, du moins, comme mentalité, car il y a bien des gens à cheveux blancs qui n'auront jamais plus de vingt-cinq ans. Et vous aurez à réaliser ce qu'on peut appeler, au sens exact du mot, un spectacle intelligent et amusant, avant de pouvoir ramener ces éliminés. Quand vous y serez parvenu, vous aurez

accompli tout ce qui est en votre pouvoir pour rénover le théâtre anglais. » Le spectateur routinier a besoin du « même vieux jeu » d'année en année — amour romanesque, frissons, « scènes à faire », « levers de rideau », complications dramatiques habilement dénouées, des hommes élégants, des femmes belles, une mise en scène excessive, des costumes luxueux. Mr. Barker inaugura un drame de large portée humaine, s'accordant sincèrement et au naturel avec la vie réelle, et qui possédera la qualité indispensable d'intéresser une salle. C'est ce qu'il nous a donné dans une pièce remarquable, *l'Héritage Voysey*.

Là encore, comme dans *le Mariage d'Ann Leete*, Mr. Barker fait preuve de maîtrise dans la portée et la perspective qu'il donne à son drame. Les analogies sont plus fréquentes avec un roman de Balzac qu'avec un drame d'Ibsen — c'est bien plus un fragment de *la Comédie Humaine* en terre anglaise que la figuration anecdotique d'une famille bourgeoise comme celle de la maison de Bernick, ou de Borkman. On va droit au fond d'un problème, propre à la vie anglaise — l'absolue dépendance d'une famille d'une source de revenus inaliénables. Comme font ses pareils, Mr. Voysey a jonglé avec les fonds qui lui furent confiés par la direction d'une grande entreprise ; il a volé Pierre pour payer Paul ; et il continue de le faire non seulement pour recouvrer les pertes, mais, en dernier lieu, presque naturellement, comme le droit d'un habile financier. Quand subitement il meurt, son fils Edouard, auquel la révélation des indélicatesses de son père a porté un coup terrible, s'aperçoit qu'il doit, à son tour, se charger de ce honteux fardeau — l'héritage Voysey. Avec un sens profond de l'honneur un fonds de principes élevés (autant qu'inflexibles), il recule d'horreur à la perspective de tout ce qu'il lui faudra faire : étouffer la vérité, mentir, duper, ruser. En solennelle assemblée, la famille entière est informée de la situation ; et dans l'une des scènes les plus remarquablement naturelles du théâtre anglais moderne, chaque caractère et chaque personnalité ressortant avec la netteté d'un camée, le sensitif Edouard découvre que tous, et même Alice, la femme qu'il aime, sont contre lui. Caractères, tempéraments et préjugés se traduisent avec la plus extrême clarté, dans la décision de chacun. Et lorsque Alice, en mots bien décochés, jette à bas, misérа-

bles et estropiés, tous ses grands principes, Edouard en arrive à penser qu'un sort, pour le mieux ou le pire, l'a marqué, qu'il doit se libérer de la « moralité », des « principes » et du « devoir », et sacrifier ses scrupules personnels de sentiment à l'effort sincère, et sans doute égoïste, de redresser par des moyens douteux une grande injustice. Dans l'occurrence, le vieil avare Booth, un ami de toujours pour la famille, réclame l'argent qu'il avait mis dans l'entreprise, pour le placer ailleurs, et — tout est découvert ! Nous sommes habilement laissés dans le doute quant aux suites — nous savons seulement que le vieux Booth a révélé le secret, et nous sentons le krach inévitable. Edouard, enfin fortifié par la conviction qu'il a fait tout le possible pour remettre les affaires en ordre et réparer les solutions d'un grand problème moral sur des données opposées aux conceptions conventionnelles de moralité, et l'intervention d'Alice, ont changé un poltron en un courageux. S'il doit aller en prison, il ira orgueilleux et fort, dans la certitude qu'il a bien agi, et qu'Alice sera fière de ses flétrissures.

L'Héritage Voysey est une œuvre purement géniale, originale et profondément conçue. C'est un beau type de ce drame bourgeois que George Eliot appelait une « scène de la vie privée » — et qu'Ibsen porta à un tel degré de perfection technique. Son trait le plus remarquable, comme l'a signalé Mr. Desmond Mac Carthy, « est l'habileté avec laquelle l'intérêt d'une situation unique se maintient pendant quatre actes ; que ceci soit un signe de richesse et non de pauvreté imaginative, tous ceux qui ont jamais essayé d'écrire le savent bien. » Avec une telle situation, le faiseur de spectacle à succès — qui écrit ce que le critique nomme des « pièces » — eût commis neuf fois sur dix une méprise absolue. Même Ibsen transforme Bernick et Borkman en « héros », — et projette sur eux une auréole d'audacieuse chicanerie ou de chance napoléonienne. Mr. Barker dessine un financier sans exagération ni déformation, sans même une trace de cabotinage, et résolument maintient son personnage au niveau prosaïque d'une simple et émouvante actualité. Je ne puis admettre sa thèse ; mais j'ai la plus sincère admiration pour la manière dont il la traite. Sous beaucoup de rapports, c'est son œuvre la plus satisfaisante, grâce à ses qualités d'action ; les caractères crois-

sent, s'amplifient, se synthétisent — ou s'abaissent, se rétrécissent, s'endurcissent — et nous notons les changements décisifs produits à mesure sur les caractères par les circonstances. La pièce, par une finesse artistique, se termine sans conclusion — donnant aux spectateurs la sensation de « l'étrange, de l'irrégulier rythme de la vie ». Elle possède une qualité rare : la fin nous laisse hantés par une impression de vie qui continue après le rideau tombé.

En 1901, Mr. Barker se convertit au socialisme, et de toutes les influences, ce fut celle qui transforma le plus sa vie. Toute son attitude envers le théâtre subit un changement qu'on ne peut qualifier de rien moins que révolutionnaire. Pour la première fois, il se convainquit profondément de la nécessité d'organiser le théâtre, et d'en faire un vaste instrument dans la vie sociale de notre époque. Il en vint à voir dans le théâtre à répertoire l'espoir du drame contemporain ; et ses célèbres entreprises au Court Theatre, et ensuite au Savoy, peuvent être regardées comme la conséquence directe de ses convictions socialistes. Le Théâtre National, consacré à Shakespeare, devint à ses yeux l'instrument indispensable pour fournir au drame anglais une base permanente. Son travail en collaboration avec Mr. William Archer (1) est le résultat de ses recherches sur ce problème difficile. Mr. Shaw, Mr. Sidney Webb, et leurs confrères aux comités de la Fabian Society, produisirent un changement considérable dans sa méthode de pensée, lui enseignant à coordonner, à concentrer, à concevoir en termes réels des faits réalisables. Dans *Waste*, son drame suivant, nous remarquons les signes irréfutables de ces influences.

L'interdiction de *Waste* créa une immense sensation ; l'incident fut la cause essentielle qui occasionna l'enquête sur la Censure par une commission mixte composée de membres des deux Chambres, en 1909. Ce fut un événement favorable à Mr. Barker et à l'avenir du drame anglais. L'attention publique se concentra sur Mr. Barker, et le mit en avant comme le protagoniste de cette « nouvelle » école de dramaturges anglais — position que le succès même de *Waste* à la scène aurait pu ne pas lui valoir. L'incident contribua à fortifier l'hostilité presque universelle contre la Censure — hostilité

(1) *Plans et Estimations du Théâtre National*. Duckworth and Cº. London.

qui éclata finalement lorsque *Press-Cuttings* et *The Showing-up of Blanco Posnet*, de Shaw, furent interdites coup sur coup. Le rapport de la commission fournit au public anglais un clair exposé de ses arguments; et il y a de fortes raisons d'espérer qu'avant longtemps une loi pour l'amélioration de cet état de choses sera soumise au Parlement.

Il est impossible de donner aucune idée précise de *Waste* sans narrer son intrigue; et pour cela le lecteur devra se reporter au volume (1). Je n'ai jamais lu de drame qui m'ait évoqué tant de sensations contradictoires. Le sujet — l'adultère suivi d'avortement; le décès de la malheureuse; les conséquences de sa mort sur son complice, un politicien en vue, dont l'avenir est par là même brisé — voilà un sujet dont le seul énoncé fait instinctivement reculer. Accordez seulement qu'il soit légitime de traiter ce sujet à la scène, et l'opposition de la Censure disparaît. L'anecdote est traitée avec sérieux et sincérité par Mr. Barker, avec pourtant, dans certaines phases de la situation, une minutie et une insistance qui semblent inutiles. La signification finale de la pièce serait restée la même, si Mr. Barker avait traité ces phases avec plus de délicatesse et de réserve. Les grandes questions politiques, sociales et religieuses sont mises en œuvre avec l'intérêt le plus puissant, et aussi le plus vraiment vivant que j'aie jamais rencontré dans aucun drame, à l'exception de *L'Autre Ile de John Bull*, de Bernard Shaw; si on les compare, l'œuvre de Mr. Barker est supérieure à celle de Shaw par le détail réaliste et la fidélité de représentation de la vie. Au contact de Mr. Webb et de Mr Shaw, Mr. Barker a parachevé sa connaissance des problèmes politiques actuels, et les a présentés avec une frappante et convaincante vérité. Trebell, le brillant politicien, est à la fois anormal et répugnant, un mégalomane du type le plus virulent. Il n'y a pas, dans son être, la moindre trace d'altruisme; il a pour les autres un mépris sans limites, une sublime confiance en lui même, comme en ses facultés. Sa froideur innée — une froideur anti-naturelle, — prend la forme, pour sincère qu'elle soit, d'un cynisme de la sensation. Pour la faible et incolore victime de sa passion, il n'a pas une étincelle de pitié; il argumente froidement avec elle au moment où elle a besoin de sympathie et mérite des ménage-

(1) *Three Plays*, by Granville Barker, Sidgwick and Jackson, London.

ments. Il n'y a rien de plus sinistre ou de plus horrible dans tout le drame que le pacte conclu entre l'amant et l'époux trahi — une affinité de « sympathie » condamnant la malheureuse coupable. Trebell hait les femmes; il hait d'une haine glaciale cette misérable victime de son animalité, parce qu'elle ne veut pas supporter les conséquences — pour le salut de l'enfant. Il a toujours méprisé les hommes et les femmes à cause de son pouvoir sur eux; et il abhorre cette femme davantage parce qu'il lui a laissé prendre le pouvoir de le ruiner. Le Cabinet sera formé sans lui — on ne travaille pas, même en politique, avec un monstre.

Trebell se suicide — non parce qu'il a perdu la chance d'un portefeuille dans le Cabinet — mais parce que, par un étrange retour d'intuition, il se rend compte de sa ruine morale. Cette femme, à laquelle il n'a jamais donné même une pensée fugitive, a reculé d'instinct devant une épreuve telle que, pour la supporter, la femme a besoin de tout l'amour et de toute l'assistance que l'homme peut dispenser. L'être créé par sa fantaisie morbide a été mis à mort; cela détermine sa déchéance, la conscience de son incapacité à embrasser les vastes conséquences humaines qui découlent de la procréation et de la vie.

Mr. Barker a publiquement exprimé sa reconnaissance à Mr. Charles Frohman qui a voulu prouver la possibilité du répertoire moderne. Il a ramené le « Répertoire des régions de la parole et de la discussion jusqu'au fait accompli ».

Le nouveau drame de Mr. Barker, *la Maison Madras*, fut monté par Mr. Frohman au Duke of York Theatre. Ni *Mésalliance* de Mr. Shaw, ni *la Maison Madras* de Mr. Barker, avec neuf et dix représentations respectives, ne furent des triomphes; les auditoires étaient restreints, et les recettes ne garantirent pas la continuation des représentations. En lisant *la Maison Madras*, j'ai été une fois de plus impressionné par l'originale technique de Mr. Barker, et par l'étendue de sa vision comme interprète de la vie. La Femme — sa condition actuelle, son rôle dans le mariage, son avenir — est le problème considéré sous un angle différent dans chaque acte successif. Des types variés, tous de personnalité nettement dessinée, sont produits sur la scène, non pour eux-mêmes, mais seulement pour la lumière qu'ils peuvent, en

raison de leurs opinions et tendances individuelles, projeter sur le conflit des sexes. En dépit des nombreux incidents qui concernent essentiellement les personnages, il n'y a pas d'intrigue réelle — l'héroïne est la Femme, et l'œuvre ne s'occupe que de sa destinée. Nous avons, successivement, l'attitude du père de six filles mariables, mais non mariées ; le point de vue d'un homme qui s'est créé un harem en Orient, après s'être séparé de sa femme anglaise; un médiocre « aventurier » américain, aux idées subtilement grossières sur l'utilité du sexe dans les affaires, lourde caricature du type P. T. Barnum ; une femme « victimée », une autre dont le mari est accusé d'infidélité, conventionnelle et ingrate figure du devoir, et ainsi de suite. Et c'est alors le trio intime — Philip Madras, sa femme, et son ami le Major Thomas, « l'homme bassement sensuel », continuellement obsédé de cette étrange idée que, si une femme lui témoigne un intérêt quelconque, c'est qu'elle cherche secrètement à se faire embrasser par lui !

Tant que Mr. Barker concentre des quatre coins de la scène un feu rapide sur le sujet de la femme, il retient notre intérêt entier. Dans cette pièce, néanmoins, s'observe pour la première fois l'influence certaine de Mr. Shaw. Car c'est la méthode de Mr. Shaw *par excellence* d'envisager un thème d'intérêt humain ou social, et de faire dire à chacun des personnages ce qu'ils en pensent. C'est aussi le pivot de la dernière pièce de Mr. Barker — à l'exception de cette différence frappante : les personnages de Shaw parlent de toutes sortes de choses étrangères au sujet ; les caractères de Mr. Barker convergent vers le sujet ; ainsi que l'aurait dit George Meredith, ils « errent en cercle ». Le dernier acte, bien que contribuant encore à la thèse, est en quelque sorte anti-paroxyste. La femme en voit de dures; et elle n'est jamais autrement conçue que comme un « monstre mythologique » à la Shaw, usant sans scrupule de ses charmes, pour son propre plaisir. Philip Madras, qui semble diriger toute la pièce, arrive assez illogiquement à cette conclusion — conclusion peu élégante et peu motivée — que l'unique carrière, de nos jours, pour un homme qui se respecte, s'il désire aider ses semblables, hommes et femmes, est de se faire élire au County Council et de devenir un réformateur social. Comme il le dit : « C'est la Vie Publique. C'est la Démocratie. C'est l'Avenir. » Philip Madras est le jeune

homme satisfait de soi-même, froidement supérieur et toujours sûr de soi — extrêmement irritant malgré ses vastes vues sociales. Son attitude envers la femme est un patronage condescendant — en dépit de son ultime déclaration que le compagnonnage devrait former la vraie base du mariage — affirmation qui semble étrangement *vieux jeu* à un Américain, pays où le compagnonnage est depuis longtemps regardé comme la véritable assise du mariage.

Mr. Barker est un dramaturge de remarquable puissance et de forte originalité, un maître des moyens de sa profession. Il s'est libéré des étroitesses de son art : au lieu d'obéir à ses « lois », il fait librement et heureusement ses expériences avec les matériaux qu'il choisit. Il a pris le parti audacieux de « laisser Aristote de côté ». Et sa définition du drame est une déclaration d'indépendance : « Une pièce est tout ce que l'effort humain peut rendre effectif sur la scène d'un théâtre, » paroles peut-être prophétiques — car il a déjà fait de grandes choses et en accomplira sûrement de plus grandes :

— « Nous devons continuer à défricher de nouvelles terres, à reculer les bornes du drame, le façonner à toutes les formes d'expression. Quand nous le mériterons, un nouveau génie dramatique surgira. Il ne détruira pas les lois ni ne leur obéira. Il en créera qui ne soulèveront pas de contestations.»

ARCHIBALD HENDERSON.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

LA MORT DU POÈTE

PROLOGUE POUR « IPHIGÉNIE »

A la Mémoire de Jean Moréas.

PERSONNAGES

LA DRYADE
LA NYMPHE
LE FAUNE
IPHIGÉNIE
PHILOCTÈTE

Un coin de parc désert à l'endroit d'un carrefour.
Sur le banc est assis un Faune jeune et grave.
Près de lui deux Déesses debout.
Devant eux, une allée droite entre des marronniers qui commencent à verdir. Au bout de l'allée on devine des maisons sombres. Une seule fenêtre éclairée.
A droite un étang où se reflète un saule.
Quelques sapins forment l'arrière plan.
Un chemin longe l'étang et se prolonge à gauche entre des taillis bas.
C'est la nuit.
Le printemps commence à peine. Les grands arbres n'ont pas de feuilles ; cependant les sureaux sont verts et des pommiers roses en fleur.
De temps en temps un appel de flûte, le martèlement lourd d'un galop de centaures dans le lointain.

LA DRYADE

La lumière brille toujours.

LE FAUNE

Toujours. Ainsi
Depuis un mois, à l'heure où le ciel s'obscurcit,
Nous guettons, attentifs et protégés par l'ombre,
Cette fenêtre d'or qui sur la maison sombre
Semble un astre pensif arrêté dans la nuit ;
Car si nous devons fuir dès que le jour a lui
Et, faunes, regagner la campagne sonore,
Ou, naïades, plonger dans le lac dont l'aurore
Fait un disque de pourpre au pied du saule noir,
Le Jardin est à nous dès que tombe le soir.

La Dryade surgit de l'écorce des chênes
Et les Nymphes des eaux s'échappent des fontaines ;
Sur le chemin désert où l'homme ne vient plus
Résonnent tout à coup des galops éperdus
De centaures qui font craquer les branches sèches,
Et parfois, se mêlant au bruit des sources fraîches,
Lointaine, nostalgique et toujours modulant
Le même appel, chante la flûte du Dieu Pan !

LA DRYADE

La lumière est toujours éclatante.

LA NYMPHE

Peut-être
Le poète qui dort derrière la fenêtre
A-t-il croisé les mains et refermé les yeux
Pour savourer encor l'appel lointain des Dieux...

LE FAUNE

On dit qu'enseveli dans un calme impassible,
Mort pour la vie et mort pour le rêve impossible,
De tout ce qu'il voulut comprenant le néant,
Il a fermé l'oreille aux murmures du vent
Pour ne pas écouter le printemps qui commence,
Attentif seulement à sentir le silence
Dissoudre peu à peu tout ce qui fut en lui,
Et que ses yeux fermés voient s'agrandir la nuit.

LA NYMPHE

Pourtant sans que jamais sa lumière vacille,
Ouverte dans le soir, cette fenêtre brille.

LA DRYADE

Moi, je l'ai vu là bas. J'ai vu ses yeux perdus
Dans un grand rêve obscur que nul ne comprend plus,
Mais ce n'est pas la nuit lourde et désespérée
Qui l'envahit ainsi qu'une épaisse marée ;
Ce qu'il attend, rigide et calme, ce qu'il sent
Venir vers lui, plus proche à tout nouvel instant,
Ce qu'il désire au fond de son âme démente
Et plus lourde d'amour à chaque jour d'attente,
Ce qu'il appelle avec son silence pieux,
Celle qu'il connaîtra sans même ouvrir les yeux,
C'est la Mort qui vers lui, solitaire et muette,
Posera la fraîcheur de ses mains sur la tête

Où la fièvre bourdonne en lugubre rumeur ! —
Pour apaiser enfin l'angoisse de son cœur,
Pour qu'il soit sûr, à l'heure où mourra sa pensée,
Que son extase était à peine commencée
Lorsque autrefois avec des mots harmonieux
Il retrouvait la forme impeccable des Dieux
Et qu'il faisait surgir par ses rythmes sonores,
Blanches dans la splendeur des divines aurores,
Les Sirènes debout sur le bord de la mer
Et les Faunes dansant au crépuscule clair ;
Pour qu'il soit sûr, à l'heure où, pleines de silence,
Ses mains ne pourront plus saisir les apparences
Ni troubler le cristal immobile des eaux,
Qu'il n'a fait qu'effleurer la face des ruisseaux,
Qu'il demeure toujours des beautés plus lointaines
Que l'on ne peut toucher avec des mains humaines
Et qu'Elle seule peut donner à ses élus,
La Mort caressera ses yeux qui ne voient plus. —
Alors il sentira derrière sa paupière
L'ombre qui descendait se changer en lumière
Et soudain comprendra, dans un émoi divin,
Que tout ce qu'il vécut n'était qu'un songe vain,
Que la vie éclatante et splendide commence
Lorsque l'on a franchi les portes du silence
Et que la grande nuit qui tombait sur ses yeux
Du poète mourant faisait surgir le Dieu ! —

LE FAUNE

Nul ne sait ce que tient dans sa main éternelle
La Mort, et nul ne sait où vont ceux qui, près d'elle,
Réglant leurs pas troublés sur le bruit de ses pas,
Suivent le long chemin qu'on ne remonte pas !

LA DRYADE

Les hommes qui jamais n'ont connu la lumière
Comme des rameaux secs retombent en poussière ;
Mais tous ceux devant qui s'est dévoilé le ciel,
Tous ceux qui face à face ont fixé le soleil
Ne disparaissent point dans l'ombre qui dévore,
Mais marchent, glorieux, au-devant de l'aurore !

Les Dieux retombent dans leur contemplation immobile; PHILOCTÈTE paraît, appuyé sur Iphigénie.

PHILOCTÈTE

Où donc me conduis-tu ?

IPHIGÉNIE

Vers lui.

PHILOCTÈTE

N'as-tu pas peur?

IPHIGÉNIE

La nuit silencieuse a des douceurs de fleurs.
Nul pas humain ne trouble à présent les allées.
Seules, parfois, j'ai vu quelques formes voilées,
Droites contre le fût lisse d'un chêne noir,
Qui semblaient épier un astre dans le soir.

PHILOCTÈTE

Que vois-tu maintenant ?

IPHIGÉNIE

Un étang solitaire
Où flotte la vapeur d'une brume légère
Et, devant nous, la place où croisent les chemins.
Un Faune jeune et grave a laissé de ses mains
Retomber la syrinx aux branches inégales
Et près de lui, je vois, dans leurs tuniques pâles,
Deux femmes ou plutôt deux déesses debout.
Ils semblent écouter et voir je ne sais où,
Comme ceux qui là-bas épiaient sur la route
Quelque mystère obscur que leur âme redoute.

PHILOCTÈTE

Conduis donc auprès d'eux mon pas silencieux
Et, puisque tu les vois, interroge les Dieux.

IPHIGÉNIE

Je ne sais pas comment leur parler la première.

LA DRYADE

La lumière brille toujours.

IPHIGÉNIE

Quelle lumière?

LA DRYADE

Vois-tu sur le chemin cette fenêtre d'or ?
C'est là que désirant l'heure où viendra la Mort,

Pieuse, se pencher sur sa couche funèbre,
Jean Moréas attend les yeux pleins de ténèbres.

PHILOCTÈTE

Il est donc là celui que je venais chercher !

LE FAUNE

Serais-tu quelque dieu pour oser l'approcher ?

PHILOCTÈTE

Non, je ne suis qu'une ombre à l'Erèbe échappée.
Hermès ouvrit pour nous la porte retrempée
Dans l'eau froide du Styx qui fait l'airain plus dur,
Et, pour servir de guide à mon pas si peu sûr
Puisque je ne puis voir la lumière bénie,
Il m'a donné comme soutien Iphigénie.

LE FAUNE

Celle que le poète a chantée ?

IPHIGÉNIE

Oui, c'est lui
Qui me fit remonter de l'éternelle nuit
Et qui, chassant enfin l'ombre de ma paupière,
M'a permis de revoir la céleste lumière.

LE FAUNE

Un poète peut donc rouvrir les yeux des morts ?

IPHIGÉNIE

Nous errons tous, muets et tristes, sur les bords
Du fleuve pâle où luit parfois d'un éclat sombre
Le fanal de la barque où Charon passe une ombre
Et, nous ressouvenant de l'espace et du ciel,
Nous pleurons en secret la perte du soleil.
Mais lorsque, rappelant la force évanouie
De nos yeux sans éclat et de nos corps sans vie,
Un poète nous crée une seconde fois,
Peu à peu nous sentons à l'appel de sa voix
Revenir lentement notre vigueur première
Et nous pouvons enfin monter à la lumière.
Ainsi Jean Moréas m'a prise à l'Hadès noir.

PHILOCTÈTE

Mais si le Destin, sourd aux vœux de notre espoir,

Sans lui laisser le temps de voir son œuvre faite,
Pose ses doigts d'airain sur le front du poète,
Nous devons demeurer dans l'Erèbe profond.
Tous nos rêves déçus en un moment ne font
Que rendre notre angoisse encore plus amère
Et plus lourds nos regrets d'avoir quitté la terre.
Aussi, sans que mes yeux éteints puissent revoir
Les choses d'ici-bas et la beauté du soir,
Ici je suis venu, moi, le vieux Philoctète
Que devait ranimer le souffle du poète
Et j'attends, plus que vous, plus que tous anxieux,
L'heure où s'accomplira l'arrêt sombre des Dieux.

LA DRYADE

La lumière a soudain vacillé.

LE FAUNE

Brille-t-elle

Toujours ?

LA NYMPHE

Elle paraît plus ardente et plus belle.

LE FAUNE

Peut-être le Destin prendra-t-il en pitié
L'ombre qui vit à peine et lui mort à moitié !

IPHIGÉNIE

A quel signe certain pouvez-vous reconnaître
Que le poète vit toujours ?

LA FAUNE

Cette fenêtre
Où la lampe projette une fauve lueur
Doit briller tant qu'il vit et s'éteindre s'il meurt.

PHILOCTÈTE

Alors, regarde bien, ô jeune Iphigénie !
Car ainsi qu'un marin qui, dans son agonie,
Cloué sur le radeau ballotté par la mer,
Regarde fixement l'éclat d'un phare clair,
En espérant toujours qu'on viendra du rivage
Le délivrer enfin de sa houle sauvage,
Ainsi tous mes espoirs demeurent suspendus
A cette lampe d'or que mes yeux ne voient plus.

LA NYMPHE

La lumière brille toujours... Surnaturelle
Sans cesse elle paraît grandir...

IPHIGÉNIE

Qu'annonce-t-elle ?
Le poète doit-il vivre et chanter encor ?

PHILOCTÈTE

Serait-ce le salut qui vient ?

LA DRYADE

Je vois la Mort.
Son pas léger s'éteint au sable de l'allée.
Regarde entre les fûts cette femme voilée
Qui passe lentement et porte dans sa main
La clepsydre de verre et le laurier d'airain.
Comme pour un hymen joyeux elle s'avance,
Et nul ne la connaît qu'à l'heure de silence
Où, pour bercer d'amour celui qu'elle voulut,
Elle ose dévoiler son visage inconnu.

PHILOCTÈTE

Si le poète meurt qui donc me fera vivre ?

LA DRYADE

O vieillard, toi qui veux que son art te délivre
De la nuit infernale où tu languis en vain,
Songe qu'aussi la mort est pour lui le chemin
Que l'on suit sans vouloir regarder en arrière
L'ombre quittée afin de voir plus de lumière !
— Les maux qu'il a soufferts nul ne les connaissait.
Parmi les hommes vains et joyeux il passait
Drapé dans son orgueil comme dans une cape
Qui lui semblait toujours plus lourde à chaque étape
Où, croyant arriver au bonheur souhaité,
Il voyait devant lui s'éloigner la Beauté !
Il n'eut pas de repos. Son âme de corsaire
Cinglait vers l'infini sans aborder à terre;
Il n'a jamais connu la halte dans le soir
Quand, le travail fini, le sage va s'asseoir
Pour goûter la splendeur de l'arrière-journée ·
Car jamais il ne crut sa tâche terminée.

Il sut comprendre avec un cœur inébranlé
Qu'un poète toujours doit être un exilé
Et que, pour révéler à des foules humaines
Les beautés qu'il connut, il fallait que, lointaines,
Il ne pût les trouver qu'avec son souvenir :
Car on ne peut créer que lorsqu'on peut souffrir.
Aussi fut-il toujours un banni volontaire.
Pour conserver en lui la flamme salutaire,
Il quitta la douceur de son pays divin
Où les Dieux familiers le prenaient par la main.
Dans ta boue, ô Paris ! il rêvait de tes marbres,
O ville de Pallas ! et parfois, sous les arbres
Monotones et froids de tes mornes jardins,
Il se ressouvenait du murmure des pins,
Des bois sacrés emplis de parfums et d'aurore
Où le laurier fleurit près du cyprès sonore
Et des caps effilés sur le golfe désert
Comme des vaisseaux prêts à regagner la mer !
O rives de l'Alphée, ô vagues d'Ionie !
Votre cher souvenir berce son agonie
Et peut-être voit-il de son regard mourant
Un olivier noueux qui frémit dans le vent !

PHILOCTÈTE

Non, il ne peut mourir encor. Sois-lui clémente,
O Destinée, ô toi dont la main n'est pesante
D'ordinaire qu'aux fronts dont les cheveux sont blancs
Et qui sais préserver les rires des enfants,
Toi qui ne fais tomber de la branche inclinée
Que les fruits mûrs ; ô toi, qui voulus que l'année
Après son été d'or eût un automne roux,
Et par qui tous les ceps portent des raisins doux
Avant l'heure où le vent sur les terres séchées
Fait danser le vol lourd des feuilles arrachées.

IPHIGÉNIE

Comme si ton appel allait être entendu,
La fenêtre s'emplit d'un éclat éperdu,
Philoctète. Sans doute une force secrète
A soudain ranimé l'extase du poète.
— Mais la clarté s'avive et comme un fleuve blond

Elle glisse à travers le feuillage profond,
Inonde les taillis et submerge la route ;
Pareille à la rosée, on dirait qu'une goutte
De lumière s'accroche à chaque rameau noir
Et l'étang est soudain aussi clair qu'un miroir
Dont la face immobile et calme se colore
De l'éclat radieux d'une incroyable aurore.

LA DRYADE

C'est l'aurore, en effet, qui se lève pour lui.

LE FAUNE

Tel un flambeau qui va s'éteindre dans la nuit
Jette avant de mourir une flamme plus claire,
— Comme s'il défiait l'implacable mystère
Qui veut que toute chose ait un cours passager, —
Quand la vie est tarie, un éclat mensonger
Semble promettre encore une flamme nouvelle
Et l'âme qui s'éteint paraît être immortelle.

LA DRYADE

La nuit n'engloutit pas ceux qui sont comme lui.
Il va saisir enfin ce qui l'a toujours fui.
Il ne cherchera plus sur les routes humaines
L'impossible bonheur, les espérances vaines,
L'amour inexorable et les songes déçus ;
Mais il ira le long des chemins inconnus
Où seuls peuvent passer ceux qui portent un rêve
Et là-bas, souriante et debout sur la grève,
Près d'une mer que nul de nous n'a jamais vue,
Il verra la Beauté fière, pudique et nue !

LA NYMPHE

La lumière paraît s'affaiblir. Sur l'étang
On dirait qu'une brume impalpable descend...

PHILOCTÈTE

Hélas ! Tout va finir.

LE FAUNE

Une voix va se taire.

IPHIGÉNIE

Chaque homme se croira demain plus solitaire,
Car nul ne dira plus : les Dieux vivent encor !

IPHIGÉNIE

La lumière s'éteint !

PHILOCTÈTE

Jean Moréas est mort !

J. GALZY.

3-21 avril 1910.

DANS LE NORD DU MAROC

ESPAGNOLS ET FRANÇAIS

Tanger et Tétouan, deux villes voisines de caractère différent, semblent être dans le nord du Maroc, les deux centres de l'expansion et de l'effort espagnols. Nous avons pu nous rendre compte, par un séjour récent fait dans ce pays, des principales méthodes employées par les péninsulaires pour donner à leur influence dans cette partie de l'empire chérifien l'illusion du progrès et de la puissance.

A notre entrée dans le port de Tanger, nous apercevons, à côté de nos petits navires français : *le Du Chayla*, *le Forbin*, *la Surprise*, l'immense navire espagnol : *la Numancia*. C'est un vieux bâtiment construit il y a plus de 35 ans sur le type de ces bateaux qui ornent les toiles des peintres de marine de la fin de l'empire. Il eût été admiré sans nul doute à l'époque du percement de l'isthme de Suez. Ses proportions sont énormes. Il laisse entrevoir aux regards admiratifs des Tangérois la gueule menaçante de multiples canons. Cette grosse tache sombre au milieu du paysage méditerranéen nous semble quelque peu ridicule, mais nous charme cependant comme l'évocation vivante d'un passé maritime disparu. La tactique espagnole à ce point de vue n'est cependant pas maladroite. Les indigènes sont impressionnés par cette grande masse à la carrure puissante et encombrante. Les sujets du roi Alphonse s'en réjouissent aussi, car les belles proportions du navire flattent leur gloriole un peu puérile. On m'a conté à ce propos que, le jour du 14 juillet, en l'honneur de notre fête nationale, les Espagnols se réjouissaient en comparant le bruit fait par les salves des gros canons de *la Numancia* à celui des petites pièces modernes de nos navires. « Ecoutez, disaient-ils, le beau tapage de *la Numancia*. Quelle admirable artillerie ! Pauvres Français ! ils ont des canons incapables de tirer aussi fort que les nôtres. »

A terre, les rues sont encombrées de marins espagnols dont le premier soin, habituel d'ailleurs à tous les navigateurs, a été de louer des ânes, des chevaux et des mulets qui leur remémorent sans doute les promenades sur les côtes d'Andalousie et de Galice. Ces jeunes hommes sont exubérants et vifs. Montés sur leurs cavales, ils les font courir au triple galop sur la plage, au grand effroi des flâneurs indigènes qui s'écartent à leur passage en maugréant. Les quartiers-maîtres sont assis à la terrasse des petites bodegas de la plage et des cafés du soko. Ils discutent sur l'événement du jour : l'arrivée du vaisseau-école allemand dont le capitaine, ayant négligé de saluer par les bordées habituelles les vaisseaux français, s'est vu rappeler aux règles élémentaires de la politesse par le commandant de notre escadre. Elèves allemands aux physionomies juvéniles et poupines, matelots français et ibériques aux uniformes différents se croisent formant un singulier contraste. Tous ces marins ont loué des montures qui trottent et galopent dans les rues de la ville et sur les sentiers de la campagne. On croit qu'ayant abandonné un moment leur métier de tous les jours, ils ont voulu former un corps nouveau de cavalerie de débarquement. Entre ces navigateurs de nationalité différente, il semble que les Espagnols soient les plus indépendants sous le rapport de la discipline. Leur tenue est assez relâchée et leur attitude assez libre, et cependant ils ont eu, de la part du gouvernement qu'ils servent, des exemples terribles de fermeté dans la répression. Deux mois auparavant, une révolte avait éclaté sur *la Numancia*. Quelques révolutionnaires avaient comploté de s'emparer du navire, de hisser le pavillon républicain et de se diriger vers Cadix, dont la population aux idées avancées devait se soulever contre la monarchie. Par malheur, ils avaient été dénoncés, désarmés et emprisonnés à bord dès le début de la révolte. Conduits à Barcelone, les principaux meneurs furent condamnés et exécutés, après un semblant de procès. Les officiers de *la Numancia* reçurent, paraît-il, après cette triste aventure, tant de lettres de menaces de la part des républicains qui forment la majeure partie de la population espagnole de Tanger que le navire, par mesure de prudence, prit une autre destination.

Avec le temps les colères s'étaient calmées, et royalistes et

républicains avaient apaisé leurs querelles pour se réunir contre la France qu'ils considèrent comme l'adversaire commun. C'est, en effet, mal connaître le caractère national ibérique que de croire qu'un pays étranger peut profiter des discussions politiques de l'Espagne. Il y a par delà les Pyrénées une union complète entre les différents groupes d'opinions diverses, lorsque la question patriotique est en jeu. Rarement un ministère, quoi qu'on dise ou qu'on écrive, s'est montré plus hostile à la France que le ministère radical-socialiste de M. Canalejas, qui cependant, dès son arrivée au pouvoir, a été salué avec sympathie par la majorité de nos politiciens républicains. Les Espagnols à l'opinion avancée oublient plus facilement que les nôtres l'exécution de Ferrer, pour ne pas combattre la monarchie lorsqu'une nation étrangère semble vouloir contrecarrer les desseins de leur politique au Maroc.

Comme tout peuple qui a joué un grand rôle et qui se sent amoindri en puissance, la nation espagnole est essentiellement soupçonneuse avec les étrangers. Il n'est point de desseins hypocrites et d'arrière-pensées qu'elle ne nous prête. Il n'est point d'injures dont elle ne nous abreuve et, par une singulière abstention, notre presse n'en fait point mention. Tantôt, lors de l'expédition de Fez, une gazette espagnole paraissant au Maroc déclare que le premier soin de notre général sera d'installer dans la capitale chérifienne des cafés-concerts et des maisons de tolérance. Tantôt elle compare la France, nation en décadence, à une vache maigre incapable d'avoir des enfants et incapable par conséquent de coloniser les pays dont elle s'empare sans droit.

A Tanger, les troupes de police européennes sont partagées en deux corps. Le corps de police à pied, commandé par des officiers espagnols, est dans la ville, et le corps de police à cheval, commandé par des officiers français, a ses casernements dans la campagne. C'est encore un avantage pour les Espagnols qui paradent dans les rues de Tanger, semblant les véritables gardiens d'une ville dont les Français sont éloignés. Il ne faudrait pas croire cependant que les indigènes se trompent sur la signification véritable qu'il faut donner aux efforts des sujets du roi Alphonse pour paraître. Ils ont pour les Espagnols un dédain profond, car ils les voient exercer de petits métiers et vivre comme eux avec le produit de maigres gains. Ils pen-

sent qu'il est inutile de se débarrasser du maghzen pour retomber sous la domination d'un pouvoir aussi besogneux que celui de Moulaï Hafid et prêt à régner par des méthodes aussi condamnables. Ils se rendent compte, au contraire, que la France est un pays puissant et riche. Ils savent qu'en Chaouïa, depuis notre occupation, les indigènes peuvent vaquer en paix à leurs travaux, que les entreprises agricoles s'y développent, qu'ils ne sont plus astreints à payer l'impôt plusieurs fois par an, n'étant plus à la merci des fonctionnaires prévaricateurs du sultan de Fez et des pillards insatiables des tribus nomades.

La domination française en Chaouïa depuis trois ans a plus fait pour accroître le prestige et l'influence d'une nation européenne dans le Maroc que toutes les expéditions militaires des Espagnols sur les côtes ou dans l'intérieur de cet empire depuis plus de trois siècles. La bonne entente des Français et des indigènes est telle, dans la région qui va du Nord de Rabat jusqu'au Sud du Casablanca, que nos meilleurs auxiliaires dans notre marche sur Fez ont été les goumiers marocains, ceux-là mêmes qui nous avaient combattus il y a quatre ans avec vigueur. Ne célébrons pas cependant à l'excès nos avantages passés. Il faudra encore beaucoup d'efforts pour dominer le Maroc tout entier. Il sera nécessaire, pour établir la paix dans ce pays qui ne l'a jamais connue de nouvelles luttes et de nouvelles victoires. Il faudra coloniser avec habileté et patience.

A ceux qui soutiennent que nous sommes des colonisateurs médiocres, que nous ignorons tout de l'esprit et des habitudes des indigènes, la meilleure réponse à faire est de montrer les résultats de notre domination en Tunisie et dans le Maroc occupé par nos troupes : la sécurité régnant partout, des routes utilisables même pour les automobiles créées en quelques mois, le régime foncier établi avec plus de justice et plus de netteté et les juridictions indigènes mieux surveillées. A Tanger, l'élément espagnol domine de beaucoup, mais d'autre part le nombre des Français tend de plus en plus à grandir. Notre influence économique devient de jour en jour plus considérable. Les péninsulaires, sauf quelques exceptions, exercent de petits métiers. Porteurs, petits épiciers, marchands de denrée. Il y a aussi un nombre considérable de docteurs espagnols, à peine connus dans la Colonie européenne, praticiens presque sans clientèle et se contentant d'honoraires minimes. Par contre, les

maisons de plaisir ibériques abondent et prospèrent. Deux cafés-concerts et un théâtre où des danseuses bien choisies viennent charmer, par leurs gestes habituels les yeux des spectateurs. Dans certains quartiers toutes les enseignes sont espagnoles et, n'étaient les costumes des indigènes, on se croirait transporté dans quelque faubourg de Séville ou d'Alicante. Le marchand qui vous aborde dans la rue, l'indigène qui au marché vous propose ses figues de barbarie ou ses melons d'eau s'exprime dans la langue de Cervantès. La monnaie dont l'on se sert habituellement est à l'effigie du roi d'Espagne. Le spectacle de la rue donne donc à un observateur rapide l'illusion de la puissance et de la domination espagnoles; mais parcourons un peu plus longtemps la ville, nous voyons que les magasins les plus considérables et les mieux achalandés ont des enseignes françaises : Au petit Louvre ; A la ville de Paris. Regardons les plaques des façades, nous y lisons presque partout des noms annonçant des raisons sociales françaises ou des propriétaires français. Alors l'illusion cesse et au même instant la vision d'Alicante ou de Séville change pour laisser place dans notre esprit à l'apparition de je ne sais quelle sous-préfecture du département d'Oran ou d'Alger. On sent dès l'abord que nous avons dans ce pays l'influence réelle qu'apporte le développement politique et économique. Nous ne sommes pas les plus nombreux, mais nous sommes les plus forts. Nous apportons les capitaux et développons les entreprises. Nous sommes les maîtres nécessaires d'un pays qui déjà est presque entièrement sous notre dépendance économique et morale. Certes, l'aspect n'en est pas encore français. On y boit autant de xérès que d'absinthe. Les cafés espagnols et indigènes y sont encore plus nombreux que les cafés du Commerce et des Négociants qui vont sans doute se créer à Tanger, à l'instar de Casablanca, occupé par les troupes françaises; mais on perçoit dans tout le Nord du Maroc une éclosion telle des intérêts français qu'il semble que nulle puissance humaine ne puisse l'arrêter.

Nous avons envoyé là-bas des hommes et des capitaux considérables, estimant à juste titre que la conquête économique doit précéder la prise de possession par les moyens diplomatiques ou guerriers.

Le nord du Maroc est parcouru déjà par nos prospecteurs de mines, nos agriculteurs et nos commerçants. A Tanger, à

Larache même, des entreprises importantes vont se créer, donnant à l'influence française une prédominance incontestable. Grâce à ce développement commercial qui croît tous les jours, les terrains ont augmenté de valeur et donnent lieu à des spéculations analogues à celles qui ont été effectuées en Egypte il y a quelques années. Leur prix a crû dans de telles proportions que de bons esprits pensent qu'il y a là une hausse toute fictive et qu'un krach ne peut manquer de se produire bientôt. Les principaux acheteurs de terrains à bâtir ou à cultiver sont des Français, car eux seuls disposent de l'argent nécessaire. Quant aux Espagnols, ils regardent faire et se croisent les bras, non qu'ils dédaignent de s'associer à de semblables tentatives, mais les capitaux leur manquent. A part quelques exceptions, les Espagnols forment la plèbe de la population européenne. Ils exercent de petits métiers et font concurrence aux indigènes comme ouvriers. Beaucoup, en outre, parmi les péninsulaires, sont de qualité morale détestable. L'Espagne a en effet sur la côte du Maroc des présidios, sorte de bagnes où les détenus de droit commun purgent leurs peines. Après s'être libérés ou s'être évadés, craignant de retourner dans leur pays, ils restent au Maroc, vivant une vie aventureuse, sans garantie et sans honneur. Les Espagnols eux-mêmes se plaignent du tort que leur font de telles recrues. Un de leurs journalistes à Tanger écrivit sur ces derniers un article dur, mais juste. Il fut mal compris, et le chauvinisme s'étant mis de la partie, pour se soustraire aux atteintes de ses compatriotes, il devint portugais.

La population française qui s'est dirigée vers le Maroc est assez bien composée. Comme dans tous les pays où notre domination règne ou cherche à régner, nous avons envoyé d'abord des fonctionnaires. Beaucoup, parmi ceux-ci, ont séjourné en Tunisie et en Algérie, sont au courant des habitudes indigènes, connaissent leur esprit et leur langue. C'est pour nous un avantage précieux, car il est plus économique, plus humain d'attirer à soi les Arabes que de les soumettre par la force. Malgré son apparence imposante et réfléchie, l'indigène a souvent un esprit enfantin. De bons procédés, de bonnes paroles suffisent parfois à désarmer une tribu qui se prépare à la guerre ; mais pour une telle besogne il faut un apprentissage. Cet apprentissage la France l'a fait dans l'Afrique du

Nord. Elle a une politique musulmane de pénétration pacifique qui, pour elle, est devenue une véritable tradition procédant d'une expérience acquise après un long labeur. Combien d'échauffourées et de révoltes ont été évitées par l'officier du bureau arabe, psychologue habile, connaissant mieux qu'aucun autre l'âme de l'indigène, capable tour à tour de le flatter, ou de lui parler un langage ferme et résolu. Les corps de police indigène bien organisés reçoivent des soldes régulières. Les officiers y sont aimés de leurs hommes et cet embryon d'organisation française, imitée d'ailleurs par l Espagne, a plus fait pour accroître notre influence que tous les procédés belliqueux que l'on pourrait employer. Dans le Nord du Maroc, presque sans combats, la contrée est pacifiée. On peut parcourir sans danger les routes qui vont de Tanger à Arzila et de Tanger à Tétouan. Il y a cinq ans, lorsqu'au cours d'une rapide excursion dans ces pays je désirai aller à Tétouan j'en fus empêché par la Légation. Raisuli occupait la route. Le Vidocq maroquin ne faisait pas encore partie de la police et c'était un redoutable bandit. D'apparence débonnaire, c'était le plus remarquable pilleur de caravanes que l'on pût voir de Tripoli à Dakar. Au surplus il était soutenu secrètement par le sultan et lorsque son douar fut bombardé et pris, il y a quelques années, par Si Guebbas, on y trouva une correspondance suivie échangée entre lui et Abd el Aziz, l'ancien empereur du Maroc.

Aujourd'hui ce fantôme a disparu. Il n'est plus que pacha d'Arzila et se charge dans cette région de la police du Maghzen. Aux limites du territoire occupé par les Espagnols il est pour eux un perpétuel sujet de craintes. Sur un signe de lui, Larache pourrait devenir un nouveau Mélilla de la côte atlantique. Nos fonctionnaires civils sont animés du même esprit d'initiative et de dévouement que nos fonctionnaires militaires. Je ne soutiens pas que cette ardeur doive durer bien longtemps encore, mais, à l'heure actuelle, poussés par une émulation louable, ils s'essayent à surpasser par l'intelligence et le zèle les autres fonctionnaires européens employés du Maghzen. Les commis des postes, des douanes ou de la régie forment un personnel actif et respecté, pouvant braver impunément toutes les accusations de leurs collègues espagnols.

Les commerçants, les prospecteurs de mines forment aussi

un élément non négligeable d'influence, dans les campagnes. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, ayant perdu notre guide aux environs d'Arzila et m'étant adressé, pour lui demander un renseignement, sur la route, à un superbe marocain bien vêtu suivi de deux hommes porteurs d'armes, ce dernier me répondit dans le plus pur français. C'était en effet un compatriote vivant depuis quelques années au Maroc et qui, pour se faciliter l'accès de régions jusque-là inaccessibles aux Européens, s'était converti à l'islamisme, avait pris un nom arabe et épousé deux moresques. Ils inspirait de la sorte une grande confiance aux Indigènes, ayant adopté leurs mœurs et leur religion, et pouvait ainsi prospecter à son aise pour le compte de l'Union des mines. Universellement connu dans le nord africain et le Rif, il était devenu un facteur important de propagation de l'influence française dans ces pays sauvages. C'est avec de tels diplomates que l'on peut arriver à soumettre sans grande perte d'hommes et d'argent ces pays d'Islam réputés difficiles à conquérir. La popularité de ce néophyte de l'islamisme était devenue telle parmi les Indigènes que les Espagnols, m'a-t-on dit, ont cherché à plusieurs reprises à s'en débarrasser. Un jour, aux environs de Tétouan, il fut capturé par des tribus amies de l'Espagne et, sans les efforts de notre consul et de notables indigènes, on allait lui crever les yeux. Il en fut quitte pour la peur, mais il connut par cette aventure qu'il est nécessaire de se méfier des embûches où peut tomber un voyageur musulman sans défense, même lorsqu'il est l'ami des Indigènes.

Il est au Maroc un facteur d'influence puissant qu'il ne faut pas négliger : ce sont les Israélites, dont l'agglomération dans l'Empire atteint, pense-t-on, le chiffre de cent mille. Ce sont pour la plupart des Juifs chassés d'Espagne et de Portugal, qui ont trouvé en terre islamique l'abri que les rois très catholiques de la Péninsule leur refusaient.

Pourchassés par la Santa Hermandad et la Santa Cruzada, les Juifs d'Espagne, aussi bien ceux qui avaient conservé leur religion que les conversos, instituèrent, à cette époque, une nouvelle émigration. Les uns retournèrent vers les pays d'Orient, prêts à vivre sous le despotisme indulgent des sultans de Constantinople. D'autres s'arrêtèrent aux ghettos d'Italie et portèrent à Rome, à Padoue, à Florence leurs inquié-

tudes théologiques et les discussions de leur philosophie.

Beaucoup s'arrêtèrent dans les pays barbaresques, et là, au milieu de populations sans culture et sans désir de progrès, ils oublièrent leurs qualités intellectuelles qui, sous le ciel d'Andalousie et de Castille, avaient brillé d'un si bel éclat. Le sommeil de leur esprit se prolongea jusqu'à l'époque où l'alliance israélite, désireuse de relever ces coreligionnaires du Maroc, bâtit des écoles et envoya des instituteurs; et, spectacle remarquable que nous présentent les destins de l'histoire, deux influences différentes se partagèrent alors leur raison. La France leur apportait la douceur d'une civilisation nouvelle, une langue utile, nécessaire au commerce. La France, c'était pour eux la dominatrice de l'Algérie qui avait fait de leurs coreligionnaires des citoyens et des soldats. L'Espagne, au contraire, maintenait chez eux par ses habitudes et son parler d'anciennes traditions et d'éternels espoirs. J'ai visité plusieurs écoles de l'alliance, celles de Tanger et de Tétouan, et j'ai été surpris de voir à quel point ces petits Juifs avaient pris une physionomie européenne. Ils sont devenus les égaux des écoliers de chez nous, apprenant comme eux l'histoire et la géographie de notre pays, parlant notre langue à la perfection. A Tétouan, le jour de notre fête nationale, alors que notre consul entre dans leur école, c'est la Marseillaise que chantent tous ces petits-fils d'opprimés, tandis que, dans les rues, les officiers espagnols, descendants des inquisiteurs, écoutent, impuissants, la manifestation nouvelle de cette nouvelle foi nationale.

Il faut noter, cependant, que ce mouvement rencontre certains obstacles parmi les juifs conservateurs attachés à leurs coutumes et au parler castillan qu'employaient leurs pères. En Espagne, une campagne habile a été faite pour ramener les Juifs marocains dans le giron de l'ancienne famille ibérique. On cherche à leur faire comprendre que les temps de l'Inquisition sont finis, qu'il est nécessaire de rattacher les liens d'une ancienne tradition un instant dénoués (1).

Je ne crois pas que cette tactique soit couronnée de succès. L'influence morale et matérielle de la France est trop forte

(1) A consulter le livre curieux de propagande judéo-espagnole intitulé : *Espanoless in Patria y la Raza Sefardi*, du sénateur académicien Dr. Angel Pulido Fernandez, édité par la librairie Fernando Fé.

pour que les Juifs, esprits avertis et commerçants avisés, veuillent s'en détourner. On m'a dit toutefois que certaines jeunes filles de la société juive de Tanger prêtaient une oreille indulgente aux propos galants des jeunes Espagnols, mais cette conduite; même si elle était exacte, n'a que la valeur d'un sentiment passager, incapable de s'opposer à l'influence sans cesse grandissante, du nom Français parmi les arrière-petits-fils des persécutés d'Espagne. Qu'ils gardent chez eux la clef de leurs anciennes demeures de Séville ou de Grenade, peu importe; cette coutume n'est plus qu'une tradition respectable et qu'un usage désuet et sans portée.

D'autres différences séparent les procédés de la France de ceux de notre voisine d'outre-Pyrénées dans la crise actuelle. C'est à Tétouan surtout, non loin des montagnes du Rif, que nous avons pu comprendre quelle était notre conception de la prise de possession du Maroc et combien elle était peu semblable à celle des Espagnols.

Après une nuit et une demi-journée de marche dans un pays abrupt, presque sans végétation, parcouru par quelque rares cours d'eau qui, honteux de leur existence humble et cachée, semblent se dissimuler sous les herbes, la ville de Tétouan nous apparaît. De quel plaisir sommes-nous pénétrés! Après le bazar de toc tangerois, nous allons enfin vivre ici quelques jours la vie véritable de l'Islam. Voici les blanches murailles entourant la ville, les défenses morisques que le soleil baigne depuis tant de siècles qu'il semble s'y réfugier encore quand les nuages voilent le ciel. Après avoir franchi la porte gardée par des troupes de police espagnole, nous parcourons les rues étroites, heurtés par des ânes portant des paniers d'aubergines et de raisins. Tétouan est une grande cité agricole, située au milieu d'un immense verger et de prairies verdoyantes qui couvrent tout le pays aux alentours jusqu'au pied des montagnes voisines. C'est aussi une cité commerçante. Voici les marchands dans leurs petites boutiques et murmurant par habitude quelques versets du Koran. Ici tout semble calme. Les êtres et les choses nous présentent la physionomie tranquille et paresseuse habituelle aux cités islamiques.

Hélas! notre impression n'est que de courte durée. Après avoir quitté un dédale de petites rues, nous arrivons à la place principale. Voici le « Casino español », les hôtels castillans, le

consulat d'Espagne. Des officiers en uniforme sont aux terrasses du café. On nous dit qu'ils sont venus à Tétouan pour apprendre l'arabe et qu'ils appartiennent pour la plupart à la garnison voisine de Ceuta. Je ne sais s'ils s'exercent dans cette langue, mais je constate qu'ici c'est le parler espagnol qui domine. Avec quelle courtoisie, mais aussi, il faut bien l'avouer, avec quelle morgue nous sommes reçus. Comme les péninsulaires sont persuadés que leur nation est la première du monde, ils jettent sur nous des regards de dédain. Ils nous méprisent pour nos vêtements couverts de poussière et pour notre tenue négligée, semblant oublier que nous avons parcouru 75 kilomètres à cheval et que l'on est excusable de n'être pas aussi soigné après de telles étapes qu'un officier du régiment de la Reine sur la puerta del Sol à Madrid. Au surplus nous sommes, à leurs yeux, trop tolérants envers les « Moros ». Eux au moins n'oublient pas qu'ils ont pris pied en Afrique pour faire triompher la foi et poursuivre jusqu'au fond de leurs repaires les arrière-petits-fils du dernier des Abenceranges qui s'échappa de Grenade sous les yeux romantiques de Chateaubriand. Aussi, apprîmes-nous avec plaisir que nous avions été vengés au préalable de leurs dédains par une farce dont ils furent victimes et dont les auteurs furent un de nos jeunes romanciers et un de nos peintres de talent. Nos deux compatriotes, mystérieux voyageurs et contemplateurs taciturnes des beautés de la ville, ne cherchaient pas à entrer en relation avec les Espagnols de Tétouan. Ces derniers se perdirent en conjectures sur leur identité véritable. Avant leur départ, on les pria de signer leurs noms sur le registre de l'hôtel. Ayant réfléchi quelques instants ils mirent sur le livre les noms d'Edmond Rostand et de Carolus Duran. Je vous laisse à penser l'impression produite. Si les Espagnols du Maroc n'aiment pas la France, ils connaissent du moins ses peintres et ses poètes. La presse péninsulaire fut pleine d'interviews d'Edmond Rostand et de Carolus Duran.

Ils étaient venus, écrivait-on, à Tétouan pour y étudier l'histoires des Mores de Castille réfugiés en Afrique et pour composer, tout en s'imprégnant de l'atmosphère du Maroc, une pièce sur ces événements historiques. Les journaux les plus importants de Madrid annoncèrent avec sérieux la nouvelle. Quel ne fut pas leur désappointement lorsqu'ils apprirent qu'ils

avaient été mystifiés. Etant donné l'état d'esprit des Espagnols de Tétouan, nous fîmes bien, mon compagnon de voyage et moi, de ne pas inscrire sur le registre d'hôtel les noms de François Coppée et de Léon Bonnat, comme nous l'avions résolu tout d'abord.

Tétouan est située près de la mer, non loin de Ceuta et à 250 kilomètres environ à vol d'oiseau de Mélilla, à 50 kilomètres à peine des montagnes qui forment le Rif occidental, en plein cœur des pays convoités par l'Espagne. Elle fut prise, lors de la guerre de 1859-1860, par le maréchal O'Donnel, qui, non loin de ses murs, mit les Marocains en déroute.

Il est incontestable que, sur toute cette région de l'Empire, l'Espagne a les droits qui résultent d'une lutte séculaire et du sang versé.

Ces droits que, pendant longtemps, elle cessa de revendiquer, elle les invoque aujourd'hui plutôt certes pour continuer une longue tradition historique que pour coloniser ces pays.

Si la France a conquis l'Algérie, la Tunisie, si elle cherche à prendre pied au Maroc, c'est dans un but d'expansion économique et territoriale, et non en vertu d'une mission quasi-divine. La monarchie espagnole procède autrement. Elle cherche à ramener les indigènes non pas dans le giron de la civilisation, mais dans le giron de la chrétienté. Elle poursuit au Maghreb les Mores qui lui ont échappé, lors de la prise de Grenade, et réalise un désir impérieux d'une de ses reines, celui de la guerre chrétienne dans l'Afrique du Nord. C'était le vœu d'Isabelle la Catholique qui, dans son testament, avait écrit en termes exprès ces mots qui devaient être pour ses héritiers une règle et un devoir :

« Je prie la Princesse ma fille, et le Prince son mari, et je leur prescris, au besoin, en leur qualité de Princes chrétiens, d'attacher toujours beaucoup d'attention à ce qui touche l'honneur de Dieu et de la Sainte Foi catholique... ; qu'ils se montrent soumis, aux commandements de notre sainte mère l'Eglise, s'en constituent les protecteurs et les défenseurs et se considèrent comme obligés à ne cesser ni de conquérir l'Afrique, ni de combattre pour la Foi contre les Infidèles. »

En vertu de ces ordres, qui n'étaient d'ailleurs que le résumé de tous les efforts de croisade chrétienne, les péninsulaires n'abandonnèrent pas l'espoir de conquête africaine, mais les

vicissitudes de la politique intérieure et extérieure de leur pays rendirent leurs efforts vains. Après bien des luttes, ils perdirent la plupart de leurs places fortes en pays barbaresque et au début de ce siècle ils ne possèdent plus que quelques villes fortes : Ceuta, Melilla, deux îles : El Penon de Velez de la Gomera, l'île et la baie d'Alhucemas et l'archipel des Zaffarines. Depuis plusieurs siècles, les Espagnols sont installés sur ces points du littoral et jamais ils n'ont eu la pensée ni le pouvoir d'étendre plus loin sur les terres voisines leur domination. Ce sont de véritables impasses. Toujours sur le qui-vive, menacés par les sauvages populations du Rif, ils ne peuvent sortir sans danger de leurs petites possessions. Au Penon du Velez, île située à quelques centaines de mètres à peine du littoral, on éteint le soir les lumières qui brillent dans les casemates, car les Mores se font un malin plaisir de tirer des coups de fusil dans les fenêtres et causent ainsi des pertes appréciables aux troupes du présidio. A Ceuta, grâce à la pacification du territoire par la police du Maghzen, les habitants peuvent se donner de l'air et parcourir les campagnes environnantes. A Melilla (on se souvient encore des épisodes sanglants de la campagne de 1909), la contrée voisine ne peut être visitée malgré les efforts des Péninsulaires et les 50.000 hommes qu'ils entretiennent dans ce présidio. En 1907, le rogui ou prétendant, homme intelligent, qui semblait régner sur le Rif, avait accordé deux concessions minières à deux compagnies espagnoles. La compania del Norte africana et la compania espanola de Minas del Rif. Il avait autorisé en outre la construction en territoire marocain de voies ferrées, de fourneaux et autres appareils susceptibles de faciliter le travail minier. Or, les Marocains ont une horreur invétérée pour les prospecteurs des mines : « Parcours le pays d'une extrémité à l'autre, disait un chef indigène de Sous à un Français, mais ne creuse pas la terre. »

Grâce à la révolution qui avait renversé du trône Abd-el-Aziz pour mettre à sa place Mouley-Hafid, les sentiments anti-européens avaient grandi parmi les populations du Rif et à la fin de septembre 1908, 60 ouvriers qui travaillaient aux environs de Melilla furent enlevés par les Marocains. Un an après, plusieurs travailleurs furent tués par les indi-

gènes, et à cette date commença la campagne du Rif qui, sans résultat appréciable, coûta près de 3 à 4.000 hommes à l'Espagne. L'effervescence n'a d'ailleurs pas été calmée dans ces pays, et tous les jours la population de Melilla et des postes avoisinants est en butte aux attaques des Marocains. Melilla est aujourd'hui pour l'Espagne ce que fut Cuba avant la guerre de 1898. Elle y consacre des hommes et de l'argent et est incapable de pacifier les contrées environnantes. C'est là un point noir dans la politique ibérique capable de conduire le pays vers les pires révolutions et vers les pires désastres financiers et moraux.

40.000 hommes de troupes ne peuvent suffire à pacifier un petit espace de terrain alors qu'en 1907, sur la rive droite de la Moulouya, d'Oudja aux Montagnes des Beni Snassen et à la mer, le général Liautey avec 8.000 hommes environ a ramené la tranquillité dans une immense région.

La différence de ces deux résultats provient de ce que la politique et le tactique africaine des Espagnols ne peut être comparée à la nôtre. La France sait se concilier les tribus par des négociations et des flatteries utiles. Elle a, comme nous l'avons écrit, d'admirables officiers et d'habiles fonctionnaires. L'Espagne voit dans le More l'ennemi héréditaire, le païen qu'il faut combattre, l'infidèle qu'il faut convertir. Le souvenir de Navas de Tolosa est encore vivant dans toute la péninsule. Lorsqu'après de nombreux efforts le sommet du Gourougou, la montagne qui fait face à Melilla, fut atteint par les troupes espagnoles, le premier soin du général en chef fut de télégraphier à Madrid : « Enfin, la messe a été célébrée sur la cime du Gourougou. » Aucune phrase ne peut être plus caractéristique de la mentalité de certains Espagnols qui veulent rétablir en terre du Maghreb la vieille tradition un instant interrompue de la croisade catholique. Un tel état d'esprit pousse les Péninsulaires à ne pas respecter les habitudes des Indigènes, à entrer dans les cimetières musulmans et dans les mosquées. Ceux-ci, croyants par-dessus tout, les contemplent avec des regards de haine et attendent l'instant favorable à la révolte.

Cette tactique, suivie aux Philippines et à Cuba leur a valu la perte de ces deux belles colonies. Elle sera incapable de leur assurer la possession du Nord du Maroc.

MARCEL MIRTIL.

LE SANG DES ROIS

LES ROMANCIERS DES ROIS

—

La Révolution décapita la littérature française de sa préoccupation des rois. Lorsqu'il n'est plus d'Auguste pour pensionner les Virgile, les Virgile ne chantent plus les Auguste. Les Grand Cyrus, les Auguste, les Titus, les Pyrrhus, les Thésée, les Assuérus, les Télémaque se figent en poses sculpturales dans l'immobilité pieuse des souvenirs classiques, bas-relief lointain. Napoléon, sans aristocratie dans la tyrannie, ne parvient à inspirer au poète de son règne aucune caractérisation nouvelle du roi. L'impotence de Louis XVIII, la sécheresse de Charles X, l'épaisseur de Louis-Philippe, également inesthétiques, détournent vers les figures des autres siècles les romantiques qu'emporte l'amour des antithèses grandiloquentes, des somptuosités moyenâgeuses, des situations fantastiques. Hugo s'exalte à voir le clerc chassé d'Oxford pour basse extraction humilier, devenu maître de l'Angleterre, les grands et les ambassadeurs, et ses reines s'épouvantent d'aimer des laquais. Mais ces personnages d'un Eschyle de Pathmos ne sont plus des rois, ce sont des « cas » extravagants et des héros d'aventures extraordinaires. Ils ne sont sacrés que pour la richesse du décor et pour corser le mélodrame.

Tous ceux qui expriment dans leur œuvre la réalité de leur siècle, comme faisait Racine, étudient la bourgeoisie qui gouverne la France et observent le peuple qui s'éveille à une aurore de pouvoir. Le roi qui règne sans gouverner n'intéresse personne, sans doute parce qu'il n'est plus roi, sans qu'il soit redevenu homme. Plus tard, lors qu'il est définitivement chassé, lorsqu'il redevient une personnalité civile parmi les autres, on est psychologiquement curieux de voir comment il se plie aux difficultés de rentrer dans l'humanité régulière, et il ne recouvre quelque grandeur pour notre attention que dans le malheur. Le Réalisme, pittoresquement et perversement passionné à contempler les décadences, étudie les corruptions des

souverains s'amusant dans l'exil; et les Idéalistes attardés, recueillant les dernières gouttes de sang royal, précieuses par leur rareté, les exposent comme des diamants de couronnes dans le reliquaire d'un art adéquatement orfévré.

Ainsi les uns et les autres parmi les modernes ne perçoivent en les rois que les hommes, au contraire des anciens qui les portraituraient en monarques. Mais encore voient-ils en ces hommes des produits exceptionnels d'humanité, particulièrement attachants par un intérêt d'art raffiné qui se doubla en ces dernières années d'un dramatique intérêt sentimental à cause de la multiplicité des régicides.

I

LE DROIT

Quelques rois croient encore au Droit Divin, avec une fermeté de foi étroite que l'air du siècle n'a pas énervée. Ils sont très rares, au point que les figures qu'on en a tracées dans les romans y paraissent les plus pâles, parce qu'elles sont les moins exactement observées et les plus conventionnelles :

M. Jules Lemaître, dans un volume de style correct, mais pauvre et banal (1) et d'invention mélodramatique trahissant le feuilleton de journal, n'a guère, en effet, que réuni par une action ingénieuse faits les divers livrés en quelques années à la publicité historique par divers royaumes, s'il semble avoir créé de toutes pièces son monarque absolu, Christian XVI d'Alfanie, alors que tous les autres personnages sont assez fidèlement calqués sur la réalité. La figure pleurnicheuse de ce roi faible, aux yeux éteints, et recroquevillé par le rhumatisme, est une assez sommaire synthétisation de vaudeville à prétention de drame; elle prend quelque relief dans les scènes finales où ce roi, qui a une conscience assurée de sa mission providentielle et retrancha toujours de ses affections naturelles tout ce qui ne s'accordait pas avec son devoir de souverain, provoque avec calme la confession de sa belle-fille meurtrière de son fils : l'ayant absoute au nom de la raison d'Etat, il fait avec froideur sérénissime exécuter comme coupable une anarchiste innocente.

(1) Jules Lemaître : *Les Rois* (C. Lévy).

Mais l'on doit convenir qu'il y avait aisément mieux à réaliser pour un romancier soucieux de donner au public, dans son tardif premier-roman, une fresque de rois, symbolique d'être complète. Les derniers représentants actuels de la monarchie absolue, ce tzar maladif et pâle qui, dans un dyptyque suggéré par la position géographique des deux pays, répète comme par l'effet d'un miroir à deux faces le teint verdâtre et l'âme sournoise du « Sultan assassin » et, au temps où écrivait M. Jules Lemaître, son prédécesseur même, pouvaient inspirer une plus marquante figure. Le contraste entre les pays voisins de démocratie et les états où un autocrate encore, en plein siècle de fermentation libertaire, étouffe les consciences, glace les intelligences et envoie chaque an à des prisons mortelles des milliers de gens condamnés sans être entendus, a quelque chose d'étrange, d'incompréhensible, de brutalement antithétique qui est sombrement et volcaniquement tragique. Dans un siècle où la réalité est encore parfois si romantique, il n'y a pas d'excuse à ce que la littérature qui la reçoit reste aussi indigemment neutre, molle aux hardies analyses et aux immixtions, par l'effet d'une ironie permanente, qui est déplacée hors les boulevards. Nous avons cependant un romancier habitué à illuminer ses révélations magnifiques de faces immenses et dominatrices, Napoléon et les Communes, et à ériger chaque création en altier prestige et en hauteur souveraine de type-roi. Et nous attendons de M. Paul Adam qu'il refasse les *Rois*.

§

Bien plus naturellement que les hommes, les femmes croient à l'absolu des droits monarchiques, parce qu'elles ont été élevées plus loin de la vie et hors la science.

A ce titre la princesse Wilhelmine atteste chez M. Lemaître un sens plus intelligent de la vérité que le vieux Christian. Dressée à l'étiquette des petites cours formalistes de la Haute Allemagne, elle allégorise la fierté et l'orgueil royaux en sa personne froidement et classiquement statuaire. Son lymphatisme s'infatue de la dignité royale, et la vaniteuse femme, qui abrutit son enfant débile d'une éducation de camera mayor, prétend avoir seule la hautaine conscience du devoir et rappelle sans cesse son époux Hermann à la foi en son Droit Divin. Elle accepte qu'il ait une maîtresse, mais le tue au mo-

ment où il va avec cette compagne fuir la royauté, inconsciente que cet acte, orgueilleusement qualifié de royal, décèle le plus pratique sentiment de bourgeoisie capitaliste exécutant qui va déprécier l'honneur et compromettre la fonction héréditaire. M. Lemaître, qui lui donne l'énergie scénique de tirer sans hésitation sur le roi, recourt à la complication sentimentale qu'elle ne veuille laisser exécuter Audotia comme coupable de cet acte ; cela affaiblit ce personnage exact de petite reine de classe moyenne sacrifiant ses sentiments, sa fierté conjugale et les répulsions de sa sensiblerie devant le sang, à la prospérité de la Maison.

Frédérique d'Illyrie (1), en un contraste très naturel et que l'art d'observation fine et constante de Daudet a fait très vivant, s'oppose précisément à son époux, le roi Christian. Lui *l'Homme*, de plus en plus sceptique, ne croit au Droit Divin que lorsqu'il est sur le trône et que cette croyance — dans l'exil fort coûteuse — l'y affermit ; elle, *la Femme*, plus souple aux événements, plus idéaliste, porte une tout autre foi dans l'idée, une tout autre compréhension de l'abstraction ; la conviction de son droit ne fait que se fortifier par le malheur, et son ardeur s'active du souffle de désastre. Il reste à regretter que Daudet, pour parler souvent de ce Droit, pour nous affirmer l'éloquence d'Elysée Méraut et l'admiration passionnée de la reine devant ce talent oratoire qui réconforte et précise des convictions légitimistes, se soit complètement dérobé à transcrire le moindre des discours et arguments d'Elysée. En des pages célèbres pour leur mouvement de chaleur provençale, Daudet présente Elysée comme le plus magnifique des orateurs du Midi, comme un Gambetta légitimiste, et on n'entend jamais que le son chaud de la voix du tribun. Ce qui importait en ce roman sur la royauté dont le personnage le plus original et le plus vécu est l'Idéologue royaliste, c'était d'exposer ses idées comme font MM. Barrès et Adam pour leurs nationalistes. Elysée Méraut, qui demeure si vivant par le pittoresque, n'a pas plus de consistance idéologique que les royalistes ridiculisés par M. Anatole France dans son *Histoire contemporaine*.

Daudet conte dans ses *Trente ans de Paris* que ce livre de piété respectueuse le réconcilia avec son père, vieux royaliste. Si l'humanitairerie la fait respectueuse, il n'est pourtant pas de

(1) Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*.

critique plus aiguë de la Monarchie que telle œuvre où tous les royalistes sont vicieux, obtus ou naïfs fanfarons, où le roi est le dernier des viveurs et le dauphin un représentant épuisé d'une « vieille chose morte » — tel est le mot final du livre — où tout le piteux comique dans l'exil de la pompe décorative est traduit en mots cinglants de justesse par Christian dit Rigolo, où enfin l'apologiste de la royauté s'accuse un bohême méridional qui va jusqu'à se permettre, un jour de foire, de lever sur la Reine des yeux concupiscents.

L'œuvre entière de Daudet fut une Comédie Héroïque de Bohêmes et de Ratés, et *les Rois en exil* n'y font pas exception : Elysée est un leader raté, Christian un raté de la dignité royale, Zara un exquis et pauvre petit raté de la force nécessaire à être roi ; la fatalité empêche Frédérique d'être régente, et la Royauté elle-même apparaît, — par le symbolisme du drame émouvant en sa grotesquerie, — une carrière qui n'est plus simple et forte comme lorsque la royauté était absolue et acceptée de tous..., mais toute de compromis, indécise, bohême, borgne, ratée.

C'est de cet état fébrile de la monarchie que souffre Hermann, prince régnant par l'abdication du vieux Christian d'Alfanie (1). Essentiellement il est l'homme de peu de foi, et rien n'est moins permis que le scepticisme à celui qui tient métier de roi. Sa situation se complique de suite avec son état d'âme, autant est simple la monarchie absolue ou la monarchie radicalement constitutionnelle. Cerveau fatigué plus encore que cœur faible, cet Hermann, qui a la physionomie d'un clerc studieux, ne croit plus au Droit Divin ni en Dieu, mais seulement à son devoir... petit Marc-Aurèle de peu de santé qui manque d'énergie parce qu'il fut emprisonné dans une éducation spéciale et que sa maladive sensibilité fut avivée par la solitude imposée à une adolescence généreuse, par la contrainte ensuite d'un mariage mal assorti. De tout cela suppura le dégoût de sa condition et presque de la vie : dégoût d'autant plus douloureux que, prêtre qui a cessé de croire, il est appelé devant tout un peuple à célébrer la messe suivant les rites prescrits. Quelque absolu qu'il soit, il ne peut en effet impo-

(1) Jules Lemaître, *Les Rois*.

ser ses sentiments aux grandes classes et doit s'en tenir à essayer un régime représentatif modéré. Le premier ministre auquel il recourt, intrigant avocat bourgeois, se laisse acheter et le joue; le peuple accuse Hermann de trahison : grève, émeutes, répression ; on le hait alors. Ainsi s'avère pour un esprit généreux mais faible — selon M. Lemaître nul prince des vieilles familles ne peut être l'un sans l'autre — l'impossibilité d'une politique sagement opportuniste : le roi contemporain ne peut plus être actif, il est écrasé entre les conservateurs et le peuple et il ne lui reste qu'à s'effacer s'il ne veut point s'y résigner.

Sur le mouvant terrain des concessions l'honnêteté rigide d'un Hermann choit aussitôt; seule peut s'y maintenir l'hypocrisie d'un prince Otto qui se prête avec souplesse à toutes les compromissions dans la parfaite insouciance des déluges prochains mais posthumes. Otto, fils cadet de Christian et frère d'Hermann, se vend aux banquiers israëlites, dont il pare les fêtes, est aussi prêt à leur vendre à des prix équivalents les concessions et titres dont il pourra peu à peu disposer, sous les plus démocratiques prétextes.

Le roi de Macédoine (1), le plus pur sang d'Europe, vieux roi gâteux de vaudeville-revue, dont la calvitie s'accuse d'une couronne de frisettes folles et dont le gâtisme larmoie à un prurit d'acclamations, ne manque pas du sens pratique qu'il faut pour aller chasser chez un banquier autrichien où se faire payer ses dettes. Son fils héritier, oiseau royal très déplumé, vend sa fille à l'Américain Mark Shaw contre 1.200.000 fr., estimant qu'il n'est rien de plus honorable et opportuniste qu'une alliance avec les rois de l'argent.

La princesse Piedicorte, fille des croisades (2), se « pend aux haillons d'Ashaverus vainqueur ». En le style, pavonnant de gemmes, d'une féerie qui se jouerait plutôt à l'Eden qu'au Châtelet, M. Paul Adam promène le somptueux mannequin — étagé de perruque, émaillé de dents précieuses, carminé d'un fard royal, scintillant d'immobile sourire et de grâces embaumées — de la vieille idole princière; la fatuité des démocrates

(1) A. Hermant : *Les Transatlantiques* (Ollendorff)
(2) P. Adam : *L'Essence de Soleil* (Stock).

s'incline, fascinée, et elle achète de ses baisers peints et de sa couche artificielle les députés du peuple, monnayant le droit divin.

L'archiduc de Carlsberg (1), personnage épisodique de l'*Idylle tragique*, n'en est pas moins le type curieux et assez nouveau d'un représentant de l'ancien régime en présence des deux grandes puissances nouvelles modernes : la Science et le Socialisme. Ambitieux et tyrannique, il rêvait de grandes actions capables de le mener au pouvoir, mais ses plans échouèrent. Raté hargneux, par haine de l'absolutisme qu'il ne put accaparer, il veut se reporter à la science, mais ne réussit pas à s'y oublier. Il se jette au socialisme et à l'anarchie, prédit et désire la Commune par l'expansion de la chimie, flétrit la pourrissante société contemporaine. Mais son anarchisme n'est qu'une manière de vengeance, l'insatisfaction d'un autocrate annihilé ; et le démocratisme d'un tel prince n'est qu'inconscience et mensonge.

§

La difficulté des concessions et le mépris des compromissions répugnent également aux plus délicats. Rodolphe, cousin de Hermann et d'Otto, fuit la Cour dans la haine de l'Etiquette et l'Europe dans la terreur de la Royauté : il fait répandre le bruit de sa mort afin de pouvoir vivre en paix naturelle avec une belle mulâtresse stupide aux profondeurs d'une île océanienne. Esprit faible, qui passait d'un extrême à l'autre, sautant du décadentisme à la simplicité expressive — par la création volontiers livresque de l'auteur de certains articles quelque peu superficiels sur le Symbolisme — Rodolphe est un anarchiste par défaut de conscience et de volonté, et ce que M. Lemaître tient pour un excès d'intelligence critique lui fait apparaître le Droit Divin comme la plus vétuste chinoiserie d'une humanité de piteux mandarins.

L'archiduchesse Lisi (2), charmante et espiègle création d'un amateur de fins ballets, s'échappe assidûment de l'étiquette vers les jardins et les prés, ne se trouvant bien que dans le commerce léger et sain de la nature. Innocente Marie-

(1) Paul Bourget : *Idylle tragique* (Lemerre).
(2) Catulle Mendès : *le Roi Vierge* (Havard).

Antoinette d'un vaudevilliste poète, elle aime les bêtes, la gaîté, l'amour : son idéal romanesque est de devenir une rose bergère de laiterie parfumée, petit personnage connu, mais vrai en ceci qu'avec beaucoup d'enfants de souverains elle éprouve le vivace besoin de la liberté et de l'innocence de la Nature, la royauté leur étant un internat où s'anémie leur jeunesse et leur indépendance.

Dans le même roman, Catulle Mendès a situé son *Roi vierge*, auquel la Reine-Mère, énergique et orgueilleuse, — pâle et discrète figure de grande abbesse se mêlant de politique avec ferveur religieuse, propose, en relevant le trône de Karl I, comme idéal de fonder un Saint-Empire allemand catholique. Mais Frédéric, par son excessive nervosité et sa débilité de convalescent de la folie, comme par son mysticisme et son sentimentalisme de poète, a peur de régner et s'en déclare incapable : « A la pesanteur d'homme je n'ajouterai pas la gravité d'être roi... Le trône est un siège de torture. — Etre roi des hommes et des femmes ! non seulement il faut rester parmi ceux qui se vautrent dans la bassesse des sens, mais être leur chef ! » Il n'y consent enfin que pour chérir et protéger la musique et un musicien préféré. C'est bien d'ailleurs un opéra que ce roman beaucoup moins fantaisiste qu'il ne paraît d'abord. Le Roi appartient aux époques de fantastique lunaire, de merveilleux septentrional, et alors le féerisme et l'idéalisme wagnériens conviennent bien aux œuvres telles, se composant fragilement et richement autour de héros shakespeariens. La personne du roi, son entourage, ses songes propagent une atmosphère de rêverie privilégiée et irréelle qui est comme la poésie spéciale aux êtres royaux. *Le Roi incarne avant tout le Poète* et devient excellemment un « thème » romantique ; la royauté n'apparaît plus que comme une profession poétique. Tout ce qui reste du terrible Saint-Empire n'est plus que décors et théâtre. A décrire en étalage la beauté des cérémonies auliques, les effigies des souverains et des souveraines, les appartements de majestés, leurs toilettes et leurs conversations, on sent combien Mendès les compare aux chambres, aux mœurs, aux propos, au milieu des grandes courtisanes et des actrices célèbres. Et cela est si vrai que Mendès juxtapose à celui des mœurs de la Cour le tableau des mœurs de théâtre, à la vie du pâle roitelet septentrional celle d'une grande cantatrice et courtisane méri-

dionale; et il explique l'anéantissement de la cour, la mort du prince vierge par la fougue sensuelle de la Courtisane-Reine. Ce feuilleton(1) pailleté et luxuriant du roman banal des royautés est le meilleur exemplaire du genre, traduisant complètement le féerisme, le lyrisme, le romantisme qu'éveille à l'esprit d'un public moyen de boulevardiers. instruits aux théâtres, l'évocation extasiée des cours princières. Le Droit ne figure plus qu'un décor solennel paré d'un très vieux prestige de religieuse représentation.

II

LE SANG

Le Droit Divin n'a guère plus de crédules; il est probable que même les derniers monarques absolus n'en conservent la croyance apparente que comme une relique et un décor imposant pour les foules. La foi dans le Droit Divin s'affaiblit avec le pouvoir et s'épuise avec le sang; et quel sang leur reste-t-il pour supporter le poids — jamais plus lourd — de la politique?

Bourges, Mendès, Daudet, Lemaître, tous ceux qui ont été peintres des rois, n'ont manqué à insister avant tout sur l'extrême dégénérescence de la race, et ils y ont insisté avec d'autant plus d'unanimité que l'esprit des romanciers de cette fin de siècle fut plus spécialement frappé par le déterminisme fatal des physiologistes.

Le petit roi d'Alfanie Wilhelm, né par exception de père et mère sains et chastes, n'en est pas moins chétif et névropathe, expiant la folie sanguinaire de tel aïeul, la folie érotique de tel autre, le surmenage physique et moral d'une suite de princes administrateurs et soldats « raidis toute leur vie dans une attitude et un effort ininterrompus et presque tous morts à la tâche, plusieurs siècles de mariages entre consanguins ou de mariages purement politiques mal assortis et sans amour ». L'âme s'appauvrit avec le sang, et l'isolement de la majesté pèse d'une charge double.

Le premier né de Christian II d'Illyrie fut emporté au milieu

(1) On ne saurait prendre ce mot en un sens péjoratif quand on se souvient de Gautier. Au contraire, il implique presque la notion de *brillant*.

d'une des fêtes du sacre « par une de ces maladies étranges et sans nom que résument l'épuisement d'un sang et la fin d'une race ». Le second, Zara, blessé d'une balle à l'œil vers l'adolescence, est en la scène *finale*, — d'un très sobre et très beau dramatique, — déclaré par le spécialiste de Paris d'un sang si exceptionnellement corrompu qu'il est imprudent de lui faire l'opération supportée par les plus faibles. Lui aussi expie : et l'efféminement voluptueux de son père aux mains pâles trop souples, aux jolis yeux un peu troubles et au regard si irrésolu et enfantin qu'il le fait prendre après la trentaine pour un adolescent, et la folie de son aïeul Jean, « mort dans un honteux délire, écumant et râlant des baisers, avec des mots qui faisaient pâlir les sœurs de garde ».

Claribel (1), dernière fille du duc-roi de Blankenbourg, est, avec sa fine intelligence qui fleurit précocement les vives reparties, une « espèce de monstre charmant comme en fait le déclin des races ». La vie lui semble trop tapageuse et brutale, et elle s'épuise bientôt de vivre, tombant en convulsions, évanouissements et torpeurs que secouent des spasmes furieux, déconcertant la science médicale. Sensible à l'excès, elle a le flair divinatoire de l'égoïsme universel, avec la douleur de sentir que personne ne l'aime; et, « trop nerveuse, trop fine, consumée d'ardeur et d'intelligence, et déjà lasse de la vie », elle meurt vers les dix ans, dans un enveloppement de dentelles et de pierreries cher à sa fragilité.

Innocent des Esseintes de race royale, dont le père stupéfié par une danseuse dut abdiquer, dont tous les frères, cousins et oncles, fous à la façon shakespearienne, dégénérèrent en niais luttins et bouffons, Frédérik de Thuringe (1), svelte jeune homme aux yeux très doux, apparaît une longue jeune fille en ses habits blancs, tel l'Aiglon. Ainsi chante le poète des ballades : « Svelte et grand, pâle sous des cheveux noirs en boucles, ayant dans ses yeux très bleus une profondeur de lac ou de ciel, pareil à quelque belle jeune femme... » « Amer et mélancolique, farouche un peu, mais joli — l'air d'un très jeune Hamlet à qui Shakespeare aurait donné un rôle dans une féerie intitulée le Songe d'un Matin d'Hiver... » « Le Prince Pâle », ainsi qu'on

(1) Elémir Bourges, *le Crépuscule des Dieux*, Stock éd.
(2) C. Mendès : *Le Roi vierge*.

l'appelle, se conserve pur par sentimentalité et aussi par physiologie d'être féminin peureux de l'amour ; une courtisane voulant le séduire un soir du frôlement de sa nudité, il se défend comme une vierge de son attaque sensuelle, la blesse de son poignard. Et avec la dureté cérébrale de la monomanie il laisse sans pitié sa cousine Lisi se mourir de son refus.

Il a des peurs, des visions, des frissons, des extases et de longues rêveries de fou, des caprices de douceur et des accès de fougue, une violence de désir, puis des rechutes de mélancolie et de dégoût qui suivent le cours de fièvres mentales. Avec insistance il se refuse à connaître la femme : il est « le fiancé de la musique ». Ce qu'il y aime, c'est l'impalpable, l'informulé, l'indéfini vaste du rêve, par horreur de la vie nette, réaliste, grossière. La musique le ravit en suavité. La vie l'écrase. La vie terrifie cet être débile et généralisateur : il a été déçu de l'amour pour avoir surpris en une promenade l'union sexuelle de deux paysans. Et la terre lui semble un parc, la chair un fumier, les sens une pourriture, et il voudrait secouer son enveloppe vile pour n'être plus qu'un pur esprit tendant vers l'azur son vol de cygne. Il a des songes et éprouve des délices d'ascétisme. Mais voici qu'ayant vu la Reine voisine il s'en est laissé éprendre : alors il s'arrête à l'adorer de souvenir et borne ses vœux passionnés à obtenir un portrait d'elle. Redoutant la nature, il ne chérissait de paysages que les merveilles arrangées en féeries ; redoutant l'amour, il ne veut que l'illusion, l'image de l'amour.

Cette histoire d'un jeune roi faible, épris de mysticisme et de musique, spiritualiste, qui pour ne point connaître la turpitude des sens tue sa cousine à lui fiancée, blesse la courtisane tentatrice, brûle son château, se mutile et meurt crucifié aux jeux de la Passion, n'est point un simple feuilleton érotique à sensation. Pour être naturellement venue au badin conteur de contes voluptueux, l'idée principale n'en prend pas moins une grandeur symbolique, presque tragique, en s'appropriant ce type de pessimisme cérébral physiologique ; et, pour être une invention poétique, elle est de pénétrante intuition si l'on pense bien que Catulle Mendès, a certainement voulu pousser à une logique quintessentielle le cas historique du défunt roi de Bavière. Amené à ses extrêmes conclusions, son décadentisme devait fatalement aboutir à ce cabotinage de

la virginité, dramatique parce qu'il est sincère. Et jamais autant que par cette histoire allégorique et dans ce roman ruisselant, avec luxe royal, des parfums, des couleurs et des harmonies du romantisme lyrique de *la Reine Fiammette*, dans cette œuvre soutenue des procédés d'ancien romantisme échevelé et pavoisé d'une fantasque imagination héraldique, il n'apparaît combien, dans la réalité même, une vie royale est vraiment moyenâgeuse dans notre siècle, close en des cours qui, aujourd'hui encore, sont des forteresses et des préaux dérobés de romantisme ardent. Moyenâgeuse, irréelle et comme fantômatique.

§

C'est sans doute d'être des vies du moyen-âge, qui se prolongent comme par un étirement de forcené, que les vies royales sont fragiles et débiles. Le sang est rare; le système nerveux mal nourri et à son tour impuissant à régir le système vasculaire, la circulation devient désordonnée : et, quand ce n'est pas l'extrême anémie, quand un afflux irrégulier du sang violent des ancêtres fut fortuitement transmis à un des enfants princiers, la violence maladive persiste comme la caractéristique de sa vie.

D'extrême nervosité et fort bilieux, hargneux et cruel, l'archiduc de Carlsberg (1) reconnaît la nécessité de l'exercice pour régulariser et affermir une santé inégale et morose; mais, dans sa morbidesse civilisée, il reste amer, rancunier, fougueux et brutal, au point qu'un ordre venu de haut doit en éloigner sa femme Elie; il est sanguinaire à tuer, par pur plaisir de vengeance et de meurtre, l'amant de cette femme qu'il n'aime point.

M. Bourget a tracé ici le portrait du *prince de sang* qui porte le tribut de l'épuisement de race et de son amertume de raté dans la mêlée des Cosmopolis européennes et contribue par des facultés tragiques — le tragique des cours — à perpétuer en ces sociétés nouvelles l'âme dramatique de jadis; ils se constituent dans le milieu anarchique des grandes villes internationalisées, par leur personnalité *despotique* et agressive et par l'éclat des scandales de leur brutalité, une vraie royauté de cour.

Cette esquisse de M. Bourget n'est d'ailleurs qu'un pâle

(1) Dans *l'Idylle tragique*.

reflet d'un portrait à la Vélasquez de M. Elémir Bourges qui, séduit par les œuvres grandes et largement maniérées de cette époque, a aimé laborieusement faire revivre en ce siècle moderne des êtres et des mœurs d'autrefois par des procédés traditionnels. Dans cette compréhension de l'art, il a été heureusement et richement logique en choisissant pour sujets des rois, et son intolérance à goûter la modernité l'a aidé à comprendre mieux que quiconque les individualités princières. Il avait ce qui convient excellemment à l'épopée des monarchies : une imagination glorieuse, hautaine et opulente, décorative et gracieusement solennelle, un style pour ainsi dire de richesse et d'exil, avec une éloquence altière et un peu triste de monarque déchu et dignitairement pur. Aussi ses portraits de rois sont-ils de beaucoup les meilleurs de la littérature contemporaine : par la féalité, le sceau de distinction et de grandiloquence mélancolique et fine, par une tonalité harmonieusement archaïque où se composent l'abondance fougueuse de Saint-Simon, peintre de Versailles, et la sécheresse intense de Stendhal, analyste de Napoléon.

Charles d'Este, duc souverain de Blankenbourg, s'estime le fils d'une race de dieux (1) ; l'orgueil coule en ses veines, ardent et tempêtueux. Abondant en colères furieuses et en prodigalités crapuleuses, son caprice l'entoure de faquins bassement flatteurs et de voleurs souples à profiter de ses manies et de ses superstitions. Il aime les parfums violents, les courtisanes chamarrées, les meubles étincelants comme des parures, le luxe criant, les machineries ouvragées, les portes secrètes, tout ce qui, somptueux et mystérieusement compliqué, rappelle l'opulent et insidieux Moyen-Age. Entouré de ses bâtards qui vivent pêle-mêle avec ses maîtresses, il les abandonne à la domesticité, uniquement occupé à chercher dans les inventions tortueuses le moyen de distraire son égoïsme toujours plus maladif parce qu'il est sans cesse assouvi, passant d'une descente en ses cuisines à une fastueuse représentation wagnérienne capable d'étonner Paris, — dans un perpé-

(1) Elémir Bourges, *le Crépuscule des Dieux* (Stock). Il y aura à montrer dans un cycle d'études de littérature européenne, où se classe naturellement une étude sur les Rois, que M. Bourges a été un des principaux et puissants initiateurs du roman européen. Après ses admirables romans sur l'Europe cosmopolite des princes, il reste à traiter des romans sur la formation actuelle, sur la naissance d'une démocratie européenne.

tuel tourment d'étonner le monde,... souverain à âme insolente de parvenu. Nés de ses désordres, ses enfants un à un meurent dans le désordre autour de lui ; et, à une représentation impériale après 1871, vieillard gâteux et infirme, il se retrouve seul de sa race antique et célèbre, remémorant en prosopopée les événements désastreux par quoi s'en gradua vertigineusement la décadence, submergé par le flux montant des royautés d'argent qui l'entourent.

Le grand-duc Floris (1), petit-fils par sa mère de l'empereur du Brésil et par son père d'Alexandre de Russie, ne déborde pas moins de la « fougue d'un sang illustre ». Ignorant d'abord son nom, il promène une native désolation de la vie jusque dans les murs de Paris assiégé où il est blessé parmi les Communistes. Emprisonné sur un ponton en attendant d'être fusillé, il est délivré par la révélation de son nom que lui fait son père à la condition expresse d'un mariage qu'il prépara. Or Floris est amoureux « éperdument » d'une jeune fille qu'il vit une nuit en Danemark et ne veut point ; mais la volonté du père le plus tyrannique est formelle et il se soumet avec rage. Il se rencontre que la jeune fille qui lui était destinée est celle qu'il aime, et son ardeur satisfaite s'élève en magnifiques flammes. Le voilà bientôt las de la possession, sans doute parce qu'il est d'un sang fait pour la conquête, et l'oisiveté où le contraignent son père et son cousin le tzar le surénerve. Une passion y naît pour sa belle-sœur Josine, délicate et espiègle fillette, enfant royale menue, mobile et précieuse comme un oiseau-mouche. On ne saurait que jouer avec elle ; il brutalise son innocence affolée ! et lorsqu'enfin elle pardonne à son éloquence douloureuse, il est interdit dans la douceur fiévreuse des baisers par le cri de mort de sa femme : survenue, elle tue dans sa chute l'enfant qu'elle portait en son sein. Ayant épousé Josine, il promène les regrets de sa première femme et sa satiété de jouissance par les continents et par les mers ; Josine meurt épuisée à la suite d'un naufrage et lui-même, à grand'peine sauvé, dégoûté de la vie, ne trouvant — dans une longue conversation avec son médecin sur la vanité du monde et de la vie — aucune raison de prolonger son existence en l'intéressant, s'ensevelit dans une tempête de sable.

(1) E. Bourges : *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* (Plon).

Comme dans *le Crépuscule des Dieux* il avait wagnérisé le crépuscule des Rois, M. Bourges a ici paraphrasé en Bossuet moderne et romancier le thème de la « Vanité des Vanités », et il a pris pour types les plus puissants des êtres, les Rois. A cet effet, il a recouru aux grands moyens du pathétisme grecque: son lyrisme intense et mâlement contenu se distribua en quelques hautes scènes, simplement puissantes, d'un pathétisme décoratif dont s'inspira le d'Annunzio de *la Ville morte* — telle la scène rappelant *les Perses* des quatre messagers aveugles qui annoncent à l'aveugle Tatiana, sœur de Floris, les malheurs de sa race décadente, telle celle où Tatiana, du haut de la tour, se fait décrire les péripéties du combat en réglant les ordres de défense, héroïne d'Iliade. Grec encore et antique par le clamant et obsédant pessimisme : « la mort, la mort, toujours la mort », dit Tatiana. « Souffrir, souffrir, toujours souffrir, dit à la fin Floris. Nous ne sommes nés que pour cela... — Ah! nous sommes pour le destin ce que sont les papillons pour les enfants; ils les torturent puis les tuent... — Le Monde est le règne du Mal... » Floris a voyagé partout et le mal est universel, et le voilà à la fin tenant avec l'émotion d'Hamlet le cœur nu de Josine, urne de vie plus angoissante qu'un crâne, tant elle fut palpitante. La vie est une palpitation de Douleur! Et le Pessimisme, motif suprême des romans de rois, apparaît bien une maladie royale et antique, léguée par les Grecs, par les royaux Œdipe. Pessimisme qui n'est que le dégoût de l'assouvissement, *la fatigue* de la jouissance, le hoquet suprême du sang violent. Pessimisme des Œdipes, des Hamlets et des Floris de Russie!

§

On comprend alors que, sous le démoralisant accablement de ce pessimisme et comme par une affinité d'humains semblablement accablés, ces êtres se rapprochent et s'étreignent en des sentiments que leur nature exceptionnelle et la qualité extraordinaire de ceux qui les éprouvent ont faits étranges et terribles.

L'inceste, essentiellement, est une maladie royale, et l'imagination, emprise des tragiques grecs et anglais, de M. Bourges a été logiquement entraînée à le susciter dans ses deux grands romans. A la vérité, bien qu'il le donne pour tel, la passion de Floris pour sa belle-sœur Josine n'est point pro-

prement un inceste; mais la petite princesse apparaît si jeune, — si enfant par la grâce mièvre et la souple espièglerie des jeux dont elle entoure Floris comme de bondissantes moqueries de petite sœur taquinant le grand frère préféré, — même par son exquise fragilité d'orpheline royale, elle semble si affectueusement à Floris et à sa femme être leur enfant en même temps qu'elle est leur pupille! La brutalité de Floris troublant soudain de l'ardente révélation ses joies mignonnes, et la terreur de l'enfant, faite femme dans un rire innocent qui rapidement se féconde en sanglot de science, prennent la violence et l'éclat moraux d'un inceste.

Dans *le Crépuscule des Dieux*, Hans Ulrich et Christiane, tous deux enfants de Charles d'Este, sont rapprochés l'un de l'autre par une délicatesse maladive de race que blesse la grossièreté des mœurs de la cour paternelle, et cette délicatesse les y isole. Christiane, « blonde d'aspect et d'âme », modeste, naturelle, angélique de cœur avec une légèreté physique de Nymphe, progressivement sent son affection charitable grandir pour son frère. Il est artiste, généreux et fin, mais maladroit, lent et triste ; et il est ému par la crainte incessante d'un père brutal, si bien que cet amour, déjà incestueux puisqu'il est fraternel, l'est doublement d'être devenu maternel. Isolées, ces âmes princières n'ont d'autre ressource que de s'appuyer l'une à l'autre pour entresoutenir leur fragilité. Ensemble ils se distraient par la lecture et la musique, leur sentiment s'aiguisant et s'approfondissant par l'art,... lorsque une cantatrice, maîtresse de leur père, ferment de dégénérescence des vieilles races, leur révèle avec perversité que ce qu'ils croyaient encore amitié est amour : elle les force à jouer pour leur père en une somptueuse représentation le drame incestueux d'un opéra wagnérien. A la suite de la représentation, émus de fatigue, enivrés par la musique, ils tombent aux bras l'un de l'autre ; et Ulrich, le lendemain, se tue. Lorsque la race s'est ainsi affinée à l'excès par le défaut de croisement — qui n'est jamais plus systématique que dans les familles royales — l'être ne peut plus trouver d'*âme sœur*, répondant à sa délicatesse par une même délicatesse, que parmi ses très proches. Il se sent si faible qu'il s'accroche à l'appui le plus voisin, et dans l'effroi du monde inconnu, il ne veut pas sortir du giron familial. Il se produit comme une vertigineuse attirance de trop rares affinités.

§

Ceux dont l'âme n'atteste pas l'aristocratie du sang cherchent promptement, dans la prostitution et le vice compliqué, la distraction à l'ennui royal et à la torpeur d'une nervosité vite blasée On ne peut trouver d'autre raison à la débauche accoutumée des héritiers du trône que M. Lemaître, après Daudet, a empruntés à une réalité trop publique, et que M. Bourges a créés par une plus artistique synthèse.

Otto, fils préféré de Charles d'Este (1), hérita de lui, avec la même violence d'un sang irrégulier, la même satiété des jouissances faciles. Front bas et mâchoires saillantes, rude et effréné, l'air continuellement furieux, « il écumait de rage contre le ciel si la pluie ou le vent venaient lui faire obstacle et voulait briser les horloges le rappelant à ses leçons ». Son adolescence ne se satisfait qu'aux chevaux fougueux et aux luttes brutales, méprisant les femmes dans la compagnie des valets d'écurie par un instinctif goût de crapule. Son teint jaune et pourri ne s'éclaire que des lueurs de « cette sorte d'âme rouge qui brûle dans ses yeux pleins de sang et sur sa chevelure rousse »; et, dénué de sentiment au point de contrefaire au lit de sa sœur morte les grimaces de l'agonie, il peut à peine se distraire par de violentes orgies hors-nature où il lui arrive même de brûler un jour par curiosité une courtisane nue. Soudain, las de tout, il prend conscience d'un amour multiple et sauvage pour la maîtresse de son père, ayant enfin trouvé lui aussi l'âme-sœur dans la plus scélérate des courtisanes, criminelle par perversité. En des journées et des nuits que M. Elémir Bourges, par un style somptueux, décrit avec une grandeur tragique et une sûre sobriété d'analyse, ils vident sans fin la coupe sans fond, Danaïdes jamais satisfaits en leurs extases étonnées d'être toujours mêmes. Mais le capricieux Charles d'Este veut reprendre son ancienne maîtresse. Alors ils s'entendent pour l'empoisonner et, n'y ayant point réussi, se tuent. On prendrait cet Otto, synthèse magnifique de vices princiers, pour un personnage plus vivant de la splendeur de la littérature que de la réalité, tant il est complet comme par un raffinement d'art, si Saint-Simon n'en avait montré d'analogues.

(1) Dans *le Crépuscule des Dieux*.

D'ailleurs le prince Otto de M. Jules Lemaître, pour paraître littéralement pâle à côté de celui de M. Bourges, n'en est pas moins exact, et l'on sait qu'un modèle illustre, le même qui avait servi à Daudet pour son prince d'Axel, poursuivant de mineures, en garantit l'authenticité. Otto, frère cadet d'Hermann, qui n'hésiterait pas à tuer son frère et le déconsidère auprès du peuple par les plus viles calomnies, a tant couru les bouges qu'il est stigmatisé de ce que l'on peut appeler la grande variole et n'hésite pas à la donner aux demoiselles d'honneur et à sa femme.

Le prince d'Axel (1) est sans cesse sous l'imminence de la Cour d'assises. Son compagnon de noces Christian d'Illyrie, — portrait adouci en occidentalisme d'un non moins authentique monarque serbe, — détourné de tout devoir par la débauche, s'endort d'éreintement et d'ivresse pendant que sa femme va à sa place sur les murs de la ville assiégée. Exilé à Paris, il vole les diamants de la couronne, vend les décorations et les titres à des coiffeurs, signe contre argent le renoncement au trône, sacrifiant son fils pour entretenir ses maîtresses. Personnages qui apparaissent bien de mélodrames populaires non seulement parce que les romans où ils sont présentés, même un peu *les Rois en Exil*, sont après tout des feuilletons à tirades et à grandes scènes et parfois à phrases un peu trop chrétiennes, mais parce qu'ils ont dans leur vie même les qualités extrêmes de personnages de mélodrame.

Combien de fois encore tombent-ils à n'être plus que vaudevillesques, tel ce prince de Styrie (2), badaud et niais, bafoué par la rosserie de son précepteur Cercleux et par la cynique légèreté des cocottes que lui colle celui-ci ; à cette personnalité falote, seule, l'agitation burlesque de son entourage noceur prête cette physionomie comique de jeune souverain tapé et allègre, connu et recherché de la cour parisienne ! Sa mère, la reine de Styrie, coiffée à la Sarah et montée sur une bicyclette dénommée Nicolette en souvenir du feu roi Nicolas, montre avec ostentation ses bijoux et ses jambes, et lâche des propos crus avec des niaiseries de fille, dans une prétention à être « bien parisienne » qui sent de loin « la grande hystérie ».

(1) Dans *les Rois en exil*.
(2) Maurice Donnay, *Education de prince*.

De tels personnages royaux, mannequins bouffons et dégingandés aux insolites inspirations, marionnettes pour soir de revues, n'offrent plus à l'écrivain qui les fréquente que des plastrons pour des mots flasques et des plaisanteries essoufflées, des occasions de scènes titubantes dans le pailletage de joie d'une bohême rastaquouère. Les dernières gouttes de sang royal s'éparpillent en confetti de mi-carême.

III

L'HUMANITÉ

La situation politique spéciale des rois les isole de la masse dans le plus étroit exclusivisme qui ait jamais été humainement réalisé : le sang se vicie par excès d'affinement et la circulation se corrompt, se détraque. De même le sentiment s'anémie et s'annihile devant la Raison d'état à laquelle les femmes sont le plus strictement soumises, tandis que les hommes, grâce aux libertés de leur sexe, peuvent la tourner à défaut de pouvoir s'y soustraire : il en résulte dans les familles royales la plus nette différenciation sexuelle qui soit en sentimentalité.

Parmi les hommes, quelques-uns gardent la conscience, hautaine jusqu'à être roide, de leur dignité royale : Christian XVI d'Alfanie se vante d'avoir sacrifié tous ses sentiments passionnels ; il n'a jamais senti. La plupart naissent asentiment aux parce que les nécessités politiques ont ancestralement détruit toute puissance sentimentale, et, dès lors, leur sensualité, n'étant plus régie et entremêlée de sentiment, dérive à la bestialité : ainsi nous a-t-on analysé les Charles d'Este, les Christian d'Illyrie, et les Otto d'Alfanie. Quelques-uns, timides et honnêtes, ont la notion de la faiblesse de leur race : accablés de la politique et des raisons, ils ressentent, au contraire des autres, un invincible besoin de caresses simplement et purement féminines, d'un doux appui humain, oreillers de chair pour leurs têtes étourdies de la gloire royale : alors c'est de la sensiblerie qui, contenue par l'étiquette, s'engorge en passion. Ainsi Hermann d'Alfanie, n'ayant pu trouver de consolation à l'ennui de régner en les bras marmoréens de la princesse Wilhelmine, reine maniérée jusqu'en la couche nuptiale,

s'éprend de la douce, intellectuelle et altruiste Frida de Thalberg. Parce qu'elle est capable en sa charmante innocence de bercer en même temps ses rêveries humanitaires et son langoureux besoin de tendre amour, il s'abandonne par confiance à ses conseils en une sorte de sensuel magnétisme. Et il se décide même à fuir avec elle la royauté qui pèse à sa chair et à son cœur.

Avec une tout autre puissance d'analyse et une fraternelle intuition des choses du cœur, M. Paul Margueritte a étudié, a « vécu » la significative personnalité du prince d'Ancise (1) chez qui l'orgueil de la race pénètre la sentimentalité. Déjà, par hérédité, le prince est de tempérament nerveusement sensuel traversé de rage amoureuse, et l'orgueil italien de son sang impérial décuple sa fougue : toute sa jeunesse s'illustre d'amours violentes. Il se complaît en cette furie et en de tels exploits par le dédain des autres hommes et de la morale faite pour eux, bien éloigné de « reprocher au chef de sa famille, Napoléon le grand, d'avoir aimé incestueusement ses sœurs ». Par la chute de la dynastie, il se trouve sans emploi dans la vie, il est rejeté à la condition d'homme ; avide de grande action et inactif, son mal incurable est l'ennui. Après les juvéniles dépenses de gourme rapide, il voyage et il s'entoure de grands artistes et de chefs-d'œuvre, cherchant par l'art à satisfaire l'ardeur de sa sentimentalité sensuelle. Blasé tôt par l'effet de sa fortune, une « voluptuosité » égoïste et aiguë a pris la place de la sentimentalité rêveuse : son égoïsme intellectuel s'énerve en analyse incessante ; et jamais il ne se « distrait », n'ayant la force de volonté de sortir de soi, en perpétuel désir de dormir ou de mourir. Il voit trop la vanité de sa vie ; désœuvré, il se sent impuissant, certain de ne rien laisser, « incapable de créer une œuvre » malgré son intelligence et son goût très vif de l'art, tout l'art ne pouvant dévier chez lui qu'en amour.

Alors, « la seule joie est d'aimer et d'être aimé », de vivre dans l'heure présente, n'ayant pas assez de réserve de race pour songer à l'avenir. Et la jeune Frédérique, fille sensible de Scandinavie, l'ayant appelé d'une lettre amoureuse, à la suite d'une crise que provoqua la fausse nouvelle de sa mort,

(1) Paul Margueritte, *Amants* (Kolb).

il court la rejoindre à Alger, entraînant après soi sa femme et sa fille malade, séduit par l'occasion unique d'être aimé d'une vierge dans la réprobation immanquable du monde. Frédérique est frêle et phtisique, et elle l'aime d'un grand amour d'enfant ignorante et passionnée, et il l'aime plus ardemment, à mesure que, plus malade, elle redevient plus enfant, de sentir que son amour est une sorte d'inceste sentimental, très rare, par un altier orgueil. Et plus éperdûment, avec des tendresses paternelles que M. Margueritte a finement graduées, il continue de la posséder, épuisant l'amante malade qui meurt en son embrassement ; ainsi, terriblement égoïste en restant toujours exquisément tendre, égoïste en sa sentimentalité, livre-t-il le plus marquant exemple capable de corroborer la vérité de la morale princière de La Rochefoucauld.

De son amour le prince d'Ancise tua la femme comme son grand-oncle Napoléon avait tué son peuple. N'ayant pu être César, analogiquement, l'archiduc de Carlsberg (1) reporte son despotisme dans sa vie privée : tyran de sa femme, despote de son collaborateur, despote même et jaloux de la science. Jaloux sans amour, savant sans amour, démocrate sans amour, deux choses le déterminèrent : l'avortement de son ambition et la débilité nerveuse de son tempérament de ce fait accrue. Et c'est uniquement par autoritarisme de souverain manqué, se vengeant par le droit du mari, qu'il tue l'amant de sa femme.

Ainsi pour tous la condition royale — l'orgueil de régner ou la souffrance de ne le pouvoir — régit la sentimentalité, l'annihilant ou l'exacerbant. Le commandement impérieux des hommes absorbe toutes les forces de l'être ; le Roi n'est plus qu'un chef, tuant en soi l'être humain normal qui est constitué d'un équilibre de sensualité, de sentimentalité, d'intelligence et de volition. Le sentiment et l'autorité surtout doivent se contrebalancer en l'homme ; mais dans la personne royale la volonté s'hypertrophie aux dépens du sentiment, et celui qui commande absolument les hommes n'est plus humain : à cela faut-il attribuer que les peuples n'ont jamais pu être menés par les rois les plus dévoués vers des fins conformes à leurs besoins.

(1) Paul Bourget, *Idylle tragique* (Plon, éd.).

§

Les Reines au contraire restent femmes en général, probablement parce qu'elles demeurent toujours, somme toute, les sujettes du Roi. Il est vrai, l'étiquette minutieuse des cours a étriqué et raidi leur féminité déjà frêle : ainsi la princesse Wilhelmine n'est guère qu'une poupée royale rigidifiée en son éducation et ses vêtements fastueux; mais n'est-ce pas encore la vanité bien féminine qui les entiche, la même vanité qui aux salons tourne la tête des femmes de hauts fonctionnaires? Une situation exceptionnelle peut provoquer chez elles des actes d'énergie mâle, de même que des événements exceptionnels en peuvent faire des régentes, mais toujours reparaît soudain en elles la faiblesse féminine : Wilhelmine tue Hermann, mais ensuite pleure de voir condamnée pour cet acte l'innocente Audotia. Surtout de tels caractères sont-ils rares.

Même la reine est plus femme que toute femme ; elle est la plus soumise et malheureuse des femmes, parce qu'elle est unie à l'époux dont les volontés sont les plus diverses, les plus impérieuses et les plus terribles, en même temps que toutes les lois pèsent plus durement sur elle. De ce que le roi peut avoir publiquement le plus de maîtresses, la charge de la dignité royale et de la fidélité conjugale associées pour plus d'apparat ne retombe-t-elle pas plus lourde sur la reine ? Presque toujours les reines présentent la destinée douloureuse de Marie-Thérèse. La grande duchesse Maria-Pia (1), belle-sœur de Nicolas Ier, subit successivement sans se plaindre la fidélité brutale, l'infidélité insultante, les caprices hargneux de son mari, dont l'autorité illimitée va jusqu'à lui ravir son fils unique pour le jeter à la mort. La première femme de Floris supporte d'un courageux amour l'humeur inégale d'un mari tour à tour passionné et dégoûté, et elle meurt sans se plaindre pour l'avoir surpris à embrasser sa petite sœur. Josine ne se révolte de la brutalité meurtrière de Floris que pour, bientôt soumise, rendre à sa passion suppliante les baisers d'un pardon complice. Et c'est surtout le noble caractère de Tatiana, ferme de lignes et d'attitude comme en d'inusables médailles, que M. Bourges a gravé la plus marquante figure de dévotion féminine au chef de la maison :

(1) Dans *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*.

fille du grand-duc, elle blâme Floris d'avoir attaqué leur père pour la mauvaise gestion des biens de sa femme, et elle abandonne sa fortune afin de permettre que le vol paternel soit réparé; dans sa beauté fatidique de vierge douairière, elle laisse le souvenir d'un profil précis de soumission, d'une image impérieuse d'obéissance.

Frédérique d'Illyrie prend les vêtements de son mari pour aller la nuit sur les murs assiégés afin qu'on publie le courage du roi qui pendant ce temps s'enivre chez des maîtresses. Douloureuse, elle ferme les yeux sur toutes ses débauches, le couvrant de sa complicité devant le monde, jusqu'à ce qu'elle croie l'avenir de la Maison trop compromis... enfin fatiguée de faire les gestes de ce mauvais roi. — La princesse d'Ancise — création de M. Paul Margueritte beaucoup moins célèbre parce qu'elle est moins dramatique — accomplit une personnification de la soumission conjugale à la fois plus simple et plus grave, poignante. De beauté pure, sereine et chaste, elle fut bientôt délaissée par son mari pour une inférieure et, bien que lui ayant pardonné, elle en reste intimement blessée avec la honte, comme d'un péché, des baisers qu'elle lui a donnés, maintenant qu'elle le sait luxurieux. Bientôt elle surprend sa nouvelle trahison, plus insultante puisqu'il parle de divorcer pour épouser Frédérique. Au simple rappel de cette idée, elle se sent mourir de désespoir honteux, souffrant dans sa dignité de femme doublement avivée de ce qu'elle est catholique et princesse. Plutôt que de divorcer elle pliera : elle ne peut se séparer de celui auquel elle est liée par Dieu, elle couvrira leur adultère de son manteau : « Je lui sourirai comme il le veut, je n'empoisonnerai pas par des querelles de bourgeoise la vie heureuse du prince d'Ancise. » Comme Frédérique est tombée malade chez elle, elle la soigne pieusement, lui enseignant la prière dans une des plus belles scènes qui se puissent être de dramatique sentimental. Encore une fois trompée, elle lui rend à sa mort les derniers devoirs et porte son deuil. M. Paul Margueritte, par un délicat génie de sensibilité, a créé en elle un des plus beaux caractères de femme, « femme » qui reste princesse grâce à une merveilleuse combinaison, naturelle dans une grande âme, de l'être de fierté et de l'être de soumission, pétris ensemble par une douleur si pénétrante que, atteignant le fond de l'âme, elle y confond tout.

M. J.-H. Rosny, dans le rêve transparent d'une œuvre de douceur, de grâce et d'élégance, a touché avec un peu trop de légèreté à un cas qui n'émeut pas moins l'humanité : c'est celui-là même à peu près qui avait ému Hugo dans *Ruy-Blas* et qui est seulement ici épuré de l'antithèse. Hélène-Marie (1), rêveuse adolescente, est devenue la reine de Weisberg, et une infinie mélancolie pèse sur son cœur comme un immuable ciel gris circonscrit en un horizon fixe : oh ! qu'elle voudrait être femme, avoir une destinée *incertaine*, capable de malheur comme de joie, mais qui ne soit pas réglée et séquestrée dans un protocole, être femme ! Le charme douloureux de sa beauté, triste et voluptueuse dans l'ennui, angoisse le jeune comte de Nimbourg, nouvellement revenu de France; et l'immense besoin de se dévouer pour cette mélancolie, plus somptueuse et attendrissante d'être royale, gonfle et déborde son cœur d'amour. Un incident — qui paraît d'autant plus feuilletonesque qu'il est trop rapidement narré — dévoile cet amour à la reine, déjà touchée de la grâce ardente et du talent d'âme finement sensible qu'il met dans son office de lecteur.

Elle est troublée et veut sitôt tarir en soi le cours léger du moindre sentiment; mais sa confidente, l'exquise et guerrière duchesse de Lowen, plus belle par la plus subtile coquetterie d'honnêteté, lui représente que Nimbourg porte le respect comme une vertu farouche et que le platonisme de cet amour est aussi sûr que les lois du monde. Après une lutte de scrupule, Hélène-Marie accorde à Nimbourg la grâce royale d'entrevues doucement cérémonieuses. Mais les reines de notre temps, rapprochées davantage de l'humanité moyenne et instruites aux sentiments communs par les romanciers bourgeois, ont une notion, bien plus nette qu'autrefois, de ce qu'elles sont des parias en amour; elles aiment plus humainement et même naturellement, et souffrent donc davantage. Hélène-Marie chérit Nimbourg d'autant plus fortement qu'elle ne sait point les limites et les défenses de l'amour, moins « instinctives » que rapidement « acquises » par les autres femmes dans la fréquentation mondaine. Leurs mains s'étant frôlées, ils se baisent d'un électrique baiser, et la chute est prochaine. Il ne reste plus à Hélène-Marie qu'à mourir : pendant que sur le lac elle

(1) J.-H. Rosny, *Une Reine* (Ollendorff).

attend Maurice pour la fuite, un *instinct* social, plus fort chez la femme plus passive (et qu'un Hermann d'Alfanie avait pu aisément surmonter), envahit son être après le rapide amour et la précipite dans le lac par un vertige d'insurmontable angoisse.

L'instinct maternel seul, peut-être primordial au plaisir amoureux et aussi moins combattu par l'éducation des cours, peut dominer cet instinct social déjà profond : Frédérique d'Illyrie, qui aisément dompta les révoltes de l'affection conjugale, après les longues luttes pour conserver les droits à la royauté et au moment même où elle va en recueillir le bénéfice, n'hésite pas à refuser pour son fils l'opération indispensable s'il veut régner, mais capable de l'épuiser jusqu'à la mort.

Les reines ainsi sont bien plus femmes que les rois ne sont hommes. Surtout elles sont plus féminines, frêles pour avoir subi l'étiquette, anémiées par l'éducation antique de l'énergique sang qui, aux temps anciens, soulevait parfois jusqu'à la révolte les serves du mâle et de la tribu. Toute leur puissance combative alors se concentre et se résout en le dévouement ; elles mettent de l'énergie dans la soumission ; elles sont ainsi moins humaines en un certain sens, plus héroïques au sens chrétien et naturel du mot. Par là peut-être elles apparaissent plus pitoyables si elles sont moins utiles à l'humanité de l'avenir, — ce qui importe peu lorsqu'elles sont d'une caste destinée à une fin prochaine et qui seulement double ainsi de charme attendrissant sa beauté funéraire.

IV

Il était logique qu'en France, dans ce siècle où s'inaugure la démocratie, les principaux romanciers ne se soient pas occupés des rois, mais du peuple, et que seuls les sentimentaux ayant talent d'envergure, comme M. Elémir Bourges, aient pu s'en tenir à évoquer les somptuosités du passé. Mais l'homme le plus nouveau est pétri d'un peu de l'ancienne idolâtrie et il se conserve au fond du romancier socialiste, réaliste et scientifique un romantique amant de reines, quelque chose du Ruy Blas d'un siècle égalitaire devant l'aristocratisme fin des personnes, des féministes royales. Hugo bourgeois et démocrate, « crapaud » de la démocratie, s'éprenait de reines, ces « étoiles », créait amoureusement, avec des extases lyriques de

Jourdain génial, des infantes de tragédies, évoquait les infantes aux jets d'eau; habitué à célébrer les figures royales au cours épique de la Légende des siècles, il était aussi poussé par son tempérament antithétique à imaginer en dyptyque la couronne près de l'outil, la reine devant l'ouvrier, l'oisiveté splendide de la cour au-dessus de la foule laborieuse. A cette époque de monarchie avare ou mesquine, représenter des rois « superbes et généreux », n'était-ce point aussi, par de la satire, une façon d'opposition? ce dont ne semblent point se douter ceux qui, copiant V. Hugo, alors républicain, en glorifiant des empereurs, aujourd'hui, les temps ayant changé, font œuvre scolaire, puérile, maladroite et démodée.

En moyenne plus débonnaire, obligée à oublier le présent dans la restauration à la Viollet-le-Duc du passé, la bourgeoisie des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III eut la suite des Louis Bouilhet (1), produisit la génération des Henri de Bornier, des Victorien Sardou, et, en dernier « rejet », des Edmond Rostand, amant posthume des princesses lointaines, sœurs des aiglons débiles, comme Victor Cousin le fut des Longueville. Enfin, outre les romanciers sentimentaux et lyriques, Bourget, Daudet, Mendès, la délicatesse, le caprice riche et nuancé de nos poètes modernes, après le tendre et subtil Samain, élisent pour muse l'image des reines-fées et des infantes parées et légères : ils les éloignent toujours davantage en dévotion plus artificielle, dans un recul de poésie de rêve, en composant une néo-mythologie capable même comme l'ancienne de présenter des symboles.

En somme le culte fétichiste des Français pour l'acristocratie paraît s'accentuer quand il s'adresse à la royauté, cette aristocratie des aristocraties. A cela ne contribue pas petitement la première éducation donnée aux enfants à travers les contes de fées qui sont des contes de cours, des tableaux de monarchisme et d'aristocratisme, presque tous écrits par des royalistes (2) ou même conservés comme ceux de Perrault de siècles intensivement royalistes. C'est par cette éducation générale qui perpétue en la nation le goût du fétiche doré, goût moins naïf et plus artiste, qu'il faut s'expliquer que même les démocrates cèdent, par le même besoin ouvrier à manier les

(1) Celui de *la Conjuration d'Amboise*.
(2) Comtesse de Ségur et autres dames.

dentelles, à la fantaisie de décrire, en fascination poétique, les mœurs d'une reine. Un romancier social et scientifique tel que M. Rosny, après ses études documentaires réalistes des milieux ouvriers, se distrait à dessiner, par de là ses nerveuses et souples figures de l'aristocratie du peuple (Eve Raviève ou Abel), la pâle image d'une reine septentrionale : à cela il est vrai que, moraliste antitolstoïen, il fut aussi incité par un penchant à l'étude de ces morales anciennes qui *sacrifièrent* et qui sacrifient encore des destinées aimables. — Avec quelque analogie, M. Zola, se récréant avec candeur à écrire *le Rêve*, s'enchantait mystiquement à litanier une Reine dans la Vierge. Et l'on pourrait aller jusqu'à trouver dans le culte spirituel du naturaliste Huysmans pour la Sainte Vierge une part de dévotion monarchique à la *Regina Cœli*.

Il reste à attendre d'un critique social le roman d'histoire contemporaine, enregistrant la lutte des derniers rois avec les premières démocraties, où se noterait l'angoisse des individualités d'avenir succombant au milieu du triomphe de leur espèce aux derniers coups de la Bête moyenâgeuse qui, frappée à mort, se hérisse en suprêmes convulsions. Nulle angoisse ne serait plus rare et merveilleuse à étudier pour un psychologue. La Russie et la Turquie s'offrent tout naturellement à un Bourges qui serait social, ou à un Paul Adam, pour qu'ils montrent l'effarant spectacle dans un siècle démocratique d'un autocratisme plus redoutable qu'aucun césarisme, peut-être parce qu'il est à son agonie. M. Jules Lemaître, alors parisien des boulevards, n'a fait qu'esquisser ce passionnant drame d'idées et d'histoire, car il ne s'est point élevé dans son roman au-dessus du simple chroniqueur exprimant les sentiments et les idées sur les rois de la bourgeoisie intellectuelle.

Il faut reconnaître que, pour écrire le roman du roi et surtout du roi *régnant*, les Français se trouvent dans de mauvaises conditions mentales. Ils sont pour la plupart républicains ou ralliés — et vivent tous sous la République, dans un pays dont les grandes préoccupations sont d'améliorer vers un républicanisme plus sincère et plus radical un gouvernement resté ploutocratique. Par le fait des idées et des sentiments qui en résultent, nos romanciers ne peuvent créer spontanément les types les plus rares de l'Ancien Régime et surtout les situer dans l'atmosphère réelle d'un roman moderne. Au con-

traire, un étranger a l'expérience de la royauté, voire le sentiment monarchique, même souvent quand il est démocrate : la question de supprimer la royauté constitutionnelle lui semble en effet beaucoup moins importante à solutionner dans le prochain que certaines réformes économiques, alors que les Français, par l'action de nécessités historiques et de grands souvenirs capitaux (mort de Louis XVI) qui ont pris pour leur esprit latin un sens symbolique, y doivent attacher beaucoup plus d'importance.

Aussi voit-on un Tolstoï, un Couperus (1) ou un Heidenstam, *simples* dans l'épopée, donner des effigies de princes composées par un art autrement sérieux et profond dans sa familiarité que ne l'auraient pu les meilleurs romanciers français réduits à rapporter les échos étrangers sur des souvenirs d'Eschyle et de Shakespeare. Et si M. Elémir Bourges est, de tous ceux-ci, celui qui présente les princes avec la science la plus minutieuse, mais aisée et seyante, c'est parce qu'il se concentrait longtemps dans la retraite à revivre les mémoires des époques impériales, en communion par l'art avec l'âme monarchique et féale de certains milieux. Dans un Paris voltairien les écrivains ne pouvaient rencontrer que des rois soit « en éducation », soit en vacances, soit en exil, soit à l'état équivoque de simples prétendants, et ils finissaient par ne plus croire au vrai prestige des rois ; ils ne pouvaient logiquement les présenter que comme une bande carnavalesque de ratés, de bohêmes et de noceurs : c'est ce qui fait que même Daudet, bien que d'esprit en général plutôt respectueux du fétiche, n'a pas été un plus favorable et beaucoup plus sérieux peintre de rois qu'un Maurice Donnay, Léandre des souverains.

MARIUS-ARY LEBLOND.

(1) Notamment, dans son roman *Majesté*, publié par la *Revue hebdomadaire*.

POÈMES

—

A STUART MERRILL

Maître, je me souviens de ce jour de dimanche
Où, dehors, m'adossant à votre maison blanche,
J'entendis votre voix parler dans le silence.

Et je revois, bercé parfois d'un bruit de cloche,
Le jardinet enclos d'un mur tout vert et proche...
... Une seule pivoine éclose s'y balance...

... Un arbre aux cailloux clairs étend une ombre oblongue...
Je vois encor le mur, je vois la chaise longue
Où votre femme, en bleu, vient s'asseoir, souple et lente.

Le soleil sur le mur qu'enguirlande le lierre
Fait, çà et là, de blondes trouees de lumière :
On dirait que la pierre y devient transparente.

Peut-être va-t-on voir par là le clos d'un autre :
Un jardinet très calme et tout pareil au vôtre?
— Moi, je sais que la paix n'éclot qu'à vos paroles!

Une feuille parfois au vent qui vient tressaille.
Vous êtes là, — et c'est dimanche, — et c'est Versailles!
Et l'heure se dénoue comme une écharpe molle.

Jour doux à respirer, tiède comme une haleine.
...Le sein de l'heure bat... Vous parlez de Verlaine...
Plus un souffle n'émeut le calme du feuillage.

On entend roucouler des pigeons invisibles...
Seule vibre parfois la feuille trop sensible...
...Votre femme, tout près, s'applique à son ouvrage...

Elle fixe au chapeau que ses doigts fins effleurent
Des plumes, en bouquet, blanches comme cette heure,
Et les noue d'un ruban dont pend la bande noire.

Noue-t-elle ainsi vos jours d'un ruban de tendresse ?...
Je songe aux talismans... aux contes... aux princesses
Dont Ferdinand Herold a raconté l'histoire ?

Je la regarde et sens du bonheur autour d'elle,
Et je la vois parfois, à l'ouvrage infidèle,
Qui s'arrête et demande un conseil à sa mère.

Sur un grand marronnier haussant sa cime ferme,
Dans un palpitement d'ailes qui se referment,
Un tout petit oiseau pose sa joie légère.

Vous, vous parlez des morts et de morts de poètes,
Vous parlez de la mort par ce clair jour en fête,
Tout simplement, tout doucement, avec des pauses.

Moi cependant, à respirer la paix de l'heure,
Je sens distinctement que la mort n'est qu'un leurre :
C'est de la vie encor... plus calme... qui se pose !

La mort ? Se peut-il même aujourd'hui que j'y croie
Quand, par-dessus le mur, le ciel verse sa joie
Qui, toujours débordante, est toujours tout entière ?

Son éblouissement? mes deux yeux le reçoivent.
Sa clarté? mes deux yeux en pleine ivresse y boivent.
Ils s'arrêtent sur vous en quittant la lumière.

Je les relève encor et la revois pareille.
Puis, quand il redescend vers le mur et la treille,
Mon regard plein de ciel à nouveau vous salue.

Il n'y a que la vie pareille à un beau marbre...
Il n'y a que la vie pareille à ce grand arbre...
La mort, comme cette ombre, à ses pieds évolue...

Je ne sais plus si finira cette heure exquise,
Si la clarté mourra quand la nuit l'aura prise...
...Un roucoulement doux dans l'air clair s'éternise...

RÉSIGNATION

Parfois, levant des yeux lointains de ton corsage,
Prêtant l'oreille aux coups de l'heure ou de ton cœur,
Tu laisses retomber tes mains et ton ouvrage,
— Et, sans te retourner vers hier, vers ailleurs,

Après un court baiser où ton amour distrait
Croit tirer sur mes yeux un manteau de tendresse,
— Tu t'en vas vers la chambre et le lit aux draps frais
*Où se dégonflera l'*autre *amour qui t'oppresse.*

Puis, le soir, tu reviens, tu t'assieds à ta place,
Et, repiquant l'aiguille au travail délaissé,
Tu reprends notre amour — ce lien — comme on ramasse
Un ouvrage un instant sur ses genoux glissé ;

Et moi, sans plus vouloir présager ni sentir
Le lourd retombement d'un amour qui s'élance,
Je demande à mon cœur s'il pouvait seul remplir
Un cœur qu'il désirait, qu'il exigeait immense ?

Et qu'avais-je besoin de ton cœur tout entier
Si je trouve aujourd'hui d'inexprimables charmes
A humer le parfum d'un amour partagé,
A baiser sur tes yeux mes souvenirs de larmes ?

DANS LES BRAS DU VOYAGE...

Si le cher souvenir de ton enfance heureuse :
La vision du petit lit trop tôt quitté,
La servante câline ainsi qu'une amoureuse,
Comme un besoin d'amour dans le cœur t'est resté ;

Si le cou de la femme angoissante et fatale,
Que ton rêve parfois transfigure et poursuit,
— Comme au désir déçu d'un éternel Tantale,
Entre tes bras fermés — on dirait — glisse et fuit :

Ne tourne pas toujours vers l'enfance au front pâle
Un visage où les pleurs ont laissé leurs sillons ;
Triste, ne t'endors pas dans l'alcove banale
Où l'Amour ne fait pas descendre ses rayons ;

Lancé par ton désir comme par une fronde,
Connais plutôt la terre immense, son éclat,
Et la beauté diverse éparse au front du monde...
Car le monde pour toi ne sera pas ingrat.

Tu te feras bercer dans les bras du voyage,
Les yeux à la portière où s'appuiera ton front,
Et des pays plus beaux que ne sont les visages
Dans tes yeux éblouis et ravis monteront.

Et, quand tu rentreras dans la chambre fervente
Que défendent la porte et les rideaux fermés,
Tu pourras savourer, au bruit du feu qui chante,
L'intimité parmi les souvenirs aimés.

Si pourtant l'amertume aux tristes bras t'enlace,
Tu appuieras ton front aux vitres, sur la nuit
Où décembre ouvrira les voûtes de l'espace
Qu'un beau froid transparent et radieux bleuit.

Tu sauras que l'hiver qui vient fermer ta porte
Est beau de transparence et de limpidité ;
Tu sauras que l'hiver est plus pur, et l'emporte
Sur le printemps lointain, sur l'automne et l'été.

Et le cours des saisons t'emportant dans un cycle,
Harmonieux et souple et sans fin comme lui,
— Tu inscriras tes jours sur la courbe invisible
Qui emporte à jamais les astres dans la nuit.

Du printemps dont tu sors à l'hiver où tu rentres,
Dans la gradation des saisons et des mois,
Tu dois avoir pour règle, et pour rythme, et pour centre,
Ce cœur de chair, de sang, que tu sens battre en toi.

Il suffit pour cela, Vivant, que tu connaisses,
Devant la vie ouverte en larges horizons,
L'équilibre et l'ardeur, la cadence et l'ivresse
D'un cœur toujours rythmé sur le cœur des saisons...

HENRY DÉRIEUX.

IDA RUBINSTEIN
dans *Hélène de Sparte.*

L'INSTINCT SEXUEL ET L'ACTIVITÉ MENTALE

M. G. Dumas, exposant les théories physiologiques de l'émotion, a été amené à poser cette question très nette : « Comment expliquer pourquoi telle perception provoque telle réaction plutôt que telle autre et par quel mécanisme s'opère le passage immédiat de l'état représentatif à l'état organique (1)?»

Dans l'étude présente, on a voulu d'abord poser cette même question à propos de l'instinct sexuel, ensuite chercher les raisons du choix mental dans cet instinct.

Comme les symptômes coorganiques de la peur, de la colère, de la faim, etc.,l'attrait sexuel est aussi tout d'abord une manifestation de l'activité organique, et l'on sait du reste qu'un animal décérébré est encore apte à donner les signes de l'irritabilité de ses fonctions reproductrices dont le centre, tenant sous sa dépendance les mouvements de l'acte sexuel, serait situé dans la moelle épinière au niveau de la quatrième vertèbre lombaire, tandis que celui correspondant aux sensations brutes de cet acte se trouverait dans les ganglions de la base de l'encéphale (2). Nous n'avons pas à nous demander comment s'opère la correspondance entre l'état représentatif et l'état organique pour la fonction de la faim, car pour celle-ci le choix des représentations est limité à l'expérience, conclue et sollicitée par l'organe. Avec la peur il ne s'agissait pas de manifestations coorganiques correspondant à une fonction organique spéciale, et la question précédente s'imposait. Avec la fonction sexuelle, il s'agit bien d'une fonction limitée et précisée, mais ce qu'on a appelé la « raison du choix » est loin d'expliquer toutes les correspondances entre les représentations mentales et l'excitation sexuelle que ces représentations provoquent; aussi, à propos de manifestations sympto-

(1) G. Dumas. William James : *la Théorie de l'émotion*, 1903. *Introduction*, p. 11.
(2) Th. Ribot : *La Psychologie des sentiments*, 1908, pp. 255 et suiv.

matiques sexuelles, devons-nous essayer de nous rendre compte de la possibilité des correspondances que nous constatons entre l'état représentatif et l'état organique, correspondances que le « choix organique » est souvent insuffisant à expliquer.

La raison organique de l'instinct sexuel a fait l'objet d'une foule de recherches et donné naissance à de nombreuses théories ; parmi lesquelles celles de MM. Le Dantec et Richard Semon (1) paraissent des plus ingénieuses. Elles sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les exposer longuement ici ; il suffira de les rappeler en quelques lignes. — Si les cellules reproductrices, contrairement aux autres, sont incapables de se multiplier dans l'organisme où elles siègent, cela tient à ce qu'elles correspondent à deux types différents incomplets : un mâle, l'autre femelle ; mais la différence de deux types est telle que leurs protoplasmas sont complémentaires. On suppose que les substances plastiques des cellules reproductrices seraient dyssymétriques et que cette dyssymétrie, qui est une sorte de déséquilibration, entraînerait une incapacité de développement, et que, dans la fécondation, la conjonction des substances dyssymétriques inverses rétablirait l'équilibre et rendrait les cellules reproductrices capables de se développer (Le Dantec d'après Delbet).

Selon M. Sabatier, il faudrait considérer la sexualité de l'individu comme une sexualité *induite*, l'attraction sexuelle n'étant pas seulement contemporaine de la différence sexuée des individus, mais existant déjà dans les éléments eux-mêmes. « Cette influence inductrice de l'élément sexuel sur l'individu sexué, dit-il, revêt chez certains êtres une forme bien remarquable et bien démonstrative, puisqu'elle va jusqu'à produire non seulement le rapprochement des individus sexués, mais même leur fusion corporelle, pendant que se prépare et s'accomplit la fusion des éléments sexuels mâle et femelle. Les deux conjoints rapprochés perdent bientôt leurs limites corporelles sur la face du contact, et confondent partiellement leur substance jusqu'à ce que, l'appétition sexuelle des éléments étant satisfaite, le stimulus inducteur ait disparu et

(1) F.Le Dantec : *Traité de biologie*, 1903, pp. 13 et suiv.,—F. Forel : *La Question sexuelle*, 1906, où l'on trouvera aux pages 28 et suiv., un passage de Richard Semon : *la Mnème*, concernant l'instinct de reproduction.

cessé d'agir... L'exemple très remarquable de la Walisneria apporte à cette démonstration une illustration spéciale, puisqu'elle nous montre clairement chez le végétal cette attraction induite de l'individu sexué, résultant de l'attraction induite des éléments sexuels, attraction induite beaucoup plus généralement évidente chez les animaux que chez les plantes, mais réelle cependant dans les deux cas. Le cas de la *Walisneria spiralis* est vraiment remarquable; et l'on ne serait pas surpris de le retrouver dans un groupe d'animaux même assez élevé. Les Walisneries sont des plantes aquatiques dites dioïques, c'est-à-dire chez lesquelles les sexes sont séparés, les fleurs mâles et femelles étant sur des individus différents et placés au fond de l'eau. Les fleurs mâles sont portées sur de courts pédicelles, et retenues au fond de l'eau.

« Mais quand arrive le moment de la maturité et de la fécondation, ces fleurs rompent leur court pédicelle, et, allégées par une bulle de gaz située au centre du bouton, elles montent comme de petits ballons à la surface de l'eau, où elles s'épanouissent et où elles flottent librement, soutenues par trois petites nacelles convergentes. D'autre part en même temps les fleurs femelles qui sont portées sur un long pédoncule enroulé en spirale à la façon d'un ressort à boudin détendent cette trompe spiralée et viennent atteindre la surface de l'eau, où elles s'épanouissent. Le pollen des fleurs mâles, bien plus nombreuses que les fleurs femelles, est porté sur ces dernières par l'air et le vent, et, cette fécondation terminée, la fleur femelle contracte son pédoncule en spirales à tours serrés, et se trouve ainsi ramenée au fond de l'eau, où le fruit mûrira. La graine sera déposée dans la vase, où elle trouve des conditions favorables à sa germination et à son évolution (1). »

Après ce que nous venons de voir, il n'est pas douteux que l'attrait sexuel ne soit primitivement excité par l'attrait de ses éléments. Mais tout cela ne s'applique qu'au phénomène proprement organique. Or, nous nous proposons de montrer comment s'établit la correspondance entre le fait organique et le fait mental, entre l'excitation physiologique et la représentation, en somme, comment peut s'opérer le passage entre les deux ordres de faits.

On a remarqué bien des fois le vif penchant que les indivi-

(1) A. Sabatier, *Philosophie de l'effort*, pp. 257 et suiv.

dus ont les uns pour les autres avant que l'instinct sexuel se soit développé en eux, penchant qui n'est donc pas de l'amour et qui est vraiment plus que de la sympathie. Dans ses mémoires, Alfieri (1) raconte ce fait qui se rapporte à sa sixième année : « Depuis que ma sœur était sortie de la maison, à l'âge d'environ neuf ans, je n'avais vu habituellement d'autres visages de jeunes gens que ceux de quelques novices des Carmes qui pouvaient avoir de quatorze à seize ans à peu près et qui assistaient aux diverses cérémonies de l'église, vêtus de leurs rochets blancs. Leurs jeunes visages, peu différents des visages féminins, avaient laissé, dans mon cœur tendre et sans expérience cette même impression et le même désir de les voir que le visage de ma sœur y avait imprimé. Ce sentiment, enfin diversifié de tant de manières, n'était pourtant que l'amour. En y réfléchissant plusieurs années après, je m'en suis pleinement convaincu, car je ne savais alors en aucune façon ni ce que je sentais, ni ce que je faisais : j'obéissais au pur instinct de la nature. Mon innocent attrait pour ces novices devint si fort que je pensais sans cesse à eux et à leurs diverses fonctions. Tantôt mon imagination me les représentait tenant leurs cierges en main, servant la messe avec un air angélique et plein de componction, tantôt faisant fumer l'encens au pied de l'autel et, tout absorbé par ces images, je négligeais mes études ; toute occupation et toute société m'ennuyait.» Voilà une description qui convient bien au sentiment d'amour véritable, mais ce n'est point de l'amour dont il s'agit ici; ce n'est pas non plus de l'aberration, puisque l'instinct sexuel n'avait pas encore apparu chez celui qui raconte ces impressions ; il s'agit, en fait, d'une tendance que la sympathie n'explique pas toute et qui, plus tard, lorsque l'appétit du sexe commencera à se faire sentir, y correspondra.

L'acte sexuel demande pour se satisfaire une chose qui en tout autre temps que celui où son instinct nous domine nous répugnerait le plus souvent : le contact corporel. Je ne parle point du contact particulier dans lequel consiste le coït, mais du simple attouchement des corps. L'idée seule de toucher autrui peut nous être désagréable. Il est évident qu'une personne nous inspirant une pareille répugnance ne saurait éveiller en nous la sympathie particulière dont nous venons

(1) Victor Alfieri, *Mémoires*, trad. par M***, 1862, p. 24.

de parler dans la citation précédente ; cette sympathie au contraire semble aboutir au désir de l'attouchement. En effet, on a vu ailleurs que l'amour se conforme au mécanisme de l'idéation en ce sens que l'idée de la personne aimée tend comme toutes les autres idées à se « réaliser ». Comme toute image pensée, elle trouve satisfaction dans l'image vraie à laquelle elle correspond. On a vu aussi dans l'amour que la privation de l'image vraie engendre un malaise tout à fait semblable à celui de la nostalgie (1). On se souvient encore que le besoin de savoir, celui de divulguer et toutes nos impulsions sont mécanisés par la même tendance, celle qui nous pousse à réaliser nos idées, à leur donner une expression quelle qu'elle soit, gestes, actes, paroles, par là à les « satisfaire ». L'image remémorée appelle l'image vraie, comme l'idée tend à son expression, la vraie étant par rapport à l'imaginée à laquelle elle correspond, sa plus haute expression, ce qui lui procurera l'excitation la plus intense. En réalité, l'image de l'aimé est un complexus de sensations visuelles, auditives, olfactives, etc. Ces sensations que nous avons reçues de l'image composante ne sont pas modifiables à notre gré et par cela l'être aimé nous échappe pour ainsi dire. Par une seule catégorie de sensations, les tactiles, nous pouvons agir sur l'image composante, nous assurer de sa réalité et en accroître l'intensité (2). Si l'image remémorée tend à retrouver l'image vraie dont elle est issue, celle-ci étant sa réalisation la plus vive, nous tendons ensuite à éprouver cette dernière le plus intensivement possible et cela jusqu'au seuil de la fatigue ou de la douleur.

La différence entre la sympathie quelconque et celle dont Alfieri nous parle ne consiste qu'en degré, l'une est moins vive que l'autre et la plus vive implique un désir plus vif de retrouver l'image vraie et de la rendre plus intense par le con-

(1) E. Tassy : *De quelques propriétés du fait mental*, in *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1907, pp. 204 et suiv.

(2) Se reporter à un passage de M. P. Bourget, *Sensations d'Italie*, où est interprété le desir que nous avons de toucher les objets auxquels nous avons accordé de l'importance ; ainsi nous voudrions pouvoir toucher une épée de Napoléon que nous apercevons derrière une vitrine, nous sommes tentés de promener la main sur les pierres de l'édifice illustre que nous visitons. « Le goût qui attache si fortement le vulgaire à la matérialité des objets touchés par les héros n'est pas un simple préjugé. Notre imagination prend son point d'appui dans les sens, et pour nous figurer le passé le contact physique est presque nécessaire. Céder à cet attrait sans en discuter la finesse, quelle meilleure méthode pour renouveler en nous le rêve des temps anciens, pour opérer ce miracle de résurrection. »

cours du toucher. L'attouchement tendra à se produire par les parties du corps les plus sensibles aux impressions tactiles, l'extrémité des doigts ou les lèvres, puisque par ces surfaces la sensibilité au tact est le plus excitable. Avec l'éveil de l'instinct sexuel, l'apport sanguin venant hyperesthésier les organes génitaux, l'attouchement tendra à se produire par ces parties. — Dès ce moment naîtra la répugnance pour le contact entre personnes du même sexe, quelle que soit leur sympathie mutuelle, répugnance plus ou moins vive et généralement mieux marquée entre les hommes qu'entre les femmes, l'instinct sexuel étant à l'ordinaire plus développé chez le mâle. De même dans notre espèce apparaît une répugnance pour le contact sexuel entre individus de sexe différent, mais consanguins, plus profonde si le degré de consanguinité est plus fort ; la raison de ces deux faits paraît bien ne pouvoir être attribuée à aucune autre cause qu'à la « raison du choix » de l'élément sexuel.

Ce qui précède met déjà en évidence la correspondance qui existe entre les activités mentale et psychique et les manifestations organiques de l'instinct sexuel (1). Notre propre expérience nous apprend en outre que les raisons du choix psychique sont illimitées et qu'elles se renouvellent sans cesse. L'analyse que Spencer a faite des sentiments qui viennent se joindre à celui de l'amour et se nouer à lui : admiration, amour de l'approbation, estime de soi, sentiment de propriété, etc., nous montre combien sont complexes les raisons de ce choix ; mais au-dessus de lui, comme après le choix organique, vient le choix mental infiniment plus simple se confondant à l'origine, comme on vient de le voir, avec ce qui fait l'origine de la sympathie.

En somme le choix mental est la confrontation de l'idée que nous nous faisons d'autrui avec l'idée que nous avons de nous-mêmes, idée dans ce cas réduite à la représentation mentale et qui n'entraîne qu'après coup l'éveil de l'activité psychique.

Il s'agit, pour ainsi dire, de deux idées mises en présence, celle du moi et celle d'autrui. Quels sont les effets que ces rencontres produiront sur le travail mental ? Telle est d'abord la question qui doit se poser.

(1) Il aurait été nécessaire d'indiquer comment est possible la dissociation de l'autonomie relative des grandes fonctions organique, mentale et psychique. Cela demanderait une longue étude spéciale que nous n'aurions pu exposer ici.

Nous touchons ici à un point très délicat de l'histologie mentale; il concerne ce que nous avons appelé la *théorie de l'érethisme idéatif*. Nous l'avons traité ailleurs (1), mais nous pouvons nous dispenser de le rappeler en le faisant toutefois sous une forme très succincte.

Le sentiment remémoré que l'on a du bruit d'un son de cloche est, pour l'intelligence, analogue aux mouvements vibratoires extérieurs jadis subis. Cette façon de parler toute subjective n'implique aucune affirmation d'analogie entre substances, ce qui serait franchir le sensible; elle signifie seulement qu'au point de vue immédiat de la conscience, les choses se passent comme si le phénomène interne était strictement analogue au phénomène externe auquel il correspond, et cela est possible par l'intermédiaire de l'appareil résonnateur spécifique qui reproduit ou *imite* les vibrations extérieures. L'imitation ainsi comprise représente l'explication mécanique et objective du phénomène interne; elle représente la réalité objective du fait; c'est ainsi que M. Le Dantec le comprend. Pour nous le sentiment d'analogie adéquate représente la réalité subjective du même fait, son envers conscient, ce en quoi consiste l'intelligence subjectivement parlant.

L'expérience de tout instant nous apprend que nos idées n'existent que relativement les unes par rapport aux autres ; c'est bien pour cela que nous ne pouvons les définir que par leur véritable genre prochain ou leurs véritables différences, c'est-à-dire par leurs analogies ou leurs constrastes stricts. Pour l'interne, comme pour les relations de l'interne avec l'extérieur, le terme analogie représente toujours l'envers conscient du phénomène physiologique. — Nous savons d'autre part que dans l'interne les rapports d'analogie ne sont possibles que par l'intermédiaire des groupes d'éléments contigus et ainsi de spécificité composite, car l'élément considéré en lui-même est, de par sa spécifité propre, inanalogue à tous ceux de spécificité différente de la sienne, comme le prouve l'état d'hypnose sensorielle. Les groupes composés communiquent entre eux par l'intermédiaire des courants que déchargent leurs cellules et ces cellules, qui évidemment ne se déplacent pas, laissant passage à des courants, sont susceptibles de modifier leurs quali-

(1) *Ideativer Erethismus*. Archiv f. d. ges. Psychologie. X. Band 1907. — *De la connexion des idées*. Revue philosoph., février 1909.

tés, d'où, pour leur groupe, possibilité constante de différenciation. Nous devons nous demander quels sont les modes possibles de rencontre entre courants intercellulaires? Il ne peut s'en présenter que trois.

a) Un groupe de spécificité composite exalté par la durée, l'intensité ou la répétition de sa provocation tend de plus en plus à se décharger; il le fera dans les groupes qui sont de spécificité composite la plus voisine de la sienne puisqu'avec eux l'effort du transfert sera moins grand, c'est-à-dire dans les groupes analogues, ou bien il tendra à provoquer ceux de spécificité composite la plus lointaine, c'est-à-dire ceux en contraste avec lui et toujours en vertu du moins grand effort parce qu'il faudrait à ces dernières plus de force pour ne pas se représenter tandis qu'ils sont d'abord provoqués par leur résistance même, que pour se représenter. — *b*) Quand deux éléments de spécificité composite sont provoqués en représentation dans le même moment, l'un annihile l'effet de l'autre et un seul est perçu; ou bien leurs effets s'ajoutent et ils seront perçus en coïncidence, mais pour cela il faut qu'ils soient de spécificité composite analogue ; — *c*) Enfin un groupe de cellules de spécificité composite donnant passage à un courant peut être modifié par lui, reformé dans ses qualités, mais le phénomène ne se produira que si les qualités idéatives du courant sont analogues à celles du groupe traversé, sans cela le passage n'aurait pas été possible.

Ces trois modes de combinaisons possibles des qualités histologiques idéatives engendrent des connexions réelles d'éléments ou donnent l'effet qui eût été obtenu par des contacts effectifs; ils marquent un travail cérébral s'accompagnant d'un sentiment d'activité parfois perceptible, c'est pourquoi nous les avons désignés sous les noms d'*éréthisme d'exaltation*, de *coïncidence* et de *reformation*. Comme les associations de contiguïté sont en dehors du travail propre à la réaction interne, la condition matérielle passive du progrès de l'idéation, le mode de reformation, est la condition matérielle active de ce progrès; lui seul marque l'enregistrement d'un fait nouveau opéré par connexion et fusion d'éléments ; les deux autres modes amorcent cette opération et se résolvent par elle.

« Les idées et les images ne s'appellent pas mutuellement comme l'aimant attire la limaille, dit M. Grasset. Les lois de

cette fonction psychique sont les raisons qu'ont les neurones de faire telle association plutôt que telle autre. » Je crois que la théorie de l'éréthisme idéatif a l'avantage de montrer ces raisons.

Des exemples empruntés à l'expérience journalière vont nous permettre de suivre sur nous-mêmes l'effet grossi des modes histologiques de l'éréthisme idéatif que nous retrouvons ainsi en constatant les façons diverses dont la représentation du monde extérieur agit sur l'activité mentale.

Durant nos promenades, il nous est arrivé bien souvent de marcher de longues heures sans qu'aucun détail des choses vues agisse fortement sur notre intelligence qui use de formes remémorées et vit de son acquis. Cependant, quelquefois, les phénomènes extérieurs se présentent de telle sorte qu'ils provoquent avec puissance l'activité mentale, l'émeuvent et amorcent, sans toujours le franchir, le passage vers une idée nouvelle. Or, si l'on analyse les représentations qui ont ce pouvoir, on est conduit à les ranger en trois catégories, précisément celles que mécanisent les trois modes de l'éréthisme indiqués tantôt. Essayons de les découvrir.

Une image peut ne pas arrêter notre attention, mais si elle est répétée ou bien elle descendra dans l'inconscient, ou bien elle s'imposera à la conscience. Les jardiniers le savent bien, eux qui usent de la symétrie pour arriver à augmenter l'intensité de l'impression visuelle. L'aspect régulier d'une allée présentant une succession d'arbres ou d'arbustes uniformément taillés retient le regard. La vue d'une simple plate-bande piquetée d'agaves, tous de formes semblables et de semblables couleurs, à égale distance les uns des autres, produit une impression de plus en plus intense, celle que donne la multiplicité dans l'unité. De même la vue d'un régiment, réunion d'hommes sous le même uniforme, arrêtés dans des attitudes identiques ou défilant dans des gestes semblables. On éprouve à ces représentations une sorte d'hyperesthésie des mêmes sensations répétées ; on ressent le besoin de franchir l'image multipliée et qui dépasse la compréhension que l'on a normalement, pour passer à d'autres qui la justifieront, la rendront supérieurement compréhensive. La répétition, le prolongement, l'étendue d'une perception, en un mot son *exaltation*, contient donc un effet d'exaltation mentale. Ainsi s'ex-

pliquerait « l'état d'âme » que l'on éprouve en présence d'un spectacle dont la qualité principale est d'être grand : une vaste plaine, une statue colossale, la mer.

Cependant c'est en vain que certaines impressions se prolongeraient en nous ; elles se perdraient sans profit pour l'idéation, si d'autres analogues ne venaient coïncider avec elles.

Je regarde au-dessus d'une ville maritime un horizon crépusculaire barré de nuages sombres : c'est un soir d'hiver. Toutes les lignes verticales, mâtures, hautes cheminées, profils d'églises et de maisons s'accentuent ; les couloirs des rues plongent sur du rouge ; le froid paraît immobiliser l'eau dans les darses. L'impression que je ressens de ce spectacle est très intense et très complexe ; je n'en éprouve pourtant qu'une faible possibilité d'idée. Mais, tout à coup, un long appel est poussé par une des sirènes de l'arsenal. Une nouvelle perception s'ajoute à celles que j'ai déjà ; elles coïncident, concordent. Avant le signal donné par la sirène, ma faculté d'idéation était excitée vaguement ; mais le cri déchirant a précisé la détresse du paysage. Ainsi, la coïncidence d'impressions analogues, comme l'exaltation, produit un effet d'excitation mentale.

Ces deux précédentes catégories d'effets idéatifs distinguées, inutile d'amasser les exemples, le lecteur le fera lui-même sans aucune peine. Nous en distinguerons une troisième qui nous apparaîtra aussitôt d'une utilité pratique plus immédiate ; elle contient la genèse de toute découverte due à l'observation directe des faits.

Je suis sur le bord d'un bassin ; je regarde des poissons rouges qui glissent entre des lignes de lotus ; cela m'amuse un moment, puis me lasse. Me voilà indifférent. Soudain à la surface de l'eau j'aperçois un tout petit brin de paille, il a la forme d'un arc et ne repose sur l'eau que par un point de l'arc, de sorte que, donnant prise aux mouvements de l'air, il s'avance par saccades avec des zigzags. Cette représentation *reforme* l'idée de brin de paille que j'ai eue tout d'abord en voyant cet objet, car, pour l'ordinaire, un brin de paille n'a pas cette forme et ne s'agite pas ; si c'est par l'idée de vermisseau que je me suis représenté cet objet, cette idée est également *reformée*, car un vermisseau n'a point la rigidité de l'objet que j'aperçois en ce moment. J'en conclus que la *reformation* d'une idée exerce sur mon intelligence un effet

d'activité mentale. — De même j'aperçois une troupe de paysans sur une route à quelque distance; le vent, que je ne sens point de l'endroit où je suis, emporte tout bruit, de sorte que cette foule très animée passe devant mes yeux, silencieuse. C'est encore un fait anormal par rapport à mon acquis. J'ai acquis par mon expérience l'idée qu'un bruit produit à une distance telle que celle dont je me trouve éloigné de la troupe de paysans m'est perceptible; dans le cas, je ne le perçois plus; par la perception reformée que j'éprouve alors, mon activité mentale s'éveille. Davy, ayant mis un fragment d'hydrate de potassium en contact avec les deux fils en platine d'une pile, voit l'un des fils se couvrir de globules s'enflammant au contact de l'air. L'hydrate de potassium étant jusqu'ici considéré comme un corps simple, c'est donc un fait anormal auquel Davy assiste, l'expérience *reforme* l'idée qu'il avait eue jusqu'alors de ce corps.

En remarquant que ces différents modes de travail idéatif sont accompagnés de sensations mentales agréables, à la lettre *esthétiques*, revenons à ce qui nous occupait tantôt.

Voir autrui, c'est l'imiter, ainsi qu'on l'a répété bien souvent, c'est lui prêter notre organisme, nous substituer momentanément à lui. L'idée d'autrui étant donc perçue par l'idée de nous-mêmes, laquelle tient par un nombre considérable d'éléments à la masse pensante, on comprend que l'éréthisme d'*exaltation*, de *reformation* ou de *coïncidence*, excité à cette occasion, pour peu que la représentation soit intense, affectera d'une façon très sensible notre sensibilité mentale. Le trouble idéatif agréable qui accompagne les modes de l'éréthisme mental étant ce en quoi se réduit en genèse l'impression esthétique, nous nous expliquons par là le plaisir que nous procurent les seules pensées d'amour dit platonique. On objectera qu'il ne s'agit là que de faits qui, pour importants qu'ils soient, si l'on considère leur effet sur la masse pensante, sont en définitive très réduits, de nature histologique, et qu'il paraît dès lors impossible de leur accorder un pouvoir directeur dans l'orientation d'un sentiment aussi puissant et complexe que celui de l'amour proprement dit. Cependant l'instinct sexuel est lui-même commandé dans ses manifestations organiques par un fait encore plus réduit et également de nature histologique. L'analyse va nous montrer les conséquences du précédent.

L'exaltation mentale de l'idée du moi par l'idée d'autrui signifie qu'autrui est perçu par nous comme ayant des qualités analogues à celles que nous pouvons avoir nous-mêmes et le résultat est de provoquer la représentation de celles-ci. Le fait est réductible au jeu mental par lequel un groupe d'éléments idéatifs tend, en se représentant, à provoquer ses analogues, c'est-à-dire les groupes ou idées déjà acquises par nous et qui sont de spécificité la plus voisine par rapport au groupe provocateur. La représentation d'autrui et celle de nous-mêmes, en tant qu'idées, dans leur substratum matériel, bien qu'infiniment complexes en éléments, ne peuvent que se conformer à ce jeu originel. L'analogie, au sens physiologique et précis que nous avons toujours conféré ici à ce terme, peut comporter plusieurs degrés et si la conscience ne peut en percevoir les différences, elle en subit néanmoins différemment les effets. Il y aura *coïncidence* entre l'idée d'autrui et celle du moi lorsque, cas assez rare, les qualités de deux idées seront perçues strictement analogues dans l'effet produit par leur rapprochement. Il y aura *exaltation* lorsque, l'analogie n'étant plus stricte entre les idées, tantôt l'idée d'autrui nous exaltera, nous donnant la conscience de lui être supérieur, tantôt autrui nous apparaîtra comme d'un type supérieur à nous, et nous aurons, en nous le représentant, la conscience de nous élever par lui. Enfin il y aura *reformation* de nos qualités lorsque nous pourrons avoir conscience immédiate d'une différence entre autrui et nous, et cette différence tendra à nous reformer suivant le type que nous présente autrui.

Ces trois modes détiennent par eux-mêmes un principe d'activité, et par conséquent de plaisir, auquel vient s'adjoindre le plaisir de l'attrait sexuel lui-même, car si autrui n'était pas d'un sexe différent du nôtre, il est probable qu'en reconnaissant qu'un individu nous est supérieur comme type notre moi s'en pourrait froisser et en éprouver de l'antipathie. Or les trois modes d'éréthisme idéatif, s'appliquant à l'idée d'autrui d'un sexe différent du nôtre, nous imposent des différenciations de notre sympathie. Cette idée, nous ayant intensivement affecté, éveille la tendance à la sentir se réaliser de nouveau d'où, avec l'adjonction de l'instinct sexuel, la sélection du choix organique et les conséquences précédemment décrites(1).

(1) « L'amour, dit M. G. Danville dans la conclusion de sa *Psychologie de l'a*

Ainsi c'est donc encore par le mécanisme de l'éréthisme idéatif que, pour l'instinct sexuel, s'opère le passage de l'état organique à l'état représentatif, comme ce sont par des différenciations de ce même mécanisme que s'explique l'évolution de tous nos sentiments coorganiques en mentaux et ensuite en psychiques.

On a noté de tout temps les étroits rapports qui existent entre l'amour proprement dit et l'impression esthétique; nous en surprenons là, comme on l'a montré tantôt, l'origine.

Revenons à l'analyse des modes de l'éréthisme idéatif appliqués à l'idée d'autrui. — Le fait mental par lequel l'idée du moi est perçue en *coïncidence* avec l'idée d'autrui ou *exalté* ou *reformé* par elle, combiné à l'attrait sexuel et atteignant l'activité psychique, devient l'amour proprement dit. Il y a peu de chose à dire sur le cas de *coïncidence* : c'est celui où nous croyons retrouver notre personnalité en autrui, parenté de goût, d'habitude, d'un ensemble de particularités physiques, etc. ; ainsi il nous est permis de nous représenter nous-mêmes par autrui avec plus de facilité et d'intensité. Ce cas est donc tout voisin de celui de l'exaltation ; et comme il est impossible qu'autrui ne présente quelques différences par rapport à nous-mêmes, ce cas a aussi une étroite parenté avec celui de *reformation*. Ce n'est donc que par l'effet général et pour les grandes lignes que ces cas se dissocient. Pareillement, nous savons que si les modes de l'éréthisme idéatif dissociables à l'analyse peuvent marquer sur telle et telle pensée au point qu'on dira que celle-ci représente un cas d'exaltation, telle autre un cas de reformation, dans l'exercice courant de l'idéation, en genèse, la part réciproque d'action de ces modes est indiscernable. Cela est dit afin de nous prémunir contre l'erreur d'une systématisation trop stricte. Les cas se peuvent donc combiner, nous ne les considérons que comme se pouvant distinguer par l'influence générale que chacun d'eux exerce. Autrui, nous entendons par ce mot une personne du sexe opposé au nôtre puisque l'attrait sexuel est ici en cause, autrui qui nous *exalte* exerce une influence dont le sentiment se traduit par la con-

mour (F. Alcan, 1909), semble naître d'un phénomène de conscience, d'un mécanisme spécial quant à son objet, mais conforme au mécanisme général de la connaissance ». C'est bien, croyons-nous, ce que dénoncent les rapports du « choix mental » avec les modes de l'éréthisme idéatif; c'est par ceux-ci, comme on l'a vu plus haut, que s'organise élémentairement la connaissance.

science que nous lui sommes supérieurs ou inférieurs. Cela suppose en effet qu'autrui dominateur élève l'idée de notre personnalité en nous représentant par lui — et cette forme de l'amour coexiste avec l'admiration, le respect, le désir de l'approbation. Cela peut supposer aussi que nous dominons autrui et que la conscience de notre personnalité s'accroît en englobant pour ainsi dire celle de l'individu aimé — et cette seconde forme s'accommode des sentiments de l'affection tendre, de l'estime de soi et encore du désir d'approbation. Etre reformé par autrui suppose que nous en subissons l'influence dominatrice (1).

Il ne nous reste que quelques mots à dire sur l'aberration de l'instinct sexuel.

L'amour proprement dit et normal entraîne avec lui tous les sentiments qui peuvent nous venir de nos rapports avec autrui, et l'idée consciente de dominer ou d'être dominé fait pour ainsi dire corps avec ces sentiments ; mais dissociée d'eux, recherchée pour elle-même, à cause de l'excitation sexuelle qu'elle provoque, cette idée risquera à tout moment d'engendrer l'aberration.

La longue énumération de toutes les formes perverties de l'instinct sexuel serait bien inutile, toute classification de ces formes resterait superficielle si l'on n'essayait de montrer à quel mécanisme de l'intelligence celle-ci se rapporte. Après celles d'origine organique et celles d'origine psychique, les aberrations d'origine mentale peuvent être rapportées à deux causes.

La première se rapporte à la fonction mémorielle d'après laquelle deux impressions perçues en concomitance ou en succession tendent ensuite à se rappeler l'une par l'autre, c'est le cas de contiguïté des associationnistes. M. Binet l'a étudié sous le nom de *fétichisme sexuel* (2) qui est un cas particulier d'érotomanie dans lequel l'excitation sexuelle ne proviendrait pas d'autrui tout entier, mais d'une partie d'autrui. C'est ainsi qu'il y a des amants de la main, de l'œil, des costumes, etc..., ce qui signifie que l'individu ayant été séduit particulièrement par une partie d'autrui, tendant à associer la repré-

(1) On a remarqué que les personnes se prêtant aux expériences d'hypnotisme ont une sympathie plus vive pour les expérimentateurs qui opèrent plus souvent avec elles que pour les autres : elles paraissent témoigner plus d'affection et d'attachement pour ceux dont elles reçoivent ordinairement l'influence dominatrice.

(2) A. Binet, *le Fétichisme dans l'amour*, 1891.

sentation de cette partie avec la satisfaction que lui procure l'accomplissement de la fonction sexuelle, subira l'éveil de cette fonction chaque fois qu'il se représentera ou verra l'image sur laquelle son attention s'est plus particulièrement portée.

La seconde cause est, comme on l'a prévu plus haut, la recherche de l'excitation due à l'éréthisme d'*exaltation* et de *reformation* provoquant la conscience de dominer autrui ou d'être dominé par lui.

En effet la perversion que les psychiatres allemands ont dénommée *masochisme* du nom d'un romancier qui a le plus souvent décrit le type d homme aimant à être dominé, comprend une foule de variétés d'aberration dont la genèse mentale se ramène aux deux cas d'éréthisme précités. L'« amour de l'indigne », ce qui fait que l'individu recherche une personne qu'il sait être moralement ou physiquement très inférieure à lui, trouvant dans ce fait une excitation sexuelle plus vive, s'y ramène aussi ; et de même l'amour pour l'individu brutal et par suite l'excitation provoquée par les coups et par les humiliations de toute nature. Opposé au *masochisme* est le *sadisme* avec lequel le désir de soumettre autrui prédomine ; l'aberré qui en est atteint trouve de l'excitation à infliger à autrui la souffrance physique ou l'humiliation.

EDME TASSY.

POURQUOI LA SUITE DES MÉMOIRES DE CASANOVA N'EXISTE PAS[1]

La publication des rapports de police de Casanova comme espion du tribunal aurait peut-être peu d'intérêt pour le lecteur si leur découverte par Armand Baschet n'éclairait jusqu'à l'évidence une question encore pendante pour les Casanovistes, celle de la brusque interruption des *Mémoires* à l'année 1774, c'est-à-dire la veille de sa rentrée à Venise, bien que le manuscrit porte *Histoire de ma vie jusqu'à l'année 1797*.

Certains ont pensé que Giacomo, avec son sans-gêne habituel, aurait bien pu se laisser aller à écrire sur le Comte de Waldstein, sur la vie au château de Dux, où il était bibliothécaire, sur les visites reçues par le Comte et ses habitués, des indiscrétions qui auraient déplu à ce seigneur, et qu'il aurait fait disparaître. D'autres, mettant de côté cette supposition, ont pensé que cette suite existait, et l'ont cherchée. Pour nous, cette recherche est inutile parce que la suite n'a jamais existé, pour plusieurs raisons que nous allons exposer.

Il est incontestable que dans les *Mémoires* le côté licencieux tient la plus grande place, que les aventures de femmes (il y en a 122 de nommées), contées d'une façon aussi originale, sont un attrait pour les lecteurs passionnés des merveilleux conteurs : Boccace, Bandello, la reine de Navarre, la Fontaine et d'autres ; qu'aucun d'eux n'aurait exposé avec plus d'art une intrigue comme celle par exemple de Bernis et de sa maîtresse la religieuse M. M. pour lui souffler sa maîtresse à lui, et l'intérêt s'accroît parce que ce n'est plus là de l'imagination, mais une chose vraie et vivante. On sourit devant ces ruses de femmes déjouées par la rouerie de l'homme, ou devant la déconfiture de l'homme mystifié par un adversaire plus fort

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 349, 350, 356.

que lui; mais ces histoires, d'où l'émotion est absente, où l'on ne plaint ni les uns ni les autres, parce que l'homme est un simple débauché, un voluptueux, qui n'a jamais aimé, et qu'aucune des femmes n'est respectable, appartiennent toutes à la jeunesse du héros.

Or, maintenant, Casanova a 49 ans, il est sur l'autre versant comme il le dit lui-même, et il a assez de sens commun pour juger que ses histoires du même genre vont révolter le sentiment, que la passion d'un cinquantenaire pour les femmes devient crapuleuse, et va exciter chez son lecteur, s'il ne la cache pas, un mouvement de dégoût et un haut-le-cœur insurmontables.

Voici donc un premier élément d'intérêt qui lui échappe, et il a dû en avoir conscience. Mais il en est un second, beaucoup plus sérieux.

L'intérêt vrai des Mémoires n'est pas dans ces récits, mais dans la peinture de toute une époque admirablement représentée et qui a pu faire écrire à un homme tel que le Prince de Ligne des phrases comme celle-ci :

> J'ai connu Casanova homme célèbre par son esprit, ses ouvrages, l'érudition la plus profonde.... chaque mot de lui est un trait et chaque pensée un livre.

Or, pour mettre ses acteurs en scène, Casanova avait pendant 20 ans couru l'Europe, et même un peu l'Orient. Ses acteurs n'étaient pas de fantaisie, mais lui-même leur avait donné la réplique; ils appartenaient à ce qu'il y avait de plus élevé dans la société, comme naissance ou situation acquise, ils s'appelaient : cardinal Acquaviva, marquis d'Argens, Auguste III roi de Pologne, Baffo le poète, Baletti, Mario, Benoît XIV, Bernis, Osman Pacha, Boufflers, Boulainvilliers, de Boulogne, Branicki, duc de Brunswick, Cagliostro, Camille l'actrice, Caraffa, Carlin Bertinazzi, marquis de Castries, Charles III d'Espagne, les ambassadeurs Chauvelin et Chavigny, princesse de Chimay, Choiseul le ministre, la Clairon, Corinne l'improvisatrice, les deux Crébillon, dont le père fut son maître de français, prince Czartoriski, Demidoff, la Dusmesnil, l'Electeur de Bavière, Favart l'auteur comique et sa femme, Fielding l'auteur de Tom Jones, Mme Riccoboni, l'empereur François I, le grand Frédéric de Prusse, l'abbé

Galiani, prince Galitzin, Goldoni, Mme de Graffigny, Guardi le peintre, le savant Haller, lord Herney le conquérant de la Havane, Joseph II, le comte de Kaunitz, comte de Las Cases, La Tour d'Auvergne, la Pérouse le navigateur, le grand-duc de Toscane, prince de Ligne, le peintre Mengs, le poète Métastase, prince de Monaco, l'ambassadeur Morosini, O'Morphi la maîtresse de Louis XV, le comte Orloff, le comédien Pantalon, Paris-Duverney le banquier, lord Pembroke, Pie VI, l'auteur dramatique Poinsinet, la duchesse de Chartres et Mme de Polignac, Poniatowski, Mme de la Popelinière, le pape Clément XIII, J.-J. Rousseau, comte de Saint-Germain, l'illustre actrice Silvia, le maréchal de Soubise, le docteur Tronchin, le prince de Turenne, Mlle de Roman, le danseur Vestris, duc de Villars, l'abbé de Voisenon, Voltaire, Winckelmann, le duc et la duchesse de Wurtemberg.

Ce kaléidoscope de noms en fait passer 1360 sous les yeux dans les 8 volumes. Or avec lesquels Casanova, retiré dans la petite Venise, et y séjournant pendant des années sans la quitter, va-t-il pouvoir intéresser ? Il était assez artiste pour connaître l'écueil. S'il continuait, il allait nuire à l'attrait de son livre, et le faire fermer par le lecteur qu'il avait tant intéressé jusqu'alors, et qui, comparant, allait le trouver inférieur à lui-même.

Enfin, une dernière cause de silence, et celle-ci plus puissante encore que les deux premières :

Casanova est le plus sincère des autobiographistes ; au lieu de se faire valoir, de pallier ses côtés faibles, les mettre dans l'ombre, s'en excuser, les expliquer, ce que font les autres, il les avoue et rit de lui-même ; il ne recule pas devant l'aveu de ce que peu d'hommes consentent à admettre : avoir été sot et ridicule. Il aimait les femmes, mais il n'était pas irrésistible et avoue ses défaites. Il pousse le cynisme jusqu'à avouer le nombre de fois qu'il a dû se repentir, au point de vue de sa santé, de ses écarts amoureux ; combien de semaines il a dû se mettre au régime, ou appeler l'aide du chirurgien, et cela avec force détails aussi dégoûtants qu'inutiles. Il portait une décoration ridicule que lui avait donnée le pape, il savait que cette *cochonnerie*, suivant son expression, est vendue par les valets de chambre du Saint-Père ; il en avait altéré le bijou, et la portait en sautoir, pour paraître aux yeux des niais et

des ignorants, porter les ordres du roi de France ; c'était de la vanité et de la sottise ; il le sait et l'avoue. Il faisait des embarras, jouait au grand seigneur et était ridicule, il l'avoue. Il n'était qu'un aventurier, il l'avoue en propres termes. Il écrivait des lettres ampoulées et indignées aux souverains qui le mettaient à la porte, puis il pouffait de rire en reconnaissant qu'ils n'étaient pas dans leur tort. — Après s'être mis aux genoux de Voltaire, avoir passé plusieurs jours avec lui, se déclarant son élève et son admirateur, il a écrit un ouvrage qui n'est qu'une charge à fond de train contre ce philosophe. — Dans ses *Mémoires*, il avoue ne l'avoir fait que par vengeance, et combien il était ridicule.

Un homme, dans une confession publique, peut avouer avoir été petit, mesquin, ridicule, tricheur au jeu, escroc, débauché, mais ce qu'il n'avouera jamais, c'est d'avoir été espion de métier, espion de bas étage ; d'avoir prêté l'oreille dans les réunions publiques, d'avoir excité dans le monde où il est reçu les confidences des gens bien nés, pour en faire ensuite une lâche délation, d'avoir accepté froidement une situation infâme. — On admet un crime passionnel, on parle à un assassin dans un bagne, mais on se détourne avec dégoût du mouchard. Casanova savait, sur ce point, l'opinion tellement faite que lui, le cynique, n'a pas osé aller jusqu'à la braver, sous peine d'inspirer un dégoût insurmontable, et pour lui, et pour son œuvre. Voilà surtout pourquoi il s'est tu. Qu'aurait-il dit de ses occupations pendant cette période de six ans, de 1776 à 1782 ? Le silence, pour lui, devenait une obligation ; peu d'intérêt pour les faits avouables de sa vie, et révolte contre les autres qu'il cachait avec soin.

En vain objectera-t-on que la couverture du manuscrit portait *Histoire de ma vie jusqu'à l'année 1797*. — Qu'on ne cherche pas. Le mystificateur qui a su faire croire à son évasion des Plombs, telle qu'il la raconte, avec ce luxe de détails si habilement inventés, et dont nous avons démontré mathématiquement l'impossibilité, n'était pas embarrassé pour laisser à la postérité cette nouvelle énigme à résoudre ; une fausse date, et le tour est joué. Ne disant rien de lui depuis sa rentrée à Venise, on ne pouvait le taxer d'avoir altéré la vérité, ou inventé, et par là suspecter tous ses récits antérieurs.

A-t-il pensé qu'un siècle après il pourrait bien se faire que

quelque Armand Baschet, fouillant des archives, donnerait à ses *Mémoires* une suite aussi honteuse qu'inattendue.

— Peut-être ; mais, en tout cas, ce lettré avait lu son La Fontaine, et pouvait dire avec le charlatan :

..... avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi nous mourrons.

—

J'avais écrit cette explication il y a plus de dix ans.

Eh bien ! j'y renonce, elle n'est pas vraie ; elle n'est bâtie que sur des raisonnements et des suppositions qui, néanmoins, ont une certaine valeur. Pas plus vraie n'est l'explication d'Armand Baschet, qui supposait que des indiscrétions commises par le narrateur sur ce qui se passait à Dux avaient été supprimées par la famillle des Waldstein.

Baschet était un chercheur dont la somme de travail étonne quand on a en mains le livre qu'a publié sur son œuvre son ami le Dr Dufay. Une fois sa recherche faite, il passait à une autre. Il n'a eu le temps que de lire une fois les *Mémoires*. Son genre de travail ne ressemblait pas à celui des *chercheurs et curieux* de l'*Intermédiaire* qui cherchent la petite bête.

Or, la petite bête, je crois l'avoir trouvée en épluchant avec soin cette année le dernier volume des *Mémoires*, et j'apporte des *affirmations* dues à Casanova lui-même.

Casanova écrit de très bonne foi son titre :

HISTOIRE DE MA VIE
JUSQU'A L'AN 1797.

et il se met au travail.

L'édition de Garnier a VIII volumes.

Au VIe volume (il a 552 pages) il écrit à la page 484.

Aujourd'hui, 1er janvier 1797, il me semble...

Il a donc encore 2 volumes et un cinquième de volume à nous produire.

Au VIIe volume (il a 563 pages), il écrit à la page 313.

Nous sommes aujourd'hui au 1er de l'an 1798.

Il a donc encore 1 volume 1/2 à nous composer.

Au VIIIe volume, tout au commencement, à la page 17, rappelant une conversation avec le marquis d'Argens auquel

il promet de ne pas faire la même folie que J.-J. Rousseau publiant ses *Confessions*, il écrit :

Malgré cela, il y a *sept ans* que je ne fais pas autre chose.

En sept ans, il a donc rédigé sept de nos volumes, *un par an*.

Mais les preuves vont se préciser et s'affirmer encore davantage. Le volume est près de finir, il n'y a plus que 100 pages de texte. Or, à la page 341, il relate des faits à l'âge de 47 ans, y ajoutant cette réflexion :

Si telles étaient mes réflexions il y a 26 ans, figurez-vous ce que doivent être celles qui m'obsèdent aujourd'hui.

Or, $47 + 26 = 73$ ans.

C'est son âge quand il est mort au mois *d'août*.

On peut dire que cette page 341 a été écrite quelques mois avant sa mort. Cet accident l'a empêché d'aller plus loin. En bonne conscience, la raison est valable. Mais depuis le 1er janvier il nous a donné son volume annuel, le VIIIe.

Mais poussons notre raisonnement et nos preuves à l'extrême.

Les autres volumes ont 552 pages, 563 pages ; le dernier volume n'a que 443 pages. Cette année-là, il a produit un *petit* VIIIe volume qu'il a cessé de travailler au mois d'août (1).

Néanmoins, fidèle à son titre, qu'il n'oublie pas, voici la phrase qui termine le chapitre XIV, l'avant-dernier. Nous n'avons plus que 20 pages avant de finir :

Dix ans plus tard, il me fut utile, ainsi que mes lecteurs le verront, dans le tome suivant qui sera peut-être le dernier.

Nous sommes en 1774. Comment il aurait pu faire tenir 24 ans de sa vie en un seul volume, comment s'en serait-il tiré pour le récit d'une vie particulièrement difficile à conter? C'est ce qui reste un secret entre lui et la postérité, comme les moyens employés pour sortir de sa prison des *Plombs*.

DOCTEUR GUÈDE.

(1) Nous trouvons d'ailleurs, à la p. 15 du VIIIe volume, cette preuve indéniable de la paresse dont il se sentait envahi : « Je vieillis ou j'ai vieilli, je le sens. Peut-être dans un autre moment, quand le palais de Dux sera moins chargé de brouillards, quand mon esprit sera réveillé par quelque rayon d'un soleil vivifiant, peut-être, dis-je, confierai-je tout cela au papier ; aujourd'hui, je ne m'en sens pas le courage. »

GINA LAURA

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME PARTIE

VIII

Lorsque vous irez à Saint-Jean-de-Luz, ne négligez pas de aire connaissance avec mon ami Joaquin Serrano, le pêcheur. l habite, dans la rue Ithurralde, une masure qui participe 'une hutte de trappeur canadien et d'une taverne du Rastro, e bas quartier de Madrid. Vous distinguerez la bicoque à une reille qui la drape, en été, de verdure.

Joaquin Serrano fut, jadis, quelque chose comme fusilier à ord d'un navire de l'Armada dont les carènes balisent main- enant les parages de Santiago-de-Cuba. Au retour de la cam- agne, une histoire assez mystérieuse le fit naviguer jusqu'au onseil de guerre. Il en sortit acquitté, mais dégoûté de sa atrie. Son rengagement venait d'expirer... Un soir, il secoua ur Cadiz la glorieuse poussière de ses *zapateras*, puis il sauta ans un train, qui le déposa à Lisbonne — car il s'était trompé e ligne. Là, il s'aperçut des dangers que comportait pour ui un voyage par voie de terre, et il s'embarqua comme hauffeur sur un charbonnier en partance vers Saint-Sébas- en.

L'ancien matelot mit quinze jours à parcourir les trente ilomètres qui séparent cette cité de la nôtre. La saison, m'ex- liqua-t-il, était chaude et le vin bon marché.

Dès son arrivée à Saint-Jean, mon ami Serrano contrôla, ans doute, que ce pays est propice aux songes ordonnés. lla-t-il jusqu'à s'apercevoir que l'horizon s'y conforme aux ègles de la Renaissance : des montagnes bleues, des prairies isantes, un ciel pâle... Je ne le crois guère. Le fait est qu'il écida de jeter l'ancre.

L'important, pour lui, était de choisir un métier. Avant son

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 355 et 356.

incorporation, il avait tâté de tous ceux qui n'enrichissent pas leur homme, et le souvenir qu'il en gardait était misérable. Un de ses compatriotes, baigneur à l'établissement de Ciboure, voulut bien le conseiller. Ce fut, surtout, l'affaire des trois bouteilles de cidre qu'ils burent sous les tamaris de la guinguette. Le soleil se couchait. Joaquin, soudain frappé de la grâce, cessa de regarder la mer palpitante, et décréta qu'il serait pêcheur.

L'événement est de date presque récente, Saint-Jean compte des pêcheurs plus âgés, des pêcheurs qui connaissent mieux les fosses du large, mais aucun n'est capable, comme mon ami, d'augurer sur quels fonds les langoustes sont *rochées* et à quelle distance les bancs de sardines se promènent. Il faut le voir, par forte houle — le temps favorable — tenir ses lignes à thons ! Ustarroz et moi, son équipage d'occasion, avons beau souquer : les filins dérivent toujours ! Dans les grandes circonstances, Serrano me tutoie.

Il en est d'autres, où Joaquin se dépouille de son impassibilité coutumière. Je n'ai qu'à le surprendre dans sa bicoque, quand il vient de décrocher du mur sa guitare, et qu'il chante. Ces jours-là, l'Océan n'est bon qu'à balayer la digue de Socoa ; des paquets de mer éclaboussent sur la jetée les promeneurs, la pluie inonde les rues et les hôteliers s'attristent de l'équinoxe. Où irais-je ? Au casino? Merci d'une arche de Noé dont toutes les colombes seraient parties ! Chez Alonso ? Les automobilistes y sentent le chien mouillé... Alors, je cours acheter une bouteille d'anisette espagnole, et je me précipite chez Joaquin.

*

Aurais-je pu venir à bout de ce triste dimanche? Depuis l'aube, une infernale tempête ébranlait les murs de la villa. J'ai déjeuné seul — Raoul était à Guéthary. Je me suis un peu diverti à terrifier Daunine, que le tonnerre rend heureusement muette ; j'ai lu tous les faits-divers des journaux, enfin j'ai pensé à mon pêcheur.

Il achevait de manger son éternel *cocido*, dans une odeur d'huile, d'ail et de tabac, qui luttait, de la façon la plus nauséabonde, avec les émanations des paniers à langoustes et des filets encore humides. Pour comble, un congre éventré gisait au fond de la pièce.

Il vit ma grimace.

— Attendez ! attendez ! cria-t-il. J'ouvre la fenêtre...

D'un coup de pied, au passage, il envoya le congre dans la chambre voisine.

— Doucement ! Rien ne presse, lui dis-je.

Déjà, le plat, la miche et la gourde de vin avaient rejoint le poisson. Il s'affairait. Avec un vieux lambeau de vareuse, il époussetait la table, ses deux chaises, en répétant :

— Je ne suis qu'un *bourro* (1). J'aurais dû prévoir votre visite...

Une fiasque d'anisette fait, chez Joaquin, ces miracles...

Nous sommes assis. L'odeur est supportable et mon ami s'observe. Entendez que chaque fois qu'il a envie de cracher, il se retourne, il ouvre son armoire et y lance un jet de salive.

Je caresse la bouteille.

— Ecoute, Serrano. Tu vas juger combien elle représente de *coplas*, aujourd'hui : je l'ai payée quatre francs...

— *Santissima!* exclame-t-il. J'ai passé la nuit à guetter une accalmie pour partir aux sardines, je n'ai pas dormi une heure, et vous me demandez de chanter !

Je sais qu'il chantera tout à l'heure. Je n'insiste pas.

— Bonne, la pêche? ces jours-ci...

Il repose son verre.

— Guère. La barque était à Ciboure, chez le charpentier. Alors, je suis allé à la ligne, dans les rochers, comme vous, *señor*...

Un imperceptible sourire sculpte davantage ses rides précoces.

— Tu veux dire que tu as eu ma déveine.

Son sourire s'accentue.

— Pas absolument... pardonnez-moi ! J'ai rapporté quelques poissons dont j'ai tiré, chaque fois, autour de quarante sous. Mais celui que je n'ai pas ferré...

Il crache dans l'armoire.

— ... celui-là, vous me l'auriez payé cher!

— Un *bular*, Joaquin?

— Tenez! il ne m'a pas appris son nom... Je ne veux pas vous laisser chercher, vous ne trouveriez pas! Vendredi matin, figurez-vous, j'étais en train de pêcher à la pointe de cette

(1) Ane.

roche, la *Mule*, qui est à vingt minutes de Sainte-Barbe, lorsque j'entends l'eau clapoter sur ma droite. Je regarde... c'était une femme qui nageait, une femme, *carajo!* belle comme un jour de Pâques! Quand elle m'a vu, elle m'a demandé s'il y avait du sable de l'autre côté. Il y en a. Elle a abordé, et elle s'est couchée au soleil, après m'avoir crié qu'elle regrettait de me déranger.

Je vais quelquefois me baigner par là, pourtant je n'ai jamais fait semblable rencontre. Une Anglaise... Je présume... La comparaison de Joaquin est jolie, en tout cas.

— Voyons, Quinito, explique-moi comment elle était, cette femme...

— Elle avait déroulé ses cheveux. Ils traînaient, on aurait juré un ruisseau de miel! Elle était grande. Son costume était déchiré dans le dos et je voyais briller une petite chaîne autour de son cou. Elle s'amusait à se mettre du sable sur les jambes... Une autre femme arriva en courant, au sommet de la falaise. La dame lui cria : « Claire, gardez encore mon peignoir! »

Il prononce si péniblement le français que je crois avoir mal compris.

— Hein? elle a dit « Claire »?

— Je ne suis pas sourd, et le vent portait sur moi.

La femme de chambre de Gina Laura s'appelle Claire, donc la belle naïade n'était autre que la danseuse...

Faut-il questionner encore Serrano, faut-il que je sacrifie cette paix difficile d'un dimanche, que je cède à la trouble volupté de parler d'elle? Ma lettre lui est arrivée. Pendant toute la journée d'hier j'ai tergiversé avec ma fantaisie, j'ai hésité à expédier cette lettre hypocrite, si peu dans ma manière, mais je n'ai pas su résister jusqu'au bout. Maintenant, pour elle, en quoi suis-je différent des galantins jobards qui la mitraillent de déclarations, qui escomptent la bonne affaire d'une nuit ou le collage tapageur? Je pouvais bien me moquer de Raoul! Depuis hier, nous sommes deux à cambrioler les cœurs, nous sommes deux de plus dans la bande des gigolos qui *font* les plages. Pardon! tu as peut-être une excuse, tu l'aimes... Sous ton orgueil, sous ton ironie, sous ta ferblanterie miroitante, Jacques! tu sais bien qu'elle a déjà poussé une fois, la petite fleur bleue, et qu'elle a grandi, grandi, au

point d'attirer la foudre, comme un chêne! Quand donc déposeras-tu ton armure? Elle n'impressionne que les enfants de troupe. Tu es assez fort, dédaigne-la. Oui, elle est légère, jolie. Tu objectes, aussi, que des femmes t'aiment pour elles et d'autres, malgré... Ne cherches-tu qu'à être cruel! C'est démodé depuis Nietzsche, mon brave, et tous les lauriers de Settignano ont été coupés pour l'industrie de la pâte à papier! Quand donc seras-tu simple? Tu as beau te juger impitoya blement, la sincérité avec soi-même ne suffit pas...

Je n'y peux rien, vraiment rien — au contraire! Et si, d'aventure, il vous intéressait de m'affubler d'un sobriquet, je vous signalerais celui que nous avions donné, au Soudan, à ce bambara qui avait inventé une façon de défendre son jardin contre nos singes.

Ma méditation n'a pas impressionné Serrano. Il sirote son deuxième verre d'anisette.

— Tu la trouves assez sucrée, celle-là?

— Vous êtes trop bon, me répond-il en s'accoudant.

Le ciel s'est éclairci. Une lumière moins blafarde tombe du petit châssis vitré qui remplace un morceau de la toiture. Des reflets s'allument sur les humbles meubles de la case, sur les panses rouges des gargoulettes alignées par terre, sur les feuilles recroquevillées du rameau bénit qui ombrage le crucifix cloué contre la porte. Je vois, de profil, le visage aigu du pêcheur. Le hâle de son cou et de sa mâchoire a la patine du minuscule anneau d'or dont son oreille s'avantage; un bout de cigarette adhère à sa lèvre, qui garde un retroussis méprisant; ses cheveux le casquent jusqu'à la racine du nez, ce nez mince et busqué de l'ancêtre sarrazin... Je le trouve très beau, mon ami, très *chulo*. Cependant, il calfate déjà la quarantaine. Le bandeau de cheveux cache, m'a-t-il avoué, trois vilains plis de son front, et il a recours à sa ceinture pour maintenir son ventre à l'aplomb de sa poitrine.

Je gagerais que sa pensée vagabonde, aussi, du côté de Gina Laura...

— Paraissait-elle fatiguée, dis-moi?

J'ai deviné juste, ou l'esprit de Joaquin est aujourd'hui très délié.

Sa lèvre remonte un peu plus.

— Croyez-vous? fait-il sans me regarder. Elle s'est échappée de l'eau en riant et elle a d'abord poursuivi un crabe. Quelle femme, *señor!* Il faudrait courir...

Les mots ne sortaient pas au gré de son enthousiasme. Il continue, en espagnol :

— Oui! tu la chercherais, la fille qui aurait ses cuisses rondes, ses petits seins en colère contre le corsage, et ses dents qui brûlent les yeux! Je t'assure que je donnerais dix années de ma vie pour faire la *tortilla* avec elle...

Je fredonne la célèbre chanson de l'amoureux éconduit :

A donde evast con manton de Manila...

— Pas celui-là! Pas celui-là... s'écrie Serrano. Le *cantar* de Las Arriondas...

Il bondit vers sa guitare, la décroche, et revient s'asseoir.

J'attends. Muet, farouche, il s'éternise à contempler une clef de l'instrument. La scène a beau être identique, je n'ai aucune pensée goguenarde, comme dans le salon de Gina Laura, l'autre soir. J'attends, recueilli, la flambée de la brève *copla*, où l'amour et la mort jettent toujours leur cri.

Tout à coup, l'essor ivre d'un accord inharmonique, sauvage, qu'il brisa aussitôt... Un court silence, et des notes s'égouttèrent. Sur un rythme syncopé, certaines vibraient nettement et s'étouffaient, d'autres finissaient en cassure. Je me souvenais d'avoir entendu pareils préludes dans les cafés maures du Sud-Algérien.

D'un brusque mouvement, il recula sa chaise, puis il chanta :

— Longtemps encore, ô mon œillet flamboyant, refuseras-tu de te montrer à ta fenêtre ? — Es-tu donc le soleil, pour vouloir que je me tourne vers toi ? — Et si, las de ta cruauté, j'escaladais, pour t'étrangler, le mur de ta demeure ? — Je te laisserais baiser mon cou parfumé, afin de t'entendre gémir d'amour !

C'est terminé. Il a modulé le dernier vers avec l'accent andalou, qui donne un contour si voluptueux aux syllabes ; mais ses halètements, lorsqu'il jeta la menace, ses rauques intonations et le geste qu'il eut, m'obsèdent, m'effraient. Je me rappelle, soudain, qu'un matelot a déjà passé dans la vie de Gina Laura... A n'en pas douter, un autre aujourd'hui se présente : la coïncidence est singulière ! Une mauvaise fée

aurait-elle voué la petite Virginie à deux aventures tragiques avec des gens de mer? Le romanesque d'un tel destin serait exagéré...

L'anisette a diminué. Serrano s'agite. Il lisse sa mèche, il évase le col de son chandail, et il ne crache plus dans l'armoire.

J'en déduis qu'il n'a pas fini de chanter.

— Assez, Quinito! Je préfère que tu me montres comment tu noues le crin à tes hameçons.

— *Señor*, profère gravement Joaquin, sur le *Triunfo*, ce fils de poulpe! on ne travaillait pas, le dimanche. Ceux qui ne savaient pas toucher la guitare écoutaient les autres, et lorsque toutes les guitares étaient aux râteliers des hamacs, on s'occupait à jurer contre le service. Ici, même chose. Avec votre permission, je chanterai sinon...

— Chante! chante... *sereno del Diable!*

— Vous en avez rencontré beaucoup, de veilleurs de nuit, qui connaissent mes chansons?

Faites des mots à Serrano!

Il s'écrasa sur son instrument, et entonna :

Sa souplesse est celle de la branche qui ploie,
Son regard donne l'ivresse du vin.
Mon cœur est devenu son prisonnier.
Quand passe une belle fille,
Je me souviens d'elle et je souffre,
Plus que Jésus crucifié.
Celui-là seul connaît le bonheur,
Qui fait de la salive de Sa bouche
Sa boisson du matin et du soir!

Les cloches de l'église sonnaient pour les vêpres. Des orphéonistes traversaient la rue en jouant un pas redoublé, qui annonçait la partie de pelote.

Tant de musique... Est-ce parce que je pense tant à Papa Praline!

VIII

J'avais deviné que cette écriture était la sienne. Aucun parfum ne s'échappait de l'enveloppe blanche et de format raisonnable — aucun cachet symbolique, Hélène! ne me proposait son rébus, et le timbre était bien droit, et l'écriture nette.

Je n'attache pas un prix excessif aux apparences, mais la plastique d'une adresse de lettre me dit toujours beaucoup de choses. En cela, j'ai un prédécesseur. Lorsque Gengis-Khan reçut la missive dans laquelle Oueï-Shao-Ouang lui faisait part de son avènement à l'empire. les annales du temps racontent qu'il s'affecta de ce que l'adresse de l'épître était peu agréable à l'œil...

Au moment que je sortais, le facteur m'a remis mon courrier. Sauf cette lettre, j'ai tout confié à Daunine, qui rentrait du marché, et je suis allé lire à l'écart la réponse de Gina Laura. Déjà le réflexe, frère de l'instinctive prédilection que les assauts ont pour l'obscurité ! Déjà un symptôme !

Feuilletterez-vous un jour ces pages, mon amie? Vous qui me connaissez si bien, vous seule qui me connaissez, vous seule qui me pardonnez tout — fors d'aimer le cinéma — vous expliquerez-vous pourquoi j'ai lu sans joie cette lettre? La voici. Tachez de comprendre.

Les Myrtes,
ce dimanche.

Mais si, cher Monsieur, il y a un écrivain public à Saint-Jean ! Il était même chez moi, ce matin, et je le voyais assis au bonheur-du-jour (bien boiteux !) qui me sert de bureau. Vous me demandez son signalement ? Volontiers.

Quand il a frappé à ma porte, il avait un si vilain aspect que j'ai failli le chasser. Il portait sur l'épaule une sorte d'arc, et il était étrangement bossu.

— Mademoiselle, me déclara l'intrus, je suis avec M. Célestin le dernier écrivain public du monde. Entre nous, j'enfonce mon collègue, qui n'écrit que sous la dictée... Moi, j'improvise. Je m'appelle l'Amour, et je suis votre serviteur. Vous souriez de ma houppelande ? Hélas ! comme je ne dois plus me faire remarquer, je cherche à m'habiller comme tout le monde. N'ayez aucune crainte de mon arc ! Mes flèches sont épuisées... Je les ai décochées à tous ceux qui ont répandu le bruit que j'étais en faillite...

Qu'auriez-vous fait à ma place, cher Monsieur? J'avais à vous répondre et je me trouvais très embarrassée. La tentation était grande... J'ai abandonné à l'Amour mon bonheur du jour.

Un autographe de ce personnage est rare, n'est-ce pas? Je n'ai pu me résoudre à vous l'envoyer. Si vous avez du temps à perdre, venez demain soir, vers cinq heures, me rejoindre sur le glacis de

Socoa : nous lirons ensemble cette curieuse lettre. Nous n'aurons guère à bouger pour en éparpiller les morceaux dans la mer...

LAURE.

Draw, disent les boxeurs. Match nul. Le billet est troussé! L'art de tourner autour du compotier et d'avouer finement sa gourmandise, elle le connaît. Cependant, pourquoi s'est-elle crue obligée de faire aussi intervenir l'amour! Le mien baissait les yeux, en pauvre honteux, mais le sien a un air de vieux routier, qui me rend rêveur. Sa signature achève de me déconcerter. Si Cléo de Mérode m'écrivait et qu'elle signât : Clémence,— devrais-je croire que Cléo de Mérode serait prête à tous les sacrifices? Ne vous frappez pas, Hélène! Ni Laure ni la grandeur, vous le savez, ne me feraient oublier votre amour, ce chèvre-feuille qui m'est plus que toutes les illustres roses. Je vous entends d'ici. Vous m'adjurez de m'arrêter, de ne pas aller à ce rendez-vous. Votre conseil est désintéressé. Vous ne tremblez que pour moi, vous redoutez de me voir vous revenir encore une fois blessé, pantelant, mais non corrigé, comme don Quijote regagnait le logis de sa nièce. Je vous reviendrai, mon amie, et, c'est l'essentiel. Je vous raconterai encore une fois les détails de ma tentative, et vous aurez ce sourire un peu méprisant... qui est bien l'impôt sur le revenu! Mes aventures ne sont pasinutiles. Elles n'ont point que le résultat de me rendre précieuse la sécurité du bonheur discret dont je vous suis redevable; leurs rudes doigts (si j'ose dire) m'aident à démêler des écheveaux très embrouillés. Que cette indication vous suffise! Il est indécent de parler psychologie aux femmes. Si vous voulez vous instruire sur ma méthode, je vous renvoie au livre qu'un philosophe arabe a écrit vers 1460 et qui s'appelle : *les Expériences de Moktar Ebn Taïeb*. Vous le trouverez à la bibliothèque khédiviale du Caire.

Septembre nous dispense encore ses grâces, mais ce vent fureteur a dû traverser de lointains jardins déjà fripés par l'automne. Les groupes, sur la plage, sont clairsemés; les loueuses de chaises errent, mélancoliques. « Aux plaisirs! aux plaisirs! Mesdames... » J'ai reconnu la voix de Ramon. Il est couché dans le sable, les mains sous la nuque, et il jette

son appel machinal. Une petite fille songeuse fait virer le tourniquet de sa boîte.

Je regarde. Je cherche à distraire de leur but dangereux mes pensées qui essaiment.

*

— Quand monsieur Braine rentrera, Daunine, vous lui direz que je me promène du côté de Sainte-Barbe...

Il y a des chances pour que Raoul perde ma piste, tout à l'heure.

Pourquoi, diable! a-t-il pris l'habitude de se lancer à ma recherche, dès que je disparais! Avant-hier, il est venu me rattraper à Ascain; lundi, il est arrivé à Urrugne, où je goûtais chez les Solignac... Ce soir il serait capable de débouliner à Socoa! Maudite auto, qui lui permet d'explorer, dans un rien de temps, tous les endroits où il soupçonne ma présence...

Maintenant la question est de s'habiller, de nouer la sobre et noble cravate. Pas de chance! J'avais justement ma plus jolie, le jour de *Phidylé!* Impossible de la remettre...

Il est plaisant de penser que Gina Laura, à cette minute, combine sans doute sa toilette. J'en trouve mes préoccupations moins ridicules... Je la vois hésiter entre dix ou quinze chemisettes, six ou huit chapeaux, quatre ombrelles. Et comme parfum? Choisira-t-elle son mélange secret? Se contentera-t-elle, plutôt, de cet arôme de vétiver dont son linge est tout imprégné? Elle doit aussi se demander s'il faut aller à ce rendez-vous? Sa simplicité de sauvageonne... je la connais, cette histoire! J'ai heureusement pratiqué beaucoup d'Atalas qui auraient laissé Machiavel ébaubi.

— Daunine, où sont mes espadrilles?..

Un hippopotame, pris de *delirium tremens*, ébranlerait moins le plancher que Daunine accourant.

— Les espadrilles de Monsieur sèchent sur la fenêtre de la cuisine.

— Mais j'en ai d'autres, voyons! Et mes chaussettes... toutes mes chaussettes? Où avez-vous la tête... Seriez-vous amoureuse?

La bonne Daunine, accroupie sur un tiroir, me dit cette parole profonde :

— Si j'étais amoureuse, je commencerais par me comman-

der un travail qui me tiendrait un mois sans bouger de la villa.

IX

Nombre de beaux messieurs sortent ainsi des lunchs qui suivent les messes de mariage, mais, hélas ! je sors de chez le pâtissier et de chez le marchand de tabac. Mes poches sont bourrées de fruits confits, de rahat-loukoums et de cigarettes à bout doré. Dans quel état toutes ces délicatesses arriveront-elles à Socoa !

Je ne suis qu'au pont de Ciboure, et j'éprouve déjà les affres du contrebandier harassé. Une voiture... oui ! Les deux cochers que je viens d'aborder avec respect, sur la place, m'ont appris que le fort *ça n'est pas assez loin*. J'ai parlé du pourboire. « Combien ? » a fait le plus déluré... Je serais sans doute allé jusqu'à un franc, seulement mon humeur l'a emporté, et j'ai secoué les drôles.

Voici le petit golfe écaillé de soleil, où je me suis baigné si souvent, voici les tamaris de la guinguette où Serrano, un soir, s'est dédié aux eaux françaises et à leurs sardines... Gina Laura, faut-il que vous soyez jolie, pour que je ne bifurque point vers ces arbres, après avoir distribué mes friandises aux enfants du voisinage !

— Monsieur ? Hé ! monsieur... bonjour !

Qui m'appelle ? Je ne vois personne.

Un bruit de branches cassées, de pierres qui dégringolent, et le visage d'Ustarroz, mon co-équipier de la *Santa-Juana*, s'encadre dans un buisson.

— Toi ? D'où viens-tu par là ?

— De faire une journée au château d'Ihahutça. On désherbait les allées et on nettoyait un vivier... Même que je rapporte des tanches : un cadeau de la dame du patron...

Il saute sur la route.

— Tenez, je vous donne les deux plus belles.

Les Basques sont susceptibles. Si je refuse son cadeau, il sera vexé.

— Dépose-les chez moi, je vais au fort.

— C'est que je ne rentre pas à Saint-Jean...

Nous empaquetons les tanches dans des feuilles, puis je repars, ce ballot sous le bras.

J'approche. J'entends résonner les coups de marteaux sur les carènes des chantiers, et je pense, je ne sais pourquoi, à un cercueil que l'on clouerait, là-bas. Mon raid touche à sa fin. Dans un instant...

Qui donc, à propos des voyages, a écrit ce vers : *Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares*... En l'occurrence, plutôt que de continuer mon chemin, ferais-je pas mieux de m'asseoir parmi les menthes du talus, et d'attendre « *les épousailles du soleil et de la mer ?* »

Le bonheur ! Quand pourrai-je prononcer ce mot comme un autre mot, quand pourrai-je le prononcer sans avoir aux lèvres ce rictus que je hais, ce pli de gouaille adopté par tous les imbéciles, par tous les incapables? O vous que j'ai tant aimée, êtes-vous satisfaite de votre œuvre ? Merci, quand même, puisque la chose a son *avantage*.

C'est elle. Encore cent mètres, et j'aurai atteint cette crête de glacis, sur laquelle elle est étendue, insoucieuse du vent terrible, un coude dans l'herbe et la joue dans sa main. Elle se détache sur le ciel, si horizontale que je ne puis m'empêcher de faire une remarque peu charitable.

Je connais la place qu'elle a choisie. Autrefois, j'y ai fumé d'innombrables cigarettes en attendant une danseuse de fandango (justement !) qui habitait tour à tour Socoa et Biarritz, selon la fantaisie du gentilhomme espagnol dont elle appréciait le faste. De ce monticule, on voit les Pyrénées, le golfe, et les crabes qui déambulent sur les blocs cyclopéens de la digue. On aperçoit, aussi, Mademoiselle, le clocher de l'église d'Ascatin, ce village où il y a un cimetière...

J'arrive à pas de sylphe. Elle ne m'a point entendu.

Comment l'aborder ? L'essentiel est de la mettre à l'aise.

— Qui n'a pas son petit-vent-du-nord ?

D'une détente, elle s'est retournée.

— Dieu ! que j'ai eu peur !...

Dieu ! que ce chapeau lui va ! J'indiquerai cette forme à Hélène.

Sa main dégantée, je la garde un peu contre la mienne. Je suis grand, elle est couchée. Dans le léger effort qu'elle fait en allongeant le bras, ses seins menus remontent, et semblent me réclamer leur part de caresses.

— Vous permettez que je vous imite ? Je ne tiens pas de-bout...

Et je m'étends aussi.

Elle parle. Nous sommes près l'un de l'autre. Ce parfum... est-ce son haleine ou l'arôme des œillets sauvages que nous écrasons ? Par moment, le fracas des vagues couvre sa voix. Alors, elle se penche vers moi, et je ne m'intéresse qu'au losange de peau nacrée que sertit l'échancrure de son corsage.

— Vraiment, je ne vous attendais plus ! Cette chaleur, ce vent, votre paresse... tout vous retenait à Saint-Jean. Chut ! N'essayez pas de mentir... Avouez que vous n'êtes venu que par politesse. Ah ! j'oubliais... Nous avons à lire la lettre du petit écrivain ailé ! Vous êtes venu par curiosité... comme une femme, tenez ! Seriez-vous tellement impatient de savoir si le bonhomme fait des fautes d'orthographe? Monsieur Célestin... Que j'ai ri de cette idée de votre ami ! Mais on ne sait j amais, avec vous ! Je suis sûre que vous avez inventé l'histoire.. Dès mon retour à Paris, j'en aurai le cœur net. Je vais quelquefois me promener au Luxembourg, je passe par le pont Saint-Michel... vous pouvez croire que je chercherai le café où travaille monsieur Célestin. Gare à vous, si vous m'avez mystifiée !

Exagère-t-elle sa désinvolture? Ce verbiage, auquel elle ne m'a pas habitué, vient-il de son émotion? Elle a foncé sur l'obstacle... Mais on a dit de la bravoure qu'elle n'est, quelquefois, qu'une fuite en avant.

Elle est partie un peu vite. Elle doit le regretter. Le moment est venu d'appeler mes provisions à la rescousse.

Je fouille dans mes poches. Un sac, deux sacs... Je les pose sur ses genoux, avec le cadeau d'Ustarro.

— Voici des fruits confits, des feuilles et des tanches,
Et puis voici mon cœur...

Son visage s'illumine.

— Des raisins glacés ! Et des loukoums... moi qui les adore !

Elle s'affaire à chercher les plus gros muscats, les pâtes les plus poudrées de sucre.

La bouche trop occupée, maintenant, elle ne peut que ronronner de plaisir.

— Pour voir... dites « je vous aime? »

Le ronronnement s'accentue, et s'achève en petite plainte langoureuse. A moi de deviner si c'est la phrase, qui fond délicieusement sur sa langue, ou le muscat.

Mais ces deux poissons, dans leur gaîne de verdure, deviennent encombrants. Larguez! J'abandonne le colis à la pente. Une vague le happe.

— Que faites-vous? s'écrie-t-elle.

— De la salubrité. Vous ne sentiez pas l'odeur de vase qui s'échappait de ces feuilles de sureau?

Inquiète, elle se penche pour flairer sa jupe.

— Je ne sens rien. Alors il y avait des tanches, là-dedans, de vraies tanches?

— Ne chèrchez pas à comprendre. Donnez-moi plutôt vos doigts, le bébé! que je les essuie...

Elle rit, en me confiant sa main.

— Vite, M'sieu!

J'aî un mouchoir digne de la besogne.

Ses ongles... on dirait cinq petits ciels roses où monterait une lune d'argent.

— A quoi pensez-vous? questionne-t-elle, durant que je frotte avec conscience.

— Je pense à tous les cœurs qu'ils ont griffés, à toutes les proies qu'ils ont traînées...

— Et encore?

— Votre bouche... A présent, c'est son tour.

Très amusée, elle se rapproche et me tend ses lèvres.

D'un bras, j'enlace sa taille. Je lève le mouchoir, elle ferme les paupières... Mon baiser a déjà essuyé sa bouche sucrée.

Elle sursaute.

— Oh! ce n'est pas de jeu!

— Voulez-vous un gage?

— Pour que vous recommenciez...

Elle a pâli. Le cerne bleuâtre de ses yeux prend soudain une teinte plus foncée. Sa gorge est trépidante.

— Excusez le monomane, Mademoiselle et chère voisine! Je vous assure qu'il tentera de se guérir...

Je suis du mauvais côté. Elle n'a qu'à tourner un peu la

tête, et l'aile de son chapeau me cache entièrement son visage.

Elle vient d'avoir recours à cet écran.

Pendant un quart de minute, elle se tait. Du bout de son ombrelle, elle déracine un pied de thym.

Devant nous, à quelques mètres, une vieille ramasse du linge qui séchait sur l'herbe, maintenu par des pierres.

Le vent tombe. La mer se calme. Une longue barque à quatre rameur, noir scolopendre, double la pointe de la digue.

La touffe de thym s'est éparpillée. Laure — je ne l'appellerai plus désormais que Laure — se dissimule davantage derrière son chapeau.

— Ecoutez. Ecoutez-moi bien, dit-elle, en essayant d'assurer sa voix. Surtout, je vous le demande, ne vous moquez pas de moi... Cela vous serait trop facile.

Elle s'attaque à une caravane de fourmis, cette fois, et continue, si bas que je l'entends à peine :

— Pouvez-vous m'aimer? Pouvez-vous m'appartenir?

Dans une contraction de tout son corps, elle ajoute :

— Vous seriez le premier...

La modeste victoire! mon étonnement est relatif.

Sans penser à l'interprétation fâcheuse qu'elle peut en faire, je répète sa phrase.

— Oui! dit-elle, véhémente. Vous seriez le premier, le premier!...

Elle me regarde.

— Je n'ai aimé personne... Le croyez-vous? Personne n'a eu mes lèvres, que vous... Je me suis gardée, jusqu'ici, je me suis gardée, toute, pour celui que j'aimerai. Je ne l'avais pas encore rencontré... Oh! ne souriez pas! Il me serait impossible de vous haïr. Dites que je suis folle, que je ne dois plus vous revoir, mais ne souriez pas... Tant pis, si je me trompe! Je vous aime... Si vous connaissiez ma fierté, vous n'oseriez pas sourire!

C'est que je n'en ai guère envie! Son odeur chaude me grise. Ses frissons et ses élans ont rebondi contre moi, m'ont ébranlé. La tête vide, le cœur vide, je me débats dans ce parfum accablant qu'elle distille.

Mon attitude ne l'humilie pas. Il y a des situations où le silence, loin d'être équivoque, traduit des pensées indicibles.

Elle cueille un œillet. Nous allons mieux.

— Alors... la petite fille aime tant que ça le monsieur? On l'aurait privée de dessert, si elle ne l'avait pas déjà mangé!

Son geste m'arrête.

— Il ne faut pas la punir. Elle est trop malheureuse, depuis sa promenade à Fontarabie, depuis les longues heures qu'elle a passées avec le monsieur, sous la vérandah de l'hôtel qui est près de la plage. Elle est trop malheureuse, la petite fille! Songez...

Je songe, en effet. Je me rappelle ces mots que Raoul m'a criés sur la terrasse du château : « Quelle aventure! quelle aventure... » Ces mots fatidiques!

— ... Car je me trouve ridicule. Je vous ai aimé tout d'un coup, sans réfléchir à cette absurdité... Nous étions seuls. Vous aviez fait éteindre les lampes... Pour la première fois, dans l'ombre, un inconnu me respectait, oubliait que l'on peut oser beaucoup avec une danseuse. L'ambiance émouvante, la mer, l'odeur des géraniums, les guitares de la fête... un autre aurait exploité ces complices, aurait fini par me parler d'une chambre... J'ai couru le monde, je n'ai pas rencontré que des hommes qui m'obsédaient de leur désir, j'ai des amis délicieux et divers... Aucun n'a ce que vous avez, ce que je ne définis pas! Etes-vous égoïste et comédien, ou sincère? Qu'importe! je vous aime... Me trouvez-vous assez courageuse?

Les fourmis en ont vu de dures!

J'ai déjà épuisé la série des suppositions. Elle sait que je ne suis pas riche : elle n'agit donc point par intérêt. Mon nom est presque ignoré, mon nom ne lui servirait guère. Je ne suis pas l'amant de sa meilleure amie... Reste sa franchise.

Le soleil a disparu. Elle enlève son chapeau et elle le jette dans l'herbe. Le visage pacifié, elle s'offre à la fraîcheur subite qui monte des brisants.

Un reflet de ciel dore sa nuque infléchie et les massives torsades de ses cheveux. Elle écoute, garrottée d'angoisse. Ses cils battent... Oh! la convaincre, sans la déchirer, que l'Amour n'est qu'un gâcheur, lui dire que nous pourrions laisser l'intrus à la salle d'attente durant notre excursion au pays éblouissant, lui dire... Lui dire que tu voudrais bien coucher avec elle jusqu'à son départ et que tu déplores, malgré le résultat, de l'avoir traitée comme une archiduchesse!

Là! Ça y est. J'ai réussi à la faire doucement basculer sur

mes genoux. Elle ne s'est pas trop raidie. Maintenant elle s'abandonne, elle se cale, et je suis le Samaritain qui berce la pécheresse affligée.

— Demandez la complainte de la terrible affaire! C'était une demoiselle qui aimait un jeune homme... C'était un jeune homme qui aimait une demoiselle...

J'éprouve les sensations lamentables de quelqu'un qui s'acharnerait à allumer un feu d'artifice mouillé.

Elle me glisse un regard sournois, et murmure :

— Il aimait aussi la demoiselle ?

— Pauvre de lui ! S'il l'aimait ?...

— Pourquoi le plaignez-vous ?

— Parce que je m'intéresse à son bonheur, parce que je sais combien les divertissements de ce genre lui ont été funestes. Je le connais comme moi-même... Nous nous disputons sans cesse. Je le morigène, je l'humilie...

— Moi, je veux le défendre.

— Il ne le mérite pas, et vous regretterez votre bon mouvement. C'est un dangereux personnage. Il vous témoignerait sa gratitude en vous jouant un vilain tour... en vous jurant, par exemple, qu'il vous aime. Il serait sincère, mais je vous préviens qu'il aime très facilement et qu'il oublie plus facilement encore. Ne l'aimez pas, vous vous rendrez un fameux service ! Je parie qu'il ne vous dit plus rien, déjà...

Je serais consterné !

— Hélas ! soupire-t-elle. Il me dit plus que jamais !

La prosopopée menace de s'éterniser. J'incrimine la nuit paresseuse à descendre et ma crainte de voir surgir le gardien du fort, qui m'empêchent d'entamer une péroraison décisive, nonobstant sa jupe étroite et son corsage fragile.

Sa tête s'est renversée. Les yeux clos, la voix radieuse, elle continue sa pensée :

— Je l'aimerais toujours... Il ferait de moi ce qu'il voudrait... Je saurais le garder !

— Non, vous ne l'aimeriez pas toujours, petite fille ! Vous le quitteriez. Tous les amants se quittent, par lassitude ou par déception, tous les amants retombent dans la vie, l'âme lasque et le cœur faisandé. Et c'est la note que les pèlerins passionnés ont à payer, tandis que les autres, ceux qui se sont

contentés de faire un calme voyage, ceux-là reviennent l'âme vibrante et le cœur parfumé.

— Presque joli, comme littérature... mais vous n'en croyez pas un mot!

Exactement. Ah! je me souviendrai de cette journée, la journée des dupes! Car je ne me puis me persuader qu'elle m'aime... Je ne donnerais pas deux sous de sa franchise, de son émotion. A moins qu'elle ne confonde amour avec désir et que son tempérament la porte à des exagérations redoutables.

Une trompe d'auto mugit sur la route de Socoa. Si Raoul avait l'excellente idée d'arriver...

Pour comble, voilà que mes jambes s'ankylosent ! Notre position n'est pas fausse qu'au figuré.

S'est-elle endormie ? L'esprit ailleurs, je contemple le réseau de veinules bleues qui strie ses paupières.

— Eveillez-vous, Shéhérazade ! et commencez une belle histoire. Vous rêviez ?

Elle articule faiblement :

— Songes... mensonges. Je rêvais que j'étais heureuse.

D'un brusque élan, elle s'évade de mes bras, en éclatant de rire :

— Mais je le suis, heureuse ! Je m'amusais... Il faut bien s'amuser un peu, dites ? Fini. On va fumer une cigarette... Le monsieur oubliera-t-il que la petite fille a voulu le charrier?

Plus que sa gaieté tragique, son argot m'a glacé.

Comme ivre, elle marche, au hasard. Elle bute lourdement contre une pierre.

— Le dernier perché en est ! crie-t-elle.

A pieds joints, elle saute sur l'énorme galet qu'elle a heurté, et elle me lance :

— Je compte jusqu'à cinq... Si, à cinq, vous n'êtes pas perché, j'ai gagné les loukoums qui restent. Débrouillez-vous !

La mort dans l'âme, je cours me jucher sur un vieux chaudron que j'aperçois dans l'herbe.

Elle applaudit.

— J'ai perdu... Vous pourrez emporter les loukoums!

Elle alla regarder un pêcheur qui posait des cordeaux le long de la jetée. Quand elle revint s'asseoir, l'ombre clémente s'était épaissie.

Depuis dix minutes, je bavarde, je bavarde... Comme un

vieux retraité, je lui raconte mes campagnes. J'ai déjà exalté la désolation de Tombouctou, la magie du désert et la beauté des Touareg.

Silencieuse, elle travaille à redresser l'aile de son chapeau.

Ma constance est aussi vaste que l'Afrique, et j'empoigne à présent le Tchad.

— A Zinder, un soir...

Je m'arrête. Je me fais pitié.

— Un soir... continue-t-elle, ironique.

Ah ! elle ne m'est pas reconnaissante...

— A Zinder, figurez-vous, chère amie, toutes les négresses sont blondes. C'est là que le célèbre explorateur Ernest Dufour a failli être tué et mangé par une jeune fille qui ressemblait à un dessin de Beardsley.

Elle se lève et décide :

— Nous partons, voulez-vous ?

Je ne me soucie pas d'arpenter avec elle, dans ces conditions, la route de Socoa à Saint-Jean. Nous allons rentrer, et en vitesse, s'il plaît aux mécaniciens du garage Claverie. Le téléphone du sémaphore est là pour quelque chose...

X

Raoul, le fatal Raoul, qui était accoudé sur le balcon de sa chambre, nous a vus descendre d'auto.

— Félicitations, vieux ! Tu mets tous les gaz, maintenant ? On ne parle plus de départ, je suppose...

Jusqu'à Daunine ! Nous la croisons dans le corridor, et elle me sourit en hochant la tête.

— A part ça, rien de neuf, Raoul ?

— Rien. J'ai emmené Jessy chez un antiquaire de Biarritz. Elle a marchandé un Greco fabriqué à Montmartre, et un tapis de prière issu du même arrondissement, de la Place Clichy... que nous avons quand même acheté.

L'euphémisme est délicieux.

— Tu trouveras une lettre dans ta chambre, m'annonce-t-il. Lis-la vite... Daunine va servir.

Une lettre d'Hélène. L'arc-en-ciel après la pluie !

Cher Jacques.

Je suis d'une humeur massacrante. J'ai perdu aujourd'hui deux parties de tennis et une belle occasion de me taire. Il s'agissait de

vous. Madame d'Hartennes, vous savez... cette grosse dondon dont (aïe !) le mari a le don (encore ?) des gaffes, venait de me demander de vos nouvelles, et son époux avait jugé malin d'ajouter : « Oui, comment va Gerberoy ? Il vous écrit ? » Charles s'était mis à tousser. Hier, justement, il avait rempli les airs d'une foule d'imprécations, au sujet de vos cartes postales ! J'ai rabroué le magot, et tout le monde s'est regardé. Résultat : une autre scène avant dîner.

Qu'il fait triste ici, sans vous, frère Jacques ! Vous êtes souvent haïssable, mais vous ne jouez pas au bridge... Pendant que les salsifis du lieu contrent à pique et se chamaillent, vous me tiendriez compagnie, nous irions nous disputer sous les ombrages *séculaires* du parc, et je ne serais pas obligée d'entendre mon beau-père me commenter le dernier billet de Junius et les fluctuations des valeurs turques, je ne serais pas obligée de penser à vous pour ne pas m'endormir. On joue au bridge tous les jours, les gazettes arrivent tous les jours, mon beau-père aussi. C'est vous dire que je pense à vous bien régulièrement entre cinq et sept, notre heure de Paris, ô ravisseur d'Hélène ! Vous mettrez l'accent circonflexe...

Vous baignez-vous beaucoup, mangez-vous force thons, faites-vous toujours prendre à Madame votre tante, qui est myope, la drague du port pour le yacht du roi d'Espagne ? Ce sont là plaisirs innocents, que je vous envie de toute mon âme neurasthénique.

Et le reste ? Vous ne me parlez jamais du reste, qui doit être représenté, j'imagine, par une Bordelaise très empanachée.. Est-elle douce comme la grenadine ou fougueuse comme un Impromptu de Chopin ? Attention, Jacquot, attention aux traîtres appas des reginglettes qui capturent les volages volatiles ! Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre...

Saurez-vous retrouver notre logis ? J'espère qu'oui. Couic ! bonsoir. Un baiser colombin...

HÉLÈNE.

Cette lettre et les tomates de Daunine m'ont réconcilié avec la vie. Je ne fronce plus les sourcils, lorsque le feu tournant de Socoa darde son rayon sur la flaque de mer qui s'encadre dans la fenêtre. Raoul, lyrique et congestionné, célèbre l'heureux caractère de Mrs. Hobson, sa gaieté, et son impayable syntaxe. Le vin est frais ; la nappe fleure de foin coupé ; les moustiques, nos tziganes habituels, font le lundi ou sévissent ailleurs ; ce soir, *toro de fuego* et réjouissances populaires... j'aurais mauvaise grâce à ne pas écouter Raoul avec plaisir.

— Elle m'a promis de suivre les d'Aigurande, qui doivent

nous rejoindre vers neuf heures. Crois-tu qu'elle ne changera pas d'avis ?

— Je l'espère.

— Crois-tu que je pourrai lui dire bientôt que je l'aime, que je l'aime furieusement et que j'ai assez de ce flirt ?

— Inutile. Une femme, a écrit Ninon de Lenclos, se persuade mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. Et Aristote...

— Plaisante... Je voudrais te voir à ma place !

— Je me suis vu, cet après-midi. Ça suffit.

Il donne du poing sur la table.

— Pas possible ! Tu as pris la douche ?

Ma modestie répugne à le détromper. Outre que je ne suis pas très fixé moi-même...

La nouvelle municipalité a fait des prodiges pour l'illumination de la place Louis XIV. Comme nous l'a crié Gorostidi, mon coiffeur, qui fumait une pipe devant sa porte, il est à prévoir que les centimes additionnels pleuvront, cette année, sur l'habitant.

Un nuage de poussière emmaillotte d'ouate translucide les lanternes vénitiennes du kiosque de la musique et opalise l'éclat des girandoles qui décorent les fenêtres de l'Hôtel de Ville. Dans les platanes, ce ne sont que festons de lumière et astragales de papier.

Nous n'avons pas le temps d'admirer ces splendeurs : trop de jolies filles nous bousculent.

La fête a commencé. Les cris de joie, les cris de dispute, toute la gamme des cris, les cocoricos nasillards des sifflets en baudruche, le crépitement des crécelles, les appels des vendeurs de sucres d'orge, les clameurs de la marmaille lâchée, couvrent les premières mesures de l'allegro militaire que vient d'entamer la fanfare. Mais le tumulte diminue, et une ruée se produit vers les endroits dégarnis d'arbres, où des couples dansent déjà la polka.

Dieux puissants ! c'est lui... Pourvu qu'il ne se jette pas dans mes bras ! Raoul mourrait de confusion...

Entouré de cinquante curieux, Serrano, copieusement ivre, exécute une frénétique *jota*. Il est nu-tête, et sa veste n'a plus qu'une manche. Dans quelle bagarre est restée l'autre ?

— *Anda!* Olé ! olé! Quinito !

Gonzalez, Ugarte et Seguro, les trois marchands d'oublies, se sont faufilés au premier rang et claquent des paumes en cadence.

Il tourbillonne, il bondit, il s'effondre et s'élance de nouveau.

— *Saltavit et...* la cuite, risque détestablement Raoul. Regarde derrière toi ! continue-t-il.

Je pivote.

— Saint-Jean-de-Luz est petit... remarque Gina Laura, souriante.

Elle nous présente au personnage qui porte son manteau, un beau gaillard rasé et monoclé, dont les traits ne me sont pas inconnus.

— Monsieur Coral, dit-elle. Peintre et navigateur...

Poignée de mains, brefs propos sur la température, la foule et l'incomparable agilité de Joaquin, et je pars avec Raoul, qui me signalait l'arrivée de Mrs. Hobson, d'un coude convulsif.

Jessy, enthousiaste, parle une langue affolante.

— Voyez le renversement, *dear !* Chez nous, à l'Amérique, le *mob* marche toujours la danse sous la maison. *Nobody* saute dehors, rien que la *lighterman* et la demoiselle sans propreté...

Le bruit est tel que Raoul a entendu « Whitman ».

— Les plus grands poètes, s'écrie-t-il, ont quelquefois des instincts ignobles. Pourtant, je n'aurais jamais cru que celui-là...

— Tu as mal compris. Il s'agit d'Alcanter de Brahm.

Je les laisse se dépêtrer du quiproquo.

D'Aigurande et sa femme sont maussades, malgré la bonne volonté que j'apporte à les intéresser au pittoresque du spectacle. En somme, je ne suis pas chargé de les distraire... Ils me chercheront.

Faut-il ?

Si Laure demeure introuvable, Serrano, lui, est partout. Maintenant, il gesticule devant la baraque du tir qui est installée près du pont entre un cinématographe et un manège de

bicyclettes. Sans aucun doute, il ira terminer la nuit au violon.

Je l'emmène.

— Veux-tu savoir ce que pense de toi la dame de la Mule, la belle dame dont nous parlions, hier ?

— Aie ! *mi madre*, gémit-il. Elle m'a vu, ce soir ?

— Elle t'a vu et je lui ai entendu dire : « Quel est ce sauvage ? » Comme elle se promène encore par ici, je te conseille de rester tranquille, autrement je lui apprends que ce sauvage est Serrano, Joaquin Serrano, médaillé de Cuba.

J'ai touché la corde sensible. La larme à l'œil, il arrache de sa ceinture un innommable mouchoir, et il s'époussette en balbutiant :

—Oui la médaille du Mérite...trois blessures...une à Manzanillo, deux à Cavite ! Ce n'est pas à cause de la décoration, que je vais rentrer... c'est pour la dame, pour qu'elle n'ait pas le dégoût, quand elle me reverra. Vous ne lui direz rien, promettez-le !

— A la condition que tu seras couché dans cinq minutes...

Il s'éloigne, mais il revient m'expliquer qu'il a eu, jadis, un prix de tir au canon et qu'il voudrait faire avec moi un match à la carabine.

J'ai toutes les peines du monde à le persuader que les fusils de la baraque ne portent pas juste, ce soir.

XI

La Mélusine.

Malheureusement pour vous, je ne vous écris pas d'une escale. Rassurez-vous, cependant. Mon départ est proche. Deux fois, aujourd'hui, à quelques heures d'intervalle, vous m'avez trop fait comprendre que je me suis trompée, que je n'ai rien à attendre de vous. Oh ! je ne vous en veux pas ! Je vous remercie, au contraire, de la peine que vous vous êtes donnée pour amortir ma chute.

Il est minuit. Je vous écris du yacht. Nous sommes venus chercher ici un peu d'air et de calme, après cette fête où je ne suis allée que dans l'espoir de vous rencontrer, de passer un instant avec vous. Ma joie n'a pas duré longtemps ! Vous étiez impatient de vous échapper, de me signifier votre indifférence, peut-être votre ressentiment.

Je vous ai tout dit. Je n'ai plus que le courage de vous demander de m'accompagner demain à Biarritz. Une course urgente... Je

prendrai le train de trois heures. Coral sera là. Ainsi vous n'aurez même pas à me parler.

LAURE.

— *La nuit commençait, lorsque le vicomte, armé d'un kriss de sa panoplie, ouvrit la porte du salon. Le gorille était assis dans un fauteuil, occupé à déchiqueter un coussin. Sur le tapis, le cadavre de sa victime respirait faiblement. Les traces de la lutte...*

— De grâce, Raoul! Ce feuilleton est admirable, mais je lis une lettre très importante. Achève ton thé, et laisse-moi.

— Une lettre d'amour... d'affaires?

Bleu et rouge, le guidon de la *Mélusine* se détache sur l'enveloppe qui est tombée de mon lit.

— D'affaires. Coral me soumet un cas de droit maritime, prévu par l'article 628, lequel traite des attributions des capitaines de port. J'ai besoin de refléchir.

— Montre ça ?

— Impossible. Secret professionnel...

— Et de polichinelle...

Il plie *l'Indépendant des Pyrénées*, et il regagne sa chambre.

La mienne, ce matin, est fraîche à souhait. Un rayon de soleil, qui filtre entre les persiennes, éclaire la gravure pendue à droite de la glace. Elle représente Œdipe et le Sphinx. Ingres *pinxit*. Je ne l'ai jamais tant contemplée. Est-ce parce que les seins du monstre ont le galbe des seins de Laure, est-ce parce que mon incertitude dépasse celle du fils de Jocaste ?

Le merle du sandalier d'en face siffle les premières mesures de la Valse Bleue ; sous mes fenêtres, des petites filles chantent un refrain de ronde ; les roses du rosier qui grimpe au balcon m'envoient leur odeur de bergamote... et je me remémore cet hymne du chœur, dans Œdipe à Colone : *Etranger, te voici dans l'une des plus douces contrées de la terre! Ici fleurissent chaque jour le narcisse aux belles grappes, antique couronne des nymphes, et le crocus vermeil. Ici de nombreux rossignols modulent leurs plaintes mélodieuses, cachés au fond des vallées, sous l'ombrage noirâtre du lierre. Les Muses ne dédaignent pas ce pays, non plus que Vénus, la déesse aux rênes d'or.*

Aux rênes d'or ! Fouettez, cochère ! puisque la promenade

vous tente à ce point, et comptez sur la prudence de votre cheval... de retour ! Il nous reste exactement quinze jours. Le beau voyage, en perspective, et comme nous rirons de cette lettre dramatique, ô demoiselle de comédie ! — Chez vous ou chez moi ? Chez vous, à cause des services que nous rendra le piano pendant les haltes horaires...

Mais le rayon de soleil qui réchauffait les jambes d'Œdipe caresse maintenant la photographie d'Hélène.

La fâcheuse idée qu'elle a eue, mon amie, de regarder l'appareil quand l'opérateur a ordonné : Ne bougez plus ! J'y gagne — et je ne l'ai pas volé — le blâme mortifiant de ses yeux.

Ne faites pas attention, Hélène... Je vous jure que je regrette déjà ce pitoyable petit accès. Mettons-le, voulez-vous? sur le compte de ma satisfaction bien légitime et aussi de mon embarras. M'aime-t-elle, ne m'aime-t-elle pas ? Comme disait l'autre, une certaine manie discutante s'est emparée de la jeunesse et l'enlève à l'amour...

Soupir.

Trêve d'ergotage et de raillerie déplacée ! Oui, j'irai à Biarritz. Entre deux gâteaux, chez Mirmont, je tâcherai de lui définir le malentendu.

Je reviens de la gare. Le train était parti !

XII

— Et pour vous, quoi? belle ténébreuse...

Enfoncée dans un grand fauteuil d'osier, Laure s'évente, distraite.

— M'est égal...

— Une mominette ? suggère Raoul.

— Offrez-lui *le Temps*, bougonne Coral, qui essuie son monocle.

— Garçon ! Occupez-vous de nous... Quatre portos.

La terrasse du casino de Saint-Sébastien fourmille de monde, et les autos continuent d'arriver. Bien nous en a pris de sortir du Concours Hippique avant la fin de l'épreuve ! La seule table libre qui reste est celle où un maître-d'hôtel empile des serviettes.

Toutes les dernières créations des Paquin et des Poiret, tous

les uniformes de l'armée espagnole. Rien à redire aux jaquettes et aux redingotes, rien, sinon qu'elles nous frôlent trop souvent.

Un mauve crépuscule veloute la baie. Le ciel est encore d'azur. Un nuage s'y allonge, pareil à une petite Laure en robe blanche, étendue sur un sofa de soie bleue. Curieuses du beau soir qui descend, les maisons de la Concha relèvent, comme des paupières, leurs stores bigarrés. Une merveilleuse gaieté bourdonne sous les arbres de cette Croisette hérissée d'aloès et de fontaines. Avec quel plaisir, si j'étais seul, j'abandonnerais ma chaise à l'étincelant capitaine-général qui se lamente, derrière nous, d'avoir pour siège un étroit « *escabel* » ! Je m'empresserais d'aller flâner dans la cohue où Figaro exulte...

Raoul pense à Mrs. Hobson, Coral fourbit la pomme de sa canne, et Laure se reproche peut-être sa mélancolie.

C'est le troisième après-midi que nous passons ensemble, depuis l'épisode du train. La journée s'achèvera-t-elle comme les deux autres, sans que je lui fasse la charité d'un mot tendre?

Dix fois, à la faveur de rapides tête-à-tête, j'ai été sur le point de lui dire : « Ne soyez plus triste! Je vous appartiens.» Et, dix fois, je me suis trouvé une ressemblance avec le personnage fameux et ridicule qui, dans le même cas, se contentait d'annoncer à ses admiratrices : « Madame est servie! » Que le métier de bourreau des cœurs est donc difficile, surtout quand on redoute d'être berné!

Raoul salue une somptueuse jeune femme, qu'escorte un roquentin en veston d'alpaga et chaussé de bottines à élastiques.

Il est stupéfait de mon étonnement.

— Tu ne reconnais pas Liane de Réalmont, Lili... la petite Lili du *Canadian Bar*, l'ancienne maîtresse de Chambert?

— Je ne me rappelle plus... Encore une, en attendant, qui prend la purée pour un homme...

— Tu tombes mal! Il a dans les cinq cent mille de rentes... C'est Brodier, le célèbre Brodier, des nitrates chiliens...

Laure va casser son éventail!

— Votre conversation est passionnante, savez-vous?

— Elle a fort bien parlé... chantonne Coral. Voyons, Ger-

eroy, vieux soldat d'Afrique, racontez-nous quelque chose, inon je demande des cartes.

L'occasion se présente de leur prouver que je préférerais tre ailleurs.

— Il y avait une fois dans la forêt de Brocéliande...

— Ou c'était, ça, la forêt de Brocéliande? demande Raoul.

— Sur l'emplacement actuel de Luna-Park. Il y avait, une ois, dans la forêt de Brocéliande, un brave homme d'enchanteur qui transformait en bois de réglisse tous les fagots que coupait un pauvre bûcheron. Une année que celui-ci faisait ses vingt-huit jours comme trompette dans le régiment des Chevaliers de la Table Ronde, un gendarme arrêta dans une clairière un individu qui lui expliqua par gestes qu'il était portugais et représentant d'une maison de Coral...

— C'est évidemment très drôle, constate Laure, mais je ne saisis pas...

— ... et représentant d'une maison de coco, dont les approvisionnements de réglisse s'épuisaient. L'enchanteur, qui assistait à la scène, crut de son devoir d'empêcher le portugais de râfler le trésor du bûcheron. Il le toucha de sa baguette, et le transforma en limace. L'été était torride. On n'avait encore recueilli qu'un millième de millimètre d'eau à l'observatoire d'Asnières. Le directeur de l'usine de coco se désolait, et la limace en bavait...

J'admire la solidité de l'éventail de notre compagne.

— Braine, dit-elle à Raoul, votre ami doit mourir de soif, lui aussi. Commandez donc une infusion d'ellébore.

— J'avoue... opine Coral.

— Nous sommes d'accord : mon histoire n'a aucun intérêt. J'en commence une autre... Il y avait, une fois, dans un village de Lorraine, une petite fille qui avait gagné un accordéon à une loterie de foire. C'était il y a très longtemps, à l'époque où un dromadaire montait la garde à la porte de la caverne d'Ali-Baba, à l'époque où les arracheurs de dents s'affublaient d'une cuirasse.

Laure, brusquement, repousse son fauteuil et déclare :

— On étouffe, ici! Marchons un peu...

Je ne sais ce qui m'a pris! J'ai cédé à la tentation d'être méchant, cruel, à un lâche besoin de lui faire payer mon indécision. Mais comment se douterait-elle que je connais son

douloureux passé? Il me reste l'espoir qu'elle n'a vu qu'une coïncidence... et qu'elle m'a déjà pardonné.

Nous arpentons la terrasse. Là-bas, sur l'esplanade, la « banda » municipale mitraille d'une musique barbare la foule tumultueuse.

Laure s'applique à écouter Raoul, qui s'est mis à nous raconter sa dernière partie de polo. Ce concours hippique me l'a rendu fou! On croirait entendre Mrs. Hobson.

— Le match fut disputé en sept périodes de huit minutes, après les courses de Deauville. Durant les deux premières périodes, le *team* des Tigers fit un *goal:* la troisième ne donna aucun résultat. Au cours de la quatrième, malgré une terrible atteinte qu'avait reçue mon canard, j'enlève deux *goals*, coup sur coup, par *tackhander*.

— Aperçu, au hasard, dans les tribunes : Mme Daunine Etcheverry, en linon brodé, chapeau noir avec aigrette blanche...

Il poursuit, imperturbable.

— A la cinquième reprise, je rate un changement de pied, la balle m'échappe et finit morte...

— Ni fleurs ni couronnes! achève Laure. Cora!... allo! Coral, espèce de grand débauché... au lieu de regarder ces femmes, courez donc vous emparer de cette table qui est près de la balustrade, et informez-vous si nous pourrons y dîner, tout à l'heure.

Elle se tourne vers moi.

— Monsieur Perrault accepte-t-il? Je lui permettrai, peut-être, de terminer son histoire du pauvre bûcheron...

— Ah! la mer... déclame Raoul pendant que nous attendons les liqueurs, — la mer ondulée comme Michette et traîtresse comme Jessy, la mer qui a balancé les caravelles de Cortez, le *Tutu-panpan* de Tartarin et le radeau de la Méduse! La mer, empire de la pacifique baleine et du belliqueux oursin! Tu as reflété tant d'étoiles que tu en conserves dans tes vagues une phosphorescence dorée... De Nausicaa d'Hypérie à Sarah Bernhardt de Belle-Isle, tu as caressé tant de baigneuses, ô mer, que tu en gardes un éternel frémissement! Ta voix, ton immense voix, me fait des récits magnifiques.

Quelques-uns sont salés, parbleu! d'autres sont émaillés de perles, mais la plupart me laissent ravi. Au gré de ta fantaisie, tu as sculpté les rivages. Quand nous n'étions encore que des infusoires nageant dans ton sein, quand M. Quinton, lui-même, n'était qu'un vulgaire madrépore, tu t'employais déjà, inlassable et ardente, à nous forer ces petits trous pas cher : Biarritz, Saint-Sébastien... tu songeais déjà aux ivresses que nous verseraient les nuits voluptueuses des stations balnéaires!

— Vous êtes donc poète? s'écrie Laure, qui pouffait de rire derrière l'abat-jour rose de la lampe.

— Non, réplique-t-il avec une grimace. Je suis arthritique... Du kummel, du curaçao, jolie Madame?

— Une goutte de kummel... Dites-moi, Braine? Cette Michette, la bien ondulée, où la cachez-vous?

Il allume un nouveau cigare.

— Ne m'en parlez pas! Dans un satané pays où le soleil passe son temps à manger des ombrelles, et l'humidité marine à défaire ce qu'a fait le coiffeur. Mais elle ne s'appelle pas que Michette... vous pourriez croire du vilain... elle s'appelle Marie-Louise, et son père a failli être officier supérieur.

Coral toucha son canotier.

— Je demande le portrait de Michette...

La conversation continue, aussi « passionnante ».

Raoul et Coral sont allés jouer. Laure, silencieuse, écoute le seigneur violoniste qui s'est éloigné de l'orchestre et qui circule entre les tables.

Il y a sur toute la terrasse, sur les corbeilles de sauges, sur les chapeaux des femmes, autour de mon front, comme des écharpes d'air qui flottent. Je fume, j'effeuille une anémone, je réfléchis.

Voici le moment, Jacques, de réciter ton couplet. Elle l'attend. Vois ses yeux noyés, sa pâleur, ses lèvres serrées et sa main fébrile! Ne t'épuise pas à chercher ce qu'il faut lui murmurer... Ainsi que les plaisanteries, hélas! les aveux les plus courts sont les meilleurs. Rapproche ton fauteuil du sien, et pars de ta formule. Elle en vaut une autre, mais soigne ta diction, car la jeune personne s'y connaît. Tu perds des minutes précieuses. Tes amis peuvent reparaître, alors il sera trop tard...

Le violoniste a terminé sa valse.
Laure se lève et dit.
— Venez-vous aux petits chevaux?

XIII

— N'entrez pas, Daunine! Glissez tout ça sous la porte, et que le tub soit prêt dans une demi-heure...

Elles attendront, les lettres, car je commence à peine mes exercices. Je n'en suis qu'à mon cinquième développé, et je dois arriver, ce matin, à trois cents. Puis il y aura dix minutes de *shadow-boxing*, dix de *tattoo*... (à vous, Jessy!)

L'air est pur et ma chambre est suffisamment large, mais mon extenseur n'a jamais été si bloqué! *Pour combattre la fatigue, indiquent les manuels, suivez vos mouvements dans une glace. étudiez le jeu de vos muscles.* C'est ce que je fais, avec le narcissisme de rigueur.

Trente-huit, trente-neuf... Changeons de place.

Tiens! l'écriture de Laure... Quarante... Maintenant, par exemple, elle abuse! La gloire de Claire-Françoise de Lespinasse l'empêcherait-elle de dormir?.. Quarante-et-un, quarante-deux... Je suis sûr qu'elle me gronde d'être resté deux jours sans la voir... Comme si je n'avais pas à travailler!... Quarante-trois... Patientez, Lolo! La saison n'est pas terminée et tout s'arrangera, je pense. Nous aurons la ressource de mettre les bouchées doubles.

Trois cents! Soufflons, un peu... Quelles sont les nouvelles de la crise franco-allemande, sommes-nous enfin décidés mater ces tudesques? que dit le journal...

Et une lettre de mon bottier! Je n'ai pas de chance, aujourd'hui. Il m'apprend, sans doute, que tout augmente et que mon argent serait le bienvenu.

... L'insipide feuille! Je me désabonnerai.

Ma résine... où est ma résine? Je n'ai pas envie de me casser une jambe, sur ce tapis, d'autant plus que j'ai l'intention de me dérouiller ferme...

Ombres de Fitzpatrick et de Stanley Ketchell, me souriez-vous du haut du paradis des consciencieux pugilistes? En tout cas, je suis moulu et ne me trouve pas le courage de lire ma correspondance avant le tub réparateur.

★

Monsieur,

Nous vous prions de vouloir bien excuser le retard que nous avons apporté à vous envoyer votre dernière commande. Un de nos employés avait égaré vos formes. Nous vous assurons qu'une telle négligence ne se reproduira plus.

Recevez, Monsieur, nos respectueuses salutations.

H. VARIN.

Je respire ! La lettre de Laura, maintenant. Les autres ne m'intéressent pas.

C'est encore moi, mais pour vous dire adieu. Il y avait, une fois, une petite fille qui avait gagné un accordéon à une fête de village... et sa vie en est restée brisée, si brisée qu'elle va en mourir, la petite fille.

C'était donc la chose qui nous séparait? Que vous avez été long à me l'avouer! Je ne m'explique pas comment vous savez ce que tout le monde ignore, je n'arrive pas non plus à comprendre pourquoi vous me faites un grief de *ça*. N'importe. Vous me repoussez et je pars. J'ai voulu passer mes dernières heures à Fontarabie, où je vous ai connu et où j'ai été si heureuse, le soir de notre baiser.

Je désire que mon corps repose dans le cimetière d'Aecain, non loin de la tombe de ma mère bien-aimée, Fanny Pagès. On trouvera mes autres volontés dans une enveloppe qui est sur la table de ma chambre, à Saint-Jean.

Adieu. Je n'aurai pas trop de toute cette nuit pour m'arracher de vous.

LAURE.

Mon appel!

Daunine, livide, accourut.

— Descendez ! Sonnez aux Myrtes... demandez si Mlle Gina Laura est absente... Dépêchez-vous ! descendez...

Penché sur la fenêtre, j'attends. Mon cœur va-t-il éclater? Ma main comprime ses battements qui retentissent jusque dans mes épaules. L'arête de la pierre s'incruste dans ma poitrine nue et je ne sens pas la douleur. Non, elle ne s'est pas tuée... une femme ne se tue pas pour moi... elle a voulu me faire peur...

— Quelle réponse, Daunine?

— Mademoiselle est absente depuis hier soir?

Je peux encore arriver à temps, l'arrêter, la sauver... Mais

Raoul est à Guéthary, Coral est à Saint-Sébastien avec son yacht, et l'auto du garage a été louée par un étranger! Aucun de mes amis n'a une auto, sans quoi j'irais supplier... on aurait pitié, on m'emmènerait. Que décider? Pas de loueur de bicyclettes! Les voituriers d'ici ont des chevaux déplorables... je mettrais deux heures pour atteindre Fontarabie... Je sais! Le petit vapeur, le *Denag-Bat!* Il doit être sous pression. C'est le moment où il va s'embosser près de la plage... je donnerai au pilote ce qu'il voudra, tout ce qu'il voudra.

Le *Denag-Bat* est dans le port. Une fumée noire s'échappe de sa cheminée. Deux hommes balaient le pont.

— Etchegoyen, Etchegoyen?

— C'est vous, Monsieur, qui m'appelez?

— Etchegoyen, cent francs pour aller de suite à Fontarabie... deux cents...

— Impossible. Je ne suis pas le patron, et nous avons le contrat avec la ville...

Là-bas, devant la maison de l'Infante, j'aperçois Serrano qui raccommode ses filets. La *Santa-Juana*... la forte brise d'est... Je m'élance.

— Un malheur... Joaquin! La dame de la Mule, la belle dame... elle est peut-être morte. Un accident, à Fontarabie... Il faut que nous partions dans ta barque. Je n'ai plus que ce moyen...

Il a laissé tomber sa navette. Son menton tremble.

— Vous ne vous moquez pas de moi, *señor* ?

— Je te dis qu'elle est peut-être morte... tu entends... morte! Je veux la voir, la ramener... Tu ne refuseras pas de me conduire, toi qui la connaissais!

Sans que l'idée nous vienne de prendre des ris, pour obvier à l'inclinaison de la *Santa-Juana*, nous cinglons maintenant vers le cap Figuier, et de grosses larmes roulent sur les joues de Serrano.

Enfin, les premières villas de la Magdalena! Nous touchons au but. Je regarde ma montre. Onze heures... Joaquin, muet jusqu'ici, étouffe un atroce juron.

— Aux rames! fait-il. La brise mollit, et la barre va être dure à cause de la marée.

Sous nos efforts, les avirons plient comme des lattes.

Nous sommes arrivés. Par où commencer nos recherches? Interroger ces carabiniers, ces pêcheurs? Je ne pourrais que leur demander s'ils ont vu une dame... et il y en a cent sur la plage!

Ah! qui sait... elle a sans doute choisi de se précipiter du haut de la terrasse du château...

— Attendez-moi! Attendez-moi!

Serrano escalade à son tour le môle, et se jette à ma poursuite.

... La place d'Armes est paisible. Des enfants sortent de l'école. Un vieillard étend du maïs au soleil... Je m'engouffre, quand même, dans la cour de l'édifice.

La marchande de cartes postales abandonne le bas qu'elle tricotait.

— De jolies vues de Fontarabie? Les coloriées, dix sous la douzaine...

Je lui désigne l'escalier.

— Une dame est-elle montée, ce matin?

— La gardienne n'ouvre qu'à deux heures, Monsieur.

On me renseignera bien au commissariat de police, pourtant!

D'un galop, nous dévalons la pente de la *calle* Mayor.

... Un scribe lève la tête et me répond :

— Je n'ai entendu parler de rien. Repassez tantôt.

Exténué, désespéré, je vais m'affaler sur un banc de l'Alameda.

Tout ce silence... tout cet inconnu... toute l'horreur de ce silence!

Mais je la trouverai, je la trouverai...

— Viens, Serrano! Une dernière tentative, et je paierai des gens pour fouiller la côte, le pays.

Nous repartons. A treize années en arrière, dans une limpide nuit de juillet, je vois courir Pagès et Fanny, épouvantés.

La rue Orgaz, la rue Zadillo, la Magdalena embrasée...

Il me semble que cette façade de l'hôtel des Cantabres recule à mesure que nous approchons!

La résonance du timbre électrique fit se retourner le garçon qui posait des carafes sur les tables de la vérandah.

— Seriez-vous le médecin qu'on est allé chercher à Hendaye? prononça l'homme, d'un trait.

Je vis tourbillonner les meubles du vestibule.

— Quel médecin!... Pour qui?... Pour une dame, n'est-ce pas? Où est-elle, où est-elle...

Une femme sortit du bureau.

— Je vous en prie, Monsieur... Nous avons assez d'ennui comme ça! Des clients nous quitteraient...

Elle m'entraîne dans son réduit, et là :

— Ecoutez... j'ai fait tout ce que j'ai pu! Elle avait pris, hier soir, la chambre 34... Elle n'a pas dîné... Ce matin, à neuf heures, elle a sonné... Elle se tordait sur le tapis, elle répétait : De l'eau... de l'eau! Nous sommes tous montés... Il y avait par terre un petit flacon avec l'étiquette : *Atropine*... Elle a eu la force de dire : « Je me suis trompée! » Et elle se tordait toujours, elle déchirait son corsage... J'ai essayé de lui faire boire du lait, mais ses dents étaient serrées et on ne pouvait pas la tenir. J'ai envoyé mon mari à Hendaye... le médecin n'est pas ici... Subitement, elle s'est relevée. Ses yeux étaient effrayants. Elle courait dans la chambre... elle répétait des phrases incompréhensibles, elle parlait d'un accordéon... et puis elle est tombée, raide...

FRANZ TOUSSAINT.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

IXe Lettre à l'Amazone.

Vous êtes de la race des conquérantes, vous, Amazone. Vous ne souffrez pas que les choses vous résistent, s'opposant à votre volonté de vaincre, et vous ne supportez pas que l'on vous aime malgré vous. Ou bien cela vous fait rire, ou bien cela vous irrite. Rien ne vous récrée comme un sot qui vous fait la cour et rien ne vous fâche comme l'être impudent qui croit encore à votre amour quand vous n'y croyez plus. Mais il y a de la tristesse au fond de ce plaisir aussi bien que de cette mauvaise humeur. Cela m'a touché, moi qui regarde les passions à travers les vitres, à peu près comme on regarde l'éclipse avec des verres fumés et une froideur astronomique. Mais vous me connaissez, ce n'est pas près de vous que je me vanterai d'un état sentimental qui se voudrait encore plus sûr de lui-même. Enfin, je sais que la volonté n'a joué dans ma vie qu'un rôle très modéré ; à la première rébellion des êtres, j'ai toujours envoyé promener tous les désirs et je me suis non pas découragé, mais désintéressé. Mon orgueil s'est toujours mis au-dessus de la révolte, que je trouve un peu plébéienne. Achille se retirait sous sa tente, je me retire dans la solitude de mon silence, où j'ai contre l'ennui, même contre les blessures, d'excellents baumes. Peut-être penserez-vous que c'est que je n'ai pas rencontré le grand ennemi, l'ennemi digne d'être vaincu. C'est possible. On ne sait jamais qui on a rencontré, et on n'est pas juge de la qualité de l'adversaire, quand on refuse le combat. Mais tout cela n'est que pour dire que, par moi-même, j'ignore tout du rôle de la volonté en amour. Cela a été pour moi un moyen de défense, jamais un moyen d'attaque, mais, comme la fortune, l'amour vient parfaitement vous chercher dans votre lit ou à la table de vos écritures. Il entre à travers les portes closes et les persiennes fermées, ainsi que les musiques et que les odeurs, je n'ai jamais eu besoin de la volonté active, c'est pour cela que je ne m'en suis jamais servi : comme dans les contes de fées, les palais sont sortis du sol, au moment que je les désirais, les palais ou les maisons de berger, mais pour le sage, c'est la même chose. Depuis que je vous connais, je sais enfin ce que c'est que la volonté en amour. Vous me l'avez dit, et je l'aurais appris, pour peu que je vous aie regardée vivre.

C'est notre plus grande querelle ou plutôt notre sujet le plus vif de conversation.

Vous êtes belle toujours, mais plus que jamais quand vous vous défendez contre la fatalité, que moi, d'un nom plus modeste, j'appelle le hasard. Vous voulez créer tout, de vos propres mains, autour de vous-même, et n'y permettre de fleurir qu'aux fleurs de votre élection. Choisir un être entre tous que l'on croit ou que l'on veut connaître, parce qu'il a montré, en d'autres domaines, qu'il en vaut la peine et aller à lui franchement et s'imposer à son cœur et faire que cet amour grandisse et vous enveloppe de l'ombre évoquée par vous-même, et cela sans coquetteries, sans petits moyens, sans stratégies à la Stendhal, n'est-ce pas une œuvre magique? Quelle confiance en soi cela suppose; et quelles forces sagement et lointainement mesurées! Ne pas se soucier de l'état présent de sa propre sensiblilité ni de la sensibilité de l'être que l'on attire à soi, parce qu'on a la certitude que tout se transformera selon le gré de la volonté, au moment que l'on a choisi, et réussir ainsi qu'on se l'était juré, c'est ce que je crois possible pour vous et impossible pour moi, mais c'est aussi ce que j'admire. Ma foi, si j'étais plus jeune, j'essaierais de me dresser selon votre méthode et, avec elle, de tenter quelque expérience. Mais que j'aurais à revenir de loin, moi qui me laisse si mal convaincre de la véracité des sentiments dont je puis être l'objet! Je trouve aussi naturel de résister à la sympathie que d'y céder, et je n'ai jamais été étonné qu'un être ne répondît à ma tendresse que par l'indifference ou, ce qui est pire, par la politesse. C'est que je respecte dans les autres êtres la liberté qui m'est plus chère que tout et que je me suis toujours fait un scrupule d'y attenter. Et comme je me comporte envers autrui, j'admets qu'autrui se comporte envers moi.

Pourtant la sympathie est une douce chose et je comprends que l'on tende sa volonté pour la conquérir. Heureux qui est aimé et plus encore celui qui aime avec ingénuité. Il ne raisonne pas, il aime; il ne se demande pas s'il y a des obstacles, il ne les recherche ni ne les évite, il aime. C'est à peine s'il est inquiet qu'on réponde à sa sympathie; il ne soupçonne pas qu'on puisse le repousser, il aime avec ingénuité. Il n'est pas donné à tout le monde d'être ingénu et il est possible que l'amour raisonné et volontaire apporte des bonheurs plus grands et plus sensibles à la conscience, des bonheurs plus orgueilleux enfin. Mais n'est-on pas porté, à force de se plaire en ces jeux de la volonté, à mépriser les pauvres amours qui sont venus humblement à vous et qui vous regardent comme des chiens aux yeux doux, et demandent une caresse et la permission de garder un instant la tête sur vos genoux? Avouez que c'est une grande tristesse d'être obligé de les repousser. C'est de cela que je voulais vous entretenir d'abord, mais les idées se pressent et s'enchevêtrent si rapide-

ment qu'on ne retrouve plus dans la foule celle dont on voulait esquisser les traits. J'ai toujours envie de prendre parti (même si c'était à mon détriment, je le ferais peut-être encore) pour les amours dédaignées. C'est que je me mets très bien, et sans nul effort d'imagination, à la place de l'être aimant qui se croit aimé et qui n'est que toléré. Quand je n'avais pas assez des souffrances réelles de la vie, je m'en créais d'imaginaires auxquelles je donnais cette forme-là. Mais le désir vain de la joie prend la place de ces imaginations mauvaises, à mesure que la vie s'avance et tend vers son néant nécessaire. La torture volontaire est peut-être un grand signe de force et de vitalité. Tant qu'on y trouve un bonheur profond, quoique stérile et passager, on n'a pas à désespérer de soi-même, on ne craint pas les attaques traîtresses de la réalité. Mais peu d'êtres, je pense, sont capables de se soumettre à un tel régime sentimental, pour fortifiant qu'il soit, et la plupart, faits seulement pour les rêves de douceur, se trouvent atterrés quand la joie où ils tendent naturellement fond sous leurs yeux comme neige au soleil. J'ai pitié d'eux, et vous aussi, cruelle Amazone, à moins qu'ils ne soient vraiment trop ridicules, si l'on peut dire qu'un sentiment soit jamais ridicule. Le ridicule vient de l'esprit, c'est pourquoi le cœur y échappe toujours, quand il est le cœur tout seul, sans prétentions littéraires. Le malheur est que les sentiments simples ne savent pas s'exprimer simplement. J'aime à considérer une femme indifférente au milieu des désirs qui veulent prendre des attitudes sentimentales, et qui répond avec une politesse froide ou souriante (cela dépend des natures) à ces désirs qui l'interrogent. Sourire ou froideur ne sont rien. Les yeux seuls parlent et ne parlent qu'aux yeux choisis, s'ils sont là. L'homme est toujours flatté et un peut attendre d'être celui dont on attend le bonheur. La femme qui aime ne se prête au jeu qu'à titre de comédienne et pour mieux garder l'intégrité de sa personne. Aussi le monde n'est nullement dangereux pour les amours qui commencent et c'est là que se voit bien la bêtise des hommes de toujours se laisser attirer par la femme qui vient d'accueillir un amant, au lieu de comprendre que, de tous les moments, c'est le plus mauvais qui soit pour eux. Il faut que l'amour soit égoïste, il faut qu'il soit méchant pour tout ce qui voudrait le détourner de soi-même ; c'est sa fatalité. Pourquoi serions-nous affligés de ce qui est fatal, de ce qui tient à l'essence même des choses ?

Et je n'ai à peu près rien dit de ce que je voulais dire. J'ai causé avec vous, voilà tout. Le plaisir que j'y ai pris sera mon excuse. Si je n'écrivais pas pour vous, est-ce que j'écrirais encore ?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean Sauclières : *Poèmes ;* Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Jeannine Vade : *Des paroles et du Silence;* E. Sansot et Cie, 3 fr. 50. — René Jouglet : *Les Roses sur la Vie;* Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Antonin Fraysse : *De l'Aube au Soir ;* Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Memento.

Sur dix des livres de poèmes que le critique est à tout instant mis en devoir de considérer, neuf émanent d'écrivains pour qui la poésie française semble s'être définitivement arrêtée à Hugo, à Lamartine ou à Musset. On conçoit que, dans ces conditions, la lecture d'un ouvrage dont l'auteur n'ignore visiblement pas Verlaine soit une fête pour le chroniqueur excédé. Même satisfaction lorsque le poète confesse Rimbaud ou Mallarmé. Rare plaisir lorsqu'une indiscrète épigraphe avoue Maeterlinck ou Jammes. Juste contentement lorsqu'une tournure rythmique ou le choix d'un sujet évoquent Verhaeren ou Whitman. Entre les imitateurs de Leconte de Lisle ou de Banville, l'imitateur de Claudel apparaît avec une face lumineuse, car l'astre qui l'éclaire est encore près de nous, est encore parmi nous.

Que si l'on me représente comme inutile ou inopportune cette attention accordée à des imitateurs qui ne sont, les uns ou les autres, que des imitateurs, je sourirai avant de répondre que les créateurs sont trop peu nombreux pour faire les frais d'une chronique bimensuelle et que tous les poètes veulent être jugés.

D'intransigeants protecteurs de la chose classique peuvent argumenter de l'excellence des modèles. — Est-il donc vrai que l'imitation du parfait Racine soit mieux séante que celle du peu sanctifié Baudelaire? — L'imitation véritable entraîne plus loin que la seule assimilation des métriques... Mais il est, avant tout, urgent de se traduire et, à cet égard, c'est peut-être aux maîtres contemporains qu'échoient, en dernier ressort, le devoir et le droit de nous introduire à la connaissance de nous-même.

§

Je ne peux pas reprocher à M. Jean Sauclières, qui publie des **Poèmes**, d'ignorer le labeur et les résultats des poètes de la période dite, si vaguement, symboliste. M. Jean Sauclières est précisément à cette période de l'évolution poétique où l'amour de Laforgue n'est pas un des moindres attraits de la jeunesse.

Les poètes qui imitent Hugo ne rougissent pas de se l'entendre dire ; ceux qui cèdent à l'influence de Corbière ou de Laforgue, par exemple, préfèrent, en général, faire comme s'ils n'en savaient rien. C'est une curieuse question de distance, de proportions et de susceptibilité. A bien regarder, celui qui ne copie qu'Eschyle a facilement réputation d'originalité grande.

Que M. Jean Sauclières ne prenne pas en mauvaise part une re-

marque qui n'a rien d'un blâme. Laforgue est un grand maître de la sensibilité et son enseignement est de ceux qu'il faut assimiler précocement pour pouvoir s'en défaire de bonne heure.

Ces *Variations sur Carmen*, ce *Dimanche*, ces *Légendes du Nord* sont d'un homme qui « sent » assez vivement la littérature pour s'attaquer bientôt et avec profit à la vie même. Certaines pièces, comme *le Lit* ou *les Lumières*, évoquent trop le « sujet poétique » et sont traitées en conséquence, avec une habileté qui me choque.

Il y a souvent de la poésie vraie dans ces courts poèmes un peu négligés. — M. Jean Sauclières, qui écrit dans un vers libre peu sévère et assez riche en dessins mélodiques heureux, a le droit de travailler avec espoir. Si j'étais seul avec lui, je lui demanderais volontiers de ramasser un peu son style, de chercher plus de densité dans la forme, de choisir plus sévèrement (sans les choisir ailleurs) ses sujets de poèmes, etc... Mais ce serait à la condition qu'il ne découvre dans mes paroles qu'un sentiment affectueux, et rien de cette indiscrète insistance pédagogique qui aime écrire à l'encre rouge.

§

Je voudrais bien, à l'occasion du livre de Mme Jeannine Vade : **Des Paroles et du Silence**, parler un peu de la sincérité ; mais c'est une question bien vaste et sur laquelle il ne me faudra que trop souvent revenir.

Mme Jeanine Vade a cherché les thèmes de son ouvrage dans les mille événements de sa vie même. C'est une résolution excellente et fertile.

En général, ce sont surtout les hommes qui aiment à fourbir mille vers en l'honneur de Clovis, de Vercingétorix, d'Hercule ou de Cléopâtre.

Le livre de Mme Jeannine Vade est sincère et il est une preuve nombreuse et pathétique de l'insuffisance de la sincérité.

L'auteur d'un tel ouvrage se confesse. — Il y a là des mots, des larmes, des cris et des soupirs. Il me semble que les lecteurs qui connaissent le poète doivent trouver une saveur particulière à ces confidences passionnées. Cependant je ne suis pas ému et je pense que c'est parce que l'exaltation de ce livre ne s'élève pas jusqu'à la généralité, cette généralité qui fait vivre les œuvres dans le temps.

Qu'importe ! Une œuvre sincère garde un parfum net et fort et Mme Vade pourrait être assurée d'un public restreint, dévoué et pour ainsi dire intime, mais je lis beaucoup d'aveux tels que celui-ci :

> Petit poète ardent, frère des grands poètes,
> Tel, un bâtard royal, l'est des enfants royaux,
> Je vis dans l'ombre et dans l'attente des conquêtes
> Qui nivelleront mieux nos destins inégaux...

Et je me trouve fort intimidé...

§

M. René Jouglet publie un livre intitulé **les Roses sur la Vie**. Si je ne fais pas l'éloge de cet ouvrage, M. René Jouglet m'accusera peut-être d'incompétence et de partialité. Un tel soupçon exige une justification immédiate.

Le recueil de M. Jouglet commence par un poème intitulé : *la Vie*, dont voici les premiers vers :

Elle est la vie, elle est la joie, elle est l'éveil.
Elle est l'espoir de ceux qui vont vers le soleil
Et chantent pour gravir la cime...

A compter de ce début, le livre se déroule, pendant 250 pages bien remplies ; il se déroule sans défaillance et sans repos. Il y a, toutes les cinq lignes, ce qu'on est convenu d'appeler un *beau vers*. Des longs poèmes s'écroulent sur des fins retentissantes. L'exubérance panthéiste est périodiquement interrompue pour des hymnes à la Beauté. Des rimes opulentes se cherchent, se trouvent et s'accouplent :

La vie est bonne : elle a des remèdes aux maux.
La vie est belle : elle a de merveilleux émaux.

Si toutes les philosophies se trouvent condensées dans une page, c'est pour aboutir à cet hémistiche :

— Que cette fleur est belle.

En résumé, d'innombrables alexandrins se bousculent pour attester la vivacité et la fécondité du romantisme.

Eh bien, je dois avouer que je lis chaque semaine dix à douze ouvrages qui ont en commun les caractères suivants : Ils sont pourvus d'un titre largement lyrique ; ils débutent par un brillant vers ternaire ; ils comportent au moins deux cent cinquante pages bien remplies ; ils offrent un « beau vers » tous les cinq vers ; ils accumulent de longs poèmes à chutes retentissantes et amassent les alexandrins pour la plus grande gloire du toujours vivant romantisme.

Je ne songe pas à me plaindre de cette abondance de bien dont s'enorgueillit notre littérature. Mais je songe à tous ces poètes qui marchent, les yeux fixés sur leur œuvre seule, et qui seront peut-être surpris par la révélation statistique que je me fais un devoir de leur faire. Après tout, c'est encore de la critique.

§

M. Antonin Fraysse est l'auteur d'un volumineux recueil intitulé **De l'Aube au Soir**. En dépit de ce que je viens de dire du

romantisme contemporain, j'apprécie, chez ce poète demeuré romantique, une réelle discrétion, une tendresse éloquente et un souci de choisir entre les images :

... et j'écoute tomber au fond de ma détresse
Le silence élargi de mon cœur dévasté.
.....
Ton souvenir, au fond de ces bois où m'entraîne
Un retour attendri de mes pas dans nos pas
Vers l'ombre impondérable et la nuit souterraine
Est comme un corps aimé qu'on berce dans ses bras.

Dans une pièce intitulée *A mes Poètes*, M. Antonin Fraysse exprime un vœu fort noble :

Loin du large chemin qui conduit sur vos traces
Le stérile troupeau de vos imitateurs,
Je rêve d'un sentier solitaire...

Je souhaite de tout mon cœur que M. Antonin Fraysse découvre un tel sentier; mais il lui faudra se désimprégner de toute littérature et, en attendant, je dois dire que le présent volume n'est qu'une longue et préparatoire action de grâce à la poésie et aux poètes.

§

Memento. — J'aurais voulu parler plus longuement du livre de Mme Isabelle Kaiser, intitulé *le Jardin clos*, et de *la Chanson de mon Automne*, que publie Mme Camille Santerre ; ces deux ouvrages m'auraient donné l'occasion d'épiloguer sur cette « sincérité » dont je viens de dire quelques mots à propos du livre de Mme Jeannine Vade. — *Les Heures de France et d'Exil* sont des documents rimés que M. Abel Doysié note en marge de sa vie. — L'éditeur de M. Théodore Botrel nous adresse *les Alouettes ;* je n'ai que faire de cette poésie bretonne « en toc », mais je suis au désespoir de ne pouvoir reproduire *in extenso* l'étonnant *Prière d'insérer.*

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Binet-Valmer : *Le Plaisir,* Ollendorff, 3.5o.— Eugène Le Roy : *L'Ennemi de la mort,* Calmann-Lévy, 3.5o. — Edmond Haraucourt : *Dieudonat,* E. Flammarion, 3.5o. — Louise Fisquet : *Thérèse Dalbran,* B. Grasset, 3.5o.— Jehanne d'Orliac: *Le Jardin des autres,* J.Tallandier, 3.5o. — Mathilde Alanic : *Et l'amour dispose,* Plon,3.5o.— Paul Acker: *Les Deux cahiers,*Plon,3.5o.— Albert Juhellé : *L'Impossible hymen,* Fasquelle, 3.5o. — Henri Rabusson : *La Justice de l'Amour,* Calmann-Lévy, 3.5o. — Pierre Boyer : *Julia Candoli,* E. Flammarion,3.5o. — Georges de Lys : *Sur les têtes blondes,* E. Lethielleux, 3.5o. — Eugène Jung: *Vingt-cinq jours en vaquebot,* Hachette, 1.5o. — Pierre Gauthiez: *Contes sur Vélin,* Bloud, 3.5o.

Le Plaisir, par Binet-Valmer. Les hommes, de tout temps,ont montré plus de pudeur que les femmes sur le chapitre de l'amour. Je ne dis pas qu'en amour ils agissent plus chastement, mais quand

ils ont à exprimer leurs idées au sujet du cœur féminin, ils prennent certaines précautions et n'admettent pas l'avilissement complet de cet organe. Ils conservent des illusions ou tâchent d'en conserver et feraient peut-être bien d'essayer d'apprendre aux femmes à se respecter davantage, sinon moralement, au moins physiquement. L'auteur du *Plaisir* se donne la peine de nous expliquer en 300 pages la nuit psychologique d'une épouse dégoûtée moralement de son époux et qui, lui demeurant fidèle, se trouve coupable de lui céder de nouveau pour l'unique raison de la sensualité, raison dont le cœur ne doit jamais tenir compte. Il y a des hommes qu'il ne faut pas avoir pour mari. Catherine a voulu, malgré la défense de son père, s'unir légitimement à un noceur quelconque possédant du reste toutes les qualités de ses défauts. Il semble avoir pris aux filles ses roublardises naïves, au jeu ses bons ou mauvais coups de chance, à la grande vie ses allures de prince déguisé et ce n'est d'ailleurs qu'un bandit du meilleur monde capable, comme tous les bandits, d'obtenir les pires dénouements par la rapidité impulsive de ses décisions. Catherine eut le malheur de l'aimer et l'aime encore après lui avoir vu commettre le crime d'adultère sous ses yeux. Elle a la force de vivre séparée de lui tout en lui ayant donné les moyens de la tromper, mais elle lui reste fidèle, et sa vertu de six années consiste surtout dans la violence de son souvenir d'amour. L'ami qui revient un soir chez elle pour lui faire la triste commission dont on le charge, parce qu'on est aux abois ose à peine formuler son désir de réunion. Il sert une assez vilaine cause et peut-être le sent malgré le pacte amical qui le lie à ce personnage dangereux, surtout pour les honnêtes femmes. Dès son entrée dans la place, où il arrive juste au bon moment, le mari coupable la force à capituler ; mais il n'a pas compté sur la vertu de sa femme ou plutôt sur la pudeur de cette seconde nature, lorsqu'elle a plié une créature aux plis serrés de l'habitude, lorsqu'elle a réussi à dompter à la fois et le sentiment et le geste, elle reprend son empire avec une telle force qu'elle submerge jusqu'aux cris de la passion, jusqu'aux inconsciences de la chair. Dès l'aube de cette seconde nuit nuptiale corrompue par toutes les complaisances des absolutions, Catherine éprouve le besoin irrésistible de se laver dans l'infini et de la mer et de la mort des souillures de cet amour trop permis. En réalité elle a trompé le mariage avec le mari, et cet amant, qu'elle rachète de ses deniers et de son sang, lui paraît d'autant plus indigne d'elle qu'il en est plus aimé. Ensuite, que pour la satisfaction des lecteurs aimant à voir un livre se terminer bien, on sauve la noyée, cela importe peu. La leçon de morale féminine n'en subsiste pas moins entière. Catherine sauvée devient aussi vulgaire que le sera infailliblement l'époux profitant de la situation acquise par des procédés d'aventurier en bonne fortune. Le malheur de ces excès au

plaisir mis en regard de la pure volupté de l'amour pour l'amour, c'est qu'ils ne durent jamais assez pour vous empêcher de retomber dans l'ignominie des calculs de la vie quotidienne. Les deux amants, au hasard d'une rencontre les réunissant à l'heure précise de leur consentement mutuel, ne seront plus que les époux s'étant mutuellement trompés sur la valeur d'une extase, d'une surprise des sens.

La curiosité littéraire de ce roman d'une nuit est de n'être justement que l'histoire d'une nuit dans la vie d'une femme. Dans un décor de printemps luxueux aux environs de Nice, le drame se passe au milieu des parfums et des oiseaux, parmi les privilégiés de la fortune ou de l'illusion du bonheur qu'elle procure. Rien n'y choque en dépit du sujet; le plaisir est anobli par l'expiation de la femme, expiation toute spontanée, presque involontaire, qui tend à prouver que le cœur défend son royaume contre l'empire de la volupté et a probablement ses raisons que... la chair ne connaît pas, mais la curiosité psychologique de l'œuvre est aussi d'avoir été conçue par un homme. Cela prouverait déjà beaucoup en faveur des hommes.

L'Ennemi de la mort, par Eugène Le Roy. L'auteur est mort en laissant le souvenir d'un caractère droit, d'une âme éprise de sincérité, d'un excellent écrivain peu soucieux de sa gloire, car il repoussa les honneurs dont on voulait le combler..., trop tard, comme toujours. « L'ennemi de la mort », ce pourrait être lui, l'effacement des corps ne signifiant rien en présence de la clarté des idées leur survivant. Eugène Le Roy, ayant vécu longtemps dans son pays, s'est pénétré de ses coutumes, de ses superstitions, de ses sauvageries et il en a tiré des descriptions saisissantes, un réalisme de bon aloi ne poussant pas aux exagérations pessimistes, mais n'épargnant pas non plus aux amateurs de vérités dites consolantes la fatalité de certaines conclusions. Son héros, un médecin protestant échoué dans une contrée arriérée du Périgord, s'efforce vers un absolu de loyauté que personne ne comprend, pas même ceux à qui le pauvre homme cherche à faire du bien. Détesté par des hobereaux qui l'ont dépouillé de ses droits de parents soit en refusant de s'unir à lui contre la mauvaise volonté paysanne, soit en ne lui pardonnant pas sa noblesse de cœur, il soutient courageusement l'attaque de tous les instincts qui l'environnent et en cherchant à dessécher les marais où pataugent ses ennemis, les nobles ou les paysans, il n'arrive même pas à dessécher la tendresse de son dévouement à la cause humanitaire. Successivement il perd sa petite fortune, sa propriété du Désert, où son père a vécu et où il est né, ses deux enfants, sa femme, puis il succombe après avoir lui-même creusé sa propre tombe. Il me paraît que l'esprit du Périgord est un mauvais esprit, si j'en juge par les *hobereaux* des frères Tharaud et ceux d'Eugène Le Roy. Ils ont, en effet, des habitudes de bons vivants qui cadrent mal avec l'ascétisme du méde-

cin plus homme du nord que du pays des truffes ; mais la nature, si belle en ces contrées demeurées un peu barbares, ferait facilement pardonner aux naturels leurs mauvais penchants. Est-ce que partout l'homme n'est pas l'ennemi de l'homme, sinon l'ennemi de la vie tout entière ?

Dieudonat, par Edmond Haraucourt. Dieudonat est l'enfant trop bien né qui est maudit par le Malin, toujours jaloux du bonheur possible des enfants sages. Dieudonat parcourt la terre, visite tous les genres d'humanités, suivi du don néfaste de réaliser tous ses vœux irrévocablement. Il fait de l'or, de la joie et de l'amour pour en arriver à une philosophie encore plus néfaste que le don qui l'a promu à une sorte de divinité. Il ne peut réellement augmenter ses qualités morales qu'en sacrifiant ses dignités physiques. Ayant compris l'inutilité de prodiguer les biens de ce monde à qui n'en sait pas faire un noble usage, il se prodigue lui-même, donne de sa personne, sacrifiant ses propres désirs à ceux des autres et il finit par se retrouver estropié, aveugle, sourd, demandant l'aumône à la porte d'une église. Le seul sacrifice qui lui reste à faire c'est d'offrir sa vie en échange de celle de son chien et encore son chien s'étant laissé mourir de faim sur sa tombe, le dernier renoncement ne lui servira qu'à constater la fidélité de cet ami sans âme en supposant que l'âme de Dieudonat puisse reconnaître son chien ! Cette satire de l'éternelle loi de l'égoïsme est un conte à s'éveiller debout pour les grandes personnes qui seraient tentées de rêver d'un meilleur devenir social. Il serait bon de le faire lire aux théoriciens humanitaires de l'heure présente, aux députés et aux gens chargés de pousser ferme le char de l'Etat. Maintenant, c'est là de l'esprit dépensé en pure perte, j'en ai peur. Le peuple n'aime pas les histoires où il sent des pointes qui le piquent et les conducteurs du peuple ont horreur des images dans lesquelles ils pourraient reconnaître l'enflure de leur bêtise. Alors ?... Ça représente peut-être une distraction de mandarin lettré !

Thérèse Dalbran, par Louise Fischet. Cette petite fille pleine d'imagination n'est point si folle. Elle brûle au feu de son cerveau, et en une fois, tous les mauvais sentiments, les exagérations d'une passion purement imaginaire. Qu'est-ce qu'une lettre écrite dans un moment d'exaltation et qu'on regrette avoir écrite ? Aussi peu de chose qu'une page de copie ou un mauvais rêve ! Elle ne doit pas être punie toute la vie pour s'être trompée d'adresse et, d'ailleurs, la lettre n'est jamais arrivée puisque la fiancée a pu (chose fort invraisemblable) la retirer de la boîte où elle fut jetée. La petite Thérèse élève les enfants, console les mamans, devient la providence de son frère. Elle sera, certainement, la joie de son mari, car elle est vraiment charmante.

Le Jardin des autres, par Jehanne d'Orliac. Les amis intimes sont toujours des calamités. Il paraît qu'on ne peut guère s'en passer dans la vie, pas plus qu'on ne se passe de confident au théâtre. Ce jeune homme travaille avec son camarade et naturellement celui qui a du talent finit par l'emporter sur l'autre. Il lui prend même sa femme, laquelle les trompe tous les deux avec un troisième. Fatigué d'avoir parcouru le jardin du voisin tout en y semant ses propres fleurs, le héros revient chez lui pour y moissonner dans l'ombre et le silence des philosophes sa propre récolte.

Et l'amour dispose, par Mathilde Alanic. Découvrir que son cousin est un homme de lettres célèbre est une agréable surprise pour une jeune cousine douée d'autant d'illusions que d'ambitions bien modernes. Elle étudie la médecine, puis se résigne à simplement guérir son grand homme d'une trop grande et inutile fidélité.

Les Deux cahiers, par Paul Acker. L'antagonisme de deux races de femmes, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, la mère et la fille. N'en déplaise à l'auteur... je leur préfère à toutes les deux celle de demain, car le résultat de la combinaison chimique de l'idée du devoir mitigé par la pratique du plus cruel égoïsme devra donner un résultat si monstrueux que je me fais une joie de ne plus être là pour l'étudier ! Cette jolie personne dont le cœur ne fonctionne que pour la gloire de soigner les blessés du Maroc me semble surtout bonne à doucher. N'étant pas obligée d'être à la merci du public pour gagner sa vie, toute femme ou fille qui s'y livre de gaîté de cœur est une cabotine, rien de plus. Notre époque est celle de cabotinage à outrance. Je me demande ce que vaudra la réaction de demain. La ligne ! On sacrifie tout à la ligne et la jeune Suzanne a sa ligne, c'est-à-dire que, n'ayant pas de hanche, ce qui est à la mode, elle met tout de même les poings dessus. Regardez plutôt les gravures de mode nous enseignant l'élégance, la ligne moderne.

L'Impossible hymen, par Albert Juhellé. Les cas exceptionnels, en littérature, ne servent pas à grand'chose, sinon à confirmer la règle. Pourquoi dépenser du talent, de l'esprit, et une foule de qualités ornant le meilleur fond, à nous montrer un père en face de sa fille fatalement amoureuse de lui et qu'il ne peut, non moins fatalement, épouser? Ça n'arrive jamais et parmi les choses qui n'arrivent jamais, c'est certainement celle qui ne peut servir à rien, même au point de vue de la curiosité fictive. Il y aurait peut-être l'inceste produit par la promiscuité des gens du peuple qui serait fertile en découvertes psychologiques. Mais ces cas, tout mondains, des suites d'une nuit de mardi gras n'entraînent, à mon humble avis, aucune complication sentimentale. L'homme et la femme qui ont obéi à une attirance physique ne sont pas très coupables, et plus tard, mon

Dieu, quand le père aurait épousé la fille sans le savoir, il ne serait pas un monstre pour cela. Donc, le sachant, il ne pouvait rien arriver de pire que la mort d'un préjugé... entre trois personnes, bien entendu.

La Justice de l'amour, par Henry Rabusson. Deux êtres se rencontrent ayant chacun le secret d'un crime sur la conscience. Ils finissent par se pardonner mutuellement, parce que ces crimes ne troublent pas leur conscience d'amoureux.

Julia Candoli, par Pierre Boyer. Une Mme Bovary plus innocente et qui meurt cependant punie d'avoir trop aimé un jeune ingrat. Scènes de la vie de province qui sont d'autant plus intéressantes qu'elles semblent avoir été vécues.

Sur les têtes blondes, par Georges de Lys. Une sympathique jeune fille disputant les enfants de son village breton aux instituteurs laïques. Elle s'éprend d'un jeune officier qui voudrait en faire sa femme, mais elle le décourage par ses scrupules et il n'a pas la fidélité nécessaire, sans doute, pour attendre la venue de la vérité en marche. Mlle Le Couls se consolera en s'entourant de têtes blondes, ses filles d'adoption, si c'est se consoler que transformer son chagrin en sacrifice.

Vingt-cinq jours en paquebot, par le C. Jung. Traverser, sur la mer des songes, l'océan des plaisirs. Une intrigue très courte, mais qui suffit à donner la bonne mesure des joies, sinon sentimentales au moins charnelles à deux amants. Feux de paille qui montent plus haut que les feux du foyer très ordinairement composés par deux bûches.

Contes sur Vélin, par Pierre Gauthiez. Histoires guerrières, légendes toutes rutilantes de sang et de lames d'épées. Aussi quelques récits d'une malicieuse bonhomie moins brillants, mais plus curieux sous le rapport de l'étude de mœurs, tel celui intitulé : *l'Epouvantail*.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

André du Fresnois : *Une Etape de la Conversion de Huysmans, d'après des lettres inédites à Mme de C...*, 1 vol. in-16, 2 fr. Dorbon-Aîné. — H.. de Brandis : *Comment choisir nos lectures. Guide raisonné des lectures utiles*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Schleicher. — *Nouvel Essai sur l'intensisme en poésie*, par Charles de Saint-Cyr, 1 vol. in-12, 3 fr., Marcel Rivière. — Albert de Bersaucourt : *Charles Guérin*, Préface de Francis Jammes, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, C. Fr. Caillard.

Encore des révélations sur Huysmans : **Une Etape de la Conversion de Huysmans**, d'après des lettres inédites à Mme de C... écrites à l'époque de sa vie où le romancier songeait à « quitter le diable et les diablesses pour aller à Dieu ». Comme on le sait, c'est

par la porte secrète du satanisme que Huysmans pénétra dans la foi. Ce fut Mme de C... qui lui entr'ouvrit cette porte, en lui faisant connaître « un très curieux mauvais prêtre », qui devint le chanoine Docre de *Là-bas*. « Grâce à elle encore, Huysmans put entrer en relations avec un autre personnage à qui il demanda des détails sur le satanisme contemporain. » Grâce à elle encore, que le pauvre romancier naturaliste fut confié, timide néophyte, à M. l'abbé Mugnier, qui devait enfin coucher « sur la moelleuse litière de l'orthodoxie, la brebis fatiguée ».

Ici une singulière lettre de Huysmans, qui, dans l'été de 1891, se trouve chez l'abbé Boullan.

Voici de quoi il s'agit : savoir si Stanislas de Guaita est très malade. D'après des conjonctures que je vais vous expliquer, il doit être, à l'heure qu'il est, au lit, et le bras, qu'il s'injecte d'habitude de morphine doit être comme une outre.

Voici ce qui se serait passé.

Ici, à Lyon, chez le bon Boullan, c'est une mêlée générale pour l'instant. Assisté d'une fort extraordinaire somnambule et de maman Thibaut, il se démène et se cogne. Or de Guaita aurait empoisonné la petite somnambule qui lui aurait riposté par la loi du retour. Si bien qu'il y aurait intérêt à savoir si, en effet, de Guaita a écoppé.

Les deux femmes, ici, le voient au lit.

Ouf !!! — C'est égal, je passe des journées pas ordinaires avec tout cela — compliqué de messes, d'hosties brandies contre tous les esprits du Mal. Seigneur Dieu ! en voilà un repos !

Il faudrait exposer ici le commentaire historique et ironique où M. André du Fresnois situe, en un chapitre très clair, cette étrange religion de Vintras, ce culte du Paraclet qui tenta d'abord Huysmans. Qu'il suffise de savoir que le Paraclet, troisième personne de la Trinité, doit s'incarner pour achever la Rédemption du monde. Vintras fut l'Elie de ce nouveau Messie, et l'abbé Boullan en était le Jean-Baptiste. Quelle aubaine pour un romancier naturaliste d'être ainsi reçu chez le prophète ; mais quelle singulière façon de préparer les voies de l'Esprit :

... Décidément ces gens sont extraordinaires. J'ai vu chez lui (Boullan) la messe dite par une femme!! Gloire au sexe régénéré, aux organes Célestifiés (style du lieu). Je me fais tirer la bonne aventure par la petite somnambule dont je vous ai parlé ; elle lit pour l'instant dans des verres d'eau. Puis je vais en voir une autre qui pratique le rite Mozambique et tire l'horoscope avec des pois chiches et des fèves ; enfin j'ai un rendez-vous avec une ancienne abbesse de Bénédictines ; j'espère en extirper des documents sérieux. Je ne perds pas mon temps, comme vous voyez.

Les batailles ont repris, depuis ma dernière lettre, des Wagram dans le vide ! — j'ai un peu peur d'être dans une maison d'aliénés. Boullan saute comme un chat-tigre, avec ses hosties. Il appelle Saint-Michel, les éternels

justiciers de l'éternelle justice, puis à son autel il crie par trois fois : terrassez Péladan, terrassez Péladan, terrassez Péladan ! C'est fait, dit la maman Thibaut, qui a la main sur le ventre.

Ouf ! Quant à mon âme, à ma pauvre âme, tonton tontaine, elle est très convenable. Je me suis donné l'avant-goût de la vie comtemplative dans des cellules au blanc de chaux, avec un prie-Dieu pour mobilier ; ça m'a fortement calmé, je suis comme un angelot tout blanc. Ça me change.

En même temps qu'il s'initie aux arcanes du sacrifice provictimal, et au sacrifice de gloire de Melchissedec, Huysmans se laisse endoctriner doucement par M. l'abbé Mugnier, et voici en quels termes il synthétise son état d'âme, à ce moment critique de sa vie : « Quelques pratiques tantôt religieuses, tantôt obscènes, me remontent un peu, mais c'est de durée si courte ! Et puis, et puis... » Ainsi que M. Coquiot, M^me^ de C...,dont M. du Fresnois se fait ici l'interprète, donne, à ce que l'on a appelé la conversion de Huysmans, des causes littéraires : c'est bien en cherchant le document qu'il trouva la foi, qu'il la retrouva plutôt, car, malgré l'indifférence religieuse de sa jeunesse et de son éducation, un long atavisme le prédisposait à la croyance. La neurasthénie et l'impossibilité des joies terrestres le rejetèrent vers le ciel.

Toujours inquiet du petit fait précis, matérialiste jusque dans son spritualisme, Huysmans se révèle admirablement à nous dans la critique qu'il fait de la Salette : « Je rapporte, écrit-il, des documents sur l'apparition qui n'est pas du tout celle racontée par le clergé. » Mais il accepte le fait de l'apparition, et reproche seulement à l'Eglise d'avoir falsifié les faits et « fabriqué une Madone qui débite des discours médiocres sur les récoltes ». Huysmans était un visuel, il n'avait foi qu'en ses visions, ou en ses hallucinations, et jusque dans ses ferveurs, jusque dans ses extases, il demeura encore un. M. Folantin, chipotant l'eucharistie en fécule de pomme de terre où Dieu ne pouvait descendre.

Huysmans, comme on le sait, fut le suprême confident de Villiers de l'Isle-Adam à son lit de mort. Voici, à ce sujet, une lettre inédite, que M. du Fresnois n'a pas recueillie dans son petit volume. Huysmans y donne à Remy de Gourmont, absent de Paris, à ce moment-là, ces détails émouvants ou curieux sur la mort et l'enterrement de l'auteur d'Axël :

Que vous dire, mon cher confrère, en réponse aux renseignements que vous me demandez sinon que le pauvre Villiers a été conduit par nos soins au cimetière des Batignolles. Nous avions fait la cérémonie modeste, mais assez héraldique. Elle a été souillée par un sieur M..., un ami de Mendès, qui éprouva le besoin de se faire une réclame, en prononçant de vaines paroles sur la tombe.

Enfin ! Je suis, pour l'instant, en ma qualité d'exécuteur testamentaire

littéraire que je partage avec Mallarmé absent, assailli par les éditeurs qui veulent faire paraître les livres de Villiers, sans tarder ; une véritable troupe de cormorans abattus sur un cadavre !

C'est chez Villiers un désordre de papiers incroyable. Je me demande comment j'arriverai à faire paraître Axël qu'il laisse, en pleins changements, sur un monceau d'épreuves.

Cela vous explique comment, dans cette masse de travaux et de courses, je n'ai pas le temps de vous en écrire plus long.

Cependant, il faut que je vous dise, à vous qui l'aimiez, son dernier mot. — Héroïque. — Il a dit à la femme : l'agonie sera dure, tiens-toi bien ! et il a commencé les râles et est mort !

Cette lettre est datée, par le timbre de la poste, du 12 janvier 1890.

Quelques mois auparavant, le 19 octobre 89, Huysmans écrivait encore à Remy de Gourmont, au sujet du fils de Villiers :

Cher Monsieur,

Mme de C... a bien voulu me proposer de voir le marquis de Salisbury, à propos de l'enfant de Villiers.

Il est trop tard malheureusement, car je vois, par une dépêche arrivée ce matin, que ce Cacique du jambon et du thé s'est embarqué hier au soir, à 4 heures, à Calais, pour Londres.

Il n'y a donc rien à faire pour l'instant ; sans quoi j'aurais accepté de grand cœur — et avec Mallarmé que je vis hier, — la proposition de Mme de C...

Il s'agissait sans doute d'un secours pécunier pour le jeune orphelin.

Enfin, datée d'avril 1890, sur une feuille de papier du ministère de l'Intérieur, cette lettre encore, inédite :

Vous êtes un homme étonnant, un père, mon cher de Gourmont.

Vous rapportez un livre en plus, car je ne puis supposer — malgré mon poignage de tête dans le surnaturel, pour l'instant — que du contact de Biribi (semence mâle) et du volume de Coppée (semence femelle) il soit né un enfant protestant qui fait de la liturgie en poussant ses dents.

Ça serait plus fort que le fameux coït chymique d'Eliphas Levi ! — que le lion vert !

J'ai bûché désordonnément ces jours-ci et j'en ai pour quelques jours assez.

... J'ai reçu une bonne lettre de mon abbé, à propos du Paraclet et de l'abbé Boisbourdin, professeur de dogme, au séminaire. Je vous la montrerai, mais sans Guiches.

§

M. H. de Brandis, avant de nous donner son guide raisonné des lectures utiles : **Comment choisir nos lectures**, fait le procès des systèmes d'éducation. « Bien loin, écrit-il, de suivre la voie du progrès parcourue par l'évolution scientifique, les systèmes d'éducation de l'enfance, favorables à l'entretien des préjugés séculaires, sont

maintenus dans leur forme imparfaite depuis longtemps condamnée. » C'est la condamnation de l'instruction trop classique qui laisse les jeunes gens ignorants des choses présentes : « Est-il rien de plus absurde, ajoute-t-il, que cette attitude continuelle où l'on tient les écoliers, la tête tournée en arrière et les yeux fixés sur un passé qui s'éloigne de plus en plus? » Mais cette étude du passé n'implique pas le dédain du présent ; il faudra cependant un jour cesser de s'hypnotiser sur la littérature du XVII^e^ siècle.

M. de Brandis pense que « seule l'éducation convenable des masses, leur élévation par un enseignement intelligent, est capable d'apporter une solution pratique et durable à tous les problèmes sociaux, à tous les maux dont l'humanité souffre l'un après l'autre... ». A tous les problèmes qui ont trait à la perfection de l'espèce, à la disparition des fléaux qui lui font obstacle, il existe des solutions pratiques, dit-il. Quelle belle confiance dans la science ! Tout doit se résumer en ceci, ajoute-t-il : développer la faculté, chez l'homme, « l'homme tout entier, c'est-à-dire l'organisme social, d'étudier et de comprendre ».

Pour réaliser ce merveilleux programme, qui doit sauver l'humanité, M. de Brandis nous expose quelques classifications de livres utiles, la manière de se constituer une bibliothèque, l'art de se faire une opinion sur ses lectures et comment les choisir ; on y trouvera encore une indication avertie des divers éditeurs et de leurs spécialités, une analyse des revues et de leur esprit. C'est une sorte d'essai de critique générale, qui pourra être utile et guider bien des jeunes intelligences.

§

Dans son nouvel **Essai sur l'Intensisme en poésie**, M. Charles de Saint-Cyr nous fait cette déclaration : L'intensisme n'est pas une école nouvelle ; c'est simplement l'art de rendre avec intensité des impressions intenses ; c'est, plus simplement encore, la sincérité poétique dans la sensation et l'expression. C'est, en fait, un mot nouveau qui représente une chose éternelle. D'après ce critère, M. de Saint-Cyr va juger rétrospectivement la poésie française : la Pléiade : intensisme. Hélas ! Malherbe vint, et le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle s'évadèrent de ce lyrisme intense. Mais Chénier ? Chénier, malgré le charme mélodieux de ses vers, reste « empêtré dans le XVIII^e^ siècle, incontestablement le plus inintense de nos siècles poétiques ». Voici les romantiques : V. Hugo, Musset, Vigny, intenses ; et aussi Baudelaire, et Heredia, et Sully-Prudhomme. Samain est chassé du paradis intensiste, à cause de sa timidité devant ses sensations, tandis que Charles Guérin, qui a pleuré sur le sein de sa Muse, y est accueilli. Mallarmé ? poète factice ; et Laforgue n'a que le sens du mystère. Les symbolistes : Moréas est reconnu intense. Mais Henri de Régnier est

classé intensiste intégral, ce qui est la meilleure note du concours. L'œuvre de Vielé-Griffin n'a pas fait vers l'intensisme une évolution aussi nette, mais visible cependant. Quant à E. Verhaeren, « est-ce bien de l'intensisme ? » L'auteur loue encore la fougue de Mme de Noailles, « ce poète doué au point qu'il en est souvent emporté hors de lui-même », et termine par une apologie de Francis Jammes, « le poète des poètes », dit-il, évoquant à côté du *Deuil des primevères*, ces merveilleuses prières, si simples et si pures, que sont ses *Géorgiques chrétiennes*.

§

M. A. de Bersaucourt nous fait bien comprendre, dans cette étude, ce que fut **Charles Guérin**, et les raisons profondes de son inspiration, de son intensisme. Ce qui étonne, dit-il, c'est son pessimisme. Pessimisme sincère, puisqu'il en mourut, et beaucoup plus tôt que Vigny auquel l'auteur le compare. Quelles furent les causes de cette tristesse inguérissable ? « Il n'y eut jamais un poète aussi douloureux que lui », écrit Francis Jammes. On y a vu la maladie de l'analyse qui dessèche sur pied les moissons de la joie. Ce n'est pas cela, l'analyse centuple la joie, et le bonheur que l'on peut trouver dans l'inconscience n'a rien de tentant pour un poète. Cette maladie de Guérin de se regarder vivre, aimer, souffrir, est la maladie de tous les poètes : si elle devient mortelle pour lui, c'est que son organisme était trop faible pour une si intense résonance.

Mais, constatons avec M. de Bersaucourt que ce don de l'analyse lui a fait écrire les plus beaux parmi les vers d'amour de notre temps. C'est dans ses poèmes que nous pouvons revivre nos propres joies, mêlées des mêmes angoisses. On trouvera ici, notées avec une piété discrète, les phases de cet amour à la fois illuminé de joie et assombri d'inquiétude qui laissa son *cœur solitaire* et qui devait le mener à Dieu. C'est que Guérin fut un poète philosophe, philosophe en ce sens qu'il cherchait l'absolu en tout : dans la vie, dans l'amour et dans la femme : on comprend donc qu'il ne l'ait pas trouvé, et qu'il se soit réfugié vers un absolu plus invérifiable et par cela même moins décevant. Moins décevant, puisque le néant même, la mort, semble nous rapprocher de lui.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Paul Thureau-Dangin : *Newman catholique*, d'après des documents nouveaux. Plon-Nourrit, 3 fr. — Memento.

Nous parlions tout récemment du cardinal Vaughan, d'après l'étude de M. Paul Thureau-Dangin. Autant vaut, puisque nous sommes sur ce sujet des Catholiques anglais, ne pas reprendre haleine, pour ainsi dire, et analyser tout de suite le nouvel ouvrage du même

auteur, sur **Newman catholique**. De Newman catholique, comme de Newman protestant, M. Thureau-Dangin s'était occupé déjà dans son ouvrage sur la Renaissance catholique en Angleterre, mais sans pouvoir, faute de certains documents, étudier celui-là aussi complètement que celui-ci. Ces documents nécessaires viennent de se trouver sous forme d'un ouvrage de M. Wilfrid Ward sur la Vie de Newman, ouvrage qui, entre autres matières nouvelles, contient la correspondance et les notes intimes de Newman catholique. C'est d'après ces données, jusqu'alors inédites, que M. Thureau-Dangin a écrit sa nouvelle étude sur Newman.

Elle nous découvre un Newman bien intéressant. Je définirai mon impression, en disant que Newman, c'est le protestant intellectuel qui n'est pas fait pour le catholicisme, et qui pourtant, y étant une fois entré, s'y fait, s'y adapte, et bien plus s'y développe, à force de patience, d'honneur, de doux génie. Porté vers le catholicisme pour des raisons (je parle des raisons intimes et non des raisons historiques ressortant du Mouvement d'Oxford) qui m'apparaissent assez analogues à celles, —on va trouver le rapprochement inattendu, mais tant pis, — du Lamennais de l'Essai sur l'Indifférence, il s'y trouva déplacé, ou plutôt, ce qui est pire, on l'y trouva déplacé : et qu'il y ait gardé et finalement agrandi sa place, c'est, disais-je, le mystère de sa sagesse. Intellectuel jusqu'aux moelles, doué du génie littéraire, poète et artiste, et ayant eu un premier et ample exercice des plus *spéculatifs* d'entre ces dons dans le Protestantisme, il se forma et divulgua, après sa célèbre conversion, une conception de l'Apologétique où se retrouve évidemment le vieil homme, l'identité immuable d'une puissante et subtile intelligence individualiste. Jamais un catholique ultramontain n'eût nourri ce souci, si vif chez Newman, d'être intimement au fait des aspects intellectuels du siècle. Sous les raisons que, de la meilleure foi du monde et avec une réelle conviction pratique, Newman se donnait de ceci, raisons se résumant dans la nécessité pour le catholicisme de bien connaître le monde moderne pour d'autant mieux y diriger son effort, d'entrer dans les vues du monde moderne non pour les adopter, mais pour les savoir, sous tout cela, dis-je, je sens toujours l'homme d'intense cérébralité, qui veut ajouter à sa foi toute la portée de son intelligence. Ajoutez une nature extraordinairement sensitive, impressionnable, point toujours muette et sobre dans la souffrance, mais en un autre sens fière, dédaigneuse d'explications autrement que par point d'honneur. (Ou bien alors, il fallait que le péril fût prodigieusement urgent, ce qui fut le cas une ou deux fois dans l'existence de Newman.) De là, bientôt, un malentendu avec Rome, un interminable malentendu, parfois aigu, toujours latent, qui fit de presque toute la seconde vie de l'illustre converti, trente ans durant, une temps d'épreuve.

Le curieux, c'est que ses pires adversaires, cela apparaît bien, se trouvèrent, non pas à Rome, où les préventions étaient surtout théoriques, mais parmi les catholiques anglais eux-mêmes, qui s'appelaient Talbot, William-George Ward, — Manning. Il semble que M. Thureau-Dangin n'ait pas rencontré dans l'ouvrage de M. Wilfrid Ward beaucoup de nouveaux éclaircissements sur les motifs des divisions des catholiques anglais. On voit, d'ailleurs, que si Newman pouvait à la rigueur, sous certains rapports, sembler un « moderniste », comme on dirait aujourd'hui, Manning, lui, était un véritable ultramontain (ce que montra bien son zèle sur la question de l'Infaillibilité, assez froidement considérée par Newman lors du Concile). D'où une conception différente, chez chacun de ces deux hommes, en ce qui concernait le catholicisme anglais. Manning était plutôt simple et militant, alors que Newman pouvait passer pour « compliqué », pour « difficile à comprendre », conditions presque scandaleuses aux yeux d'un Manning, quand la besogne pratique était si urgente. Newman cependant était loin de manquer de sens pratique, quoique la question des conversions à faire lui parût moins intéressante que la question de l'apologétique (entendue comme on l'a vu plus haut), question d'où découlait une autre, à savoir la nécessité de « préparer l'Eglise pour les convertis » aussi bien que de préparer ceux-ci pour celle-là. Le sens pratique, disons-nous, ne lui manquait pas ; Newman, lui aussi, connaissait bien l'Angleterre, et l'une des idées de toute sa vie, celle de permettre aux catholiques l'accès des universités anglaises, devait triompher après sa mort, sans que se réalisassent les dangers qu'on en redoutait.

Mais ce qu'il y a d'intéressant par-dessus tout dans Newman, et ce que l'étude de M. Thureau-Dangin a montré, c'est le débat intérieur ; c'est cette lutte intime, durant les longues années où il fut « sous le nuage » de la suspicion, « under a cloud ». Parmi l'assombrissement extérieur qui de toutes parts la pressa si longtemps, avec de bien rares et fugitives éclaircies, cette âme, par un effort profond, resta claire ; et à cette volonté doucement héroïque d'être claire malgré tout, elle dut certains rayonnements tout-puissants qui, aux heures fameuses de l'*Apologia* par exemple, percèrent la nuée, et, jaillis du cœur, arrivèrent aux cœurs. Il y avait de l'Emerson dans Newman (avec des entours d'ailleurs plus difficiles), un sens mystique de la « compensation », qui, à travers les fléchissements de l'humeur, le maintint en état d'optimisme. Le cardinalat (1) décerné par le si compréhensif Léon XIII consacra la valeur pratique

(1) Les explications données à ce sujet par le Duc de Norfolk, l'un des principaux catholiques anglais, sur la démarche de qui le chapeau fut donné à Newman, sont assez importantes pour l'histoire du Catholicisme anglais contemporain, M. Thureau-Dangin les reproduit d'après M. Wilfrid Ward.

d'une carrière, mais peut-être n'était-il pas indispensable à la victoire d'une âme. Il se peut que je voie Newman trop en beau. En tout cas, il fut intéressant au plus haut degré ; et, dans l'histoire du Catholicisme anglais au XIXe siècle, sa vie est un document psychologique d'une valeur unique. Le livre de M. Thureau-Dangin en souligne bien l'importance.

Memento. — Après Buchon, après Kervyn de Littenhove (dont on s'étonne de ne pas trouver mention dans l'Introduction de ce volume-ci), Siméon Luce, on le sait, a repris l'énorme matière des Chroniques de Froissart. C'est de l'édition établie par cet érudit, la plus parfaite, mais malheureusement inachevée, qu'on déclare s'être servi pour choisir *Les plus beaux Récits des Chroniques* (Fontemoing, 3 fr. 50, illust.). Nous connaissons divers recueils de morceaux choisis de Froissart. Un des plus complets, qui date d'une époque antérieure, d'une époque où Buchon tenait la place de Siméon Luce et Nisard celle de M. Gustave Lanson, est celui de M. Jean Yanoski ; c'est une solide compilation, composée, dans un souci historique, de façon à présenter, par des notices reliant entre eux les divers extraits, la période entière dont s'occupe Froissart. Les auteurs de ce nouveau choix, eux, sont partis d'une préoccupation surtout biographique, dans cette idée que « la biographie (de Froissart) livre le secret de la diversité » des matières utilisées. En partie consacrée à exposer et soutenir cette théorie, l'introduction donne, d'après Siméon Luce, la chronologie de la rédaction des Chroniques en marquant sa liaison avec les dates principales de la vie même de l'auteur. Ces éclaircissements sont utiles, et l'occasion d'agréables pages sur Froissart. Il suffira du reste au public en général de savoir qu'il trouvera ici, grâce ou non à cette méthode biographique, et transcrites pour son usage, maintes maîtresses pages de Froissart : la bataille de Crécy, le Siège de Calais, la bataille de Poitiers ; puis la classique chevauchée du chroniqueur au pays de Foix, vers la cour de Gaston Phœbus, etc., sans oublier la Joûte des trois chambellans de Charles VI, à Montpellier, lors du passage du roi dans cette ville, en ce fameux voyage qui fut une suite de plaisirs assez désordonnés, et qui donna à la Chevalerie finissante l'occasion de jeter un de ses deniers et plus vifs éclats, d'autant plus vif qu'il était déjà morbide ; — monde de soleil couchant, dont Froissart reste, pour les siècles, l'historien, l'imagier, l'enlumineur.

Dans *Un Chancelier de France sous Charles VI, Henri de Marle* (H. Champion, 2 fr. 50), M. Raimond Van Marle a groupé tous les détails que les archives et les rares documents publiés ont pu lui donner sur ce personnage bien oublié et pourtant considérable, auquel l'on n'avait pas jusqu'ici consacré de travail particulier. Professeur de droit à l'Université d'Orléans, avocat au Parlement de Paris, premier président de ce corps, enfin Chancelier, Henri de Marle fut souvent mêlé aux négociations politiques ou religieuses du règne. On peut estimer que l'auteur de cette biographie d'ailleurs utile se borne trop à faire connaître la part d'Henri de Marle dans ces transactions, sans se soucier de rattacher celles-ci à l'histoire générale, notamment pour ce qui est des affaires du schisme et de celles de l'Aragon. La partie la plus intéressante se rapporte au rôle de ce person-

nage dans les querelles des Armagnacs et des Bourguignons. Ses efforts paraissent s'être un temps dirigés vers la conciliation. Mais, dévoué au parti d'Orléans, Henri de Marle se trouva désigné aux représailles des Bourguignons dès l'époque où il était encore premier président du Parlement, charge où, d'après les accusations bourguignonnes, il ne se montra pas toujours désintéressé. Comme Chancelier, il fut l'un des chefs de la réaction des Armagnacs en 1413 (il devait son poste à ce parti),et l'un des plus déterminés ennemis du duc de Bourgogne, faisant même échouer tout projet d'entente avec celui-ci. Aussi fut-il l'une des premières victimes des massacres qui signalèrent la rentrée de Jean sans Peur, en 1418.

Encore et toujours Jeanne d'Arc. Catholiques intransigeants,catholiques libéraux, libres-penseurs se disputent fort autour de l'héroïne. Au « canonisons » des ultramontains répond le « laïcisons » des libres-penseurs, et, dans l'entre-deux, s'élève le murmure indistinct des catholiques libéraux, qui voudraient, semble-t-il, à la fois canoniser et laïciser. M. L. Armbruster est parmi les laïciseurs. Vice-Président de la « ligue d'Action laïque », il dirige cette action vers *la Légende Merveilleuse de Jeanne d'Arc* (Bibliothèque de la ligue d'Action laïque, s. p.), cette légende à laquelle les catholiques ultramontrains de France viennent d'apporter les dernières accentuations religieuses et monarchiques. Tout ceci n'a guère de sens immédiat (je ne parle pas du sens à longue portée) en dehors des intérêts et des conflits actuels, et, tel quel, c'est bien curieux d'ailleurs, car, depuis cinq siècles, c'est bien la première fois,je crois,que l'étendard de la Pucelle sert aux partis de drapeau. Mais, en somme, doit-on trouver quelque chose de très encourageant dans un tel fait ? Ce peut être simplement l'indice d'une grande décomposition. Aux époques vraiment unes et vigoureuses,on laisse davantage dormir le Passé.

Plus désintéressé et plus réellement compréhensif est M. Gabriel Hanotaux dans son gros volume sur *Jeanne d'Arc* (Hachette, 7 fr. 50, illust.) Son sentiment de l'influence du Passé est plus élevé, plus fortifiant. Et puis l'inspiration générale de ce livre a de quoi plaire à ceux que ne font pas sourire (et je suis de ceux-là, en vrai mystique et intuitif incorrigible) des aperçus comme celui-ci : « Le procédé intellectuel de notre temps, — le raisonnement analytique fondé sur l'observation et la classification des faits, — date d'hier. Il ne s'est guère imposé que depuis Bacon. Peut-être sa timidité et sa lenteur étonneront-elles nos descendants, comme nous nous étonnons de la hardiesse d'une autre allure intellectuelle qui fut en honneur à d'autres époques, l'aperception ou l'intuition soudaine, la contemplation de l'Idée dans la connaissance et l'adoration de la volonté créatrice. » La « connaissance », non ; mais on peut goûter qu'un historien soit un esprit capable de sympathie par les « ascensions *intérieures* de la volonté humaine ». Cet historien-là, je l'écouterai volontiers me parler de saint François d'Assise et de saint Ignace de Loyola, et présentement je n'en veux pas d'autre pour me parler d'un phénomène transcendantal comme Jeanne d'Arc,quand un tel phénomène vient d'avoir en M. Anatole France son sous-Renan. D'ailleurs l'événement, dans le cas actuel, se borne à l'inspiration de ce livre de M. Gabriel Hanotaux, livre qui, en fait de science historique proprement dite, ne prétend pas apporter du nouveau, tout en étant très substantiel et en précisant, sous le rapport documentaire, l'état actuel de

la question. Je ne sais si l'exécution matérielle, avec sa recherche archaïque, peut servir à beaucoup. Tous ces bois du XVe siècle ne sont vraiment évocateurs que dans les portraits et quelques rares scènes ; et surtout j'eusse aimé une typographie plus simple. L'imagination des studieux en sera plutôt gênée, il me semble. (Je parle de la typographie.)

Peu d'existences furent plus curieuses que celle de Lauzun, *le Beau Lauzun*, — pas trop beau ! — (Louis Michaud, 1 fr. 50, illust.), dont M. Albert Savine conta l'histoire. Arrivé à la Cour en mince équipage, ce cadet de Gascogne se poussa dans les bonnes grâces de Louis XIV, amassa du bien, réussit en tout et gâta tout par la séduction et par l'imprudence d'une désinvolture insolente, qui n'épargna point le roi lui-même. Nommé in-petto grand-maître de l'artillerie, révoqué pour s'être trop tôt vanté de la chose. Lauzun s'en va « chanter pouilles » au roi, brise devant lui son épée, — c'est dans cette occasion que Louis XIV jeta sa canne par la fenêtre, « pour ne point frapper un gentilhomme », acte que Saint-Simon trouve le plus beau de son règne, — est mis à la Bastille, en sort presque aussitôt, non sans s'être fait fort prier, et reparaît à Versailles plus désinvolte et mieux en cour que jamais. C'est à croire que les Bourbons demandaient effectivement à être menés « le bâton haut », comme il disait qu'il le fallait faire pour être « bien voulus » d'eux ; ou encore, ou plutôt, comme le remarquait sous un autre règne Mme de Chateaubriand, c'est à croire qu'ils n'aimaient que leurs chiens, taïauts ou bichons de boudoir. — Lauzun, avec les drôleries de son humeur de Gascogne, etant, au fond, une manière de chien, ou de singe, savant. Il est bien vrai, d'ailleurs : il y eut tout de même de l'incongru dans ses tours, et il fallut l'envoyer et le remiser à la niche, c'est-à-dire à la Bastille, ou même à Pignerol. Du reste, bon général, excellent diplomate. Avant d'aller à Pignerol, d'où il réussit encore à sortir par une porte point trop basse, il eut le temps d'accomplir la prouesse la plus extraordinaire de sa carrière, en manquant d'épouser la propre cousine du Roi, Mlle de Montpensier, vieille fille monumentale de quarante-deux ans, devenue absolument folle de ce « petit homme blondasse ». M. Albert Savine a eu l'heureuse idée de mettre tout cela dans un de ces petits volumes à illustrations documentaires qu'il continue de publier. On y trouve, en extraits, les pages inégalables de Saint-Simon, notamment ce tableau de l'extraordinaire vieillesse de Lauzun qui est une des peintures les plus vivantes des *Mémoires*.

Le livre de M. de Moussac, *Un Prêtre d'autrefois, l'Abbé de Moussac, vicaire général de Poitiers* (Perrin, 5 fr.), se présente comme un des travaux substantiels qui se soient publiés sur le haut clergé français pendant la Révolution, le Directoire, l'Empire et la Restauration. Emigré (je n'insiste pas sur cette partie de la biographie, qui n'est pas la plus importante dans le volume, et ayant d'ailleurs déjà signalé maints ouvrages sur des prêtres émigrés), l'abbé de Moussac rentra en France un peu tôt, puisqu'il eut grand'peine à échapper à la tourmente de Fructidor. Mais même après le Concordat, la situation du clergé resta quelque peu troublée, si l'on en juge d'après celle du clergé de la Vienne. Un administrateur actif comme l'abbé de Moussac eut du mal, et ne réussit qu'imparfaitement à relever, dans son diocèse, les ruines laissées par la Révolution. Du reste, l'esprit du haut clergé était peu favorable à l'Empire. Le Schisme anticoncordataire des dissidents qui formèrent cette « Petite Eglise » dont

M. de Moussac a été amené à parler, dans cette histoire du diocèse de Poitiers, après le P. Drochon et M. G. Latreille, ne fut que l'exagération de cet état d'esprit. Le livre de M. de Moussac a son prix encore, en ce qu'il continue sous la Restauration (jusqu'en 1820) la biographie de l'administrateur du diocèse poitevin. Là encore, malgré la grande joie du début, et la « renaissance catholique générale », il semble qu'il ait fallu en rabattre un peu. L'abbé de Moussac fut « dévoué à la monarchie », mais plus dévoué à « son devoir » ; ami des Jésuites mais « plus attaché au diocèse ». L'histoire religieuse de la Restauration, jusqu'à Chales X, se lit assez bien entre ces lignes-là.

Sous ce titre : *Les Rochelais à travers les siècles* (Jouve et Cie, 4 fr.), M. L. de Richemond a réuni un pêle-mêle de renseignements de toute valeur sur cette ville. Le livre donne d'abord une reproduction du « Précis historique sur la ville de La Rochelle », par A. de Quatrefages de Bréau. Suit une longue nomenclature des « Monuments et Etablissements » qui fait penser au Guide Joanne. Après il faut renoncer à mettre de l'ordre dans l'embrouillement des matières de tout acabit. On dirait que l'auteur a entassé ses curiosités rochelaises dans un sac, et les en a sorties au petit bonheur comme billets de loterie. Dans cette loterie, je ne pense pas qu'il y ait quelque gros lot documentaire et historique ; cependant, il y a de bons lots : ainsi les pages sur l'Histoire municipale depuis 1630 (pourquoi pas 1628 ?) jusqu'à nos jours. D'autres encore. Mais, encore un coup, quel pêle-mêle ! Est-ce parce que les anciennes archives ont été détruites qu'on a perdu le fil ? Au témoignage de Michelet, cependant, il est possible d'écrire une histoire de la Rochelle d'après des sources locales. Nul doute, du reste, que ce volume n'ait de quoi intéresser vivement les Rochelais ; mais pour l'historien en général, il est un peu « miscellaneous ».

Les « *Boy Scouts* » (par Paul Vuibert, Librairie Vuibert, s. p.), ce sont comme qui dirait les bataillons scolaires de l'Angleterre. Souhaitons qu'ils n'aient pas, chez nos voisins, sur l'énergie individuelle, sur le self-making, la même influence niaise que les nôtres exercèrent ici sur le patriotisme. Les Anglais ont été de tout temps fort sérieux, mais ils le deviennent trop, décidément. Un mien neveu, qu'on a envoyé dans une pension en Angleterre, s'est vu briser, sans doute comme « unheroic », son parapluie par les jeunes Spartiates de la Loi Scout. Je ne sais si l'Angleterre de Dickens ou même de Thackeray brisait ainsi les parapluies : n'empêche qu'il y avait bien de l'esprit dans les livres et chez certains Anglais de Dickens.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Emerson : *LesForcés Eternelles*, 1 vol. in-18, 3 fr.50, « Mercure de France ». — Emerson : *Essais choisis*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50, Alcan. — Rudolf Eucken : *Le sens et la valeur de la vie*, 1 vol. in-16, 2 fr.50, Alcan. — C. Wagner : *Ce qu'il faudra toujours*, 1 vol. in-18, 3 fr.50, A. Colin. — Kn. de Son : *Princeps principorum*, 1 vol. in-16, Albert Messein. — Ernest Seillière : *Les Mystiques du néo-romantisme*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Plon. — Louis Estève : *De Nietzsche à Bouhélier, Essai de philosophie naturiste*, 1 br. in-8, Eugène Figuière et Cie. — F.T. Marinetti : *Le Futurisme*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, E. Sansot. — R. Le Brun : *E.*

T. Marinetti et le Futurisme, 1 br. in-16. E. Sansot. — F. Rauh : *Etudes de Morale*, 1 vol. in-8, 10 fr., Alcan. — Memento.

La Morale ne chôme guère. Elle est en tout temps un des rayons les mieux fournis et les mieux achalandés du grand bazar philosophique. En ce moment, il faut y signaler un assortiment particulièrement riche et varié de nouveautés éthiques. Tous les genres y sont représentés. Voici d'abord le compartiment des morales idéalistes, transcendantales, mystiques. Entrons-y sous la conduite d'Emerson. Ce penseur semble jouir parmi nous d'un regain de vogue et bénéficie sans doute de cette poussée de religiosité spiritualiste qui a valu à son compatriote et disciple W. James une si prodigieuse fortune. On vient en effet d'offrir simultanément au public deux importants recueils d'Essais emersoniens, l'un, intitulé : **Les Forces Eternelles**, traduit par K. Johnston et préfacé par Mr. B'iss Perry; l'autre, intitulé **Essais choisis** (*Expérience, héroïsme, amours, histoire, don.*) et précédé d'une intéressante préface où M. H. Lichtenberger met en parallèle la pensée d'Emerson et celle de Nietzsche. — M. Rudolf Eucken, dont on vient de traduire le petit livre sur **Le Sens et la valeur de la vie** est, comme Emerson, un représentant de l'idéalisme moral. Mais tandis que l'imagination poétique d'Emerson donne la vie aux idées métaphysiques, en même temps que son sens pratique d'Américain nous ouvre continuellement des échappées sur la vie réelle, les aperçus éthiques de M. Eucken laissent, il faut bien le dire, une impression d'aridité scolastique et de nébulosité à laquelle ne contribue pas peu un style trop bien ajusté à ces spéculations hyperphysiques. La doctrine de M. Eucken est un spiritualisme qui se dit concret, bien qu'il soit extraordinairement abstrait, et qui n'est pas sans analogie avec celui de M. Bergson.

Comme l'indique le titre de son livre : **Ce qu'il faudra toujours**, M. C. Wagner s'attache aux conditions absolues, permanentes, éternelles, de la vie morale. « Je voudrais, dit-il, en un temps qui a vu tant de changements qu'il en est désemparé et comme désorienté, me retremper dans ce qui est de toujours et ne risquera pas de devenir « vieux jeu ». Ce qu'il faudra toujours, d'après M. Wagner, c'est la foi implicite à la vie ; et c'est aussi un certain nombre d'idées et de sentiments fondamentaux qui se rattachent à celui-là et qui suggèrent à l'auteur une série de thèmes éloquents ou ingénieux. L'inspiration de ce livre est toute émersonienne. La mystique de M. Wagner, comme celle d'Emerson, ne nous fait jamais perdre de vue la vie réelle. Elle nous présente le monde et l'humanité sous un jour favorable, dans une lumière chaude, claire, agréable et rassurante. — On peut rattacher également à l'inspiration idéaliste, chrétienne, voire même « rosicrucienne », si l'on en croit un sous-

titre un peu sibyllin, une série de pensées morales préfacées par M. Peladan et présentées au public sous ce titre d'un latin contestable, il me semble : **Princeps Principorum**. Ces pensées sont dues, paraît-il, à un roi philosophe, Oscar II de Suède, que le préfacier appelle, avec quelque exagération, je crois, un moderne Marc-Aurèle.

Avec M. Ernest Seillière, nous quittons les morales mystiques ou demi-mystiques et nous avons affaire à une éthique qui entend s'établir uniquement sur le plan de la réalité historique et de l'expérience sociale. La morale de M. Seillière est bien connue du public philosophique qui a suivi avec un intérêt soutenu le développement de l'œuvre magistrale qui s'appelle *Philosophie de l'Impérialisme*. Cette morale est anti-romantique et anti-mystique (pour M. Seillière c'est tout un). C'est une morale rationnelle. Mais la raison qu'elle invoque n'est pas la raison raisonnante, guide peu sûr ; c'est la raison définie comme la synthèse de l'expérience sociale. Dans son nouveau livre : **Les Mystiques du néo-romantisme**, M. Seillière dénonce une fois de plus le danger romantique et mystique. L'idée mystique qui se retrouve au fond de toutes les conceptions romantiques est celle d'une alliance avec Dieu, alliance dont le mystique se croit favorisé. M. Seillière vérifie sa thèse sur quelques cas typiques : le mysticisme de la race chez les plus récents théoriciens du Pangermanisme ; le mysticisme social de Karl Marx, le mysticisme dionysien étudié dans le passionnant récit de l'amitié de Nietzsche et d'Erwin Rohde, enfin le mysticisme tolstoïen.

M. Louis Estève, qui a écrit naguère, en collaboration avec M. Georges Gaudion, un intéressant essai sur les *Héritages du romantisme*, accepterait volontiers les idées de M. Seillière sur le mal romantique et nietzschéen. Dans une brochure : **De Nietzsche à Bouhélier, Essai de Philosophie Naturiste**, il nous dit les raisons pour lesquelles il préfère à l'Héroïsme du Surhomme, héroïsme morbide selon lui, « l'héroïsme quotidien » que M. Saint-Georges de Bouhélier, après Emerson et M. Maeterlinck, recommande à ses disciples.

En raison de son conservatisme social et de son amour de la tradition, M. Seillière serait certainement flétri par M. Marinetti de l'épithète infamante de passéiste. **Le Futurisme** est une déclaration de guerre au Passé ; et quelle déclaration de guerre ! Magnifique, à vrai dire, de verve et d'envolée lyrique. M. Marinetti est anti-romantique comme M. Seillière, mais pour des raisons différentes. Il reproche aux romantiques leur amour des vieilleries médiévales, des clairs de lune nostalgiques et surtout leur apothéose de la femme avec la féminisation de l'esprit public qui en a été la conséquence (point sur lequel M. Marinetti se rencontre avec M. Seillière). —

M. Marinetti se sépare également des symbolistes, « derniers amants de la lune », et aussi de Nietzsche qu'il renie comme précurseur, avec quelque injustice, ce me semble. Nietzsche, n'a-t-il pas protesté, lui aussi, contre le culte du passé, contre la superstition historique, ne s'est-il pas proclamé lui-même un esprit « non-historique »? Mais M. Marinetti reproche à Nietzsche le retour passionné à l'antiquité grecque et à la mythologie. — Les principaux articles de l'Evangile futuriste sont : l'exaltation de la guerre, seule hygiène du monde ; le Mépris de la Femme, l'Homme multiplié et le règne de la Machine.

Ce n'est pas au fond que M. Marinetti se reconnaisse des devanciers. Le débat entre passéisme et futurisme n'est qu'une phase de la vieille querelle des Anciens et des Modernes. L'idée futuriste du Progrès incalculable de l'Humanité n'est que la réédition de l'idée du Progrès indéfini chère aux Encyclopédistes. On trouve chez Herbert Spencer un curieux réquisitoire contre l'étude des philosophes classiques, « perversion d'esprit qui oblige, de génération en génération, les jeunes gens à consacrer des années aux erreurs d'anciens penseurs qui n'avaient pas pour leurs raisonnements de données adéquates ». — Mais ce qui est intéressant chez M. Marinetti, c'est sa tactique de combat, tactique qu'on pourrait rapprocher de celle de M. Georges Sorel. On connaît la théorie sorellienne des mythes guerriers ou images de batailles. M. Marinetti applique à sa façon cette théorie. L'incendie des musées et des bibliothèques n'est pas pris au sérieux par lui plus qu'il ne convient. C'est un mythe guerrier, tout comme la grève générale pour M. G. Sorel. — Mythe guerrier aussi, sans doute, le raid fantastique des Futuristes contre les Passéistes. Dans la fougue de son lyrisme, M. Marinetti jette par-dessus bord non seulement les lois périmées des esthétiques et des morales, mais les lois mêmes de la nature, quand il nous montre les flots de l'Océan Indien soulevés à la voix des Futuristes et s'en allant engloutir, contre les flancs de l'Hymalaya, les hordes éperdues de Podagra et de Paralysie. Si l'on écarte de l'œuvre de M. Marinetti la part du mythe et du bluff, il reste l'idée d'une protestation contre l'encroûtement des idées et des sentiments, contre tous les modes de sensibilité attardée, une exaltation de l'audace, de l'originalité et de la personnalité. C'est là une idée excellente ; et la frénésie même de cette revendication n'est pas inutile, non plus que le lyrisme parfois très beau avec lequel elle s'exprime. — Ne quittons pas M. Marinetti sans signaler une intéressante brochure sur son œuvre : **F. T. Marinetti et le Futurisme**, de M. R. Le Brun.

S'il n'était pas futuriste, M. F. Rauh a bien vu, du moins, les inconvénients de la méthode passéiste dans les recherches morales. Au cours d'**Etudes de Morale**, recueil d'œuvres posthumes publiées

par des disciples et amis, il proteste contre la hantise de la préhistoire et même de l'histoire et se proclame « actualiste ». — « Le sentiment collectif dont nous devons tenir compte est actuel, présent. Ne remontons pas au passé mort. Le passé ne vaut qu'autant qu'il se rattache au présent. Nous ne devons pas en rechercher trop loin l'origine. Prendre la file immédiate, étudier le passé qui agit d'une façon distincte et continue sur nous, se placer au point de vue du présent, c'est l'actualisme ou, si l'on veut, l'activisme que nous croyons justifié dans les recherches morales. Quand M. Durkheim étudie la division du travail pour savoir ce qui vaut le mieux de la forme monarchique ou de la forme mutualiste de la vie sociale, il remonte à la horde et au clan. Je retournerai le problème : quels sont les courants actuels, comment conçoit-on la division du travail économique, quelles sont les oppositions qui se manifestent par les conflits les plus aigus ? On verrait la réalité du capital et du travail, l'esclavage masqué par la monnaie, les transformations présentes. Au lieu de cela, on nous offre une sociologie préhistorique. » Cet esprit actualiste, ce souci de poser les problèmes dans leurs termes présents, actuels, vivants, par où M. Rauh prend au pragmatisme ce qu'il a de bon sans renoncer au rationalisme universitaire, se retrouve à chaque ligne des études pleines de substance qui composent ce gros volume intéressant d'un bout à l'autre.

Je suis loin d'avoir épuisé la liste des ouvrages de morale que je voulais étudier aujourd'hui. Mais la place m'est mesurée et j'en ajourne la suite à ma prochaine chronique.

Memento. — Je suis un peu en retard avec nos diverses Revues de philosophie. Je voudrais du moins indiquer brièvement quelques-unes des idées émises et des discussions instituées par ces Revues au cours des derniers mois.

Le Pragmatisme continue à être à l'ordre du jour. Dans deux importants articles de la *Revue Philosophique*, l'un intitulé : *Le Pragmatisme et le réalisme du sens commun* (octobre 1911) ; l'autre : *Positivisme, criticisme et pragmatisme* (décembre 1911), M. L. Dauriac découvre des antécédents du pragmatisme dans la philosophie du sens commun de Th. Reid, dans le positivisme de Comte et dans le criticisme de Renouvier. — Dans un article de la même Revue intitulé : *le Pragmatisme et l'Esthétique* (sept. 1911), M. J. Perès découvre des rapports parfois un peu bien forcés entre le « spiritualisme nouveau » et certaines manifestations de l'art contemporain : particulièrement l'impressionnisme d'un Degas, d'un Gauguin, etc., et aussi, en remontant plus haut, la manière intuitive d'un Stendhal ou d'un Tolstoï. « Le chef-d'œuvre en cette matière est cette bataille de Waterloo du début de la Chartreuse de Parme où l'impression de vérité ressort si puissamment du contraste entre l'idée schématique, conventionnelle, que l'on se ferait d'une bataille et l'impression tout individuelle et véridique d'un témoin novice à qui la signification de faits auxquels il est mêlé échappe, et pour

qui ils ont toute leur nouveauté ». Et voilà Stendhal rattaché à l'intuitionnisme bergsonien ! — Mais que ne rattache-t-on pas à ce bienheureux intuitionnisme ? Dans la *Revue des Idées*, « Une bergsonienne » y rattache le féminisme ! (15 décembre 1911). — Dans la *Revue des Idées* également, M. Jean Florence étudie le *Pragmatisme de Kant* (15 déc. 1911). L'auteur demande à une philosophie de ne pas s'écarter du sens commun. « Ce qui nous tient à cœur, dit-il, ce sont les droits du sens commun. » M. J. Florence nous dit comment ni la philosophie de Nietzsche, ni le pragmatisme de W. James ne lui ont donné satisfaction à cet égard, comment enfin il a cru trouver dans Kant les éléments d'un pragmatisme prudent qui lui facilite « l'accès à la sagesse secrète du sens commun ». Il rapproche Kant de Pierce. Ce dernier a imaginé une formule simple qui doit servir selon lui à distinguer les propositions abstraites qui ont un sens de celles qui n'en ont pas, les problèmes bien posés de ceux qui le sont mal. Kant, de son côté, avait débarrassé la philosophie d'un certain nombre de problèmes oiseux qui l'encombraient de son temps, il avait donc distingué à sa manière les propositions qui ont un sens de celles qui n'en ont pas. On voit, par certains côtés, la pensée de Kant se rapprocher assez du pragmatisme de Pierce qui est, selon M. J. Florence, un pragmatisme de bon aloi, tandis que Wiliam James poussa le pragmatisme dans un sens qui le devait éloigner et de Kant, et de ceux qui s'efforcent de raisonner avec prudence et sang-froid. — Dans un autre article de la *Revue des Idées* intitulé *Pragmatisme, Intellectualisme* (15 octobre 1911), M. J. de Gaultier s'attache, lui aussi, à distinguer les formes valables et les formes inacceptables du pragmatisme. Le pragmatisme inacceptable, c'est le pragmatisme religieux de W. James et consorts ; le pragmatisme valable est celui qui fonde bien la vérité sur l'utilité ; mais en regardant l'utilité elle-même comme un concept secondaire : car l'utilité se fonde elle-même « sur le fait de force qui, se répétant, constitue le réel avec ses propriétés, ses appétits, ses désirs et, par voie de conséquence seulement, son utilité. » M. de Gaultier se rangerait ainsi à un pragmatisme semi-biologique, semi-esthétique, qui n'est pas sans analogie avec le pragmatisme de Nietzsche.

Comme contributions à la philosophie des sciences, citons, dans la *Revue des Idées*, plusieurs articles scientifiques d'un haut intérêt pour le philosophe. Ce sont : *Les conceptions chimiques en biologie et en psychologie*, par M. Georges Bohn (15 août 1911). *La découverte des « mitochondries » et les idées biologiques*, par M. E. Faure Frémiet (15 oct. 1911) ; enfin et surtout le récent et très remarquable article de M. G. Matisse : *Les grands sujets de la Biologie* (15 février 1912). A citer également dans ce même numéro un curieux article de M. H. Minot sur les études de psychologie sexuelle de Havelock Ellis.

On trouvera dans les *Annales de Philosophie chrétienne* d'importantes études historiques et critiques : de M. P. Archambault sur la *Morale de Renouvier* ; de M. L. Laberthonnière sur *la Religion de Descartes* et la *Théorie de la foi dans Descartes* ; de M. L. Canet sur *Pascal et la Théologie*, etc. ; sans parler de nombre d'excellentes analyses critiques.

Les questions de logique pratique et concrète sont la spécialité du *Spectateur*. Flaubert avait eu l'idée d'un « dictionnaire des idées reçues » : M. Léon Bloy a institué son « exégèse des lieux communs ». Les collaborateurs

du *Spectateur*, en dehors d'ailleurs de toute intention spéciale de dénigrement du bourgeois et du philistin, et dans un simple but d'analyse critique, ont institué un commentaire des « arguments de sens commun ». Tels sont l'argument : « C'est un fait », par M. Jean Florence ; — l'argument ! « Vous en êtes un autre » — et l'argument : « Un sou est un sou » (M. Jean Paulhan). Sans parler de maintes études conçues dans le même esprit et dont l'ensemble constituerait une sorte de philosophie du sens commun selon le vœu de M. J. Florence.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Paul Cloarec : *Idées modernes, essai de politique positive* : Editions de la Nouvelle Revue, 6 fr. — Henry Le Châtelier : *Les Humanités et les ingénieurs*, Fayard, 1 fr. — Pierre Legaay : *Petite histoire parlementaire de la Réforme de 1902*, Les Marges, 5, rue Chaptal, 0.50. — René Bloch et Henry Chaumel : *Traité théorique et pratique des Conseils de prud'hommes*. Alcan, 12 fr. — Paul Boyaval : *La lutte contre le Sweating-system*, Alcan, 12 fr. — R. Broda : *La Fixation légale des salaires*, Giard et Brière, 2.50. — Memento.

Comme l'indique le sous-titre *Essai de politique positive*, c'est toute une somme politico-sociale que nous donne M. Paul Cloarec dans ses **Idées modernes**, mais sous peine d'écrire à mon tour 320 grandes pages de 40 lignes chacune, il faut bien me résigner à ne discuter qu'un des nombreux chapitres de ce remarquable traité. Je choisis, parmi les derniers, celui qui s'occupe de la Constitution et où se succèdent les vues originales. — Sur le régime municipal, d'abord : l'auteur propose le retour à la municipalité de canton, que connaissait la Constitution de l'an III, et pour laquelle je ne comprends pas les répugnances de certains grands esprits comme Hauriou ; les communes rurales sont si infinitésimales (plus de la moitié de nos communes, exactement 18.502, ont moins de 500 habitants) qu'il faudrait leur donner un centre, lequel devrait être en effet une municipalité cantonale, mais composée tout simplement de leurs maires ; quant à bouleverser, comme le voudrait M. Cloarec, l'électorat municipal de façon à faire élire les conseillers municipaux non pas par le suffrage universel mais par les organes des intérêts locaux (chambres de commerce, syndicats, associations, etc.), je crains que d'abord ce soit trop contraire à nos « idées modernes » actuelles, et ensuite que ça détermine la politicianisation de tous ces organes ; même si les conseils municipaux n'avaient pas à nommer le Sénat, ils seraient, de par leurs attributions en matières de taxes et de règlements, des corps politiques et il vaut mieux les laisser élire suivant les modes politiques. Sur le régime municipal de Paris l'observation de l'auteur est très juste que l'administration de la capitale coûte très cher et laisse énormément à désirer ; le budget de Paris est supérieur à celui de plusieurs royaumes d'Europe, Norvège ou Suède, qui ont à entretenir armées, marines, etc. — Pour la repré-

sentation régionale, M. Cloarec conserve très sagement le département, et se contente d'élargir les attributions des conseils généraux, en introduisant la R. P. dans leur mode d'élection. Je me demande ici s'il ne serait pas prudent, du moment qu'on fait de chaque Conseil général une petite Chambre, de leur superposer un petit Sénat qui pourrait être commun à plusieurs départements, ce qui donnerait satisfaction aux partisans du régionalisme. — Enfin, pour la représentation nationale, l'auteur renonce un peu à regret à son système personnel d'une Chambre des députés élue par les conseillers généraux, et admet le recrutement actuel, mais avec R. P. et forte réduction du nombre des députés, deux points excellents. De plus, avec une troisième modification, meilleure encore et que je suis bien heureux de n'être plus seul à préconiser, il bouleverse, assainit et rédime notre régime parlementaire ; ce troisième principe serait le cabinet élu pour trois ans (pourquoi pas un an seulement ?) et sa gestion examinée à l'expiration de ses pouvoirs par le Conseil d'Etat et la Cour des Comptes. — J'ajoute que M. Cloarec, tout en acceptant le système de la Chambre unique, aménage de très suffisants contrepoids à l'omnipotence de la sienne, d'une part en généralisant l'usage du referendum, et d'autre part en instituant une Section politique du Conseil d'Etat élue par la Chambre et jouant le rôle de Sénat. Ce sont là également innovations très importantes que j'avais proposées dans mon livre *Vers la concorde*, et l'on comprend, en vérité, que je ne puisse faire que l'éloge des « Idées modernes » de M. Cloarec ! La vie publique locale débarrassée de son virus politicien, du fait que le Sénat serait élu par la Chambre, et le régime parlementaire purgé de ses microbes, du fait que le gouvernement ne serait pas à la merci d'un vote de nos sous-vétérinaires, il suffirait de ces deux réformes pour sauver le pays. Mais, hélas... !

§

Ce n'est qu'une brochure, par contre, que M. Henry Le Chatelier vient de publier sous les auspices de la *Ligue pour la culture française*, **les Humanités et les Ingénieurs**, mais il y a dans ces 32 pages plus d'idées et d'excellentes idées que dans certains gros volumes. L'auteur, avec l'autorité que lui donnent ses titres de professeur à l'Ecole des mines et de membre de l'Académie des sciences, expose que les grands chefs d'industrie ne sont nullement entichés de notre enseignement dit moderne, et que, pour la formation de leurs ingénieurs, ils préféreraient les anciennes méthodes, y compris le grec et le latin. Quel symbole, le serpent qui se mord la queue ! C'est un régal pour les ironistes, de lire une brochure de M. Pierre Leguay, publiée, celle-ci, sous les auspices de la *Ligue des amis du latin* : **Petite histoire parlementaire de la réforme de**

1902 avec préface d'Anatole France. On y voit à quels piètres résultats (oh ! ces cycles et ces sections A. B. C. et D.) a abouti la colossale Enquête menée à cette époque, avec grand talent d'ailleurs, par M. Ribot, mais dont tout le travail n'aura pas été vain, car d'abord elle aura valu à toute notre pédantocratie cette magistrale volée de bois vert qui s'appela la *Psychologie de l'éducation*, de Gustave Le Bon, et puis elle serait bien capable de nous ramener par contre-coup au bon vieux baccalauréat double, et peut-être au plus vieux encore baccalauréat simple d'avant la bifurcation. En somme, comme le dit M. Le Châtelier, « pour la formation de l'esprit, il faut étudier le moins de choses possible, mais étudier chacune d'elles à fond ». Donc on pourrait concevoir un enseignement unique et composé seulement de versions latines et de problèmes pour les futurs ingénieurs comme pour les futurs philosophes, qui aboutirait à un baccalauréat (le moyen, hélas ! de l'éviter ?) qu'on passerait à 15 ans, c'est-à-dire deux ans plus tôt qu'aujourd'hui. A la rigueur, les futurs ouvriers ou futurs laboureurs pourraient aussi jusqu'à 11 ans suivre le même enseignement. (C'est Gustave Le Bon en personne qui demande qu'on apprenne le rudiment du latin même aux petits paysans, et ce n'est pas si sot !) A 11 ans, les élèves de l'école primaire quitteraient les bancs pour entrer en apprentissage. A 15 ans ce seraient ceux de l'enseignement secondaire qui en feraient autant pour se diriger vers les professions agricoles, industrielles ou commerciales, à moins qu'ils voulussent continuer leurs études, lesquelles alors pourraient comprendre deux cycles parallèles, un de culture générale, de trois ans au moins, qu'il faudrait parcourir avant d'être admis dans les écoles du gouvernement ou les facultés, et un de culture utilitaire, plus bref, pour ceux qui en auraient envie, on ne voit pas d'ailleurs trop pourquoi, car le jeune commerçant ou industriel peut gagner sa vie dès 17 ans. Mais l'important, comme le dit encore M. Le Châtelier, c'est que les questions d'enseignement secondaire « cessent de faire partie de la surenchère électorale » et qu'on ne cherche plus à ouvrir le baccalauréat d'abord et les facultés ensuite à tous les fruits secs tant primaires que secondaires. A ce point de vue-là, j'irais volontiers plus loin que la *Ligue des amis du latin*, et en principe je fermerais carrément la porte desdites facultés non seulement aux élèves de la section D, mais à ceux des autres sections qui, même reçus bacheliers, n'auraient pas obtenu un certain nombre de points. Quant aux deux autres vœux de la Ligue, suppression des classes d'une heure qui morcellent trop le temps, et rétablissement du professeur principal, qui serait bien entendu le professeur de lettres, ils devraient être exaucés depuis longtemps. En résumé, dans notre éducation, au lieu du mot d'ordre actuel : « Place aux médiocres ! » il faudrait substituer celui que propose M. Le Châtelier : « Place aux

hommes de valeur ! » Mais le Parlement et la Sorbonne sont là qui veillent (1)!

§

Revenons aux gros volumes. Le **Traité théorique et pratique des Conseils de prudhommes**, que viennent de publier MM. René Bloch et Henry Chaumel, en est un énorme, de plus de 800 pages, qui vraiment épuise la matière. On avait fondé sur cette juridiction professionnelle des patrons et des ouvriers bien des espoirs qui n'ont pas été justifiés, d'où plusieurs remaniements successifs. Dans le but de réagir contre la législation du second Empire qui faisait nommer les présidents et vice-présidents de ces conseils par le gouvernement, une loi du 7 février 1880 avait confié leur élection aux prudhommes eux-mêmes; si le président était un prudhomme patron, le vice-président devait être un prudhomme ouvrier, et réciproquement. Aussi les deux partis en présence ne cédaient-ils jamais. Pour en finir, une loi provisoire de 1905, rendue définitive le 29 mars 1907, donna au juge de paix, en cas de partage des voix, un rôle départiteur, et ceci permet aux conseils de prudhommes de fonctionner, mais en leur ôtant, à ne rien céler, toute action réelle puisque c'est, en fait, le juge de paix qui décide, et comme il est, par la force des choses, le très humble valet du gouvernement, nous en sommes revenus à ce que le second Empire avait établi, d'ailleurs maladroitement, comme ce qu'il faisait presque toujours. Ce n'est pas le seul cas de notre législation où le « point d'ironie » si cocassement inventé par M. Alcanter de Brahm serait de mise.

§

Autre livre énorme de M. Paul Boyaval : **La Lutte contre le Sweating-système**, c'est-à-dire, on le sait, contre le système qui profite des circonstances pour n'allouer aux ouvriers que des salaires de famine. La thèse de doctorat de M. Boyaval est un monument d'érudition et de conscience. Apporte-t-elle le remède? Je ne sais. *Le minimum légal de salaire* que prône l'auteur d'après l'exemple de l'Australie et de l'Angleterre, et sur lequel on pourra lire également une monographie documentée de M. Rodophe Broda, **la Fixation légale des Salaires**, *expériences du Canada, de l'Australie et de l'Angleterre*, ne va pas sans soulever bien des objections. Qui fixera ce minimum ? Qui convaincra les intéressés que ce

(1) A ce propos, M. Bouglé a bien voulu m'écrire que le mot de Lui que je citais, d'après Agathon, *Mercure* 1er mars, p. 223 était antérieur à la *Ligue pour la culture française*, et visait par conséquent d'autres personnes que ses fondateurs. Soit ! Je lui concède également qu'il y a beaucoup de parti pris politicien dans les attaques dirigées contre la Sorbonne. Mais la question importante — et M. Le Châtelier y répond — est de savoir si ce n'est pas le corps professoral qui a commencé. En ce cas, ces MM. de la Sorbonne n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes des étrivières qu'ils reçoivent.

minimum n'est pas un salaire de famine? Qui empêchera par contre certains de ces intéressés, sous l'aiguillon du besoin, de travailler au-dessous de ce minimum? Faudra-t-il que ces pauvres diables soient victimes non seulement du *sweating* de leurs exploitants, mais encore du *hard labour* de leurs protecteurs? Toutes ces questions ne sont peut-être pas aussi simples que l'affirme le chevaleresque et impétueux Albert de Mun dans la préface qu'il a mise au livre de M. Boyaval. Pour mon humble part, je crois ici plus qu'à l'efficace de comités mixtes de patrons et d'ouvriers déterminant la rémunération juste et la faisant imposer par les pouvoirs publics, à l'action plus lente et plus obscure, mais au fond plus réelle, des forces économiques et des efforts individuels, d'une part le progrès scientifique élevant les salaires, d'autre part les travailleurs s'organisant, supprimant les intermédiaires, n'essayant pas de lutter contre le machinisme, etc. Et je reconnais que ceci est plus facile à dire qu'à faire, et que certains cas de *sweating* sont navrants !... Ici comme partout, le cœur a des raisons... contre la raison, et si le minimum légal de salaire devait mettre fin à certains scandales, pourquoi, ma foi, ne l'essaierait-on pas?

Memento. — M. Drouilly: *Les Problèmes sociaux du temps*, Henry Paulin, 3 fr. L'auteur, français, est un haut fonctionnaire du Chili et plusieurs pages de son livre en prennent un prix spécial. La solution qu'il donne des problèmes sociaux de ce temps est complexe, pour ne pas dire contradictoire. D'une part, il reconnaît que la faculté d'invention sans quoi le progrès n'existerait pas est fille de l'intérêt personnel, et d'autre part il accumule toutes les réglementations imaginables sans se demander si l'intérêt personnel en sera fort encouragé. Et puis, quelle naïveté parfois : « L'opinion est fixée, dit-il, sur le pacifisme ; il n'y a plus qu'à l'imposer par tous les moyens. » Parbleu ! — Philippe Champault : *Esquisse sociale du paysan de Lombardie*, Science sociale, 2 fr. Excellente monographie, précédée d'une « Etude théorique de la famille au point de vue de sa fonction sociale ». Rien de ce qui sort de la plume de M. Champault n'est indifférent. — La Revue, *la Solidarité sociale*, 8, rue Pernelle, publie un numéro spécial consacré à la Mutualité indépendante. Par ce temps d'étatisme exacerbé il est bien de lutter en faveur des efforts individuels. — Gustave Aron : *Peut-on limiter le pouvoir législatif?* Grande Revue. L'auteur répond non, en pensant au Sénat conservateur du second Empire et à la Cour suprême des Etats-Unis, mais il y a d'autres moyens. — *Congrès des typhlophiles et Exposition de la préservation de la cécité et des œuvres d'assistance et des travaux des aveugles*, Figuière, 8 fr. 50. C'est le compte rendu des travaux du Congrès fait par MM. G. et L. Bougran et qui mériterait de ne pas intéresser seulement que les amis des « typhles ». — Gonzague Truc : *Monsieur de Nagbo, philosophe*, Perrin, 3 fr. 50. Ce roman ne me semble toucher à la science sociale que par un bref côté. — *Le Couple futur*, de Jules Bois, Librairie des Annales, 3 fr. 50, rentrerait plutôt à la rigueur dans ma rubrique, mais c'est un article entier qu'il faudrait lui consacrer ! Exprimons

seulement l'espoir que le couple futur ne se mette pas à différer essentiellement de l'ancien, qui avait bien ses aimables points de contact. « Moins de privilèges, de nouveaux droits et de plus grands devoirs », voilà, paraît-il, ce que demande le nouveau féminisme. Hum! J'ai idée que cette exigence « de plus grands devoirs » ne va pas enthousiasmer certaines fiancées d'aujourd'hui, de même que l'obligation de « reconquérir sa femme tous les jours » ne va pousser vers le « conjungo » les gens amis des pantoufles qui veulent avant tout le calme, le calme, le calme! — Joseph Ferchat : *Le Roman de la famille française, essai sur l'œuvre de M. Henry Bordeaux*, Plon, 3 fr. 50. Le couple ancien valait bien le couple futur! Mais au fond débarrassé d'un certain coloris romantique ou symboliste, l'idéal de M. Jules Bois se rapproche beaucoup de celui de M. Henry Bordeaux, donc réconcilions-nous tous! — Ch. Castellani : *Pour rester jeune*, Flammarion, 3 fr. 50, avec, en guise de raison démonstrative, le portrait de ce peintre connu à qui on donnerait 30 ans et qui en a 75! A soixante ans environ, Castellani a accompagné le commandant Marchand dans sa traversée de ce qu'un bon journaliste appelait « le fauve continent noir ». L'auteur prêche la sobriété sous toutes ses formes, et conseille à ses lecteurs de se convertir au végétarisme en alimentation et « de n'user des plaisirs amoureux qu'une fois ou deux fois par semaine, trois à l'extrême rigueur, en évitant à tout prix, pour leurs compagnes et leurs filles, ce qu'on est convenu d'appeler le monde : s'ils contractent d'autres habitudes, ils y perdront santé, dignité, virilité. » Du diable si je me doutais que « le monde », fût aussi dangereux!

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

R. de Lasteyrie : *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane*, A. Picard, 30 fr. — Louis Demaison : *La Cathédrale de Reims*, Laurens, 2 fr. — Georges Cain : *Environs de Paris*, Flammarion, 5 fr. — Abbé Félix Klein : *L'Amérique de demain*, Plon, 3 fr. 50. — Emile Michel : *La Forêt de Fontainebleau*, Laurens, 9 fr.

Je ne voudrais pas retarder davantage de présenter le très beau volume de M. R. de Lasteyrie sur **L'Architecture religieuse en France à l'époque romane**, — livre abondant, documenté avec soin, qui non seulement mérite d'être lu, mais devrait être étudié, — et étudié longuement. C'est le résultat d'une existence entière de labeur, de recherches toujours intéressantes et souvent heureuses ; la discussion logique et sagace de tous les travaux antérieurs se rapportant au sujet. A ce point de vue même, on peut dire qu'il marque une date : il indique l'état exact des études archéologiques sur la période qui s'étend entre la fin de l'art antique et l'éclosion du style qu'on est convenu d'appeler *ogival*. — La période romane, sans doute, n'a pas eu le brillant et la grande popularité de l'époque gothique, qui reste avoir donné l'art par excellence du Moyen-Âge ; mais M. de Lasteyrie affirme très justement qu'elle « possède

ses beautés propres et mérite de retenir l'attention ».En effet, il suffit de citer les très beaux exemples de Saint-Etienne de Beauvais, de Saint-Bazile d'Etampes, de Saint-Aubin d'Angers, de Notre-Dame la Grande à Poitiers, de Saint-Lazare d'Avallon, etc., pour rappeler qu'on vit alors l'éclosion d'un art riche, délicieux, plein d'invention, et dont les édifices ou les parties qui en demeurent méritent encore aujourd'hui d'être admirés.

On peut passer sur les pages qui traitent de l'origine des églises et du culte chrétien, bien qu'elles tiennent une place importante dans l'ouvrage. Les premières églises ne semblent dater que de la fin du IIe siècle, et beaucoup des époques suivantes furent détruites durant les persécutions. Les plus anciennes en Gaule ne doivent pas être antérieures au milieu du IIIe siècle; mais, en Italie, à Rome, comme dans la Syrie, l'Asie Mineure, l'Afrique Française, on en trouve dont la fondation remonte aux premiers siècles, et qui ont gardé des vestiges de leur construction primitive. Ce fut ensuite le chaos, le retour à la barbarie. En France, pourtant, dès le VIIIe siècle, on voit paraître une architecture dont le style s'apparente à ce que les Italiens ont appelé style Lombard et qui eut son apogée au temps de Charlemagne. Il en sortit plus tard l'art roman. De cet art primitif on a signalé des traces à Saint-Eusèbe de Gennes et à Savenières (Maine-et-Loir), toutefois que les recherches n'aient pas été faites par des archéologues compétents; on en connaît à Nantes (Saint-Similien), à Paris (Saint-Germain-des-Prés), à Poitiers (hypogée martyrium exhumé par le P. de la Croix), de même qu'à Aime en Tarentaise et à Romainmôtier (diocèse de Lausanne), où à Metz (Saint-Pierre de la Citadelle). A Vienne, l'église Saint-Pierre,—qui est aujourd'hui un musée lapidaire—remonte au VIe siècle, et fut transformée au XIIe. Parmi les plus anciennes constructions de France, il faut surtout signaler enfin l'abside de la cathédrale de Vaison, les très belles cryptes de Jouarre; celle de Grenoble (Saint-Laurent); peut-être celles de Lyon (Saint-Irénée) et de Soissons (Saint-Médard), avec quelques baptistères : Aix, Riez, Fréjus, Venasque, etc.

C'est à partir du IVe siècle que les temples chrétiens prennent le nom de *basiliques*. Mais d'où dérive la basilique chrétienne ? — Contre l'opinion généralement admise, M. de Lasteyrie conteste que ce soit la basilique civile païenne qui en ait fourni le type, mais bien plutôt les oratoires domestiques, les basiliques privées, — éclairées d'en haut comme nos églises par la surélévation de la nef centrale — et à qui l'on ajouta l'atrium et l'abside, empruntés à d'autres monuments romains. — Suit une étude détaillée des basiliques chrétiennes. Mais entre le Ve et le Xe siècle, la Gaule subit surtout l'influence de la civilisation byzantine. On commença aussi à orienter les églises, — très souvent construites, surtout en Italie, avec les

matériaux de monuments antérieurs. — M. de Lasteyrie étudie ensuite les églises rondes, qui devinrent bientôt le type du baptistère, les églises carolingiennes ; Germigny-des-Prés, Saint-Philibert de Grandlieu, les transepts de Saint-Serge et de Saint-Martin d'Angers ; Cravant, près de Loches, etc... On voit alors paraître les basiliques cruciformes et pourvues d'un déambulatoire, comme Jumièges, Saint-Riquier, — parfois de deux chœurs opposés, comme il en existe encore en Allemagne. Presque tous les édifices religieux des IXe et Xe siècles comportent également une crypte, — la *confession* ; on commence à construire des clochers, comme les tours rondes de Ravenne, — et à voûter timidement certaines parties des églises, — en commençant par l'abside. — La plupart cependant étaient couvertes en bois, et possédaient des tribunes. Du reste, si les monuments carolingiens sont épars, et surtout très remaniés, les fragments qui en proviennent sont nombreux et leur étude permet de comprendre quelle était la décoration en usage à l'époque. Ils étaient peints « depuis la base des piliers jusqu'au sommet de la nef » ; le pavement y était fait de mosaïque, qui décorait encore les murs et les voûtes du sanctuaire, tandis que des autels garnis de plaques d'orfèvrerie ornaient les chapelles revêtues de tentures de soies souvent parsemées de pierreries. — Le cloître, dès le temps de Charlemagne, occupa un des flancs de l'église, et l'on supprima l'*atrium* primitif, dont le souvenir resta seulement dans le *parvis*. — C'est encore à ce moment que se produisit la grande influence des ordres monastiques, et qu'on vit commencer pour les monuments, l'usage des voûtes, — voûte en berceau ; ensuite voûte en berceau brisé ; — bientôt des arcatures renforcées et des contreforts de faible saillie unis par des petites arcatures qui semblent une décoration ; contreforts épaulant les murs, etc... M. de Lasteyrie explique longuement ces tâtonnements des architectes. Ainsi, on épaula la voûte en berceau de la nef par les voûtes des collatéraux ; on employa ensuite la voûte d'arête, dont l'exemple existait à Paris même dans les Thermes de Julien ; enfin la croisée d'ogive, — qui doit désigner non le système aux arcs aigus et curvilignes que nous connaissons, mais les voûtes sur doubleaux, arcs diagonaux et formerets. — Le problème de la couverture des églises était dès lors résolu, — et résolu par des artistes français. L'emploi de la croisée d'ogive commença dans l'Ile-de-France (XIIe siècle) ; mais d'autres provinces (Bourgogne, Anjou, Normandie) suivirent de près.

L'arc brisé, dit ogival, se trouva en somme employé comme le plein centre à l'époque Romane. Ce fut une nécessité dans les grandes arcades des églises à collatéraux, les arcades du rond-point (cathédrale de Langres, Notre-Dame de Beaune), pour mettre de niveau des portes de hauteur inégale, etc. On fit usage de l'arc brisé bien long-

temps avant l'éclosion du style ogival. — Ainsi s'expliquent *les voûtes gothiques qu'on trouve établies sur des nefs romanes et où l'on pensait d'abord trouver les traces de remaniements postérieurs.* On peut affirmer en somme que la période gothique n'a pas seule employé l'ogive, mais que lorsque l'ogive est devenue d'un emploi Général, on ne se sert, pour ainsi dire, plus jamais du plein-cintre. — Ce sont les conclusions importantes de ce travail qui vient couronner les recherches déjà si nombreuses de M. de Lasteyrie. Mais, on doit le comprendre, je ne puis que résumer l'argumentation principale de son livre. Il y étudie successivement encore l'intérieur et les diverses parties des églises romanes ; leur décoration ; les tours et clochers ; enfin les diverses écoles d'architecture de l'époque, les édifices accessoires, etc. C'est, on le voit, un traité complet, un véritable monument élevé à l'art de nos plus vieilles époques de construction. Ce livre, substantiel et probe, où tout est pesé, discuté, apprécié selon la méthode d'une critique sévère, — mais toujours équitable — fait le plus grand honneur à l'école française d'archéologie, et il nous a paru équitable de le signaler de suite.

Une illustration très nombreuse, — des plans, dessins, photographies, — accompagne cet ouvrage, que présente en somme fort honorablement la librairie Alphonse Picard.

§

Je me suis arrêté longuement sur cette publication et il ne me reste que quelques lignes pour parler de livres qui ont cependant leur intérêt, comme la monographie de la *Cathédrale de Reims*, de M. Louis Demaison, petit ouvrage bien fait, rempli d'indications excellentes et qui étudie abondamment les diverses parties d'une de nos plus belles églises de France. Chose assez extraordinaire, du reste, les noms des architectes de Reims sont connus ; ils ont été conservés par les inscriptions du labyrinthe, détruit en 1778, à peu près dans le même temps que le jubé et lorsqu'on mutilait les statues des vices au portail du Jugement, « à cause de leur réalisme », qui choquait les « honnêtes gens » de l'époque. On doit ranger ensuite parmi les légendes, la tradition d'un déplacement du portail pour agrandir l'église. Le projet primitif de la construction comportait quatre tours aux transepts ; elles sont restées à hauteur du toit. Les tours de la façade, de même, n'ont jamais été terminées. Une flèche qui devait s'élever sur le chœur (XVI^e siècle) ne comporte qu'une plate-forme sur laquelle on a établi un carillon ; mais on conserve au transept nord une petite porte au tympan polychrome qui provient, dit-on, de l'ancienne cathédrale, et peut dater de 1180. Le palais archi-épiscopal, stupidement remanié au XVII^e siècle, n'a gardé de la période ogivale qu'une très curieuse chapelle ; la grande salle a été

refaite à l'époque de Charles X avec une décoration pseudo-gothique qui fait dresser les cheveux sur la tête. — La Révolution, enfin, fit de la cathédrale de Reims une salle de club et un magasin de fourrage, mais elle souffrit relativement peu ; son plus grand malheur est d'avoir été trop restaurée, comme, hélas ! bien d'autres de nos vieilles églises.

§

De M. G. Çain, dont on connaît déjà nombre de publications intéressantes et agréables, surtout sur les vieux coins de la capitale, il a été publié encore un volume sur les **Environs de Paris** : Bourg-la-Reine et les souvenirs de Louis XV fiancé à l'Infante d'Espagne, de Camille Desmoulins et Lucile ; Bicêtre, ancienne maison pénitentiaire qui devint un hôpital en 1836 ; Meudon, avec ses deux châteaux, l'un incendié en 1795 et démoli en 1803, — l'autre toujours debout, qui vit la mort du Grand Dauphin, fils de Louis XIV, — lequel d'ailleurs semble n'avoir été qu'une brute ; Ecouen, construit par le connétable Anne de Montmorency et qui a fini par devenir le pensionnat des demoiselles de la Légion d'honneur ; Marly, création de Louis XIV, odieusement dépecé à la Révolution par un sieur Sagniel, acquéreur de biens nationaux, tant qu'il en reste à peine des décombres ; la Malmaison et le souvenir délicieux de l'Impératrice Joséphine, puis la forêt de Montmorency, le Château de Champs, Vaux-le-Vicomte, etc... — Les environs de Paris n'ont du reste qu'un intérêt tout relatif ; intérêt d'art à peu près nul, sauf pour les époques voisines, car ils ont été trop transformés, bouleversés, et souffrirent forcément du voisinage de la capitale ; — mais intérêt d'histoire souvent très grand, car ils en sont en quelque sorte le prolongement et comme les faubourgs. Le volume de M. G. Cain se termine par deux articles sur Pontoise, — Saint-Maclou, l'hôtel d'Estouteville devenu un musée, la bizarre église Notre-Dame — et l'Evêché de Meaux, qui rappelle le grand souvenir de Bossuet, et celui plus pénible du retour de Varennes. Mais ce n'est plus la banlieue parisienne ; c'est déjà « la province ».

§

L'Amérique de demain, qui fait suite à une précédente publication : *Au pays de la vie intense*, par M. l'abbé Félix Klein, est sans doute un livre de bonne foi et de bonne volonté ; mais il traite surtout de questions de pédagogie, d'éducation, dont nous sommes peu friands, et ce qu'il nous expose c'est surtout la propagande des œuvres religieuses et d'instruction, — qui sont pour beaucoup des institutions privées ; la conquête patiente et méthodique, l'immense extension du catholicisme dans les Etats de l'Amérique du Nord. Au témoignage de l'auteur, il serait actuelle-

ment pratiqué par le tiers de la population et ne cesserait de s'accroître. Ce n'est donc plus le temps où les évêques étaient nommés *in partibus infidelium*. Mais M. F. Klein a voulu également se renseigner sur les questions qui se posent aux Américains eux-mêmes touchant l'avenir de leur pays. Après avoir parlé de Mgr Ireland, de l'Ouest Canadien, de San-Francisco et de la région du Pacifique, il traite des apports et problèmes de l'émigration, des questions et conflits de races, de l'invasion des Asiatiques, etc. A la vérité, malgré les nombreuses preuves de bonne volonté des Américains, c'est surtout la question d'avenir qui le préoccupe, et volontiers avec un de ses interlocuteurs, — c'est le pasteur qui reparaît ici — pour bien des raisons, peut-être souhaiterait-il une bonne petite catastrophe qui donnerait à réfléchir aux gens d'outre-mer. C'est que, dupé par les apparences, avec les grandes déclarations sur le progrès, la civilisation, la jactance des Yankees, qui se proclament facilement le premier peuple du monde, il ne voit pas que c'est un pays encore en formation. — Je ne voudrais cependant suivre ni contrecarrer M. l'abbé F. Klein dans son exposition ; mais il y a un fait, rapporté diverses fois par son livre et qui me semble particulièrement curieux. De temps à autres, le récit s'arrête et tout le monde se met à chanter. C'est, paraît-il, une habitude là-bas, et le même fait s'est produit jusqu'en plein tribunal. — Drôle de population tout de même.

De M. Emile Michel, voilà encore la **Forêt de Fontainebleau**, œuvre posthume d'un enthousiaste qui en a décrit les beautés et les aspects les plus caractéristiques ; en donne l'histoire et la chronique ; explique son rôle dans la littérature de toute une époque et rappelle les nombreuses études, — dessins, tableaux, sculptures, croquis divers qu'elle se trouve avoir fournis. — Fontainebleau, ancienne forêt de Bière et fragment de celle de Sénart, d'Orléans et de Montargis, est une forêt montueuse, pleine de collines, de rochers, d'accidents divers, — plateaux, crêtes, tables, antres ou même cavernes — et où l'on rencontre des sites admirables comme les gorges d'Apremont, Franchard ou le Cuvier-Châtillon. Le sol en est sec ; l'eau filtrée par les sables n'y demeure que dans quelques mares, — comme la mare aux Evées, la mare à Piat — ce qui explique les incendies fréquents qui la dévastent. Des localités pittoresque : Moret, Montigny, Grez, Nemours, Larchant, — Melun au nord, Barbison et Arbonne dans l'ouest, en forment la ceinture ; la ville est au milieu, sinon au centre, et doit sa célébrité au château, nombre de fois remanié, reconstruit depuis François Ier et qui contient encore des galeries superbes, — avec un mobilier qui malheureusement date surtout du premier Empire. — M. Emile Michel étudie ensuite, à travers les âges, l'idée qu'on se faisait de la forêt

de Fontainebleau, et c'est une histoire résumée du sentiment de la nature dont elle nous fournit les traits et que leur succession suffit à caractériser. Il nous donne enfin des indications sur la célèbre école des peintres de Fontainebleau : Corot, Millet, Rousseau, Ch. Jacque, Diaz, le statuaire Barye, etc. Des photographies et dessins, — quelques-uns de l'auteur — accompagnent ce volume ; mais à propos des œuvres concernant Fontainebleau, je dois mentionner dans la ville même, sur une placette, un monument qui ne laisse pas de paraître singulier aux visiteurs non prévenus ; c'est celui élevé à Rosa Bonheur. — Ce monument est une vache ! — ou un bœuf, si j'ai bonne mémoire. — Mais nous comprenons très bien que beaucoup en soient surpris.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue de Paris : M. Emile Faguet commente la poésie de M. F. Vielé-Griffin ; une strophe d'une œuvre nouvelle de ce poète. — *La Revue Universitaire :* M. Joseph Wilbois, sur « les devoirs envers la patrie ». — *Les Marges :* enquête sur le Théâtre et le Livre : quelques réponses. — *La Revue du Foyer :* un devoir d'écolière traitant d'un aéroplane qui atterrit au village. — *Les Idées contemporaines :* revue nouvelle : son objet. Un article de M. Etienne Munck sur « l'étudiant alsacien-lorrain ».

Récemment, M. Emile Faguet, consulté sur les ouvrages de M. Françis Vielé-Griffin, avouait qu'il les ignorait. On en fit un grief au critique. Il dut être sensible aux reproches, puisque, dans **La Revue de Paris** (15 avril), il étudie le poète de *la Chevauchée d'Yeldis*. Et M. Faguet écrit d'excellentes choses. Discrètement, il exprime sa préférence pour l'œuvre de M. Francis Jammes ; mais les poèmes de M. Vielé-Griffin le séduisent :

De tendresse intime j'aime peut-être plus tel autre que je ne nommerai pas, d'autant que je l'ai peut-être déjà nommé ; mais je ne puis pas refuser à M. Vielé-Griffin ma très réelle et très sensible admiration. Il est celui des poètes contemporains qui me rappelle le plus Chénier. Il aime les idylles, les idylles antiques, avec leurs grâces, non pas précisément de Théocrite, si hardiment réaliste, mais de Bion, de Moschus et de Callimaque, avec leurs langueurs pénétrantes, leurs chants de flûte sous un dais de rameaux qui se penchent et qui écoutent. Ferait-on tort à André Chénier en lui attribuant ceci, par jeu espiègle et très innocent :

J'ai rêvé de la voir errante, en un matin
De mai, parmi les fleurs, rieuse ; et son doux rire
Emerveillait les saules gris et l'eau qui mire
Les bleus de l'ombre avec son reflet argentin
De gai soleil, où vont des rondes d'éphémères.
Une brume estompait sa tunique et les plis
Où s'annonçelle la cueille odorante : lis
Tachetés de la rive et fleurs d'absinthe amère,
Et le doux chèvre-feuille. Elle n'avait souci
Des ronces, se blessant aux épines des roses,

Et comme elle marchait, après de lentes pauses.
Tressant des fleurs, je crus la suivre jusqu'ici
Où, rougissante avec des airs de criminelle,
Craintive d'un regard, fût-il même le sien,
Elle enlaçait le bel Eros du gai lien
De ses fleurs.

Mais oui, c'est certainement un fragment perdu d'André Chénier. Il est heureux qu'il ait été retrouvé.

Cette filiation classique établie, M. E. Faguet examine les dons et les moyens originaux du poète :

Le vers décidément libre, M. Vielé-Greffin l'emploie quand la pensée laissée à elle-même s'exprimerait naturellement, spontanément, en prose, et ce qui reste de rythme n'est ici que pour soutenir légèrement la pensée et ne pas créer une dissonance trop forte entre les parties fortement rythmées et les autres.

Le principe des vers-libristes est, ce me semble, celui-ci, qu'ils n'accepteront peut-être ni dans le fond ni dans la forme, mais enfin il me paraît celui-ci : la pensée sue son rythme comme la tortue sue sa carapace et il est des cas, où la pensée sue un rythme très rigide et des cas où elle en sue un qui est très mou et qui doit rester tel, et des cas où, en fait de rythme, elle est de nature à ne suer rien du tout, — ce principe, M. Vielé-Griffin me semble le suivre assez fidèlement.

J'ai dit depuis longtemps comment je lis les vers libres; je les lis comme de la prose, comme une prose où la rime (ou l'assonance) ne servirait qu'à indiquer discrètement le *rythme de prose* que l'écrivain a cherché. Encore j'aimerais mieux, ce rythme de prose, le trouver moi-même sans autres guides que le sens et les points et les virgules et c'est pour cela qu'en vers libres, je prefère l'assonance à la rime, comme moins impérieuse et, je me passerais même de l'assonance, pour parler par alexandrins. Je ne tiens aucun compte de la disposition typographique, des alinéas introduits, après coup, me semble-t-il toujours, par l'auteur, et je juge du rythme selon la cadence que je jette à mon oreille en lisant tout haut.

Cette méthode, appliquée aux vers de M. Vielé-Griffin, leur est en tout favorable, selon M. Faguet. Et l'éminent professeur conclut en ces termes :

Mais pour revenir aux parties de l'œuvre de M. Vielé-Griffin qui me semblent bien venues, et elles sont les plus nombreuses, M. Vielé-Griffin me paraît un maître dans l'art d'associer la pensée au rythme qui lui convient ou à l'arythmie qu'elle comporte. Ce qu'il a bien compris, lui et quelques autres du reste, mais lui peut-être mieux que personne, c'est le grand principe — l'ont-ils formulé? je ne sais, peu importe! — de tous les poètes ressortissant de plus ou moins près au symbolisme. Ils sont très logiques, très cohérents. *De même que la pensée doit fuir la lumière crue et se dérober à demi dans une pénombre de même le rythme qui l'exprime doit se dissimuler à demi et se laisssr deviner plutôt que s'imposer et s'asséner impérieusement, ce qui le mettrait en contre-sens de l'idée et en dissonance criante et ridicule avec elle.* Ce principe, M. Vielé-Griffin l'a parfaitement entendu et s'y est très scrupuleusement

soumis. On pourrait dire seulement, si l'on s'appelait Chicaneau, que, le plus souvent — mettons: assez souvent — la pensée de M. Vielé-Griffin précisément n'est pas beaucoup en pénombre et que, par conséquent, quand il est vers-libriste, il suit un principe qui, tout justement, n'est pas fait pour lui. Il y a du vrai dans cette objection et il en restera toujours quelque chose; mais encore l'on peut dire qu'avec un instinct assez sûr c'est quand la pensée qu'il a exprimée est moins « en clair » qu'ordinairement, que M. Vielé-Griffin lui donne pour vêtement un rythme flottant et agréablement indécis. Ceci, non pas toujours, comme j'ai dû à la vérité ou à ma franchise de l'indiquer, mais le plus souvent, en somme, et avec une adresse spontanée qui ne se trompe guère.

Quoi qu'il en soit, c'est un poète et un musicien très distingué que M. Vielé-Griffin. Ce Sicilien mélancolique, combinaison qui n'est pas sans charme, cet idyllique pathétique et incliné et ployé, ce poète des grandes tristesses de l'âme, associées — consolation ou aggravation — avec les sérénités et les enchantements de la nature, nous prend par bien des côtés et pénètre furtivement et profondément dans beaucoup de sentiers de notre âme. On ne peut avoir que de l'admiration et, ce qui est plus, de la gratitude pour cet évocateur prestigieux qui fait si bien renaître et flotter languissamment devant les yeux de notre âme « l'ombre souriante des douleurs choyées ».

Ce même numéro de *la Revue de Paris* publie un poème de M. Francis Vielé-Griffin : « Le délire de Tantale ». En voici une des strophes les plus heureuses, de celles qui sont le plus musicales et fraîches :

O jeunes heures d'Ionie
assises au seuil des portes
du printemps :
voix claires des flûtes liées qu'emporte
un vent, bleu du baiser des Cyclades assaillies
— telles ma lèvre attardée à ses lèvres s'est fardée
en un baiser qui mord, —
Vent d'aube et d'occident, ô vent des îles !
mêlant, contre nos marches d'or,
à la neige arrachée au vol blanc des mouettes
la pâle effloraison des amandiers qu'il pille ;
mêlant, pour l'éternelle fête des étés,
— comme en rythme sûr un philtre de poète —
au parfum lourd des myrtes le sel des voluptés...
Pieds légers qui posiez au marbre tiède, orgueil
des vingt ans et des printemps et des mers...
Vous voici éternels !

§

M. Joseph Wilbois publie dans **la Revue hebdomadaire** (20 avril) un fort curieux essai : « Les Devoirs envers la patrie, d'après la morale nouvelle. »

« C'est de son histoire qu'on peut le moins s'échapper », constate M. G. Wilbois. Puis, il écrit :

Le vingtième siècle est donc exceptionnel : les patries douanières et les patries historiques n'y croissent pas avec la même vitesse.

C'est là la crise. Puisque nous avons aujourd'hui — et demain ce sera pire — deux patries, s'il y a désaccord entre nos devoirs envers elles, laquelle doit-on préférer ? C'est la question de l'internationalisme qui se pose.

Elle a deux aspects différents, chez les dirigeants et chez les ouvriers. Ne parlons pas des paysans qui, retenus près de leurs clochers par l'attraction des champs, connaissent moins le problème des frontières.

L'internationalisme des dirigeants. Les dirigeants, hommes d'affaires qui ont des clients et des fournisseurs même dans d'autres parties du monde, ou intellectuels qui connaissent, avec plusieurs langues, autant de littératures, forment ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie européenne. Ils sont donc disposés à un certain internationalisme. Dans les affaires, ils sont prêts à considérer que, là où est le gain, là est la patrie ; sentimentalement, ils perdent les préjugés et les haines à l'égard des ennemis héréditaires. Mais à côté des tendances il y a les devoirs.

Envers la patrie économique. Ce sont des devoirs nouveaux, puisque c'est une patrie plus large.

Pour M. Wilbois, « les sentiments spontanés ne suffisent plus », envers la patrie « historique ». La connaissance de l'étranger fortifie ces sentiments :

Dès lors on a pour la nation maternelle au lieu d'enthousiasme verbal, un amour scientifique qui complète l'amour instinctif ; il le faut ; avec la terrible émulation des peuples, les instincts ne suffisent plus à faire des citoyens efficaces ; mais, pour ajouter à l'instinct l'étude, il faut un effort volontaire, et c'est pourquoi les sentiments envers la patrie se doublent désormais d'un devoir.

Voici un point de vue tout à fait nouveau :

L'internationalisme des ouvriers est fort connu. Ils s'en vantent. En particulier, ils souhaitent violemment la suppression de l'armée. Cependant, ils en veulent moins à l'armée chargée de défendre les frontières qu'à l'armée en tant que police levée pour les combattre ou les remplacer en temps de grève ; et alors leur internationalisme n'est qu'un épisode de la lutte des classes. Ces tendances forcent à examiner de plus près leurs devoirs envers la patrie.

Envers la patrie économique. C'est d'abord le devoir militaire. Il n'est pas difficile aux ouvriers. Leur antimilitarisme n'a rien de celui de certains bourgeois qui acclament le drapeau et se font exempter de service. Les ouvriers auraient sans peine l'âme militaire. L'atelier et le syndicat les y exercent. Là ils apprennent trois grandes qualités du soldat : l'obéissance à la discipline, le dévouement gratuit à un être collectif, et l'amour du risque. L'atelier et le syndicat exigent l'un et l'autre une discipline aussi rigou-

reuse que celle de l'armée. Dans le syndicat, on travaille et on paie, et lourdement, pour le seul bien de la classe ouvrière. Pendant la grève, on court, pour le pain de sa famille et parfois pour sa propre vie, des dangers comparables à ceux de la guerre. L'ouvrier possède donc la préparation morale que le régiment donne. Il n'a qu'à achever à la caserne sa préparation technique. Il sera ainsi un serviteur complet de sa patrie douanière.

Plus avant, M. J. Wilbois constate :

Les luttes de classes ne doivent donc jamais compromettre le pays, et la meilleure manière de mettre la patrie au-dessus d'elles, c'est de les porter en dehors de la patrie. *Le vrai nationalisme économique coïncide ici avec l'internationalisme syndicaliste.*

Les considérations de l'auteur aboutissent à ces lignes :

L'homme étant un être social n'est vraiment homme que s'il est dans son cadre, c'est-à-dire forsqu'il est enraciné dans son pays, et il suffit qu'on fixe son attention sur les témoins qui le remplissent pour y lire la progression d'un passé qui dépasse incomparablement ce qu'a vu le premier regard. Si l'on veut comprendre l'humanité totale on le fera après, en généralisant sa race, et non avant, en l'ignorant. *C'est en vivant profondément le régionalisme le plus voisin qu'on se trouve emporté par l'humanitarisme le plus durable.*

Enfin, et en résumé, chez les ouvriers comme chez les dirigeants, l'internationalisme doit céder au nationalisme, parce que l'internationalisme est une attitude simplement économique qui ne dérive que de rapports sociaux statiques, le nationalisme une démarche évolutionniste qui dérive du dynamisme de la vie complète, et, d'après les principes essentiels de notre morale, celle-ci prime celle-là.

§

Les Marges (avril) ont ouvert une « Enquête sur le Théâtre et le Livre ». M. Maurice Barrès a répondu :

Le goût pour le théâtre, et pour un théâtre qui glisse à devenir café-concert ou cinématographe, indique une tendance au moindre effort. (Pour apprecier les hautes et fortes idées, il faut, en effet, se contraindre, se rassembler et se hausser.) Mais quoi ! sommes-nous sûrs que ce soit une mauvaise chose, si le public se purge de ses éléments les plus bas qui s'en vont aux spectacles inférieurs ? Tâchons d'en profiter et de travailler dignement pour un public purifié et décanté.

La fine explication donnée par M. René Boylesve débute ainsi :

Le goût du théâtre ne me semble être qu'une manifestation, entre autres, du goût de sociabilité qui est si vif chez les Français. Je ne crois pas qu'on aille tant au théâtre pour le plaisir qu'on y éprouve que pour y puiser un sujet de conversation qui soit commun à toutes les maisons qu'on fréquente. Il faut causer en mangeant, en prenant le thé, en bien d'autres circonstances. Parler d'une pièce, la juger, si pauvre qu'elle soit, c'est encore ardu ; d'où la prépondérance prise par les acteurs, les actrices, leur vie

privée et celle des auteurs, bien plus accessibles à chacun que leur talent ou leurs défauts. Comment voulez-vous que l'intérêt d'un livre tout nu puisse lutter avec la multitude des accessoires matériels, tangibles, vivants, mouvants et à la portée des femmes, qui environnent le théâtre ? Et par quel moyen contraindre tout un monde et presque tous les mondes à lire, à avoir lu dans le même temps, un roman ?

Le goût du théâtre, à notre époque, est une manifestation de l'évolution de nos esprits paresseux vers les divertissements matériels. Je n'entends pas dire par là que le théâtre n'offre que des agréments de cette nature, mais il en offre toujours de cette nature, même alors qu'il contient, par exception, des éléments d'un ordre élevé, et ce sont ces petites misères qui ont prise sur le plus grand nombre.

De M. Henri Duvernois :

Je fus critique littéraire. Les gens me disaient :

— Comment, Monsieur, vous lisez tous les livres qui paraissent ! Quel courage !

Je suis critique dramatique. Les gens me disent :

— Alors vous allez à toutes les répétitions générales. Vous en avez de la veine !

Voilà, je crois, le sentiment contemporain en ce qui touche le livre et le théâtre. Ce n'est certes pas un indice de progrès intellectuel. Voilà vingt ans que l'on sert la même pièce aux fanatiques de spectacle ; ils ne s'en aperçoivent pas. Que paraisse un livre original, il est immédiatement apprécié par le tout petit groupe resté fidèle au livre. Mais il en était de même il y a trente ans.

L'excellent peintre Francis Jourdain émet une opinion nette :

A mon avis, l'imbécillité du théâtre contemporain est effroyable et le scandaleux intérêt que suscite tout ce qui touche la scène ne saurait être confondu avec le goût de la littérature.

M. Pierre Mille, de s'écrier :

Le public va au théâtre parce que, tout compte fait, il y est moins volé que chez les libraires !

Elégamment, M. Robert de Montesquiou s'en prend à deux duchesses, après un hommage à MM. d'Annunzio, de Porto-Riche, Henri Bataille, Pierre Loti et Maurice Barrès.

Pour M. Eugène Montfort :

Ce qui prouve la supériorité du livre, c'est qu'une pièce de théâtre n'est belle et n'a chance de durée que si elle peut être lue. Une pièce de théâtre ne vaut quelque chose que si elle peut devenir un livre.

Mme Rachilde remarque ceci :

La littérature, la vraie, ne peut pas s'installer au théâtre, parce que le bruit d'un cœur battant est étouffé par le bruit des gens qui marchent. Sur la scène, personne ne peut demeurer en place, et des comédiens, assis tout

une soirée, malgré les belles choses qu'ils tâcheraient d'exprimer, feraient un four noir.

Un chef-d'œuvre lu reste un chef-d'œuvre. Le même chef-d'œuvre joué, interprété, peut devenir, pour le lettré, absolument lettre morte.

Notre cher grand J.-H. Rosny aîné dit, avec raison :

Mais l'intérêt excessif que nous portons aux cabotins, aux cabotines et au cabotinage est évidemment une faiblesse, et bien ridicule ! Le spectacle peut mettre en jeu les mêmes facultés spirituelles que la lecture, avec moins de subtilité, toutefois, et moins de force.

Le public hétéroclite et cosmopolite de nos jours, les frais de la mise en scène, les cachets élevés des acteurs, ne permettent pas de faire jouer « avantageusement » des pièces d'un mérite supérieur.

Hormis M. Fernand Vandérem, romancier et auteur dramatique, aucun des auteurs dramatiques aujourd'hui en faveur n'a répondu. C'est une lacune, évidemment.

§

La Revue du Foyer publie une conférence de l'aviateur André Beaumont d'où nous détachons ces lignes. Elles sont empruntées au devoir d'une écolière de Saint-Gorre (commune de Roquefort). Un aviateur avait atterri près de ce village. L'évènement fut le sujet de la narration imposée par l'instituteur à sa classe de fillettes :

L'autre matin j'ai été réveillée par un bruit sourd comme un ronflement d'automobile, qui s'en va, puis revient plus fort. Alors j'ai eu peur et j'ai été courir à la fenêtre. Mais on ne voyait rien du tout, parce que le brouillard était très épais et très froid. Il était très matin. Puis, tout à coup, le bruit se fait entendre au-dessus de ma tête, et je vois passer au-dessus des toits, très vite, une grande machine qui volait avec une queue. Ma mère était venue aussi à la fenêtre, en chemise, et il y avait en face beaucoup de femmes, en chemise aussi, qui regardaient en l'air. Elles disaient : « Vous l'avez vu passer ? C'est l'aéroplane. » Puis on ne l'a plus entendu. Alors, quand on a eu fini de parler, comme nous étions toutes mouillées par le brouillard et qu'il faisait froid, tout le monde est rentré. Puis, à dix heures, un homme qui venait de Saint-Gorre a dit qu'il y en avait un qui était tombé là. Mon père a vite attelé la jardinière et nous sommes partis pour le voir.

En arrivant dans le champ où il était tombé, il y avait déjà beaucoup de monde, des femmes qui le regardaient ; on ne pouvait pas appprocher.

Et voici la description de l'appareil par la petite fille :

L'aéroplane était très joli. C'était comme une petite échelle double couchée.

C'est une véritable trouvaille ! Le fuselage d'un Blériot ressemble, en effet, à une petite échelle double, dit M. A. Beaumont.

§

Les Idées Contemporaines (n° 1, 7 avril) ont une directrice : Mme A.-G. de Maguerie, et doivent paraître chaque mois. Une feuille volante nous dit l'objet de cette publication :

Tenir ses lecteurs au courant de toute idée, de tout effort ; aider au développement de l'individualité, tel est le programe de la Revue *les Idées Contemporaines*.

Le commentaire de son but pourrait être : toute collectivité, nation ou association, région ou village, forme une individualité et la collectivité ne vaut que par la force morale, intellectuelle et physique des individus qui la composent.

Naturellement ce premier numéro comporte quelques réponses à une enquête ! L'interrogatoire porte sur les « humanités ».

M. Etienne Munck donne une étude très précieuse sur « l'Etudiant alsacien-lorrain ». En voici un passage à méditer :

L'université de Strasbourg est une des bonnes universités d'Allemagne, aussi allemande dans son enseignement que celle de Kônigsberg. Elle entretient un lecteur français comme elle entretient un lecteur anglais et un lecteur italien. Le français est une langue marâtre comme les deux autres, on le traite à titre de parfait étranger. L'étudiant alsacien-lorrain doit toute son éducation française à sa famille, souvent exclusivement à lui-même et à la fréquentation de la société de langue française. Piètre ressource ; mais les résultats obtenus n'en sont que d'autant plus admirables et stupéfiants. En effet, il y a bon nombre d'étudiants alsaciens-lorrains qui, malgré des origines et des affinités non françaises, manient la langue de Racine et de Corneille avec une surprenante aisance. C'est pour eux question d'amour-propre. Autour d'eux, l'on parle français. Pourquoi devraient-ils remplir le rôle dégradant du chevalier à la triste figure et se tenir cois, au lieu d'être à même d'exprimer leurs opinions, parfois si bonnes et si précieuses, dans la même langue que leur entourage ? En Alsace-Lorraine, on parle, de nos jours, plus et mieux français qu'avant 1870. Autrefois, les Français travaillaient pour la France. Tout paradoxal que paraisse ce raisonnement, il s'explique par le fait bien simple qu'avant 1870, l'école enseignait le français. Mais, depuis la guerre, l'enseignement du français, ayant été rayé du programme scolaire, la famille s'est substituée aux pédagogues. C'est ce qui fait que l'on entend souvent des enfants de 6 ou 8 ans babiller un délicieux français. On peut aisément faire cette constatation chez les fillettes de la bourgeoisie au moment où elles sortent de classe ou quand elles prennent leurs ébats sur une place publique. Il est arrivé que les Allemands s'en indignèrent et manifestèrent un étonnement brutal à ce propos. Les journaux du pays ont signalé, à différentes reprises, que des mères de famille avaient été abordées grossièrement par des immigrés qui leur intimèrent l'ordre « de parler allemand sur le territoire allemand ». Mais les tentations intempestives des germanisants n'ont aucune prise sur la femme alsacienne, qui reste la gardienne vigilante des traditions du passé. Cette sollicitude des mères alsaciennes a tout naturellement sa répercussion dans les cœurs des fils qui se souviennent et s'inspirent d'une si vaillante attitude durant leur séjour à l'université. Les jeunes gens d'Alsace-Lorraine puisent à cette source d'énergie les éléments de résistance dont ils ont besoin pour le maintien de leur individualité.

Memento. — *La Flora* (15 avril) : — « L'Art gracieux dans le monde », par M. Rondet-Saint. — Poèmes en vers, de MM. L. Rolmer et Ch. Grolleau; en prose, de M. Legrand-Chabrier.

L'Indépendance (1er avril) : — M. Ed. Berth : « Proudhon en Sorbonne ». Un inédit de Charles Demange sur Pascal.

L'Olivier (mars) : — Numéro consacré aux « Primitifs niçois ».

La Revue du mois (10 avril) : — « Les Principes de l'Energétique », par M. J.-H. Rosny aîné.

Le Parthénon (20 avril et format réduit) : — M. le Dr Jacques Bertillon : « Ce que deviennent les femmes très instruites. »

La Nouvelle Revue française (1er avril) : — M. J. Rivière : « Portrait de Joachim du Bellay. » — M. André Suarès : « La Chronique de Caërdel. » — Une belle lettre de M. Louis Bertrand sur « le Roman ».

Le Correspondant (10 avril) : — « Victor Hugo et Sainte-Beuve », par M. L. Séché, avec des inédits.

Revue bleue (13 avril) : — M. Latour : « L'Appréhension et l'espérance. »

Grœcia (1er avril) : — M. G. Vollet : « Un entretien avec Maurice du Plessys », souvenirs sur Jean Moréas et l'école romane.

La Grande Revue (10 avril) : — M. Ed. Dujardin : « Les Premières civilisations. » — M. Ou-Tsong-Lien : « Sur la révolution chinoise. »

La Revue critique des Idées et des Livres (10 avril) : — M. Paul Bourget : « La jeunesse de Michelet. » — « L'Officier contemporain », par M. J. d'Aulon. — M. H. Clouard : « Tristan Corbière. »

La Nouvelle Revue (15 avril) : — « Le Duel au point de vue chirurgical », par M. le Dr Dartigues.

La Revue (15 avril) : — M. le Gal Dubois : « Sept mois de captivité en Allemagne. »

Les Entretiens idéalistes (avril) : — Jean de Pauly : « Introduction générale à l'Etude du Zo'har. »

L'Occident (mars) : — M. Raoul Narsy : « Conclusions. » — M. F. A. Alibert : « Syrinx. — M. E. Batault : « Méditation sur la vie. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le dernier vendredi de Mme de Loynes (*les Nouvelles Rennaises*, 1er mai). — Le Petit Chose couronné (*Paris-Midi*, 3 mai). — Jules Laforgue (*Pyrénées et Océan*, mars-avril).

Une jeune femme avait beaucoup admiré Jules Lemaître et ses écrits de l'époque sceptique et délicate : « Pendant de longues heures de sa solitude, je me pénétrais de sa pensée et je me disais qu'elle aurait sur ma pensée une influence prépondérante et durable, qu'elle donnerait à mes opinions une direction générale dont je ne m'écarterais jamais. » Il n'en fut pas tout à fait ainsi. La jeune femme ne participa point à l'évolution politique d'un esprit qu'elle croyait plus ferme. Cependant, lorsqu'on lui proposa de voir de près son ancienne idole, il lui restait encore assez de curiosité pour accepter. C'était au mois de janvier 1908. « Il fut convenu, raconte L. B., dans **les Nouvelles Rennaises**, que j'irais chez Mme de Loynes le vendredi suivant, à l'heure où Jules Lemaître avait coutume de s'y trouver ». Voici le léger récit de ce moment :

J'avais entendu parler bien des fois de Mme de Loynes. J'avais entendu raconter à son sujet toutes les histoires les plus romanesques du monde et mon innocente jalousie s'accommodait de celles qui lui faisaient jouer dans la vie de Jules Lemaître le rôle d'une fée immatérielle et tutélaire.

Il m'est resté du salon de l'avenue des Champs-Elysées — une maison princière, mon cousin — une impression de blancheur. Une pièce immense de boiseries blanches, des fourrures d'ours blanc, une toile représentant une femme nue, longue et blanche, et, sur la cheminée toute blanche, la Tanagra de Gérome en albâtre éburnéen, altière et hiératique. Tout blanc aussi, un vieillard affaissé dans un fauteuil et dont je remarquai les yeux vagues et la bouche tombante. C'était H. Houssaye. Tout blanc, le petit chien couché aux pieds de sa maîtresse. Seuls, Mme de Loynes et son portrait mettaient des taches plus vives dans cet ensemble incolore. Mme de Loynes était assise dans une bergère auprès de la cheminée. Elle avait une perruque blonde, une robe de peluche bleu ciel, elle était fardée et couverte de bijoux comme une idole et elle tricotait, pour les pauvres, une laine assortie à sa robe. Le portrait, éclairé par deux réflecteurs, semblait une sombre apparition, le fantôme toujours présent, énigmatique et pensif, de la jeunesse de cette vieille femme : du taffetas noir, un visage pâle, une bouche sérieuse, et deux yeux immenses, étrangement brillants, avec des profondeurs dorées.

Mon cousin, après quelques banalités — bien entendu, c'est moi qui les ai dites — Mme de Loynes me demanda si j'avais des enfants et comme je lui répondais affirmativement : « Tant mieux, me dit-elle, je n'aime pas les femmes qui n'ont pas d'enfants ! » Je la regardai, un peu surprise — mais je réfléchis qu'évidemment Mme de Loynes devait garder toutes ses préférences pour les hommes qui n'ont point d'enfants.

Involontairement, je pensais à Bobette, la Bobette d'Henri Lavedan qui, sur ses vieux jours, était devenue une douairière si bien pensante, Egérie de son curé. Du reste Mme de Loynes semblait éprouver un complet mépris pour les femmes. Songez qu'elle avait dû donner un déjeuner de femmes, et c'était si ennuyeux, si excédant; les femmes sont si bêtes et si bavardes. Heureusement, un autre historien — Vandal ou Frédéric Masson — étant arrivé, ainsi que le directeur du journal *la Liberté*, la conversation put devenir intéressante et élevée. Le directeur de *la Liberté* était assis un peu à l'écart, en petit garçon. Du reste, il n'était pas en habit, n'étant point admis aux honneurs du dîner.

« M. Berthoulat, lui dit Mme de Loynes, ma *Liberté* n'arrive qu'à 6 h. 25, je devrais l'avoir à 6 h. 1/4 . » — « Mon Dieu, Madame, vous m'étonnez ; on vous porte le journal aussitôt imprimé. » — « C'est possible, mais il m'arrive tout de même avec un quart d'heure de retard. » — « Etes-vous bien sûre, Madame, que votre concierge vous le monte immédiatement? » — « Je le lui ai bien recommandé, mais je puis encore m'en assurer ». Un coup de sonnette. Apparition d'un valet de pied de théâtre : « Pierre, le concierge apporte-t-il ma *Liberté* dès qu'il la reçoit? » — « Madame la Comtesse, je vous l'affirme. » — « A quelle heure la monte-t-il ? » — « A 6 heures 25. » — « M. Berthoulat, vous voyez ! » — « Madame, j'aviserai. » — « Et puis, je voudrais aussi avoir des renseignements sur la nouvelle pièce de Capus qui est en répétitions au Français. » — « Madame, vous

les aurez demain. » La sibylle ne dit point ce qu'elle voulait en faire et cette énigme ne laissait pas que d'être impressionnante. Enfin, Jules Lemaître entra, vif, sautillant, le sourire narquois et lorsque je le vis prendre le petit chien de Mme de Loynes et le bercer dans ses bras, je me rappelai avec mélancolie un féroce article d'Urbain Gohier qui m'avait tant indignée autrefois. Alors, j'entendis des propos mystérieux : « Avez-vous été prendre de ses nouvelles ? Comment va-t-il. Ce n'est pas grave? — Ah ! mon Dieu, un garçon si chevaleresque, mais oui, si chevaleresque! » Les trois académiciens opinaient gravement.

Je finis par comprendre qu'il s'agissait du comte Boni de Castellane, lequel s'était, la veille ou l'avant-veille, colleté dans le ruisseau avec un de ses cousins. L'épithète de chevaleresque m'étonna un peu — mais ils avaient l'air si convaincus, si pénétrés, ce pugilat semblait un événement si considérable dans l'histoire universelle des peuples, la guérison rapide de Boni de Castellane paraissait si essentielle pour l'avenir de la France, que je m'abîmai dans l'humiliation de ne pas partager ces craintes et ces espoirs.

Il était tard et je partis. Arthur Meyer n'avait point paru.

Je rentrai chez nous, mon cousin, à la fois stupéfaite, amusée et déçue. Et je pris un air dégagé pour vous raconter ma visite. Pour rien au monde, je n'aurais voulu vous avouer ma consternation. Mon Dieu, je le sais bien, les grands hommes ont le droit d'avoir des éclipses, mais ce n'était pas de chance d'être justement tombée un jour d'éclipse totale. Huit jours après j'apprenais la mort de Mme de Loynes. J'eus la curiosité de parcourir le journal *la Liberté*. Un discret petit entrefilet annonçait le décès en troisième ou quatrième page. M. Berthoulat avait donné dans son journal à la mémoire de Mme de Loynes la place qu'il occupait dans son salon.

Mon cousin, vous qui avez de l'érudition et qui êtes psychologue, vous devriez faire une étude sur la fascination exercée par la courtisane sur les hommes de lettres, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Seulement ce serait un travail interminable, un travail de bénédictin. Il faudrait connaître tous les peuples, toutes les écritures, tous les textes, et il y aurait plusieurs volumes d'un millier de pages chacun. Mais ne trouvez-vous pas, mon cousin, qu'il est juste en somme qu'une femme qui fut jolie, intelligente et volontaire, domine à son tour les «grands de l'esprit » qui ont profité sans scrupule de sa jeunesse, de sa beauté et de sa pauvreté ?

Et ne trouvez-vous pas aussi que nul ennemi n'aurait pu écrire un livre plus accablant pour tout un monde et toute une politique, que ce livre où Arthur Meyer avait dessein de justifier et de glorifier ? Mais avec quelle naïveté désarmante Arthur Meyer reproche à Jules Lemaître d'avoir rendu impossible par son attitude « toute exploitation du cadavre de Syveton » ! Parmi tant de choses qu'il a pu dire, Arthur Meyer aurait pu taire celle-là.

§

Paris-Midi a donné cette notice, sur André Lafon, le protégé de M. Barrès, qui a eu le grand prix littéraire de l'Académie française. Il n'y avait pas à hésiter entre lui et Francis Jammes qui était,

paraît-il, en balance avec lui dans l'estime académique. L'Académie s'est montrée très académique et le jeune lauréat se montre aussi très académique. Il dit « mon ami Francis Jammes », il le protège naïvement. Car, dans cette histoire, tout le monde fut naïf, excepté M. Barrès, qui se révèle le Sixte-Quint de cette assemblée bien pensante. Voici *le Petit Chose couronné*.

L'Académie vient de décerner son grand prix littéraire. L'élu, M. André Lafon : le livre : *l'Elève Gilles* : la somme, dix mille francs.

M. André Lafon, voici vingt-quatre heures, était un délicat et modeste jeune homme de lettres, connu à peine de quelques familiers, de deux ou trois jeunes revues, mais connu de M. Maurice Barrès.

Son roman autobiographique est agréable, honnête, d'une raison qui plaît par sa sagesse à la portée de tous : c'est presque un livre de vertu. L'histoire est simple : elle pourrait porter en sous-titre : *L'Elève Gilles* ou *l'année de collège* (collège et non collage) *d'un garçon de dix ans*, c'est un recueil de la vie sentimentale à l'âge où l'amour n'est qu'un mot inexpérimenté.

M. André Lafon a vingt-neuf ans : né à Blaye, dans la Gironde, il n'a rien d'un Girondin, étant par nature timide, sage et bien pensant. Il a fait de bonnes études, mais, la fortune lui manquant, il dut se faire répétiteur : les jeunes pensionnaires du lycée de Bordeaux, du lycée Carnot à Paris et d'un collège à Neuilly. Mais M. Barrès n'habite-t-il pas de ce côté aussi ! Et il me plaît d'imaginer qu'un clair matin, au Bois, le Petit Chose et l'ami assagi de Petite-Secousse se sont rencontrés dans une allée secrète ; ils se sont plu, ils ont causé... ils ont causé littérature. Les prix couronnés n'ont souvent pas d'autre histoire.

M. André Lafon part bien. Il finira, je vois clair dans la ligne de destinée, dans le fauteuil de M. Henry Bordeaux... quand Bordeaux sera mort, et qu'il aura été élu....— T.

§

M. Tristan Derème a donné, dans les derniers numéros du journal **Pyrénées et Océan**, une belle et passionnée étude sur *Jules Laforgue*, mais qui dépasse par son importance le cadre de ces notes. On me saura gré toutefois de l'avoir signalée.

R. DE BURY.

THÉATRES

Chatelet : *Hélène de Sparte*, tragédie en 4 actes, de M. Emile Verhaeren, musique de scène de M. Déodat de Séverac (4 mai). — Théatre des Arts : *Mil neuf cent douze*, scènes contemporaines en 5 actes et 6 tableaux, de MM. Charles Muller et Régis Gignoux. Musique, ballet et instrumentation de M. Florent Schmitt (18 avril). — Théatre Michel : *L'Avocate*, comédie en un acte de M. Michel Missoffe, *Madame en aura un*, comédie en un acte de M. Jean Pellerin. *On purge Bébé*, pièce en un acte, de M. Georges Feydeau. *Le Tiers porteur ou l'Honneur de Désiré*, opérette en un acte de MM. Kolb et André de Fouquières, musique de M. Claude Terrasse (27 avril). — Memento.

Il faut certes admirer M. Emile Verhaeren. C'est un vrai poète.

C'est même peut-être, presque sûrement, un grand poète. C'est en tout cas un écrivain d'une réelle personnalité. Il n'a pas recommencé ce que d'autres ont fait. Sans souci de plaire ou de déplaire, il a parlé selon sa voix. C'est une voix forte, rude, souvent même un peu rauque, qui secoue plus qu'elle ne caresse, qui crie plus qu'elle ne chante. Ce que fut Constantin Meunier en sculpture, on pourrait dire que M. Verhaeren l'est en poésie, et sans doute cela est-il parfois un peu fruste pour nos yeux et pour nos oreilles habitués à plus de finesse, — une finesse qui n'est d'ailleurs souvent que de la fadeur. Mais cela me plaît par-dessus tout qu'un homme sache être lui-même, lui seul, et s'entête à l'être. Tant de défauts qu'il puisse avoir, — et l'on a peut-être d'autant plus de défauts qu'on a une forte personnalité, — l'œuvre d'un tel homme a toujours grande chance d'offrir de la beauté. Celle de M. Emile Verhaeren en est une preuve. Une sorte de beauté y éclate à chaque page, un peu barbare, mais pleine et forte et qui vainc souvent notre goût.

On vient de jouer de lui au Châtelet, dans des soirées de gala organisées par M. Astruc, une tragédie en quatre actes : **Hélène de Sparte**, représentée pour la première fois en France, après avoir été applaudie en Allemagne et en Russie. Vous avez lu sans doute dans les journaux qu'elle a eu un grand succès. Cela est vrai. On a grandement fêté le poète qu'est M. Verhaeren. Vous avez lu sans doute aussi qu'elle a été admirablement jouée. Je vous prie ici de n'en rien croire. Je me flatte de savoir ce qu'est un acteur, une actrice qui jouent bien. Je n'ai pas cette admiration facile que conquièrent immédiatement les poses plastiques de telle comédienne, ou le ton scandé et la voix de mélopée de tel comédien. J'estime qu'on peut et même qu'on doit dire les vers de la voix la plus naturelle du monde. Ils ont leur musique par eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter je ne sais quel chant dans le débit. Si les pièces en vers nous ennuient tant, la plupart du temps, c'est justement parce que les comédiens croient devoir y apporter leur mauvaise et prétentieuse emphase. Ceux qui étaient chargés de nous représenter les personnages d'*Hélène de Sparte* n'y ont pas manqué. De M. de Max, si agaçant de maniérisme et de déclamation, à Mlle Ida Rubinstein, de qui j'espère qu'elle danse mieux qu'elle ne joue, c'était à qui serait le plus mauvais. Seul M. Desjardins s'est montré acceptable, par son habituelle sobriété. Quant aux décors, vous savez mon peu d'enthousiasme pour les grandes mises en scène. Ceux d'*Hélène de Sparte*, sauf celui du deuxième acte, d'une réelle beauté, ne sont qu'un aveuglement de couleurs, c'est tout ce qu'on en peut dire. Tout cela, je l'avoue, surtout ces acteurs déclamatoires et gesticulants, m'avaient fort gâté le spectacle. La pièce, par son sujet, me séduisait déjà fort peu. Je m'étonnais que cette mythologie eût pu tenter M. Verhaeren, dont

toute l'œuvre en est si éloignée. J'avais là comme l'impression d'un poème officiel, où l'auteur n'a pas eu toute sa liberté, où il lui a fallu se guinder, accepter les lieux communs d'usage. J'avais un peu tort. Après l'avoir vu jouer, j'ai lu *Hélène de Sparte*. Il s'y trouve de beaux passages. C'est même par endroits une œuvre intéressante, moins fade certes que les tragédies où s'amusent, — seuls ! — quelques-uns de nos poètes actuels. Tout l'instinct brutal, toute la sensualité exaspérée d'un Castor et d'une Electre, et la dureté ambitieuse d'un Pollux, M. Verhaeren nous a rendu cela avec une vraie force. Il était là dans son élément. Ecoutez aussi Hélène, déprise du passé fabuleux, confier sa rêverie au vieux roi Ménélas :

HÉLÈNE

Oh ! que d'heures en deuil depuis sont survenues;
Et comme, hélas ! est loin l'orgueil de ces beaux jeux ;
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie
D'une femme qui garde et qui soigne un foyer,
Avec de lentes mains doucement asservies :
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer
Que j'adore la lampe et que j'aime les âtres !
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre
Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

MÉNÉLAS

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente
Dont rien n'a pu flétrir le front ferme et vermeil.

HÉLÈNE

Oh ! le déclin du corps, les angoisses mordantes.
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils !
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure
Sachant quel bonheur sûr mon cœur a négligé,
En arrachant sa vie aux soins de ta demeure ;
Je t'apporte mon être étrangement changé
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

Il y a également, dans ce ton, quelques passages agréables dans *Hélène de Sparte*. Pour le reste, M. Emile Verhaeren ne pouvait pas plus qu'un autre échapper aux défauts des pièces en vers, surtout en vers alexandrins, où, sur la quantité, bon nombre, avec leur abus d'épithètes, ne sont là que pour la rime.

Je vous ajouterai, sur cette solennité, un amusant écho paru dans *Paris-Midi*. Vous aurez là, un peu, le décor de la salle.

En ce temps-là, Astruc dit aux courriéristes de théâtre : « Encore un peu de temps et vous verrez la grande saison de Paris. » Et Serge Basset, Auguste Germain, Paul Largy, Trebor et quelques autres furent remplis d'une grande joie et allèrent répétant que la grande saison de Paris devait

arriver. Et le samedi qui précède le quatrième dimanche après Pâques, Astruc ayant assemblé les courriéristes, leur dit en leur tendant un programme rédigé par ses soins : « Buvez cette prose, car ceci est mon sang. Avant que le coq chante, la grande saison de Paris sera commencée. » Et il leur donna rendez-vous dans un temple appelé le Châtelet, et où avait été déjà martyrisé Saint-Sébastien, en leur disant que, cette année, on allait torturer la Belle Hélène.

Et pour que la saison fût très parisienne, il choisit pour l'aider dans ses desseins le Belge Verhaeren, comme il avait choisi, l'année précédente, l'Italien d'Annunzio. Et dans le temple, tous les Parisiens étaient rassemblés; Aga Khan, Weingartner, Bjœnsterne-Bjœrnson, James Hyde, Arachtengui, Percy Peixotto, Argoutinsky et les douces brebis Zina Brozia, Kousnietzoff, Isadora Duncan, Juanita de Frezia et bien d'autres encore.

Et quand parut Ida Rubinstein, russe, dans des décors russes, figurant un paysage grec, les disciples d'Astruc dirent : « Il paraît que la saison de Paris va commencer... » Mais ils n'étaient pas encore convaincus dans leur cœur.

Mais quand ils virent un frère désirer les caresses de sa sœur, ils pensèrent qu'ils étaient à Paris et quand ils entendirent une femme souhaiter ardemment de partager la couche d'une autre femme, ils comprirent qu'ils assistaient à un spectacle vraiment parisien. — TRIAL.

Voici maintenant deux comptes-rendus de mon habituel remplaçant :

« Il se peut que je paraisse dénué de toute vergogne à qui parcourra ces lignes après avoir lu celles que publia sur moi Maurice Boissard dans les nos des 1er et 16 avril du *Mercure*. On sera tenté de croire que le juste plaisir que je ressens à m'asseoir, aux secondes représentations, dans le fauteuil que tout théâtre y réserve à mon ami l'emporte sur un amour-propre qui serait plus de mise. Mais pourquoi lui tiendrais-je rancune ? L'âge hélas ! fait, j'en ai crainte, qu'il oublie la valeur des termes dont il use, et je ne sais si parfois son cerveau n'ignore pas ce que sa plume écrit. Aussi bien, parmi les rares personnes qui ont l'heur de l'approcher, il n'en est point qui ne sache quel cœur débonnaire et d'une délicatesse toute féminine est le sien et que sa parole fut toujours d'une aménité exquise, voire un peu précieuse, pour quiconque. Bien que réfractaire aux utopies socialistes, on le pourrait néanmoins définir : un communiste idéal. Je n'en dirai qu'un exemple, entre mille. Le bonheur est certain, que l'on éprouve à publier un article dans une revue comme celle-ci, et ce bonheur, pour tout analyste, est le résultat de deux mouvements successifs, — intellectuel et physique — de l'être : écrire et toucher. C'est-à-dire 1° transmuer en *copie* ces ondes spirituelles qu'est la pensée (et c'est une volupté) ; 2° passer à la caisse (et c'est indubitablement une autre volupté). Eh bien, ce bonheur double, jamais Boissard ne se refusa à ce que ses amis en profitas-

sent, et il me fit ainsi trois ou quatre fois l'honneur de le partager avec moi : j'écris, et lui — touche. Ne serais-je pas malvenu à bouder plus longtemps ? Aussi, pour **1912**, ai-je refait mon petit Boissard.

« Auteurs de la pièce : partie littéraire, MM. Charles Muller et Régis Gignoux ; partie musicale, M. Florent Schmitt. M. Charles Muller a déjà fait du théâtre, *Maison de Danse*, en collaboration avec M. Nozière, dirent les affiches. Quant à M. Régis Gignoux, l'art de la scène est un sujet dont il cause volontiers, étant critique dramatique. Il en causait naguère à *Paris-Journal*, fort judicieusement, si bien même que — peut-être parce qu'il n'est pas du bois dont on fait les courtisans — la nouvelle direction de ce quotidien crut devoir le remplacer.

« Malgré la collaboration de M. Charles Muller, *1912* n'est pas une revue « à la manière de » ses aînées. Bien au contraire, ses auteurs se sont essayés à élargir le cadre dans lequel jusqu'à maintenant fut représenté ce genre, qu'on dit remonter à Aristophane. C'est ainsi qu'ils se sont imposé de ne point faire de personnalités et d'écrire en quelque sorte une vraie satire sociale. Certes, nous y voyons passer Gambetta, Ferry, Waldeck-Rousseau et Briand, mais ils y sont représentatifs de doctrines et ce n'est point leur personne physique ou privée qu'on y ridiculise. Moralement c'est un sensible progrès. Puis, MM. Muller et Gignoux n'ont pas manqué de logique dans leurs critiques, et je ne vois nulle contradiction dans ce qu'ils réprouvent. On sent qu'ils ont une opinion philosophique de la société, que tout dans leur revue se rapporte à cette opinion et qu'ils l'y professent. Puis encore ils s'y montrent les lettrés que l'on connaissait, et, pour ce qui est de leur esprit, il n'est pas du boulevard, mais meilleur. Si *1912* n'a pas trouvé le succès qu'il méritait il faut peut-être en accuser ses qualités. De plus, il y avait trop d'entractes, et pas assez de lien entre les scènes. Il faut savoir que le soir du service de seconde *1912* a été représenté en dépit de tout bon sens. On n'a nullement suivi l'ordre des actes, et nous avons été frustrés du fameux ballet des vices. Il est vrai que la vie est chère et qu'il serait fou de la part de la direction du Théâtre des Arts de ne pas restreindre ses dépenses le jour où l'on convoque la critique. Décors et costumes furent bien. Parmi les artistes, je ne vois guère à citer que MM. Fabert et Dullin. L'individualité de ce dernier est telle — dans la voix — que, quelle que soit la pièce, c'est toujours le Smerdiakow de Dostoïevski qu'on entend.

« Si le dernier spectacle du Théâtre Michel signifie succès, c'est à la reprise d'**On purge Bébé** qu'il le doit. Le seul reproche qu'on puisse faire à cette pièce, qui veut être désopilante, c'est de l'être trop. Il manque à M. Feydeau le sens du goût et celui de la mesure, qui en est d'ailleurs inséparable. Toutes les occasions de faire rire,

il les accumule comme elles se présentent, et il semble qu'il se garde de procéder à une sélection. Il fait une place égale à toute répartie ou situation plaisantes, qu'elles soient ou non entachées de vulgarité. Et c'est, ma foi ! regrettable, car M. Feydeau possède la *vis comica*, plus rare qu'on ne croit, celle qui ne va pas sans le don d'observation et même de psychologie. Un deuxième Courteline, moins paresseux que le premier, mieux qu'un Tristan Bernard ferait je crois notre affaire. Mme Cassive et MM. Lamy et Rozenberg jouent *On purge Bébé* avec bien du talent.

« Les trois autres pièces du même soir offrent peu d'intérêt. **L'Avocate** et **Madame en aura un...** feraient de passables levers de rideau. Quant au **Tiers Porteur**, de MM. J. Kolb et André de Fouquières, n'était la musique de Claude Terrasse, spirituelle lorsqu'elle n'est point farce, ce serait, tant elle manque de drôlerie, une pièce à passer sous silence. Elle se veut être opérette, et s'en remet uniquement aux rythmes cocasses du musicien. Malgré tout son talent, le compositeur n'en saurait posséder assez pour compenser la platitude du livret. Une seule plaisanterie a vraiment fait rire la salle, et je n'en puis apprécier le sel. A chacune des personnes dont il serre la main, Harry, le principal personnage, a coutume de dire : « Bonjour, espèce de Chéramy ! » Certes M. Chéramy n'est nullement exempt de travers : nous tous avons les nôtres. Mais je m'étonne que M. de Fouquières, qui, habitué du Foyer de la Danse et des bals mondains, a dû maintes fois se rencontrer avec M. Chéramy dans un même cotillon, ait choisi pour cible d'une plaisanterie plus que facile celui que le regretté Jean de Mitty (pas un pince-sans-rire, celui-là) avait surnommé le comte Mosca. Beethoven, Stendhal et Richard Wagner doivent assez, il me semble, à l'inlassable éloquence de l'éminent avoué pour qu'on regarde à deux fois avant de faire rire toute une salle à ses dépens. Pour mon compte, j'en ai eu le cœur navré. »

Memento. — Théâtre Molière : *Vers l'abîme*, pièce en 3 actes, de MM. Caillau et M. Dekobra. *Un justicier*, pièce en 3 actes, de MM. O. de Gourcuff et F. Plémeur (27 avril). — Capucines : *Ce qu'on peut dire*, revue en 2 actes, de MM. Hugues Delorme et Jean Deyrmon. *L'Autre mari*, comédie en un acte, de M. Robert Dieudonné. *La Surprise*, pièce en un acte, de M. Jean Gusky (30 avril). — Porte-Saint-Martin : *la Crise*, comédie en 3 actes, de MM. Paul Bourget et André Beaunier (3 mai). — Folies Dramatiques : *Lâchons nos femmes*, vaudeville en 3 actes, de MM. R. de Noter et Marcel Temporal (3 mai). — Théâtre Antoine : *Gaspard de Besse*, drame héroï-comique en 5 actes, en vers, de MM. H. Sauvaire et F. de Nus (4 mai).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra : *Roma*, par Massenet. — Concert de danses de Mlle Trouhanowa.

Je vous plains : la prose que vous allez lire aujourd'hui n'est pas celle de votre musicographe préféré. Il n'est point malade, Dieu merci, ni même fatigué. Simplement, il a voulu flâner dans les prés fleuris qu'empeste la Seine, voir si le printemps s'avance, et, le soir venu, au lieu de risquer une conjonctivite en contemplant les rampes de théâtres, écouter de préférence quelque opéra-cosmique :

Les vibrements voilés des feuillages bleutés,
Les soupirs de la nuit sourdement veloutés,
Des étoiles naissant les cris vifs et flûtés.

Car, harmonie des sphères détaillée par Mme Marie Dauguet ou Cantate confectionnée par un prix de Rome, Marnold ne saurait se passer de vibrations sonores, et Fernand Mazade le connaît bien qui chante :

Si tu veux être heureuse, ô ma chère âme, il faut
Te créer de la joie avec de la musique.

Au moment de suppléer l'auteur de *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, la Décence et l'Usage exigeraient, je le sais, un couplet sur mon indignité, avec quelques variations sur ce « Quel trouble inconnu me pénètre », qui semble le thème du Monsieur en train de faire connaissance avec le Pal. Mais je viens de lire, dans les *Idées et commentaires* du bel artiste qu'est J. Joachim Nin, un âpre réquisitoire contre la Critique-compagne-de-l'Erreur, bonne seulement à tyranniser « les inermes et aussi quelques héros ayant comme Achille un point vulnérable ». (Ne forçons par notre talon.) Ces anathèmes me revigorent : pour exercer une profession à ce point décriée, pourquoi m'embarrasserais-je de scrupules ou de craintes ? Allons-y !

§

S'il est un fauteuil où je n'ambitionnerai jamais de reposer mon séant — avouons, d'ailleurs, qu'on ne me l'a jamais offert — c'est bien celui qui orne le cabinet directorial de l'Opéra. Ceux qui occupent ce siège inconfortable doivent, par définition, faire abstraction de leurs goûts personnels, renoncer à exercer leur sens critique, abandonner tout idéal comme toute espérance, prendre résolument des mesures dont ils n'ignorent ni l'inutilité, ni l'impopularité, préparer avec soin d'inéluctables fours et avaler chaque matin autant de couleuvres qu'en peut détruire une mangouste adulte. Il faut,

pour se livrer joyeusement à ce sport, une vocation et un entraînement.

Que faire, en effet, lorsqu'un Saint-Saëns — qui épuise en navrantes lapalissades dans les quotidiens les ultimes ressources d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui ne s'éteint pas — vous apporte chaque année son « irrévocablement dernière » partition, déjà brûlée par la création que vient d'en faire Gunsbourg ? Quelle conduite tenir lorsque, souriant et bénisseur, Massenet vient vous rendre visite et laisse, en se retirant, bien en vue sur votre piano, son testament musical qui s'appelle aujourd'hui *Roma* et qui prendra un autre nom la saison prochaine ?... Bon gré, mal gré, il faut se répandre en remerciements, reconduire l'illustre Maître jusqu'à son taxi, s'incliner la main sur le cœur, et mettre en répétition cette œuvre, où M. Henri Ghéon ne reconnaîtra certes pas « la grande Tragédie vocale tant souhaitée » qu'il attend d'Albéric Magnard, ou d'un autre.

Navrant, ce dernier avatar ! Par quelle aberration le doux « romancier » a-t-il voulu forcer son talent pour se travestir en Tacite ou en Tite-Live, à une période de l'année où les déguisements ne sont pas autorisés ? Quelle mouche la piquait de s'attaquer à ce scénario, tiré de la Tragédie de Parodi, encombré de sénateurs romains, de soldats, de prêtres et de matrones ? Que pouvait-il tirer de cette matière infertile et petite, pour son talent du moins : le triomphe du patriotisme sur l'amour dans un cœur de vestale ? Que faire, musicalement, de cette séance de la Haute-Cour où les caïmans en toges condamnent une religieuse coupable de s'être laissé enlever par un sous-officier ? Comment traiter la scène, d'un héroïsme si conventionnel, où l'aïeule aveugle, Posthumia, poignarde sa fille, ce qui déchaîne un formidable chahut de grosse caisse, cymbales, timbales et tam-tam ? Hélas ! Où est mon clair de lune et où est ma petite table ? Dans quel fâcheux concours de discours latin me suis-je fourvoyé !

La souplesse d'un métier éprouvé, le sens des habitudes théâtrales, une culture musicale développée ne suffisent pas à créer un style. En vain M. Massenet a banni de cette **Roma** les séductions qui assurèrent la fortune de ses autres partitions : en vain il s'est condamné à une sécheresse mélodique, qui, pour lui, touche à l'héroïsme, et à une pauvreté d'écriture qui croit atteindre la grande sobriété gluckiste ; il ne suffit pas de multiplier les récitatifs, d'accompagner à deux, voire à une seule partie des mélopées volontairement desséchées, d'éteindre toute flamme lyrique, d'imiter avec une fidélité touchante tel austère motet de Vittoria, de renoncer à l'accent orchestral et de mettre un crêpe à son violoncelle-solo pour devenir un parfait citoyen romain.

Les modestes entrées de fugue, au prélude du quatrième acte, ne font pas illusion et l'on sent bien que les seules pages écrites avec

sincérité sont la virginale confidence de Junie chère à Carraud (à Monte-Carlo Mme Guiraudon y fut exquise), le chœur du cinquième acte avec ses arpèges qui font rage et l'effusion de Fabius : « Ma fille, c'est toi que je revois ici ! » où, pour consoler Paul Vidal, capellmeister attristé, le violon et la harpe détendent leurs nerfs trop longtemps comprimés par une impitoyable discipline.

(Plaignons les massenettistes qui, désireux d'excuser l'embêtement dégagé par *Roma*, osent rapprocher leur homme du dieu Bach, « le plus ennuyeux des grands musiciens », blasphémait jadis Camille Bellaigue. Jamais ils ne comprendront cette « monotonie sublime » du vieux cantor, ses austères retours, son obstination implacable subie avec tant de voluptueuse reconnaissance par un Jacques Rivière dont le masochisme ultrasensitif se réjouit d'être ainsi morigéné.)

Une interprétation décente rend hommage au courage malheureux : Mme Kousnezoff ravit, parfaite de grâce païenne, dans les voiles blancs de Fausta, et Muratore personnifie l'éternel masculin avec la violence et le chaleureux élan qui lui sont habituels. Delmas, tout désigné pour la carrière de sénateur, l'est une fois de plus, inamoviblement. Noté et Journet perpétuent les traditions d'autorité qui sont parmi les prérogatives les plus jalousement défendues des barytons de grand opéra et des basses nobles. Mlle Lucy Arbell, vieillie prématurément dans cette aventure, semble en progrès. Sa voix, jadis souterraine, monte des profondeurs où elle s'estompait ; bientôt, elle apparaîtra à la surface du sol pour s'épanouir à la clarté du jour. Ce jour-là, espérons-le, elle aura à créer du Massenet plus authentique, partant plus agréable que celui de *Roma*. Son maître favori lui doit cette revanche.

Bonne mise en scène : le critique du *Guide Musical*, fort érudit (*Kurzôn pôgônophilos*), regretta de voir le grand-prêtre anachroniquement rasé. Ce romain n'est pas le seul...

§

Cependant l'amoureux printemps, méconnu par le musicien des Charités, réveille le théâtre du Châtelet qui s'avère chaque année, à cette saison, le dernier plateau où l'on danse. Devançant les Russes trépidants, **Mlle Natacha Trouhanowa** vient de nous offrir une série de « Concerts de Danses » extrêmement intéressants. Cette manifestation caractéristique inaugure une période de vulgarisation des principes chorégraphiques et décoratifs importés en France par la troupe magique de Diaghilew. Nous avons commencé par acclamer les *Spectre de la Rose* et les *Shéhérazade ;* maintenant nous essayons d'en fabriquer. Pourvu que le fantastique accouplement Bakst-Verhaeren, néfaste à *Hélène de Sparte*, n'arrête pas cet essor !

Evidemment, nous ne réussirons pas du premier coup à mettre

sur pieds une *Pétrouchka*, mais ces débuts ont de quoi nous donner bon espoir. Pourquoi faut-il que les bons ouvriers nous fassent défaut ! Nous n'avons pas plus de Karsavina que de Nijinski et, de même que notre agriculture manque de bras, notre nouvelle industrie manque de jambes.

Il serait coupable de détourner Mlle Trouhanowa de ses passionnants projets, mais il serait criminel de lui laisser croire qu'elle possède une techique assez complète pour les réaliser : à aucun prix elle ne devra renouveler l'essai de danse classique d'*Adelaïde*, mais elle pourra plus utilement développer les réelles qualités de mime et de tragédienne qu'elle manifesta dans *Salomé*, encore que *le Courrier musical* l'ait accusée de « lèse-intensité et de lèse-cohésion ». Des attitudes harmonieuses, mais plus de pointes ni d'élévations, plus jamais !

Dans ces quatre symphonies dansées, les peintres et les musiciens, judicieusement choisis, ont admirablement travaillé. Il semble que de grandes choses se préparent. Goutière-Vernolle exulte. Voici venir les temps prédits par les prophètes. J'en sais qui célèbrent déjà l'ère nouvelle, et saluent le triomphe prochain de la fraternité des arts. La grande Critique cherche fiévreusement les lois communes à toutes les réalisations de beauté ; on parle de « synthèses, d'affinités secrètes, de rapports cachés » entre la peinture, la musique, la sculpture et la poésie : on note la « fusion des techniques » et cette unification caractéristique des argots de métier qui met dans la bouche des musiciens des termes d'ateliers en dotant les peintres d'images empruntées aux classes d'harmonie. On réalise des collaborations ingénieuses : Drésa et Ravel, Dethomas et Florent Schmitt, René Piot et Pau Dukas. On module avec des étoffes, on combine des accords consonants ou dissonants avec des costumes et des bijoux, on trouve trop timide le sonnet de Rimbaud sur l'audition colorée ; bientôt l'électricien aura sa partition et règlera les jeux de lumière d'après l'harmonie, la main sur des commutateurs correspondant aux dièzes et aux bémols ! Dors-tu content, Huysmans ? Et toi, d'Udine, aussi ?

Trois des œuvres représentées par Mlle Trouhanowa ne pouvaient offrir l'application complète des nouveaux principes fusionnistes : *Istar*, *Adelaïde* et *Salomé* existaient musicalement avant cette tentative. Les peintres s'attaquaient à des monuments définitifs et accomplirent seuls l'effort d'adaptation.

Desvallières s'unit à Vincent d'Indy (notons que ce compositeur semble à M. Alexandre Meunier « insuffisamment rythmé (!) pour se prêter aux saltations ») ; les variations d'*Istar*, où se démaillotte lentement un grave thème expressif tandis que la baguette du chef d'orchestre déroule les bandelettes qui voilent la nudité de celle dont le fils est aussi l'époux — les Phéniciens avaient prévu Mme Valen-

tine de Saint-Point — ces variations ont inspiré au peintre un atrium sévère et froid où de rébarbatifs archanges aux ailes de bois défendent les sept portes légendaires et dépouillent peu à peu Istar de ses bijoux et de ses voiles.

Malheureusement, la scène finale est réglée avec une pudibonderie comique. Au moment où va glisser le dernier voile de l'amoureuse de Tammuz, les figurants se groupent autour d'elle pour organiser un paravent de fortune: Mlle Trouhanowa, derrière ce rempart, quitte son costume et s'enveloppe hermétiquement d'un peignoir de bain safran sous lequel, d'ailleurs, elle a conservé un maillot académique dont les mailles de soie, tendues sur ses genoux, brillent aux feux de la rampe, pendant que le thème orchestral d'Istar qui, lui, a rejeté orgueilleusement toutes ses parures harmoniques et contrapuntiques, cambre seul dans l'espace sa sonore nudité !

Maxime Dethomas, dont les décors se voilent d'une sorte de tristesse poignante, devait pousser au noir la « tragédie de Salomé ». Le carnaval de cette enfant hystérique a été traité avec maîtrise. Certains costumes de joueuses de flûte accroupies à l'avant-scène, le dos à la rampe, m'ont paru dignes de la partition somptueusement lascive de Florent Schmitt et je pense que M. Robert d'Humières en a goûté la couleur et la sensualité sauvages. Mais je persiste à trouver un peu éteints les gris et les bruns de ce peintre sensible au réalisme quotidien, dans un fait-divers sinistre où la joaillerie barbare d'un Gustave Moreau pouvait seule s'harmoniser avec des musiques toutes cliquetantes de colliers et de pendentifs.

Le subtil Drésa, délicat illustrateur de *Ma Mère l'Oye*, donna, des *Valses nobles et sentimentales*, une adaptation scénique dont certains amis de Ravel s'étonnèrent : les colonnes violettes, les vases stylisés, les canapés gondoles, osés par le « Flameng impuissant » que méconnaît *la Phalange*, ne parvinrent pas à retenir l'attention, non plus que l'obscur scénario reliant entre elles ces pièces pour lesquelles, dans son dernier article, Jean Marnold ne montrait pas un emballement excessif.

La Péri, au contraire, bénéficia d'un effort total et méthodiquement concerté, René Piot et Paul Dukas ayant réglé avec minutie chaque effet plastique, mélodique et lumineux. Les costumes jouaient comme des notes de passage sur les trois montagnes jaunes, bleues et roses. Traités en taches de couleur, les personnages se déplaçaient selon des intentions picturales. Ces danses obéissaient aussi docilement au rythme du décor qu'à celui de l'orchestre. Les gestes s'harmonisaient au paysage dans lequel évoluaient des artistes revêtus de « valeurs » mouvantes habilement déplacées sur des changements de tonalité. Rien n'était laissé au hasard.

Abandonnant l'intellectualisme d'*Ariane*, Dukas revient au style

clair et souple de *l'Apprenti Sorcier* dans cette partition dont les développements, toujours ingénieux et savamment ordonnés, ont une fraîcheur adorablement spontanée. L'orchestration de *la Péri* est un éblouissement. Depuis les premières mesures (où, sur une pédale de *mi*, les violons sourdines étagent de savoureux intervalles pour aboutir à une délicieuse ponctuation de trois cors, pendant que tombe la goutte d'eau d'un célesta) jusqu'à l'accord final, la richesse de l'instrumentation se renouvelle incessamment.

Avec un son harmonique de harpe, une grosse caisse caressée par un roulement de baguettes de timbales, et les violons divisés jouant sur le chevalet, l'auteur obtient des atmosphères exquises. Vous rappelez-vous, au paroxysme d'un développement, cette superposition d'une note de célesta, d'un glissando de harpe, d'une vibration de tambour basque effleuré du pouce et d'une trépidation rapide d'un sol aigu de xylophone ? Ah ! l'inoubliable minute ! Le xylophone d'ailleurs unit tantôt à la petite flûte, tantôt à la trompette, sut créer des accents savoureusement neufs dans ce merveilleux discours musical.

Pour deux des auteurs conduisant leurs partitions, la tâche était rude. Un orchestre philosophe remit les choses au point : les instrumentistes, fixés dès les premières répétitions, suivirent attentivement la baguette de Vincent d'Indy et de Paul Dukas, mais ils détournèrent les yeux de celle de Ravel et de Schmitt. C'est pourquoi l'exécution fut parfaite.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART

Le Salon des Artistes Français. — Exposition Albert Besnard (Georges Petit). — Exposition Victor Gilsoul; Emile Cagnart (Georges Petit). — Exposition Vuillard (Bernheim jeune). — Dix peintres (Druet).

Ce serait exagérer que d'attribuer à ce Salon le plus mince mérite de nouveauté. Rien ne surgit, rien ne surprend. Les mêmes vieux maîtres d'art académique y continuent de somnoler comme des Homères qui n'ont jamais veillé. Les mêmes jeunes maîtres (mises à part quelques honorables exceptions) s'évadent avec soin de leur personnalité, pour se fondre dans le Tout Salonnier. Quelques jeunes gens combinent adroitement des ressouvenirs de Musée et des conceptions académiques avec une étude très précise de bons peintres de la Société nationale ou du Salon d'Automne ou même des Indépendants. Les mauvais devoirs d'école abondent. Un art d'Etat qui a ses modèles au Musée de Versailles, un art municipal, un art de vignette pour journal illustré entrecroisent leurs résultats. Des peintres qui ne sont pas maladroits et possèdent même dans le métier courant une certaine habileté de main se noient dans ces anecdotes

tragiques qu'ils appellent de l'histoire, ou en menues jovialités qu'ils dénomment tableaux de genre. Les épiques ennuient, les comiques assombrissent, les espiègles attristent. Une profusion de bons sentiments éclatent en couleurs blafardes ; le patriotisme le plus pur a le tort ici d'ignorer l'art du dessin. Les véristes semblent avoir enluminé d'énormes photographies. Les portraitistes ramènent violemment leurs modèles au type grec ou leur badigeonnent des sourires de nègres blancs sur d'éclatantes dentures. L'ensemble est fatigant, oiseux. Cela ne donne pas la sensation d'un gros effort, mais d'une multiple présence nonchalante. L'ambition ne va qu'aux médailles ; on a été bien sage, les plus malins ont eu des audaces tempérées, de quoi attraper une récompense qui, dans l'esprit des Nestors, les fera rentrer au bercail scolaire, et dans les sentiers de ce bon goût réticent qui mènent à Rome et en reviennent. Voyons les exceptions. Cherchons-les d'abord aux salles de peinture.

M. Jules Adler a un bon tableau de foule : *l'Accident*, et un excellent *Intérieur*, de belle couleur, bien composé, ému, et il reste fidèle aux humbles dont il sait dire la tristesse ou les petites joies. M. Finez a un robuste *Retour des champs*. *Dans le jardin au printemps* de M. Carrera est une bonne toile, avec des qualités de grâce solide dans la silhouette et de l'air dans le décor. Un portrait de M. Pierre Mille par Mlle Angèle Delasalle est vivant, ingénieux ; l'aspect du modèle est saisi et son intellectualité s'y accuse : ce portrait est une des quelques belles œuvres de ce Salon. M. Boggs est toujours un peintre habile de Paris. M. Caniccioni évoque des paysans corses, bien vus et bien caractérisés. Il y a dans la composition de M. Clovis Cazes, *le Repos l'après-midi*, un bon paysage classique, une bonne étude de femme qui doit quelque chose à Chassériau, et un Triton musicien d'un large mouvement. Le panneau décoratif de M. Jean Rémond pourrait susciter des objections de détail. Il vaut mieux se plaire à la largeur de ce paysage breton, à sa coloration vigoureuse. C'est d'un peintre qui aime la nature et y trouve une émotion qu'il sait mêler à son rendu des êtres et des lumières et des plans du paysage. Sur deux paysages de M. Foreau, il en est un de belle tristesse, de ton très fin. M. Gourdault a dans son talent beaucoup de variété ; certains disent trop de variété. L'Espagne l'a fort attiré et Zuloaga l'intéresse. Ses *Espagnes* sont bonnes, néanmoins, et il y a de grandes qualités dans sa *promenade sur la Plage*, dont le fond révèle quelque audace à la Matisse et dont les deux femmes de premier plan sont robustes et d'une vérité moderne assez prenante. M. Bucci, un tout jeune peintre qui a tiré de la rue de Paris une très belle série de pointes-sèches qui se classeront, a un bon tableau printanier. M. Duvocelle est toujours très sérieux et même puissant ; M. Boggio est un paysagiste de grande bonne volonté. Les

portraits de M. Mathurin doivent à ceux de M. Ernest Laurent, mais tout de même une personnalité s'y accuse ; c'est de l'art harmonieux. Parmi les étrangers, M. Richard Miller exerce un art très coquet, japonisant, avec des notes dix-huitième siècle, et non sans agrément. Un portrait de M. Birley retient par sa simplicité et une harmonie joyeuse de la couleur. Ce tableau s'appelle *le Châle chinois*. Ce n'est pas ambitieux, encore que le châle soit intéressant. Et voici à peu près l'essentiel pour l'élément jeune, ou prometteur, pour ceux dont le goût va vers d'autres esthétiques que celles professées aux Artistes Français. Il y a encore M. Cauvy, très brillant ; une influence de Suréda se décèle en lui, mais il a de la vie. Il y a aussi M. Besson, un bel artiste. Il n'est pas heureux cette année. M. Pagès est honnête et intéressant, de même M. Lannes. M. Synave est délicat et peint bien les enfants. Le Midi de M. Olive garde ses grandes qualités.

Les deux maîtres populaires aux Artistes français sont Henri Martin et Ernest Laurent. Ils sont orientés vers la lumière, vers le nouveau ; leurs liens avec l'impressionnisme sont notoires. M. Laurent n'a qu'un tableau, excellent, deux portraits sur une même toile, très fins, délicatement entourés de cette brume colorée dont il fait à ses figures expressives une si jolie marge. M. Henri Martin a deux toiles. *l'Automne*, déjà vu à la Société Nouvelle, et *les Dévideuses*, une grande scène rustique, ou plutôt un aspect de la vie de campagne, traité en grandes proportions avec ce mode de styliser les formes paysannes et de les ensoleiller qui est l'art même de M. Henri Martin. Sous un autre pinceau le sujet paraîtrait porté à de trop vastes dimensions ; l'art du décorateur rend les proportions vraisemblables. Il convient de placer ici M. Quost, un vrai peintre de fleurs et de jardins souvent exquis. Charles Léandre n'a qu'un portrait, excellent.

Et voici maintenant les maîtres reconnus de la Société, les Académiques, les membres de l'Institut. Constatons en passant qu'en cette exposition, dans leur terroir même, la direction des esprits leur échappe. Sans doute leurs imitateurs textuels sont nombreux, mais ils ne sont point de qualité.

Ceux qui comptent parmi les jeunes ne se réclament plus d'eux. La déférence n'est point l'obéissance ; même cette libre ressemblance générale qui trahissait jadis leur influence ne se rencontre guère. Il n'est d'ailleurs de présent, parmi les gloires solides du vieux Salon, que Jean-Paul Laurens, avec toujours ses qualités d'imagier. Dans sa *Cour d'amour* ni un beau fond de paysage clair ni une certaine variété de mouvement dans les premiers plans n'atténuent quelque monotonie qui se dégage de ce consciencieux labeur, et le tableau de vie moderne, *Près des Tombeaux*, n'émeut guère. Encore y a-t'il là toutes les belles qualités qu'on se plaît à reconnaître à M. J.-P. Laurens.

Que dire de M. Bail (Joseph) dont la toile *la Lectrice* frappe par

une parfaite banalité ? Les aspects de vieille peinture hollandaise, tant prisés par certains chez M. Bail, font défaut. Ni la dame, ni la lectrice ne sont différenciées ; c'est glacial. M. Emile Renard, dans un intérieur flamand (de ton et de sujet tout modernes), a su trouver d'ingénieux détails colorés; on chercherait vainement à trouver quelque intérêt à sa *Mort de Molière*. Molière est étendu sur son lit, c'est sa dernière minute, il meurt ; les yeux ne sont pas clos. Au pied du lit des religieuses prient. Est-ce l'amnistie pour Tartufe que M. Renard veut apporter à Molière au nom des esprits religieux ? Nie-t-il l'ancien préjugé de l'église contre les comédiens ? Sa tendance échappe. Le tableau laisse froid. M. Harpignies est toujours solide. M. Pointelin aussi, peut-être trop.

Le Christ de M. Comerre, est fastidieux. M. Gagliardini demeure sonore, solide et papillotant. Son midi a une valeur incontestable. Il a une belle page vénitienne. M. Gabriel Ferrier a des portraits, parmi lesquels celui de M. Sedelmeyer, l'air excessivement pénétrant, armé de la loupe, et laissant voir un rembranesque collet de fourrure. Les Flameng de cette année (des portraits) ressemblent aux Boldini de cette année (des portraits). Les portraits de M. Humbert ne sont pas excellents. Il y a aussi ceux de M. Baschet, qui a ses qualités. C'est à peu près ce que nous offre de mieux la tradition purement académique, à moins que M. Déchenaud ne s'en réclame étroitement, ce qui serait, de sa part, méconnaître son long regard sur les Fantin. M. Déchenaud a un excellent portrait de dame âgée, bien construit, spirituellement noté, certainement très construit. Quant à M. Rochegrosse, il persévère dans la vignette antique. Il a pourtant exposé, un jour, un bien remarquable portrait de femme. M. Guillonnet est un bon peintre d'espaces ensoleillés. M. du Gardier est nerveux, agile et mondain ; des baigneuses frissonnantes sous le ciel froid de M. Paul Chabas ont leur charme, aussi les mélancolies bleues de M. Maurice Chabas. Le nu de M. Bilouel est d'un bon travail. M. Duvent est artiste, habile, mais un peu mince.

Parmi les peintres à sympathies académiques, notons que M. Lalyre est toujours là, que M. Béroud n'a point quitté le Louvre. Ce n'est pas sa Joconde qu'on aurait prise ! Il a varié ses murs du Louvre cette année par un étonnant relief de copiste noire et par le charme d'une boîte à couleurs bien ouverte. M. Scott a lu la *Revue Nocturne* et a voulu retracer une chevauchée de la Mort. Cet arrivage de cavalerie rappelle ceux de M. Detaille sans les surpasser. Il y a là des gens qui font là des différences ; c'est un art. M. Clairin exerce l'orientalisme et le parisianisme avec une même vigueur romantique. M. Debat-Ponsan nous ramène aux bruits de guerre avec un général cherchant à percer l'ombre du crépuscule d'un regard d'aigle. C'est extrêmement froid. M. Pierre Laurens a un très bon portrait du pay-

sagiste Dieterle, qui n'est pas loin de valoir celui de M. Déchenaud. M. Petit-Jean se plaît à brillanter la Lorraine. M. Lopigisch a de belles fleurs. Le portrait de Mme Marcelle Tinayre par M. Lauth a beaucoup de succès ; il faut donc en reporter la plus grande part à la personnalité de l'écrivain. M. Roganeau a fait très large ; sa grande vignette n'est point désagréable, mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Mlle Rondenay a bien regardé les ensoleillements de Sorolla et elle les septentrionalise ; honnête travail. M. Max Kahn, dans sa *Belle histoire*, a de la sincérité, un joli faire, c'est une note amusante et discrète. Il y a de l'air et de la place dans un paysage de M. Grosjean. M. Laparra n'équivaut cette année à lui-même, ni comme ambitions, ni comme résultats. Il y a pourtant quelque intérêt dans sa scène du pays basque. M. Checa a lancé dans le plein ciel des chevaux au galop ; c'est de l'idéal ; sa fantasia annuelle, quasi-terrestre, marocaine lui réussit mieux. M. Maxence est monotone. Mlle Sonrel gaufre de pourpre et d'or des visions moyen-âgeuses assez faciles. Les portraits de M. Zo sont sans frisson. M. Luigi Loir a quitté ses soirs de Paris, pour le plein jour d'une foire de mi-carême, bien composée, mais froide. M. Vollon fait de la Bretagne courante. M. Tattegrain peint un grain et des côtiers allant recueillir l'épave ; leurs intentions sont pures et conviennent à cette très sage peinture. M. Tattegrain sait peindre aussi des pilleurs d'épaves, cela varie avec les années. Il y a des portraits de M. Vogel qui se recommandent du consentement de M. Liard et de M. Fouret à se laisser peindre. M. Fouret a l'air absolument furieux. M. Pharaon de Winter a envoyé deux effigies de Lillois, l'un merveilleusement heureux de vivre, c'est M. le Bourgmestre, et l'autre l'air très fin, c'est un docteur. Ainsi la vie lilloise nous apparaît-elle magnifique et lustrée. M. Etcheverry a peint M. Bonnat. Sans aimer beaucoup M. Bonnat, on préférerait voir un portrait de M. Etcheverry par M. Bonnat, devant le célèbre tunnel où il a placé déjà tant d'éminents contemporains. M. Jonas est un des espoirs du Salon. Il a groupé les élèves d'Albert Maignan en train de contempler des dessins d'Albert Maignan, ou de penser à autre chose ; on y voit M. Etcheverry, M. Avy, d'autres peintres ; cela n'enfonce le *Coin de table*, où l'*Hommage à Delacroix*, ni par la valeur des personnalités ni par la valeur du peintre. Mais M. Jonas a certainement beaucoup regardé les Fantin, pas autant malheureusement que les Maignan. M. Avy est toujours infiniment gracieux et tient énormément à l'être. M. Jamois a bien peint une bande de nomades (aux portes de Lille), ce n'est pas très curieux, mais ce n'est pas indifférent. Il ne leur a point prêté de gestes discords, son partipris de simplicité est louable.

Notons encore parmi les plus indépendants M. Joron qui, ainsi que les futuristes, groupe sur une toile plusieurs aspects d'un même per-

sonnage, mais lui, il configure complètement tous ces aspects. La tentative n'est pas très heureuse, mais c'en est une. M. Domergue, avec le portrait d'une dame en robe jonquille, fait oublier que son portrait de M. Avonde est un peu terne. Mlle Jouclar aime la lumière et la disperse assez bien. M. Bergès n'a pas oublié dans son portrait ceux de Mme Récamier. Il y a les paysages de M. Gué, qui ne sont pas indifférents. M. Patricot avec son solide métier a donné du sculpteur Jean Boucher une effigie intéressante. Mlle Morstadt a de claires visions d'Algérie. Il y a encore, de M. Benoit-Lévy, des Hollandais calmes, de M. Bacchi, des lutteurs violents, M. Montagné avec un paysage assez intéressant (château de Mme de Sévigné); M. Moteley se rapproche des impressionnistes nuance Guillaumin, et non sans vigueur ni finesse de détails; M. Grau est robuste, M. Allard l'Olivier est adroit... Il y a encore bien d'autres toiles, qui ne sont point mauvaises, mais dont la nomenclature n'aurait pas d'intérêt, et dont on ne pourrait rien dire de spécial : d'ailleurs, à ce Salon, à propos des meilleures toiles il n'y a rien à dire de bien spécial. La vie picturale ne se passe pas là.

La sculpture n'offre rien non plus de capital : deux figures de Bouchard pour l'hospice de Beaune, bon travail archaïque... on parle à leur aspect des sculpteurs bourguignons : c'est un cliché à la mode ; mais son œuvre énorme, ce *Défrichement*, qui barre d'un bout à l'autre le hall du Grand Palais, avec ses six énormes bêtes et son paysan d'idylle George-Sandesque dénote un très habile artiste. Le *Vercingétorix* de M. Ségoffin est froid. M. Jean Boucher est moins heureux qu'à l'habitude dans son énorme *Réunion de la Bretagne à la France;* ce sont deux sœurs qui s'embrassent, sans doute ! devant une foule pittoresque, sans doute ! C'est froid. Le monument du docteur Mesny avec son Extrême-Orientale de bronze est plus mouvementé.

M. Laporte-Blairsy, dans une fontaine de vastes proportions dédiée à *Clémence-Isaure*, a donné à la fondatrice des Jeux-Floraux beaucoup de grâce. Vu au salon le monument suscite certaines critiques, mais qui tomberont peut-être à la mise en place. L'aigle de M. Gardet avec ses cactus et son serpent apparaît comme un presse-papier pour Titans.

Le *Michel-Ange* équestre de M. Bacqué surprend. Au fait, pourquoi ne pas représenter Michel-Ange au cours d'une promenade à cheval ? sans doute il faisait plus souvent de la sculpture... Enfin attendons une statue de M. Ingres jouant du violon et un Paganini faisant de l'aquarelle; M. Bacqué ayant un talent d'exécutant, son exemple sera suivi.

Une lourde *diligence* de M. Joire s'ébranle avec peine ; ce n'est pas du mauvais travail, mais Bugatti s'est déjà exercé dans cette voie.

Le monument de *Saint-Amant* de M. Fernand David est ingénieux. Un svelte Bacchus y surmonte un socle lourd, cubique. La tête goguenarde de Saint-Amant s'inscrit dans un médaillon comme si elle sortait d'une lucarne. La meilleure sculpture du Salon est sans doute cette *Cheminée de grès* de Mme Berthe Girardet, ornée de groupes très vivants, de personnages simples et heureusement figurés d'un art plein de vérité et d'aisance. Un *Silène* jeune de M. Frédéric Tourte danse gaiement sur une outre. La *fontaine* de M. Vallgreen, ingénieusement ornementale, n'est pas séduisante. A noter un *Seailles* très vivant de M. Derré, un bon buste du peintre Desvallières par Mme Diéterle, le vigoureux monument à Léon Cladel, de son fils Marius Cladel, la *Fontaine* de M. Bertrand-Boutée, de bons bustes signés Meyer-Piritz, miss Butolph, un robuste Pouchkine du sculpteur Bernstamm et un puissant bas-relief de Victor Peter : un *Lion rugissant*.

Signalons encore un buste en marbre blanc de l'empereur nègre Dessalines par M. Normil, le projet du monument à Ronsard de M. Delpérier : des amours jouant au pied d'une colonne couronnée de roses et terminée par un buste de Ronsard ; le monument à Jean Lorrain de M. Saladin : une jeune poésie laisse couler des roses jusqu'au médaillon de Jean Lorrain...et des bustes, ceux de M. Verlet qui marmorise M. Millerand, de M. Sicard qui ravine l'entomologiste Fabre.

Les plus ressemblants de ces bustes sont sans doute ceux de M. Mascré représentant, rêveur et en train de ciseler une statuette, *l'homme du Cro-Magnon* et, belliqueux, l'homme de *Galley-Hill*. Un essai de sculpture polychrome de M. Rivet représentant un imagier en train de contempler une statuette est assez intéressant. La polychromie est d'ailleurs rare en ce Salon, et les tentatives n'en sont pas toutes heureuses. Il y a un monument de poète moderne, celui de *Cazalis*. M. Maurice Favre ne paraît pas avoir tracé de M. Cazalis autre chose qu'un strict portrait sans autre allusion à la nuance de son art. M. Costa, dans un beau bas-relief, se souvient des statues d'Egine, mais le tempérament qu'il indique est solide et sérieux. Une originalité pourrait naître là. La *Tarn-et-Garonnaise* de M. Abbal n'est point un mauvais morceau, encore qu'on ne sait pourquoi quelque peu néo-grec.

Le grand monument cynégétique de M. Perrault-Harry, un de nos bons sculpteurs, dénote un énorme travail : il est moins intéressant que les œuvres plus menues et plus anciennes du même artiste qui demeure un excellent animalier. Il y a des bustes très adroits et très justes de M. Maillard.

§

L'ensemble est inférieur à la moyenne des années précédentes.

Les travaux de praticiens prennent une importance de plus en plus grande. Cet art-là est absolument dominé par la commande obtenue ou espérée. Le mauvais goût des comités, le mauvais goût des sculpteurs à figurer l'allégorie avec une ou deux figures féminines s'accordent pour créer comme un immense cimetière orné par la volonté des autorités et des familles de monstrueux *marrons*. A peine quelques efforts pour figurer la vie moderne. Ce n'est point que le modernisme soit une nécessité pour les sculpteurs. Ils auraient néanmoins un avantage à essayer de modeler des vivants sans arrière-pensée d'hellénisme, pour oublier les clichés accumulés dans leurs mémoires par leur lourde instruction d'école. Mais voilà! les comités ! les monuments ! tout trouble le cerveau des sculpteurs, sauf le souci de leur personnalité, dont ils n'ont cure d'aucune façon. Il ne faudrait pas croire que cet amour du passé nous donne de beaux et respectables morceaux probement conçus dans une esthétique vieillie : non, c'est presque toujours père-noble et rondouillard, sans le moindre agrément.

A la Gravure, exposition assez faible d'où émergent, à la gravure sur bois, une paysanne robuste et des *chevaux de labour* d'une étonnante tension, excellente page de Pierre Vibert. Aux eaux-fortes, un coin de Montmartre, la *maison de Berlioz*, belle page de Bucci, des lithographies de Jackson, Bourgonnier, Julien Tinayre.

A l'Art décoratif, de beaux émaux de Feuillâtre et une salle à manger assez élégante, d'ornementation due aux Hollandais modernes de M. Rapin, une bonne grille de fer de M. Szabo, des pâtes de verre de Decorchemont.

L'Exposition Albert Besnard. — Albert Besnard est allé dans l'Inde. Il a conté dans des articles qui furent très lus son vif émerveillement devant la nature et surtout devant la plastique de là-bas. Il lui a semblé vivre en une partie de la terre où tous les humains ont du style. Ses impressions peintes, pour être plus saillantes et plus frappantes, sont du même ordre et n'apportent à ses impressions écrites que du relief et de la couleur. Il ne faut point chercher dans cet ensemble d'études peintes une monographie complète de l'Inde, ni du paysage hindou. C'est la ville, la rue, le théâtre, la bayadère, des femmes qui lavent du linge, un troupeau qui passe... c'est partiel, et pourtant c'est un gros travail ; il fallait l'extraordinaire rapidité de Besnard pour rapporter tant de notes, si complètes en elles-mêmes, si variées, et qui figurent divers aspects d'une vision très attachante et très instructive. Quelques défilés de cavalerie, de seigneurs hindous allant au *langar* ne nous apprennent pas grand chose, mais des rues, des coins de bazar éclatant d'une apparence de vérité ardente, en fêtes dorées et brunes de soleil ; les gestes de ses danseuses sont d'une belle harmonie, ses pleureuses ont

de belles lignes, et surtout des lavandières auprès d'une rivière offrent un calme, une aisance, une majesté tout à fait intéressants. C'est peut-être la plus belle œuvre que Besnard ait rapportée de ce fécond voyage (avec ce troupeau de zèbus qui passe au coucher de soleil dans une forêt pourpre), et c'est une belle œuvre en soi, en dehors de l'intérêt documentaire qui s'y attache. Ces lavandières hindoues ont le plus beau caractère, la plus grande noblesse de mouvements. Elles sont d'un style qui n'est point néo-grec et qui est tout de même du style.

L'Exposition **Victor Gilsoul**. M. Victor Gilsoul réunit chez Georges Petit, nombre d'études, dont les plus séduisantes ont trait à la Flandre Zélandaise ; le calme des petites villes,dans le beau soleil d'été variable et changeant, est fort bien rendu, et on se plaît aux petites places gazonnées,empreintes d'un si beau silence.Il y a de l'émotion dans cette peinture et un métier très habile à rendre les nuances de ces ciels larges et troublés. Il y a aussi chez Georges Petit quelques paysages de M. **Emile Cagniart**, qu'on peut regarder sans ennui.

Chez Bernheim-jeune, une intéressante exposition de **Vuillard**, où s'impose à l'attention un extraordinaire paravent dont les feuilles nous content la petite vie d'un square. Les arborescences en sont charmantes, les passants délicieux ; le métier agile de Vuillard fait de tant de mesure, de goût et de perspicacité donne à ce square des séductions d'oasis. Il y a là aussi de très bons portraits de femme, notamment *la femme à la voilette*, si expressive, des intérieurs où le goût audacieux et juste de Vuillard pour les accords de couleurs imprévues et chantantes se manifeste. Diversement, dans une chambre d'enfant, à décoration rouge et verte, le peintre a tenté de tirer d'effets communs une harmonie précieuse, et il y réussit ; cet art est plein de nouveautés amusantes, on pourrait dire de *timbres* imprévus ; cela s'allie dans la mémoire aux meilleures musiques modernes ; cela a les mêmes ambitions d'émotion rare et d'acuité ; c'est une des plus jolies sensations picturales qu'on puisse avoir goûté ces temps-ci que cette belle exposition.

Chez Druet, une exposition de dix peintres jeunes et intéressants : M. Blanchet savant et ingénieux, M. Charlot avec de beaux paysages larges, M. Deziré avec ses grandes figures distinguées et un peu pâles, M^lle Charmy primesautière et un peu violente, M. André Lhote dont le port de Bordeaux est d'une très savoureuse construction, M. Alfred Lombard avec une belle figure nue décorative, d'une ligne simple et forte,— M. Alfred Lombard est un des bons artistes de la génération qui vient,— M. Montag avec de bons nus, M. Roderic O Connor dont le tempérament de coloriste est tout à fait remarquable, M. Henry Ottmann, artiste très doux et puissant, qui donne à tout sujet une neuve émotion d'art.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au musée du Louvre : enrichissements nouveaux à la sculpture et à la peinture ; les nouvelles salles d'Extrême-Orient. — Suite des mesures pour la conservation des monuments et objets historiques et artistiques. — Epilogue de l'affaire de Soudeilles. — Les acquisitions des musées étrangers à la vente Weber à Berlin. — L'exode des chefs-d'œuvre en Amérique. — Memento bibliographique.

Les enrichissements constants du **Louvre** continuent — et nous nous en réjouissons — de réclamer notre attention. Ils ont été particulièrement nombreux et importants depuis deux mois, mais ne sont pas, pourtant, tous de l'espèce qu'on eût pu souhaiter.

Dans le département de la sculpture moderne, deux bustes viennent de s'ajouter à l'assemblée déjà nombreuse de ceux qui garnissaient la salle des Houdon, où avait pris place dernièrement le *Diderot* provenant du legs de M. de Vandeul (1). C'est encore un ouvrage de ce même Houdon, le portrait de Malesherbes, qui, avec un buste d'Helvétius par Caffieri, entre au Louvre aujourd'hui.

Le maître incomparable qui domine de son génie tout le dix-huitième siècle nous apporte dans la première de ces œuvres, datée de 1784, une nouvelle preuve de son admirable probité : il n'a apporté aucune complaisance dans cette représentation de l'honnête et digne président Malesherbes, un peu gauche et lourd d'allures ; mais comme il a su, en même temps, exprimer la bonhomie, la simplicité, le bon sens de celui à qui Louis XVI disait : « M. de Malesherbes, vous et moi avons le ridicule de tenir aux mœurs du vieux temps ; mais cela ne vaut-il pas mieux que les beaux airs d'aujourd'hui ? » Jamais, ajoute M. André Michel, qui cite ce propos (2), « le grand sculpteur n'a taillé d'effigie plus sincère, plus honnête, plus simple, et, je crois, plus forte que celle-là ». Oui, ce sont bien là les qualificatifs qui conviennent à cette œuvre ; on lui souhaiterait peut-être, tout de même, un peu plus de chaleur et d'animation, un peu plus de cette vie dont pétillent les admirables bustes de *Madame Houdon*, de *Sabine Houdon* et des *Enfants Brongniart*.

D'une facture plus brillante, mais un peu facile, d'une allure décorative très « dix-huitième », le buste d'Helvétius par Caffieri, s'il n'a pas l'étonnante intensité de vie du merveilleux buste de l'abbé Pingré qui l'a précédé au Louvre il y aura bientôt deux ans (3), est néanmoins une excellente production de cet artiste et avait suscité, il y a deux ans, à Berlin, à l'Exposition d'art français du XVIII^e^ siècle, une grande

(1) V. *Mercure de France*, 1^er^ septembre 1911, p. 194, et lire, sur ce buste et sur le portrait du même Diderot peint par Michel Vanloo et dont nous parlons plus loin, un intéressant article de M. Maurice Tourneux — si bien informé, comme on sait, de tout ce qui touche à l'auteur des *Salons* — dans les *Musées de France*, 1912, n° 1 (avec reproduction).

(2) Dans un feuilleton du *Journal des Débats* (10 mars 1912) : *Bustes du Louvre*.

(3) V. *Mercure de France*, 1^er^ octobre 1910, p. 154.

admiration. Le sculpteur l'exécuta en 1773, pour la veuve du philosophe, d'après un plâtre qu'il avait modelé précédemment, et l'œuvre était restée jusqu'à ce jour dans la famille d'Helvétius, tandis que le plâtre original, offert par Caffieri en 1784 à l'Académie royale, est au Musée de Versailles.

Enfin, les enfants de M. Jean Dollfus (à la vente duquel le Louvre a acquis trois peintures dont nous allons parler) ont donné à notre musée une œuvre précieuse de Carpeaux, qui a pris place dans la salle consacrée à ce maître : une terre cuite exécutée par le sculpteur, en 1873, d'après le modèle de sa célèbre *Flore*.

Le département de la sculpture du Moyen-Age et de la Renaissance n'est pas l'objet d'une moindre sollicitude de la part de M. André Michel : de nombreuses et heureuses acquisitions au cours de ces dernières années (1) l'ont prouvé. Parmi les plus récentes et les plus importantes, citons principalement une *Vierge* champenoise du XVIe siècle, en marbre, toute pénétrée de l'influence de ce Dominique Florentin qui importa à Troyes les formules italiennes, et une charmante *Madone avec l'Enfant*, d'origine lorraine, que M. André Michel n'est pas éloigné d'attribuer à l'atelier de Ligier Richier : le pittoresque de son ajustement, où revivent les modes du temps et du pays, le réalisme sincère de son observation, en font une œuvre des plus savoureuses. On ne recueillera jamais trop de ces témoins si éloquents de notre art national.

A la peinture, il faut signaler avant tout une des plus heureuses acquisitions que le département ait à son actif : un *Christ bénissant*, œuvre de jeunesse de Giovanni Bellini provenant de l'ancienne collection du prince Orloff. Sur un fond de ciel d'un bleu profond coupé de nuages et dominant un lointain paysage, le Sauveur, dont le visage est empreint d'une indicible expression de tristesse, de résignation et de douceur, est représenté debout, à mi-corps, portant les stigmates de la Passion, vêtu d'une robe blanche bordée d'un galon rougeâtre à broderies d'or, la tête auréolée du nimbe crucifère, tenant dans la main gauche le livre des Evangiles, tandis que la droite se dresse pour bénir. Le pénétrant accent de piété et de tendresse qui s'exhale de cette composition, ajouté à ses qualités d'exécution robuste, de dessin incisif, de coloris vigoureux, rend cette œuvre profondément belle et émouvante. De telles acquisitions sont des plus précieuses pour le Louvre ; Mme Mary Logan écrit avec raison (2) que c'est là « une des peintures les plus importantes qui, depuis plusieurs années, soient entrées dans une collection publique ». Félicitons

(1) L'érudit conservateur les publie en ce moment dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

(2) *Le Nouveau tableau de Bellini au Louvre* (*Gazette des Beaux-Arts*, mai 1912, av. reprod. hors texte).

chaudement le Conseil des Musées d'avoir su retenir cette œuvre magnifique, acquise d'ailleurs à un prix raisonnable (75. 000 fr.).

Trois autres tableaux, nous l'avons dit, ont été achetés à la vente Dollfus : d'abord un admirable paysage de la première manière de Corot : *La Trinité-des-Monts vue de l'Académie de France à Rome*, peinture sobre et fine, toute baignée de lumière, qui figura à l'Exposition centennale de 1900, — et qui vaut bien les 32.000 fr. qu'on l'a payée; puis une autre toile importante du même Corot : *La Femme à la perle*, qu'on avait vue à l'Exposition de 1889, et un petit Géricault : *La Course des « barberi » à Rome*. Nous voudrions pouvoir jouir sans arrière-pensée de ces deux dernières œuvres comme de la première ; mais, quelque plaisir que nous prenions à rendre hommage — et nous n'y avons jamais manqué — à l'activité du conservateur des peintures et aux décisions heureuses du Conseil des Musées, lesquelles nous ont dotés l'an dernier de ces deux chefs-d'œuvre : l'*Inspiration du poète* de Poussin et le *Saint Sébastien* de Mantegna, n'est-il pas permis de penser qu'un usage plus utile eût pu être fait des 150.000 francs qu'a coûté la *Femme à la perle* (vendue 4.000 francs en 1875), des 38.000 payés pour le Géricault? Il semble que le Louvre soit comme grisé du million et demi qu'il a, dit-on, en caisse, et qu'il ait hâte de le dépenser. Que, du moins, il sache l'employer à acquérir des œuvres exceptionnelles! Or, tel n'est pas le cas des deux qui nous occupent. Très remarquable, certes, au point de vue du rendu des valeurs dans la lumière qui fait de Corot peintre de figures un précurseur déjà soucieux de nos recherches actuelles, la première de ces toiles ne nous apprend rien de plus, dans cet ordre d'idées, que ne nous font déjà connaître le charmant *Portrait de M^lle Sennegon*, qui vient d'être légué au musée, et d'autres figures de Corot dans la collection Moreau-Nélaton au Musée des Arts décoratifs, destinée, comme on sait, à être incorporée au Louvre. Dans ces conditions, pourquoi s'être prêté, pour en pâtir en déboursant une somme manifestement démesurée, au jeu de la mode et de la spéculation dont sont l'objet en ce moment les figures de Corot et n'avoir pas réservé ces 150. 000 francs par des besoins plus pressants? Justement — et le Louvre ne pouvait l'ignorer — à la troisième vente de cette même collection Dollfus devaient figurer des Primitifs allemands de marque : et qui ne sait combien notre musée est pauvre en œuvres germaniques ? La délicieuse *Présentation au Temple* d'un des maîtres colonais les plus typiques, le « Maître de la *Sainte Parenté* », a été vendue 156.000 francs ; n'eût-elle pas enrichi notre galerie de façon autrement neuve et instructive que la *Femme à la perle* (1). Et le *Portrait d'homme* de Cranach, adjugé 26.000 fr.,

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec plaisir que le Louvre

n'aurait-il pas été très préférable, et comme valeur d'art et comme valeur d'enseignement, au petit tableau de Géricault, représenté au Louvre par de plus belles toiles ? Le magnifique Gérard David, de la même vente, adjugé 50.000 francs, aurait pu, lui aussi, s'adjoindre utilement à l'unique œuvre de ce maître que possède notre Musée, si indigent également en Primitifs néerlandais.

D'autres morceaux ont pris place sur les portants où sont exposées les nouvelles acquisitions : d'abord le *Portrait de Diderot* par Michel Vanloo, du legs Vandeul, peinture d'une exécution plus habile que solide et d'un coloris peu séduisant, mais document intéressant par sa provenance et son histoire, car ce n'est autre que le tableau du Salon de 1767, commenté par Diderot lui-même ; — puis, le délicieux portrait de jeune fille de Corot auquel nous faisions allusion tout à l'heure et qu'a légué M. Fernand Corot : Mlle Sennegon, nièce du peintre, peinte par lui en 1831 ; — deux dessins d'Hippolyte Flandrin : l'un où il s'est représenté avec son frère en 1835, l'autre où il a reproduit, en 1852, les traits d'Ambroise Thomas qu'il avait déjà, dans une peinture accrochée près de là, portraituré en 1834 pendant son séjour à l'Académie de France à Rome; enfin d'intéressantes aquarelles de Raffet exécutées au siège d'Anvers.

Au Louvre encore, ont été inaugurées, le 25 mars, les nouvelles salles d'Extrême-Orient installées par M. Gaston Migeon à la suite de la collection Grandidier, dans la partie, donnant sur le quai, des anciens appartements du directeur des Musées nationaux. Jusqu'alors les divers éléments de ce musée oriental étaient dispersés en divers endroits du Louvre ; c'est une excellente idée qu'a eue M. Migeon de les réunir enfin en un ensemble logiquement présenté.

Les deux premières salles sont consacrées à ce qu'on pourrait appeler la préface de l'art chinois et de l'art japonais : l'art gréco-bouddhique que nous ont fait connaître notamment les missions Foucher au Gandhâra en 1897, Pelliot au Turkestan chinois en 1906-1908. Les curieuses sculptures, — fragments de frises, statuettes en terre cuite, — rapportées par M. Foucher de la vallée de l'Indus montrent la constitution dans cette région, vers le Ier siècle avant notre ère, de l'art bouddhique par des traditions et des artistes venus de Grèce. Les sculptures, peintures, miroirs, etc., retrouvés par M. Pelliot et exposés il y a deux ans au pavillon de Flore (1), datent pour la plupart du VIIe au Xe siècle et montrent le développement de ce nouvel art durant le haut Moyen âge.

On passe ensuite à l'art chinois et à l'art japonais classiques, repré-

— qui, paraît-il, avait « poussé » cette peinture jusqu'à 155.000 francs, — a pu, grâce au généreux concours de la famille Dollfus, la racheter. Nous reparlerons de cette belle œuvre.

(1) V. *Mercure de France*, 16 juin 1910, p. 739.

sentés par de nombreuses œuvres, dont beaucoup étaient déjà connues, mais sont mieux mises en lumière (on revoit avec admiration la superbe statue de *Bouddha* en bois sculpté, œuvre japonaise du VIIIe siècle), et dont beaucoup d'autres sont exposées pour la première fois : tels une très belle colonne en terre cuite estampée qui compte parmi les plus curieux monuments de l'ancien art chinois, de même que des stèles offertes par Mme Langweil et M. Bing ; le magnifique vase archaïque en bronze donné récemment par les Amis du Louvre (1) ; une série de charmants petits bronzes offerts par M. Migeon, statuettes ou compte-gouttes pour délayer l'encre, en forme d'animaux ; des céramiques coréennes et japonaises ; de nombreux *kakémonos*, dont un magnifique portrait d'impératrice chinoise, don d'un ami du Louvre ; des estampes offertes par divers amateurs, notamment une série de gravures primitives japonaises, don de M. Robert Lebaudy ; un curieux portrait d'Hokousaï dessiné par lui-même, don de M. H. Vever, etc. Cet ensemble si intéressant et si instructif est visible provisoirement tous les mercredis et vendredis.

§

En plus des mesures que nous avons annoncées (2) prises pour assurer la **conservation des monuments et objets ayant un caractère historique et artistique**, le Sénat, dans sa séance du 21 mars, a adopté, après déclaration d'urgence, une proposition de loi, tendant à renforcer les prescriptions de la loi du 30 mars 1887 sur la protection de ces monuments et déclarant que « les objets classés appartenant aux départements, aux communes ou autres établissements publics sont imprescriptibles, qu'ils ne pourront être restaurés, réparés ni aliénés par vente, don ou échange qu'avec l'autorisation du ministère de l' Instruction publique et des Beaux-Arts. » Au lendemain du scandale de Soudeilles, la mesure était bonne à prendre.

Nous sommes heureux également d'enregistrer les nouvelles sanctions prononcées par le tribunal correctionnel de la Seine à la requête de M. Dubyck, de Bruxelles, contre le député Delmas et le maire de Soudeilles qui avaient vendu à cet antiquaire le faux chef de saint Martin, dont nous avons conté l'histoire. En dépit de leur bonne foi, puisqu'ils croyaient le reliquaire authentique, le tribunal a jugé bon — et nous l'en félicitons — de leur infliger une nouvelle condamnation : M. Delmas, que le tribunal d'Ussel avait condamné

(1) Il vient d'être l'objet d'une étude, accompagnée d'une reproduction hors texte, dans le n° 2 de 1912 des *Musées de France*, où l'on trouvera également la reproduction (avec un article de M. P. Leprieur) des trois beaux dessins donné par M. Bonnat, nous avons parlé dans notre dernière chronique.

(2) *Mercure de France*, 1er septembre 1911, p. 196.

à 1.000 francs d'amende, devra verser encore une somme semblable comme auteur principal de la vente, et M. Chazonel a vu sa première amende de 500 francs augmentée d'une nouvelle de 100 francs. M. Dubyck a obtenu la restitution des 41.000 francs qu'il avait payés et 13.000 francs à titre de dommages-intérêts. Souhaitons que cette sévère, mais juste leçon, ne soit pas perdue.

§

A la fin de février a eu lieu à Berlin la vente d'une des plus importantes collections d'Allemagne : celle qu'avait réunie le consul **E. Weber**, de Hambourg, et qui, riche en œuvres capitales de toutes les écoles, avait, suivant l'expression de M. Max J. Friedländer, dans la préface du catalogue de la vente, tout à fait le caractère d'un musée. Les enchères, considerables, ont produit un total de 4.390.510 marks, soit, en chiffres ronds, 5 millions 490.000 francs. Les principaux musées d'Europe (à l'exception pourtant de notre Louvre) et d'Amérique étaient représentés à la vente. Berlin a acquit au prix de 68.750 francs, le petit autel portatif à volets de l'école française de la fin du XIV^e^ siècle qui avait figuré à l'Exposition des Primitifs français à Paris en 1904, puis pour 6.375 francs un *Portrait de femme* de l'école de F. Clouet, pour 31.250 francs une *Pietà* du Moretto, et pour 63.750 francs des *Bords de rivière* de Salomon van Ruysdael. Hambourg a acheté, au prix de 286.650 francs, une œuvre capitale de la jeunesse de Rembrandt : *La Presentation de Jesus au temple*, et pour 95.000 francs, un beau portrait d'homme, *Don Perez Estala*, de Goya. A Bruxelles sont allés un *Portrait d'Hélène Fourment* par Rubens, payé 27.500 francs, et un *Portrait d'homme* de Philippe de Champaigne, adjugé 4.875 francs. A Budapest, pour 68.750 francs, un Rubens : *La Femme de l'Apocalypse*, et pour 25.000 francs une *Scène de révolution*, de Goya. A Boston, pour 90.000 francs, un grand triptyque de *La Passion* par un Primitif colonais, « le Maître de Saint-Séverin ». Le prix le plus élevé de cette vente a été payé pour un tableau de Mantegna (on sait combien sont rares les Mantegna en dehors des collections publiques) : *La Vierge et l'Enfant*, parent du tableau de Dresde : il a été acquis, au prix de 737.500 francs, par M. Kleinberger, de Paris, pour le compte, dit-on, d'un amateur américain.

L'exode des chefs-d'œuvre en Amérique continue, on le voit, chaque jour. Dernièrement, un amateur de ce pays achetait en Espagne, au prix de 2 millions 500 francs, deux portraits par Velazquez du roi Philippe IV et de son ministre Olivarès, provenant de la collection de la duchesse de Villahermosa, et tout récemment M. Benjamin Altman, de New-York, et M. H. C. Frick de Pitts-

burg, payaient dans les mêmes proportions (1.250.000 francs) le premier un portrait de femme par Holbein provenant de la collection du major Ch. Palmer, de Londres, le second un Rembrandt : *Marchand tenant une lettre*, daté de 1659, de la collection de lord Teversham.

Memento. — Nous avons annoncé, il y a deux ans (1), le legs magnifique fait à la National Gallery de Londres par un collectionneur d'origine allemande, le Dr Ludwig Mond, fixé depuis longtemps en Angleterre : une centaine de tableaux appartenant tous, sauf six (un *Saint Jean-Baptiste* de Murillo, un Cranach : *les Effets de la Jalousie*, un *Paysage nocturne* de Rubens, et trois portraits funéraires de l'époque alexandrine) à l'école italienne et signés des plus grands noms. A ce cadeau royal nos voisins d'outre-Manche ont voulu répondre par un hommage digne du généreux Mécène et bien fait pour réjouir ses mânes : la publication, en deux somptueux volumes accompagnés d'un album, de toutes les œuvres de cette collection avec un commentaire historique et critique dû à la plume d'un des meilleurs connaisseurs de l'art italien : M. J.-P. Richter (*The Mond Collection : an appreciation* by J.-P. Richter, Ph. D.; Londres, J. Murray; 2 vol. in-4 illustrés de nombreuses planches et reliés en parchemin, et un album in-folio, de 41 planches ; 395 francs). Cette réunion d'œuvres de premier ordre, bien connues de tous les historiens d'art, enrichit singulièrement la National Gallery où plusieurs des maîtres représentés ici ne figuraient pas encore. Il faut citer hors de pair, dans cette collection, deux Giovanni Bellini: un *Christ mort soutenu par deux anges*, très parent de celui du musée de Berlin et supérieur encore, puis une *Vierge avec l'Enfant;* deux *Saints* de Cima; des *Vierges* de Catena et de Titien (celle de ce dernier aussi belle qu'un Rembrandt) : un *Portrait de jeune fille* comme Palma en a peint fréquemment; un célèbre Mantegna : *Le Christ Enfant* « *Imperator Mundi* » ; un magnifique dessin de Léonard, étude pour la tête de la Vierge de la *Sainte Famille* du Louvre; une *Madone* et une *Sainte Catherine* de Luini; une *Vierge* et un *Saint Jérôme* du Sodoma ; un admirable *Portrait d'homme* de Boltraffio ; une *Salomé* de Giampietrino ; des *Scènes de la vie de saint Zénobe* (de la même série que celles de la Galerie de Dresde et de l'ancienne collection Rodolphe Kann) par Botticelli; un *Christ en croix* de Raphaël, chef-d'œuvre émouvant de sa première période ; un *Portrait de femme* de Al. Longhi ; etc. Les superbes héliogravures, de grand format, qui reproduisent toutes ces œuvres permettent d'en apprécier pleinement la beauté et même les détails de facture, et le texte de M. J.-P. Richter, par les enseignements qu'il fournit, les remarques qu'il suggère, les rapprochements qu'il établit avec d'autres œuvres des mêmes maîtres, ajoute à cet enseignement par les yeux celui de la critique la plus éclairée et la plus pénétrante.

Nous avons déjà signalé ici les facsimilés, entrepris par divers éditeurs, des manuscrits célèbres de nos bibliothèques. Une des plus belles parmi ces éditions est celle des *Très belles Heures du duc de Berry*, que conservait la Bibliothèque royale de Turin et que l'incendie de cet établissement détruisit l'année d'après. Voici aujourd'hui, publiés par les soins de

la maison G. van Oest, de Bruxelles, en édition non moins superbe, vingt-huit feuillets à peintures qui avaient fait partie tout d'abord de ce manuscrit et que M. J.-J. Marquet de Vasselot a eu la bonne fortune de retrouver, il y a quelque temps, dans la collection du prince Trivulze à Milan (*Heures de Milan : vingt-huit feuillets à peintures provenant des Très belles Heures de Jean de France, duc de Berry. Reproduction en héliogravure d'après les originaux de la Biblioteca Trivulziana*, précédée d'une étude de Georges H. de Loo; in-4 en portefeuille : 100 francs). L'histoire en est curieuse. Le manuscrit total primitif, appelé dans les comptes « les Très belles Heures de Notre-Dame », avait été cédé par le duc de Berry, en 1412, en échange d'autres Heures, au gardien de ses livres et de ses joyaux, Robinet d'Etampes, qui garda une partie du manuscrit (appartenant aujourd'hui à M. Maurice de Rothschild) et vendit l'autre (les fragments de Turin et de Milan) à Guillaume IV, duc de Bavière, comte de Hainaut, qui le fit enluminer par les frères van Eyck, auxquels, après la mort du duc, en 1417, succédèrent divers miniaturistes de leur école. Dans la lumineuse notice, véritable monument d'érudition et de méthode critique qu'il a mise en tête de l'album publié aujourd'hui, M. G.-H. de Loo (Georges Hulin), un des historiens les plus autorisés de l'art flamand, a, après avoir retracé cette histoire, déterminé, grâce à une étude approfondie de ces miniatures, celles qu'on peut considérer comme dues aux van Eyck et celles qui furent exécutées par d'autres artistes; il les classe ainsi en une dizaine de groupes différents. Nous ne pouvons ici entrer dans le détail de cette argumentation; bornons-nous à mentionner la part qui reviendrait aux van Eyck : à Hubert M. Hulin attribue sept feuillets, dont trois existent encore dans le fragment de Milan, qui fait l'objet de cette publication : la *Naissance de saint Jean-Baptiste*, la *Messe des morts* (accompagnée, en bas de page, d'un admirable petit tableau représentant, avec un sens tout moderne du paysage et des effets de lumière, la bénédiction d'une fosse dans un cimetière), l'*Invention de la Sainte Croix par sainte Hélène*, « ensemble de peintures le plus merveilleux qui ait jamais décoré un livre et, pour leur époque, l'œuvre la plus stupéfiante que l'histoire de l'art connaisse »; à Jean van Eyck, quatre feuillets, dont deux à Milan : *Jésus au Jardin des Oliviers* et *le Calvaire*. Ce sont là, on peut le dire, les chefs-d'œuvre de ce recueil, mais bien d'autres pages encore excitent l'admiration, et l'excellence des héliogravures qui les reproduisent permet d'en goûter pleinement tous les mérites.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Korfiz Holm : *Die Tochter*, 2 vol. ; Munich, Albert Langen, M. 7. — Max Hochdorf : *Die Traeume der Nathalie Braunstein* ; Berlin, Egon Fleischel u. Cº, M. 5. — Victor Wall : *Der Kreuzweg*, Berlin, ib. id., M. 6. — Rudolf Johannes Schmied : *Carlos und Nikolas auf dem Meere* ; Berlin, Erich Reiss, M. 2. — Richard Schaukal : *Eros Thantalos* ; Munich, Georg Muller, M. 3. — Rudol G. Binding : *Die Geige* ; Leipzig, Insel-Verlag, M. 3. — Memento.

Die Tochter. — Ce n'est pas tout à fait un roman sur le monde des théâtres, bien que les intrigues de coulisses lui servent de cadre principal. Le nouvel ouvrage de M. Korfiz Holm, qui, avec son

Thomas Kerkhoven avait obtenu un si gros succès, a paru tout d'abord, dans un texte abrégé, en feuilleton dans la grande revue populaire *Die Woche*. L'abondance des épisodes pittoresques, la variété des personnages dessinés d'un trait vif, l'agrément d'un style toujours très colorié prédestinait *Die Tochter* a être favorablement accueillie par le grand public allemand. Les milieux littéraires et le sort des comédiens ont toujours éveillé la curiosité des lecteurs, d'avantage encore des lectrices, et cette faveur spéciale n'est pas une particularité de nos voisins d'outre-Rhin. Lisa Olai n'a peut-être pas beaucoup de talent, mais elle se donne avec tant d'ardeur à sa tâche, elle est si convaincue d'être une prêtresse du grand art que sa carrière dramatique nous intéresse plus encore que ses aventures amoureuses. Dans un milieu aux mœurs assez faciles, Lisa parvient à rester pure, ou du moins à peu près, et plus tard, quand elle trouve enfin, après combien de désillusions, celui qu'elle aime, on éprouve quelque désillusion à constater qu'à ses yeux son « art » était si peu de chose. Lisa possède un père admirable, qui est pour elle plus qu'un ami, et qui meurt au cours du roman. Peter Olai, écrivain dramatique, n'a obtenu son premier grand succès de théâtre qu'au moment où il n'était plus assez jeune pour goûter pleinement la gloire. Type original de la bohême littéraire, son caractère, fortement « poussé » par l'auteur, imprègne — si l'on peut ainsi parler — toutes les péripéties de l'action et donne au livre son tour proprement original.

Mais la tutelle paternelle pèse sur les épaules de la jeune Lisa. Au contact des cabots qui travaillent à côté d'elle, elle s'émancipe vite. Quand elle croira aimer le poète scandinave Gunnar Stenersen, sa petite cervelle d'oiseau, l'égalera aux grandes amoureuses de l'histoire. Emancipée et féministe, nous la retrouvons dans les cafés littéraires, adepte des plus récentes sectes esthétiques. L'insuccès de son poète ne la dégrisera pas. Il lui faut sa trahison pour qu'elle voie enfin clair en elle-même. Après avoir enfin trouvé l'être de son choix, elle sera toute étonnée de se retrouver bonne bourgeoise, comme toutes les autres.

L'optimisme de M. Korfis Holm avait imaginé un dénouement heureux à une existence de femme aventureuse. C'est sous de sombres couleurs que M. Max Hochdorf nous peint la destinée d'une autre « libérée ». Les rêves de **Nathalie Braunstein** aboutissent aux plus sombres catastrophes. Elle aussi se croit « artiste » et veut s'émanciper de son milieu. Ce milieu c'est celui du négoce juif dans la capitale allemande, et les personnages des père et mère de cette folle de Nathalie sont tracés avec un crayon d'une ironie délicieuse. Ici la réalité décevante contraste avec le monde de chimères dorées dont s'entoure l'héroïne. Rêvant sans cesse à l'irréalisable, c'est pour elle la plus cruelle des destinées que d'être la fiancée d'un

poitrinaire avec qui elle traîne l'existence la plus misérable jusqu'à ce que la mort la libère enfin de l'amour, la laissant elle-même brisée de corps et d'âme. De la bohême berlinoise, elle passe dans l'atmosphère parisienne, après avoir traversé les milieux bizarres des stations sanitaires méditerranéennes. Partout ses aspirations rencontrent les mêmes déceptions. Nathalie Braunstein, la petite juive qu'horrifiaient les bavardages et les querelles de famille, au bout de trois ans d'une vie d'aventures, revient au bercail sans avoir su profiter des grandes leçons de la vie.

Les femmes incomprises se portent beaucoup en Allemagne cette année.

§

Der Kreuzweg. — La fiction du roman a servi à M. Victor Wall à écrire un long plaidoyer contre la législation en matière de divorce telle qu'elle figure encore dans le code autrichien. Le sujet qu'il a imaginé prête à sa thèse plus d'éloquence que n'en aurait la plus savante plaidoirie juridique.

Fritzi Hofer est une de ces créatures de bas étage dont l'instinct est profondément corrompu. Elle n'aspire qu'à la satisfaction des plaisirs les plus vulgaires. Parer son corps et dominer les hommes, sans que cet esprit de domination n'aboutisse à la réalisation de grands desseins : son esprit étroit ne saurait avoir d'autres soucis. Orpheline par sa mère, elle débute dans la vie comme bonne à tout faire — son père et sa mère adoptive ont été brûlés au Ring-Theater durant le célèbre incendie de 1881. De place en place, d'amant en amant, elle tombe ensuite à la plus basse prostitution. Dans une maison close d'une des rues les plus populaires de Vienne, où s'est réfugiée sa paresse, elle fait enfin la rencontre de l'amant de ses rêves. Le baron Otton von Helmfried est surtout un naïf. Il s'amourachera de la première femme qui lui tendra ses bras dorés et n'aura dès lors pas de répit qu'il ne l'ait tirée de la situation inférieure où elle se trouve. Moralisme niais ou esprit chevaleresque? On ne sait trop.

Quoi qu'il en soit, il se mettra dans la tête de racheter par l'amour la femme déchue. Vainement le commissaire de police auquel il s'adresse pour faire retirer sa « carte » à Fritzi le mettra-t-il en garde contre la sottise qu'il va commettre ; vainement ses amis se moqueront-ils de lui. Sa mère ne peut rien non plus contre la volonté arrêtée qui le pousse à épouser la vile créature. C'est alors que son chemin de croix commence. Car c'est un *Chemin de croix* qu'a voulu raconter M. Victor Wall. Quand il s'apercevra de ce que vaut l'être auquel il a donné son nom, il sera trop tard pour manifester des lueurs de raison. Il est lié pour la vie. Que Fritzi le trompe abominablement, cela ne saurait avoir d'influence sur sa situation sociale

et rompre des liens indissolubles. Elle est maintenant baronne de Helmfried, et c'est sous le nom de baronne de Helmfried qu'elle mène la grande vie et qu'elle fait les délices de la jeunesse dorée de Vienne dans tous les restaurants de nuit.

Otto la fera épier par des agences de police privée, déposera contre elle une plainte en divorce après l'autre, cela ne servira de rien. Elle tourne la tête aux avocats qui défendent sa mauvaise cause pour les compromettre ensuite et les réduire au silence. Les juges la traitent avec bienveillance. N'est-elle pas une victime de la société mal faite et de l'implacable destinée qui a poussé dans la vie cette créature abandonnée de tous?

L'inconstance de sa femme, le dépit, l'impuissance a rompre les liens qui l'attachent font enfin du jeune baron un être nouveau. Il s'adonne avec volupté à la désespérante philosophie wagnérienne. La vie n'est plus pour lui qu'illusion et chimère. Pour une jeune veuve qui comprend son état d'âme, il joue des airs de *Parsival*, et se retrempe à Bayreuth de vaines harmonies. Pour combler son malheur, la gourgandine lui a laissé une maladie dont il ne guérira que lentement, avec ou sans 606.

Mais le ciel finit par avoir pitié de sa misère. Un des amants de Fritzi est trouvé mort dans des conditions mystérieuses, laissant un testament en faveur de sa maîtresse. Fritzi est naturellement soupçonnée d'avoir commis le crime et voilà enfin la justice qui s'émeut. Le baron von Helmfried, quand sa femme aura été condamnée à cinq ans de prison, obtiendra enfin son divorce et pourra épouser la petite veuve évaporée avec qui rien ne l'empêchera plus de jouer du Wagner nuit et jour.

Ce roman judiciaire est agrémenté d'épisodes joliment contés. Les personnages sont animés d'une vie très intense. M. Wall conte avec humour et affirme sa connaissance parfaite du droit privé autrichien. A peine pourrait-on lui reprocher trop de soucis d'exactitude dans l'agencement des thèmes qu'il traite, ce qui prête à son roman l'aspect d'une construction raisonnée, plutôt que celui d'une évocation heurtée et contradictoire, comme le serait la vie elle-même.

§

Carlos und Nikolaus auf dem Meere. — Deux jeunes Allemands, nés en Amérique du Sud, voguent vers l'Allemagne accompagnés de leur précepteur sur un de ces transatlantiques qui sont des villes flottantes, où les êtres les plus divers s'assemblent. Ils vont achever leur éducation sur le sol qui a vu naître leurs pères ; mais le précepteur se charge, non sans pédanterie, tout le long du voyage, d'ouvrir à leur jeune esprit des horizons nouveaux. Cette pédagogie est quelque peu lassante, d'autant plus qu'elle s'applique

surtout à la glorification de la Germanie, patrie de toute civilisation. M. Rudolf Johannes Schmied avait demandé à Hermann Bang de préfacer son petit livre. Ces quelques pages de l'écrivain scandinave, prématurément disparu, sont peut-être parmi les dernières qu'il ait écrites.

Eros Thantalos. — M. Richard Schaukal a dédié ces quatre nouvelles à la mémoire d'Otto Julius Bierbaum. La première édition qu'il en fit date d'il y a six ans, mais l'auteur les a considérablement remaniées, pour y introduire cette perfection de style qui est proprement sa marque. M. Schaukal est passé maître dans les récits du XVIIIe siècle viennois. Il connaît admirablement et le milieu et l'époque. Ses évocations de décors en style rococo, avec des personnages un peu falots et de frêles passions nous introduisent dans un monde d'autrefois auquel il a dressé naguère un monument dans cette délicieuse *Grossmutter*, qui fut traduite en français. Mais il y a dans ce petit livre une tragique histoire, toute moderne, où la passion morbide d'un homme d'aujourd'hui pour une chanteuse entrevue dans un concert est implacablement analysée. L'auteur nous avertit, à vrai dire, que son personnage est un « grotesque », mais il met à décrire sa flamme une telle éloquence contenue que le coup de pistolet, par quoi il lui fait terminer son aventure, nous paraît la chose la plus naturelle du monde. Il y a de l'observation réaliste et sincère, même dans les pages que M. Schaukal présente simplement comme des « reconstitutions ».

Die Geige. — C'est, pensons-nous, le livre de début d'un jeune romancier qui sait raconter avec élégance et simplicité. M. Rudolf G. Binding se montre parfaitement maître d'un art où il faut de la mesure, du goût et un sens précis des situations. Les quatre contes qu'il assemble et qu'il entend nous présenter comme les quatre cordes d'un violon qui chacune rend un son déterminé, forment, dans leur diversité, un ensemble harmonieux, d'où l'auteur a su tirer des effets nombreux et variés. Le récit épique des *Frères d'armes* prépare le mysticisme d'*Angelucia*. Une âpre volupté se dégage du *Chemin du sacrifice*, alors que l'idylle tragique qui s'intitule *l'Epouvantail* sert de finale au volume. La réserve hautaine du conteur est mise en valeur par l'élégance de la typographie, qui contribue pour sa part à faire du *Violon* de M. Binding une œuvre très littéraire.

§

Memento. — On vient d'inaugurer à Offenbach, près de Francfort, un petit monument au philosophe Philippe Mainlaender que la logique de son pessimisme poussa jusqu'au suicide. Dans sa *Philosophie der Erloesung*, ce disciple de Schopenhauer tenta la fusion la plus complète entre l'esprit chrétien et l'esprit indou qui ait jamais été entreprise. Au début de la

doctrine, il y a Dieu, et pourtant il conclut logiquement au nirvana. Dans la *Gazette de Francfort* (13 avril), M. Walter Rauschenberger a présenté un raccourci intéressant des idées de ce penseur original et trop oublié.

Pan (4 avril) publie un fragment poétique d'un drame inachevé de Gerhart Hauptmann intitulé « Galahad ». Richard Dehmel y donne une magnifique pièce de vers « Appel aux plus audacieux » ; M. Alfred Keer fait des réflexions désabusées sur les destinées de l'Allemagne. — De très curieux documents sur la crainte de l'inceste chez les peuples primitifs sont publiés par M. S. Freud (11 août).

Deutsche Rundschau (mai) commence un nouveau roman styrien de Mme E. de Handel-Mazzetti, « Stephana Schwertner ». M. Paul Wolhfeil fait paraître une étude sur le Baron Grimm, avec des renseignements inédits sur les dernières années de sa vie. L'auteur de la célèbre « Correspondance littéraire » est enterré au cimetière de Siebleben, près Gotha, village où il mourut en 1805. Sa tombe a été rénovée en 1865 par les soins du romancier Gustave Freytag. En 1890, M. Charles Grimm, président du ministère badois, arrière-petit-neveu de l'écrivain, la fit remettre à neuf pour la seconde fois.

Dans le *Suddeutsche Monatshefte* (mai) M. Wilhelm Ebstein étudie la maladie de Hamann, le fameux « Mage du Nord », dont l'œuvre passionna de tout temps les Allemands curieux de mystère. — M. Claus Pringsheim, chef d'orchestre du théâtre de Prague, se plaint du niveau inférieur où végète actuellement l'opérette allemande.

Les papiers de Wilhelm von Schadow, le créateur de l'Ecole de Dusseldorff, sont analysés par M.H. Finke, dans *Hochland* (mai). Des lettres inédites datant de la première moitié du XIXe siècle contiennent d'intéressants renseignements sur l'état de la peinture en Allemagne. Des reproductions de Schadow illustrent le fascicule.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Le centenaire de la naissance de Robert Browning. — *The Works of Robert Browning*, with introductions by F. G. Kenyon, vol. I. *Pauline, Paracelsus, Sordello*, Smith Elder. — Les articles sur Browning dans les revues. — Memento.

Quand on jette un coup d'œil sur la poésie anglaise du siècle dernier, on voit, au premier plan, pendant une cinquantaine d'années, le nom de **Robert Browning**. Au cours de ce demi-siècle, la renommée de Browning s'accroît sans cesse, et, à la fin de sa vie, il a des admirateurs fanatiques qui lui vouent une adoration intellectuelle voisine de la toquade. Ce fut l'époque des « Browning societies », dont les membres s'assemblaient pour expliquer et commenter en commun les œuvres de leur poète, s'ingéniant à déchiffrer ses pires obscurités, sociétés dont Browning lui-même ne fut pas le dernier à s'amuser.

Cette vogue, comparable seulement à celle de Tennyson, semble ne pas avoir persisté. Alors qu'après une éclipse la gloire du poète

des *Idylles du Roi* brille à nouveau d'un éclat aussi vif, même s'il est de moindre ampleur, Browning passe actuellement par une phase d'ombre, — d'où, très certainement du reste, il émergera tôt ou tard, avec un renom plus solide.

Il y a vingt-deux ans qu'il est mort, et l'Angleterre célèbre en ce moment le centenaire de sa naissance (7 mai 1812). S'il avait eu à apprécier Browning à cette occasion ou à quelque autre, — ce que je ne crois pas qu'il ait jamais fait, — Henley, dans un de ses brillants et brefs essais, aurait rapidement mentionné les grands événements dont fut témoin l'année où le poète de *Pippa Passes* naquit; il aurait dit qu'en 1812 Napoléon allait lancer la Grande Armée sur la Russie et que Wellington assiégeait Badajoz que défendait Soult; au même temps, Byron publiait les premiers chants de *Childe Harold*, Shelley écrivait sa *Queen Mab*, et Keats l'*Imitation de Spenser*. — le premier de ses poèmes qui ait été imprimé, — Wordsworth, Gœthe, Chateaubriand étaient au plein de leur gloire; Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo attendaient leur heure, bref, le futur grand poète de l'ère victorienne naissait à une grande époque, où l'Angleterre comptait parmi ses poètes : Coleridge, Crabbe, William Blake, Southey, Thomas Moore, Campbell et Walter Scott, qui prend rang aussi à côté de prosateurs comme Maria Edgeworth, Jane Austen, Lamb, Hazlitt, Leigh Hunt, etc.

Dans son excellente *Histoire de la Littérature Anglaise* (Armand Colin), Mr Edmund Gosse déclare que Browning, comme Tennyson, descend « directement et étroitement des écrivains romantiques du commencement du XIX^e^ siècle ». Et c'est fort juste, encore que les deux poètes aient pris des chemins différents pour arriver à des buts identiques. Dès ses débuts, qui datent de 1832, avec la publication de *Pauline*, Browning attira à lui un groupe d'admirateurs qui, s'ils étaient en nombre restreint, avaient tous une haute valeur. Carlyle, Leigh Hunt, Wordsworth, Dickens et d'autres saluèrent l'apparition de *Paracelsus*. Macready et Helen Faucit jouèrent à Covent Garden *Strafford*, une tragédie, en 1837. *Sordello* parut en 1840. Bientôt suivit, sous le titre de *Bells and Pomegranates*, un recueil qui comprenait huit pièces, dont *Pippa Passes*, *Luria*, *A Soul's Tragedy*, et *A Blot on the Scutcheon*, que Phelps et Helen Faucit jouèrent à Drury Lane, en 1843. En 1845, Browning fit la connaissance d'Elizabeth Barret, qu'il épousa en 1846, après une cour romanesque qui est fort bien racontée par M^me^ Nelly Melin, dans *le Correspondant*, du 1^er^ mai dernier. Après ce mariage, il vécut à Pise, à Florence, — à Paris en 1851 et 1852, — avec seulement de courts séjours en Angleterre. Mrs Browning mourut en 1861, à Florence.

La grande vogue de Browning ne commença guère qu'après la

publication de *The Ring and the Book*, en 1868-69. De ce moment, et jusqu'à sa mort, il demeura, nous dit encore Mr Gosse, « une force intellectuelle de premier ordre ». Auparavant, il n'avait été « qu'une curiosité qui émerveillait plutôt qu'elle n'était aimée et imitée. Son analyse était trop subtile et ses façons de s'exprimer trop rapides et fugitives pour l'esprit simple des gens du milieu du siècle », Pourtant après avoir été longtemps « en avance sur son époque », selon l'expression de l'éminent critique, Browning connut une popularité qui, pour n'être pas peut-être comparable à celle de Tennyson, était apparemment de meilleur aloi. Il mourut à Venise le 16 décembre 1889; il a été inhumé à Westminster.

L'œuvre de Browning est relativement considérable. L'éditeur Smith Elder commence la publication d'une « Centenary Edition » des **Works of Robert Browning**, avec des introductions par le Dr F. G. Kenyon. Cette édition, fort belle, se composera de dix volumes dont le premier, qui vient de paraître, contient *Pauline*, *Paracelsus* et *Sordello*. On exclura de cette édition définitive certains fragments que Browning n'aurait pas jugés dignes d'y figurer, assure-t-on, et on y ajoutera quelques poèmes qui n'ont pas été réimprimés jusqu'ici dans les précédentes éditions. Dans ses introductions, Mr Kenyon ne se préoccupe pas d'expliquer les passages difficiles ou obscurs. Il se contente de situer chaque poème dans la vie de Browning, d'indiquer les circonstances dans lesquelles il fut composé et de donner les détails bibliographiques indispensables. Les divers portraits du poète peints par Field, Talfourd, G. F. Wats, Rudolf Lehmann, et d'autres seront reproduits dans ces volumes.

A l'occasion du centenaire, presque toutes les revues littéraires contiennent des articles sur Browning. *The Bookman* est spécialement consacré à l'auteur de *Sordello*, avec des articles sur le poète, par le professeur George Saintsbury, et sur le père de Browning, par Sir William Robertson Nicoll, articles accompagnés de nombreuses et curieuses illustrations. Mr Francis Gibble, dans *The Nineteenth Century and After*, admet nettement que l'obscurité de Browning n'est pas niable, et il expose très bien pourquoi le poète « était dans l'obligation d'être un optimiste. » Dans un éloquent poème que publie *The Fortnightly Review*, Mr Alfred Noyes appelle Browning : « Singer of hope for all the world », et, dans le même numéro, Mr Harry Christopher Minchin esquisse un intéressant parallèle entre Browning et Wordsworth. En quelques pages du *Cornhill Magazine*, Mr M. A. Phillips cite les curieuses critiques qu'il a relevées dans un exemplaire de *Pauline* annoté par John Stuart Mill et John Forster. *The Athenæum* donne une piquante, appréciation littéraire, au cours de laquelle il est rappelé qu'en 1833 il a été rendu compte de *Pauline* dans cette revue. Quelques pages

plus loin, Mr Clement Antrobus Harris disserte sur *Browning as the Poet of Music.* — Enfin des critiques anonymes publient dans *The Nation*, *The Saturday Review* et *The Times Literary Supplement* des études lucides et sagaces, diversement intéressantes.

Memento. — Il faudrait plusieurs chroniques pour rendre compte convenablement des grandes revues trimestrielles : *The Edinburgh Review* et sa cadette *The Quarterly Review*. Sans doute, de par leur périodicité peu fréquente, elles ne peuvent suivre de près l'actualité, mais du long intervalle qui sépare chaque numéro, elles tirent cet avantage de pouvoir donner, sur les questions vraiment importantes en politique, en sociologie, en littérature, en art, dans tous les domaines de l'activité humaine, des études mûrement réfléchies, des opinions sagement établies, des conclusions qui ne sont jamais prématurées et téméraires. On y trouve souvent le dernier mot sur les faits et les doctrines, sur les événements et les hommes, et quand on a pris l'habitude de lire ces copieux recueils, il devient difficile de s'en passer. Puisque nous ne pouvons pas examiner en détail leur contenu, nous indiquerons leur sommaire, où chacun trouvera une solide pâture intellectuelle et reconnaîtra l'intérêt et la variété de ces périodiques.

The Edinburgh Review, où l'anonymat est resté de rigueur, débute par une étude sur le cardinal Newman, suivie d'un article sur « la maison d'Hérode dans l'histoire et dans l'art », où l'on traite tour à tour de Flavius Josèphe, de l'*Atta Troll*, de Henri Heine, de l'*Herodias*, de Gustave Flaubert, du *Gustave Moreau*, d'Any Renan, et de la *Salomé*, d'Oscar Wilde. Ensuite, viennent des études sur *The Court of Star Chamber*, sur la poétique d'Aristote, sur l'homme préhistorique, sur le mouvement pacifiste et la sainte alliance, sur l'établissement d'une carte internationale de la Terre, sur le Canada pendant l'administration de Sir Wilfrid Lauvier, sur la stratégie d'une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne, sur le Home Ruble et enfin signalons un essai très intéressant sur « le rire » à propos du livre de M. Bergson, et des ouvrages de William Hazlitt, d'Herbert Spencer, de George Meredith et de James Sully, sur le sujet du rire.

Dans *The Quarterly Review*, où les auteurs signent si bon leur semble, nous trouvons un article anonyme sur le cardinal Newman, à propos de la récente biographie publiée par M. Wilfrid Ward. Nous reprenons le sommaire dans son ordre avec une étude historique sur William Pitt, par C.Grant Robertson ; avec *Beau Nash and Bath ; The Elizabethan Age in Recent Literary History*, par le prof. Herford ; *Cavour and the making of Italy*, par J. A. R. Marriott ; *The St Lawrence*, par le Colone Wood, de Québec ; *Thackeray and the English Novel*, par J. C. Bailey ; *Agricultural Labourers and Landlords*, par R. E. Prothero : *The Wonderful Adventures of Dr Cook ; Garden Cities, Housing and Town Planning*, par Henry Vivian ; *The Face of the Earth*, par le Rev. Prof. Bonney ; *The Chinesse Revolution*, par Sir Valentine Chirol ; *The Coal Strike*, par Sir Arthur B. Markham, et *The Church in Wales*.

The Nineteenth Century and After publie deux discussions sur le Home Rule, par J. A. R. Marriott et Edgar Crammond ; une étude sur la Théologie de Milton, par l'évêque Welldon ; des articles sur la base physiolo-

gique de l'éducation, par N.C. Macmamara, sur l'action des femmes dans la Révolution Française, par lady Grant Duff, et sur le Péril Jaune, par J. G. P. Bland.

Dans *The Fortnightly Review*, Mr Maurice Hewlett donne une souple et habile version, d'un poème provençal, *le lai de Gobertz*. A lire encore dans ce numéro *Eugenics*, par Mrs Alec Tweedie, *The Censorship*, par John Pollock, *Talma et Pauline Bonaparte*, par Francis Gribble, *English and French Attitudes towards poetry*, par le professeur Maurice Gerothwohl.

Mr Arnold Bennett commence, dans le *Harper's Magazine*, une série d'articles sur l'Amérique, sous ce titre *Your United States*. Il y a là des pages pleines d'observations piquantes, d'impressions nouvelles, et de critiques subtilement spirituelles.

The Poetry Review de mai est consacré aux femmes poètes, avec des articles de Miss Anna Bunston, de Bary sur Christina Rossetti et de Miss M. Jourdain sur Alice Meynell.

M. F. L. Schoell publie dans la *Revue Germanique* une érudite étude sur un drame élisabéthain anonyme : « Charlemagne ». A consulter, dans les « Notes et Documents » de ce numéro : *Les origines du Théâtre de Blackfriars*, découverte de documents importants par M. Albert Feuillerat ; « Le marquis de Mantoue » sur la scène anglaise en 1579 ; un « Jeu d'esprit » inédit de S. T. Coleridge, etc.

Les lettres de Jeanne d'Arc que possède le comte de Maleissye sont discutées par la comtesse d'Oilliamson et Mr Andrew Lang dans le *Cornhill Magazine*, où l'on trouve aussi de judicieuses pages sur le réalisme dans la fiction, par Arthur C. Benson ; sur l'hérédité et la vie, par le Dr Stephen Paget ; et une étude de Sir Laurence Gomme sur les *Songs of Labour*.

Dans le *Nash Magazine*, Mr G. K. Chesterton expose d'une façon aussi spécieuse que brillante le cas du *Divorce versus Democracy*.

La féministe suédoise, Ellen Key, fait l'objet d'un article par Mr Arthur G. Chater, dans *The World's Work ;* à mentionner aussi un article illustré, de T. Iyenaga, sur la République chinoise.

Les amateurs de la précieuse *Collection Tauchnitz* se sont vu offrir, en ces dernières semaines, un choix des plus divers de romans anglais contemporains, dont quelques-uns ont paru presque en même temps que l'édition anglaise : *Paul's Paragon*, de W. E. Norris ; *Fire in Stubble*, 2 vol., par la baronne Orczy ; *The Call of the Wild*, par Jack London ; *The Secret Garden*, par Mrs F. Hodgson Burnett ; *Stories in Grey*, par Barry Pain ; *Fathers of Men*, 2 vol., par E. W. Hornung ; *Sharrow*, 2 vol., par la baronne von Hutten ; *Leonora*, un des plus remarquables romans de Mr. Arnold Bennett, et son tout récent recueil de nouvelles : *The Matador of the Five Towns*.

HENRY-D. DAVRAY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Jollivet Castelot : *Croquis scientifiques et philosophiques ;* H. et H. Durville. 3 50

Jollivet Castelot : *La Médecine spagyrique ;* H. et H. Durville. 5 »

Jollivet Castelot : *Trilogie astronomique;* H. et H. Durville. 1 »

Papus : *Premiers éléments de lecture de la langue égyptienne* (Caractères hiéroglyphiques). 20 planches et nombreuses gravures; Dorbon aîné. » »

Ethnographie.

Arnold van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes;* Essais d'ethnographie et de linguistique, 4e série; Mercure de France. 3 50

Histoire

Napoléon raconté par lui-même. Tome I : 1769-1806. Tome II : 1807-1821. Avec une préface par R.-M.-J. ; Mercure de France. 7 »

Albert de Berzeviczy : *Béatrice d'Aragon, Reine de Hongrie (1457-1508).* Traduit du hongrois. Tome II ; Champion. » »

Charles Bratli : *Philippe II, roi d'Espagne.* Etude sur sa vie et son caractère. Préface de M. Baguenault de Puchesse. Avec 6 pl. h. t. et un fac-similé ; Champion. » »

Gaston Cahen : *Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand (1689-1730);* Alcan. 10 »

André Pillet : *Recherches faites en Allemagne sur l'horloger Charles-Guillaume Naundorff, prétendu fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette.* I. L'Acquisition du droit de bourgeoisie à Spandau : Picard et fils. 2 »

Vicomte Jean d'Hussel : *L'Intervention de l'Autriche* (décembre 1812-mai 1813), avec une carte; Plon. 7 50

Littérature

Marius Boisson : *Anthologie universelle des Baisers.* III : France ancienne et moderne ; Daragon. 10 »

Marius Boisson : *Anthologie universelle des Baisers.* IV ; Afrique ; Daragon. 10 »

Charles Cestre : *Bernard Shaw et son œuvre ;* Mercure de France. 3 50

Louis Dimier ; *Veuillot ;* Librairie nationale. 3 50

Alfred Edwards et Gir : *Clique-Claques.* Album de romances illustrées sur les célébrités contemporaines. Avec le portrait des auteurs par Eve Lavallière et Caruso ; Schemit. » »

F. J. Lardeur : *La Vérité psychologique et morale dans les romans de M. Paul Bourget ;* Fontemoing. » »

Jules Lemaitre : *Chateaubriand ;* Calmann-Lévy. 3 50

Jean Loew : *La Passion ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50

Abel Mansuy ; *Le Monde Slave et les Classiques français aux XVIe et XVIIe siècles.* Préface de Ch. Diel. de l'Institut ; Champion. 10 »

Edmond Pilon ; *Sites et Personnages ;* Grasset. 3 50

P.-P. Plan : *J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps.* D'un Décret à l'autre (9 juin 1761-21 décembre 1790). Articles recueillis et annotés par P.-P. Plan. Avec un portrait ; Mercure de France 3 50

Romain Rolland : *L'Humble Vie héroïque.* Pensées choisies et précédées d'une introduction par Alphonse Séché ; Sansot. 1 »

Emile Sicard : *Films.* Préface d'Ernest La Jeunesse : Basset et Cie. 3 50

Sir J.-G. Tollemache Sinclair : *Larmes et Sourires.* Poésies originales et traduites des chefs-d'œuvre de la Poésie anglaise, avec portraits, vues, caricatures et musique ; Imprimé pour l'auteur par Chaix et Cie. » »

Jean Thogorma : *Lettres sur la Poésie.* L'Esthétique vivante ; Basset et Cie. 1 »

Pédagogie

Georges Le Roy, de la Comédie française : *Grammaire de la Diction française ;* Delaplane. 2 50

Philosophie

Albert Bayet : *Le Mirage de la Vertu ;* Armand Colin. 3 50

André Joussain : *Esquisse d'une philosophie de la nature ;* Alcan. 2 50

Arthur Schopenhauer : *Fragments sur l'Histoire de la Philosophie.* Première traduction française avec préface et notes par Auguste Dietrich ; Alcan. 2 50

Poésie

ené d'Avril : *Les Impalpables ;* Ed. de « la Phalange » 2 »
an Azaïs : *Le Livre de l'Absence ;* Ed. d'Arts et Lettres, Toulouse. 1 »
aniel Borys : *Poèmes 1902-1910.* Préface de Camille Mauclair. Couv. et illust. de Boutet Lagrée ; Chine, Nice. 3 50
uis Haugmard : *Des ailes qui passent ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50
rnand Hauser : *Le Mystère des Mois ;* Messein. 3 50
bert Hennequin : *La Terre poitevine.* Préface d'Henry Cormeau ; Crés et Cie. » »
René Jacquet : *Au Cœur de l'Idée ;* Bloud. 3 50
Albert Letombe : *La Prière au Soleil ;* Fischbacher. 3 »
Charles-Julien Melaye : *Tendres plaintes ;* Jouve. 2 »
Achille Paysant : *Vers Dieu ;* Jouve. 3 50
Julien Reyne : *A l'Ombre du Chemin ;* Jehlen. » »
Henry Thédenat : *Quelques Vers ;* Jouve. » »
Ch. Troufleau : *Entre les murs.* Etudes pour un poème social ; Soc. franç. d'Imp. et de Librairie. 1 75

Publications d'art

lolphe Thalasso : *Les Trésors du Musée national d'Athènes.* Avec 33 reprod. de marbres, bronzes et vases du Musée ; L'Art et les Artistes. 3 50

Questions militaires

arquis de la Tour du Pin la Charce : *Feuillets de la Vie militaire sous le second empire, 1855-1870.* Ouvr. illust. de 4 portraits ; Nouv. libr. nationale. 5 »

Questions religieuses

lix Goblet d'Alviella : *L'Evolution du dogme catholique.* I. Les Origines. Préface par M. Salomon Reinach ; Emile Nourry. 6 »

Roman

phonse Allais : *La Boomerang ou rien n'est mal qui finit bien,* Ill. de J. Hémard ; Ollendorff. 3 50
on Barry : *Au-delà du bonheur ;* Lemerre. 3 50
nry Bidou : *Marie de Sainte-Heureuse ;* Calmann-Lévy. 3 50
net-Valmer : *Le Plaisir ;* Ollendorff. 3 50
uis Capillery : *Mais l'amour passa... ;* Grasset. 3 50
seph Conrad : *L'Agent Secret, Simple Histoire,* traduit de l'anglais par Henry-D. Davray ; Mercure de France. 3 50
azia Deledda : *Dans le Désert,* trad. de l'italien par Marc Hélys ; Hachette 3 50
e V. Dmitriev : *Le Terroriste,* traduit du russe par G. Savitch et E. Faubert ; Plon. 3 50
za Gardonyi : *La Troisième puissance,* roman traduit du hongrois ; Champion. » »
rre Hamp : *Le Rail. La Peine des Hommes ;* Rivière. 3 50
a Jérusalem : *Le Scarabée sacré,* trad. de l'allemand par J.-W. Biensstock et Claude Margelle ; Fasquelle 3 50
Eugène Jung : *25 jours en paquebot ;* chez l'auteur, 50, av. Malakoff, Paris. 1 50
Paule Labat : *6 Poppy Girls 6 ;* Sansot. 3 50
René Le Cœur : *Lili ;* Librairie universelle. 3 50
Eugène Le Roy : *L'Ennemi de la mort ;* Calmann-Lévy. 3 50
Camille Mallarmé : *Le Ressac ;* Grasset. 3 50
André Pavie : *Madame Bouverot, préfète ;* Plon. 3 50
Péladan : *La Thériaque,* précédée de *la Morale dans le roman ;* Fontemoing. 3 50
Henri Robas : *La Loi qui tue ;* la Nouvelle Edition française. 3 50
Joseph Schewœbel : *A la Cinquième Prière,* roman tunisien ; Sansot. 3 50
Gilbert Stenger : *L'Imperturbable Silence.* Récit d'un infirme ; Perrin. 3 50
Henriette de Vismes : *Les Petites âmes ;* Plon. 3 50
Gilbert de Voisins : *L'Enfant qui prit peur ;* Ollendorff. 3 50

Sociologie

Michel Augé Laribé : *L'Evolution de la France agricole ;* Armand Colin. 3 50

Gaston Cahen : *Le Livre de comptes de la caravane russe à Pékin en 1727-1728.* Texte, traduction, commentaire ; Alcan. 5 »

Louis Cons : *Les Etats-Unis de 1789 à 1912 ;* Nouv. libr. nationale. 3 50

Francis Delaisi : *La Démocratie et les financiers ;* Ed. de la « Guerre Sociale ». 2 50

David Jacques Hill : *L'Etat moderne et l'Organisation internationale,* trad. française de Mme Emile Boutroux. Préface de M. Louis Renault ; Flammarion. 3 50

Edouard Lepage : *Une Conquête féministe : Mme Léon Bertaux.* Préface de Georges Montorgueil ; Dangon. » »

L. Maisonnier et G. Lecarpentier : *L'Irlande et le Home Rule ;* Rivière. 7 »

Erasme de Majawski : *La Théorie de l'homme et de la civilisation ;* Le Soudier. 8 »

Dr Félix Martin, sénateur : *La Morale républicaine ;* Alcan. 4 50

Charles Maurras : *Trois Idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve.* Nouv. édit. ; Champion. » »

François Maury : *Nos Hommes d'Etat et l'Œuvre de Réforme ;* Alcan. 3 50

Minerva : *Le Suffrage féminin et la Dépopulation. Ses Causes et ses remèdes ;* Imp. Belleville. 0 20

Théâtre

François Herczeg : *Byzance,* pièce en 3 actes, traduit du hongrois ; Champion. » »

L. Henry Lecomte : *Histoire des Théâtres de Paris :* les Fantaisies-Parisiennes, l'Athénée, le Théâtre-Scribe, l'Athénée-Comique. 1865-1911 : Daragon. 8 »

Carlos M. Noël : *Quelques auteurs et quelques pièces.* Essai de critique dramatique ; Messein. 3 50

Emile Verhaeren : *Hélène de Sparte,* tragédie en 4 actes ; Rivière. 3 50

Gemma de Vesme : *Le Songe de la Vie,* drame en 4 actes, avec une présentation par Camille Flammarion ; Fischbacher. 2 50

Pierre Wolff : *L'Amour défendu,* pièce en 3 actes ; Fasquelle. 3 50

Voyages

Regnault de Baucaron : *Souvenirs de famille.* Voyages, Agriculture. Précédé d'une Causerie sur le Passé par le Baron André de Maricourt. Tome I 1175-1832. Tome II : 1832-1912 ; Plon. 15 »

Gabriel Faure : *Autour des Lacs italiens ;* Sansot. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

En l'honneur de Stéphane Mallarmé. — A propos de *la Crise italienne.* — La critique littéraire et l'appréciation numérique. — L'Origine du mot Tabor. — Exposition des œuvres d'Edouard Crébassa. — Erratum. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

En l'honneur de Stéphane Mallarmé. — Nous avons annoncé dans notre livraison du 1er mai qu'une plaque commémorative va être apposée sur la maison portant le numéro 89 de la rue de Rome, dernière demeure à Paris de Stéphane Mallarmé. Tous ceux qui aiment et admirent le poète et tous ceux qui connurent l'homme affable qu'il fut seront présents à la cérémonie, fixée au dimanche 9 juin, dans la matinée. On se réunira à onze heures devant la maison, et après l'inauguration les assistants se retrouveront à la Taverne de Paris, 3, avenue de Clichy, pour déjeuner sous la présidence de Léon Dierx. Les adhésions au déjeuner dont le prix est de 6 fr. 50 (et non 6 fr., comme nous l'avions dit), sont reçues au *Mercure de France.*

§

A propos de la « Crise italienne ».

Paris, 3 avril 1912.

Monsieur,

Dans votre précédent numéro, M. Giuseppe Fiorentino, répondant à M. Jacques Mesnil, l'accusait d'avoir un peu généralisé les conséquences de fait s'appliquant à la seule région Bolonaise. Il tend cependant à l'imiter, bien qu'une partie de ses réponses me paraisse pourtant fondées.

Ce qui l'est peut-être moins, c'est qu'une centaine de mille émigrés (97.179 exactement en 1909), émigrés en Argentine et Uruguay, les immigrants non temporaires compris, puissent rapporter, en rentrant dans leur pays, des centaines (M. Fiorentino appuie en répétant « Des centaines ») de millions de francs, toutes leurs dépenses déduites, après un séjour maximum de trois mois à la Plata. En supposant un bénéfice net moyen de mille francs par émigrant, et cette proportion est plutôt forte pour des cultivateurs, même à la Plata, cela comporte un gain journalier d'une dizaine de francs, frais déduits. C'est déjà une somme, assez imposante, de 97 millions de francs. La vérité doit être certainement bien inférieure.

L'émigration totale italienne, retours non défalqués, a porté en 1908 sur 486.974 personnes et 625.000 en 1909. Peut-être sera-t-elle beaucoup plus forte en 1911, en raison de la guerre, si les rapports des pays voisins sont fondés ? Mais cela ne fait pas 800.000 émigrants, comme le dit M. Fiorentino.

Quant on parle de chiffres, il les faut justes.

Mais, ainsi que le dit M. Fiorentino lui-même, les Italiens ont besoin de voir les choses d'une façon... concrète.

M. Fiorentino concrétise peut-être un peu en affirmant que les économies réalisées par l'Italie sur les derniers budgets (194 millions de lires pour les quatre derniers exercices) lui permettront de se payer le luxe d'une guerre coloniale sans que le change soit exposé à monter. Jusqu'à présent ces excédents ont suffi à faire face aux seules dépenses urgentes. Mais, en admettant que la guerre ne coûte que deux millions de francs par jour, cela n'en fait pas moins trois cent soixante millions par semestre. A cette somme, il faut en joindre une à peu près égale pour reconstituer ou réparer le matériel terrestre ou naval, les approvisionnements consommés ou endommagés, compenser la perte résultant de la diminution de la capacité de production et de consommation du pays, etc. Il est bien délicat, faute de chiffres précis, et que ne cherchent d'ailleurs pas à préciser les intéressés, d'estimer exactement la valeur de tous ces facteurs. Très certainement le milliard sera bien dépassé au bout de l'année. Nous savons, par notre propre expérience, ce que durent ces guerres avec des populations fanatisées, initiées en plus par les Turcs à nos modes de combat. Et cela même au cas où la paix avec ces derniers viendrait à être conclue et à déterminer leur retour chez eux.

Nous n'en voulons nullement à nos voisins de leurs penchants dreyfusards, cette affaire ayant effectivement eu un retentissement international ; mais s'ils soupçonnent nos juges, rien ne nous interdit de discuter les leurs, tout aussi susceptibles que les nôtres d'obéir à des raisons que la politique a pu influencer. Les uns et les autres ne sont-ils pas hommes ?

Nous n'avons aucun intérêt, en France, à incriminer nos voisins. Au contraire, pour des raisons politiques aisées à comprendre, ils trouvent avantage à de certaines combinaisons politiques internationales auxquelles ils se sont liés. Les mêmes ou d'autres peuvent les engager à les renouveler. Nous sommes fixés à cet égard et n'avons-nous pas pris des mesures en conséquence ? Cela doit-il nous empêcher de leur faciliter une conduite opposée par des procédés agréables, pour peu que leur avantage tende à les y incliner ? Rien ne nous autorise d'ailleurs à blâmer les Italiens de ne consulter que cet intérêt. Agissons en sorte qu'en temps opportun il soit d'accord avec le nôtre. Les traités ne pèseront pas lourd, à ce moment.

Les Italiens feront, eux, soyons-en certains, ce que nous aurions dû faire jadis. En 1859 et en 1860, ils auraient gardé l'arme au bras et en auraient recueilli le fruit. En 1866, ils se seraient ébranlés au bon moment pour empêcher la Prusse d'écraser et de lier son adversaire, comme c'eût été l'intérêt de l'Angleterre et la Russie en 1870, après nos premières défaites. Que de notables économies pour l'Europe entière depuis ! Pour nous, la frontière rhénane eût amplement compensé le gain de la Savoie et du Comté de Nice et évité la perte de l'Alsace-Lorraine.

Si un conflit européen vient à surgir et que l'Angleterre et la France y soient mêlées, l'Italie ne bougera que le moins possible, le plus tard possible, prête à tourner du côté du vainqueur, si on lui en laisse la faculté. Ce ne sera pas un geste très généreux, mais pratique ; ce ne serait pas faire preuve d'intelligence de le lui reprocher. Il est bien à regretter que la brutale Allemagne ne nous laisse pas la même liberté au cas où elle entrerait en conflit avec le Royaume-Uni.

Cette lettre veut éviter de froisser nos amis d'au delà des Alpes que nous savons susceptibles un peu trop parfois, surtout quand cette susceptibilité n'est pas fondée. Elle ne cherche qu'à mettre les choses au point. Nous avons voulu essayer de prouver à M. Fiorentino que la paille qu'il a cru découvrir dans nos yeux n'est pas aussi grosse qu'il tente de nous le faire croire. Peut-être la poutre de M. Jacques Mesnil n'est-elle pas non plus aussi épaisse qu'il le lui a semblé à la suite d'un séjour dans une des plus saines provinces de l'Italie, insuffisant pour lui permettre de tirer des conclusions générales applicables à l'Italie entière.

Veuillez agréer, etc.

PIERRE DAUZE.

§

La critique littéraire et l'appréciation numérique. — Y-a-il une crise de la critique littéraire ? Aux esprits chagrins qui tiendraient pour l'affirmative, nous signalerons un procédé critique qui faillit être en honneur au début du XIX^e^ siècle et qui garde encore, sur beaucoup d'autres, l'avantage d'être clair, précis, court et définitif. Il consiste, en tout et pour tout, à apprécier les qualités fondamentales d'un ouvrage en leur attribuant une note qui varie de 1 à 20 points.

Inauguré en 1817 par la revue anglaise : *les Annales encyclopédiques*, ce procédé, appelé, depuis, « appréciation numérique », fut illustré, vers la même époque, par le tableau suivant, où l'Anglais Ackenside témoigne

d'une excessive sévérité à l'égard de certains poètes de l'antiquité et des temps modernes :

	Composition générale.	Situations pathétiques.	Mouvement dramatique.	Bonheur d'expression.	Goût.	Coloris.	Versification	Morale.	Valeur totale.
Arioste	—	15	10	15	14	15	16	10	13
Boileau	18	16	12	14	17	14	13	16	12
Cervantès	17	17	15	17	12	16	—	16	14
Corneille	15	16	16	16	16	14	12	16	14
Dante	12	15	8	17	12	15	14	14	13
Euripide	15	16	14	17	13	14	—	15	12
Homère	18	17	18	15	16	16	18	17	18
Horace	12	12	10	16	17	17	16	14	13
Lucrèce	14	5	—	17	17	14	16	—	10
Milton	17	15	15	17	18	18	17	18	17
Molière	15	17	17	17	15	16	—	16	14
Pindare	10	10	—	17	17	16	—	17	13
Pope	16	17	12	17	16	15	15	17	13
Racine	17	16	15	15	17	13	12	15	13
Shakespeare	—	18	18	18	10	17	10	18	18
Sophocle	18	16	15	15	16	14	—	16	13
Le Tasse	17	14	14	13	12	13	16	13	12
Térence	18	12	10	12	17	14	—	16	10
Virgile	17	10	17	17	18	17	17	17	16

Ce fut un certain Lebrun-Tossa, qui tenta d'introduire en France cette méthode nouvelle. Son livre : *Consciences littéraires d'à présent avec un tableau de leurs valeurs comparées* en est l'application à la fois ingénieuse et naïve. Malheureusement pour l'avenir de la critique, les efforts de Lebrun-Tossa ne furent pas couronnés de succès et l'infortuné novateur ne réussit qu'à mériter cette épigramme :

C'est un sot que Lebrun-Tossa ?
— Hélas ! oui, mais le pauvre hère
Se fâche quand on lui dit ça.
— Il est donc toujours en colère ?

§

L'origine du mot Tabor. — Dans le récit des événements qui se passent actuellement au Maroc, on emploie souvent le mot Tabor pour désigner un corps de troupes indigènes, de la force à peu près d'un bataillon et commandé par des officiers français.

Ce mot désignait, dans l'origine, une sorte de camp retranché mobile à la description duquel Vauban a consacré un chapitre entier de son mémoire sur la fortification de campagne, mémoire assez peu connu pour qu'il nous ait paru intéressant de reproduire ce chapitre dans notre livraison du 1er décembre 1909. Le Mémoire de Vauban sur la fortification de campagne vient d'être publié par le colonel de Rochas en 2 volumes grand in-8 tirés à petit nombre : *Vauban. Sa Correspondance et ses Oisivetés. Analyses et Extraits* (Grenoble, Allier frères, imprimeurs, 40 fr.).

§

Exposition des œuvres d'Edouard Crébassa. — La mort du peintre Edouard Crébassa, prématurément frappé dans la plénitude de son

talent, a décidé sa famille à réunir dans son atelier, 10, rue Vercingétorix, la majeure partie de ses peintures et dessins. L'exposition, qui a été ouverte le 20 avril, fermera le 30 juin (lundis, mercredis et vendredis, de 2 à 5 heures).

§

Erratum. — Une transposition de textes a rendu incompréhensible le chapitre VI de *Gina Laura*, paru dans notre livraison du 1er mai. Tout le morceau formé des deux dernières lignes de la page 132 (commençant par les mots : *Dans le corridor*) et de la page 133 tout entière (finissant par les mots : *Je suis furieux*) s'intercale page 130, au-dessus des six dernières lignes terminant la page (avant les mots : — *Une idée !*)

§

Publications du « Mercure de France » :

NAPOLÉON RACONTÉ PAR LUI-MÊME : *tome I : 1769-1806 ; tome II : 1807-1821*. Avec une Préface par R. M. J. 2 vol. in-18, 7 fr.

BERNARD SHAW ET SON ŒUVRE, par Charles Gestre. Vol. in-18, 3. 50.

J.-J. ROUSSEAU RACONTÉ PAR LES GAZETTES DE SON TEMPS. *D'un décret à l'autre* (*9 juin 1762-21 décembre 1790*). Articles recueillis et annotés par Pierre-Paul Plan. Avec un portrait. Vol. in-18, 3. 50.

RELIGION, MŒURS ET LÉGENDES. *Essais d'Ethnographie et de Linguistique*, 4e série, par Arnold van Gennep. Vol. in-18, 3. 50.

§

Le Sottisier universel.

Triste Parricide [titre]. — *Le Matin*, 6 avril.

Entrant plus avant dans une des faces de la question, je vais mettre sous les yeux du lecteur... l'interview d'une brave domestique noire de Georgie, qui sait, à peine lire, et dont, vu sa longueur, je ne citerai que les parties les plus saillantes — *La Démocratie*, 21 mars.

Quelques minutes après, l'auto tragique disparaissait, sans espoir de la rejoindre. — *Le Journal*, 26 mars.

La charcuterie Tummers demande un deuxième garçon sachant monter le vélo et une bonne servante. — *La Meuse*, 16 mars.

Coquilles

Quant à M. Paul Claudel, il lit le Sonneur de saint Thomas d'Aquin. Il assure ainsi son salut, en même temps qu'il alimente sa pensée. — *Gil Blas*, 8 avril.

Rencontre violente. M. Willy chargea avec impétuosité M. Martini qui, tout en conservant sa distance, opposait à son adversaire un feu qui n'était cependant pas toujours en ligne. — *Rappel*, 18 avril.

Il déchaîna un tel fou rire que les spectateurs emballés dételèrent ses cheveux et le portèrent en triomphe. — *Comœdia*, 30 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

·SIROP PHÉNIQUE·
VIAL

contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES

PARIS, 8, rue Violenne
et toutes Pharmacies.

GOUTTES DES COLONIES

GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT
Maux d'Estomac. Indigestion
CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

AIX-LES-BAINS

La seule Maison moderne
D'AIX-LES-BAINS
Clientèle aristocratique
de la Station Auto-Garage

SAISON
du 5 avril à fin Septembre

La Machine à Écrire
EMPIRE

est préférée dans la haute Société
Pour la simplicité
de son fonctionnement
Pour sa robustesse à toute épreuve
Pour son volume restreint

RÉFÉRENCES
DE 12 ANNÉES

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
à M. TRONCHET
Concessionnaire à Paris
43, Rue Vivienne, 43

COLLECTION
DE MADAME LA MARQUISE LANDOLFO CARCANO
TABLEAUX MODERNES

PAR

Baudry, Bonnat, Bouguereau, Brozik, Corot, Courbet, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, Gustave Dore, Dupré, Fortuny, Fromentin, Gallait, Hébert, Lefebvre, Leibl, Meissonier, Regnault, Renard, Rousseau, Stevens Troyon, Vollon.

AQUARELLES — DESSINS — PASTELS

Bronzes de Rodin et de Fremiet

TABLEAUX ANCIENS

ŒUVRES DE :

Rembrandt, Rubens, Véronèse

G. Brokelenkam, B. Guyp, J.-B. Greuze, Th. de Keyser, F. Mieris, I. Van Ostade, J. Raoux, S. Ruysdael, etc., etc....

DESSINS ANCIENS

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

PORCELAINES EUROPÉENNES ET CHINOISES

Jades - Emaux cloisonnés - Objets variés - Manuscrits
Boîtes et Objets de vitrines

SURTOUT DE TABLE ET MEUBLE DE SALON

Du temps de l'Empire

VENTE PAR SUITE DE DÉPART A PARIS

GALERIES GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Jeudi 30, Vendredi 31 Mai 1912 et Samedi 1er Juin 1912 à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6

Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS :

Pour les tableaux :

MM. DURAND-RUEL
16, rue Laffitte

M. GEORGES PETIT
8, rue de Sèze

M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges

Pour les objets d'art

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges

Expositions

PARTICULIÈRE : Le Mardi 28 Mai 1912, de 1 h. 1/2 à 6 heures.
PUBLIQUE : Le Mercredi 29 Mai 1912, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

COLLECTION JACQUES DOUCET

Tableaux et Objets d'Art du 18e siècle

TABLEAUX — DESSINS — PASTELS

PAR

Baudouin, Boucher, Chardin, Drouais, Ducreux, Fragonard, Goya, Van Goyen, Greuze, Guardi, Hoin, Hubert Robert, Largillière, Latour, Lawrence, Moreau le Jeune, Nattier, Pater, Perronneau, Reynolds, La Rosalba, G. et A. de Saint-Aubin, Watteau

SCULPTURES

ŒUVRES DE :

Caffiéri, Clodion, Coustou, Coyzevox, Houdon, Lemoyne, Roettiers, Vassé, Warin

PORCELAINES ANCIENNES DE CHINE ET DE CHANTILLY

Porcelaines, Matières dures et autres montées en bronze

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

MEUBLES ET SIÈGES DU XVIIIe SIÈCLE

Ameublements de Salons et Sièges en ancienne tapisserie

TAPISSERIE DE BEAUVAIS — TAPIS DE LA SAVONNERIE

TAPIS D'ORIENT

VENTE A PARIS, GALERIES GEORGES PETIT

8, Rue de Sèze, 8

Les mercredi 5, jeudi 6, vendredi 7 et Samedi 8 juin 1912, à 2 heures.

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me **F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart.
Me **Henri BAUDOIN**, 10, rue Grange-Batelière.

EXPERTS :

MM. PAULME et **LASQUIN**, 10, rue Chauchat, 11, rue Grange-Batelière.
M. JULES FERAL, 7, rue Saint-Georges.
MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges.

EXPOSITIONS : Particulière, lundi 3 juin; publique, 4 juin 1912, de 2 h. à 6 heures.

Collection de feu M. DEMACHY

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

PORCELAINES DE LA CHINE, DU JAPON ET DE VINCENNES

BRONZES DU XVI[e] SIÈCLE

Pendules, Candélabres, Flambeaux, etc., en Bronze du XVIII[e] siècle

Sièges couverts en ancienne tapisserie

MEUBLES DES ÉPOQUES LOUIS XV ET LOUIS XVI

ET AUTRES

Tapisseries des Flandres et d'Aubusson

TABLEAUX ANCIENS

PAR BOUCHER (FR.), HONDEKŒTER, OUDRY, POURBUS, ROBERT (HUBERT), ETC.

Vente à Paris, Galerie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze.

Le Vendredi 24 Mai 1912, à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart.

EXPERTS POUR LES TABLEAUX :

M. GEORGES PETIT assisté de **M. PAUL MATHEY**
8, rue de Sèze, 8 — 159, rue de Rome, 159

EXPERTS POUR LES OBJETS D'ART :

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges, 7

MM. PAULME & B. LASQUIN Fils.
10, rue Chauchat — rue Grange-Batelière, 11.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE, le Mercredi 22 Mai 1912, de 1 h. 1/2 à 6 h. ; PUBLIQUE, le Jeudi 23 Mai 1912, de 1 h. 1/2 à 6 h.

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES

Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,

contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes **Publicités** dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

MONTHLY 1/- Net

" The English Review " is our especial enthusiasm. It is, to speak with restraint, the best monthly periodical printed in the English language. That it is the best in the world we have no doubt, but that is the conclusion of faith, not of knowledge . . . To read « The English Review » is to be in immediate touch with the best that is being written by English writers ; and, in fact, its contributors include nearly all the great names of Europe. "

—CHICAGO EVENING POST.

Annual Subscription, 12/6 post free all parts of the world.

THE ENGLISH REVIEW, 17-21 Tavistock Street, Covent Garden, London, England.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VIe)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deu gravures anciennes et une Notice, par Rem de Gourmont..... 1 Vol

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Alber Keim..... 1 Vo

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inéd de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vo

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vo

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vo

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne une Notice de Charles Verrier..... 1 Vo

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vo

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmon 1 Vo

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'apr Van Loo..... 1 Vo

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bo d'après Södermark..... 1 Vo

Tallemant des Réaux, avec une Notice ..... 1 Vo

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy Gourmont..... 1 Vo

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispic 1 V

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Dane 1 Vo

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Daret une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vo

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

IÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **400** MILLIONS
Siège social : 54 et 56, rue de Provence.

cursale-Opéra:, 25 à 29, Boulevard Haussmann.
cursale : **134**, rue Réaumur (Place de la Bourse), à PARIS

épôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance Taux des dépôts : de 1 an à 2 ans, 2 0/0 ; de 4 ans ans, 3 0/0 ; net d'impôt et de timbre. — **Ordres bourse** (France et étranger) ; **Souscriptions s frais ; — Vente aux guichets de valeurs rées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et s à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissement ffets de commerce et de Coupons** Français trangers ; — **Mise en règle et garde de titres ; Avances sur titres ; — Garantie contre le nboursement au pair et les risques de non-rification des tirages ; — Virements et Chè-es** sur la France et l'étranger ; — **Lettres et Bil-s de crédit circulaires** ; — **Change de Mon-ies étrangères. — Assurances** (Vie, Incendie, idents), etc

SERVICE DE COFFRES-FORTS
Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décrois-t en proportion de la durée et de la dimension).
2 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la lieue ; 871 agences en province : 3 agences à l'Etran-: (Londres, 53, Old Broad Street.— Bureau à West-l, 65, 67, Regent Street) et St-Sébastien (Espagne) ; respondants sur toutes les places de France et l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE
ciété Française de Banque et de Dépôts :
Bruxelles, 70, Rue Royale.
vers, 74, Place de Meir. — *Ostende*, 21, av. Léopold.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'EXCURSION

en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire et aux Stations Balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

1er ITINÉRAIRE

1re Classe : 86 fr. — 2e Classe : 63 fr.
Durée : **30 jours avec faculté de prolongation**

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux et retour à **Tours — Loches**, et retour à **Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande**, et retour à **Paris**, *viâ* **Blois ou Vendôme.**

2e ITINÉRAIRE

1re Classe : 54 fr. — 2e Classe : 41 fr.
Durée : **15 jours sans faculté de prolongation**

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux, et retour à **Tours — Loches**, et retour à **Tours — Langeais**, et retour à **Paris**, *viâ* **Blois ou Vendôme.**

Ces billets sont délivrés toute l'année.

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison balnéaire et thermale 1912

10 minutes de Paris. — Enghien-les-Bains.

2 heures 1/2 de Paris — Pierrefonds.

3 heures de Paris. — Le Tréport-Mers, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Paris-Plage taples), Boulogne.

3 heures 1/2 de Paris. — Mesnil-Val, Cayeux, Berck, Merlimont (Rang-du-Fliers-Verton), ages de Quend et de Fort-Mahon (Quend-Fort-Mahon), Plages Sainte-Cécile et Saint-Gabriel annes-Camiers), Le Portel (Boulogne), Wimereux (Wimille-Wimereux), Calais.

4 heures de Paris. — Bois-de-Cise, Le Bourg-d'Ault et Onival (Eu), Hardelot (Pont-de-Bri-es), Wissant (Marquise-Rinxent), Dunkerque, Malo-les-Bains, Saint-Amand, Saint-Amand-ermal, Forges-les-Eaux (Serqueux).

4 heures 1/2 de Paris. — Audresselles et Ambleteuse (Wimille-Wimereux), Petit-Fort-hilippe (Gravelines), Loon-Plage.

5 heures de Paris. — Leffrinckouke, Zuydcoote, Bray-Dunes (Ghyvelde).

5 heures 1/2 de Paris. — Ostende, Blankenberghe.

6 heures de Paris. — Heyst.

Jusqu'au 31 Octobre, toutes les gares délivrent les billets à prix réduits ci-après indiqués :

1° ***Billets de saison*** pour familles d'au moins 4 personnes, valables 33 jours. (Réduction 50 o/o à partir de la 4e personne.)

2° ***Billets individuels hebdomadaires***, valables 5 jours, du vendredi au mardi et de avant-veille au surlendemain des fêtes légales. (Réduction de 20 à 44 o/o.)

3° ***Cartes d'abonnement*** de 33 jours. (Réduction de 20 o/o sur le prix des abonnements rdinaires d'un mois.)

4° ***Billets d'excursion*** du dimanche et jours de fêtes légales (2e et 3e classes) individuels n de famille. (Réduction de 20 à 65 o/o.)

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché financier demeure bonne, favorisée par le calme qui règ dans les sphères politiques. L'Allemagne fait trêve à ses fanfaronnades; l'Italie et Turquie ne se font pas grand mal; l'Espagne biaise et tergiverse, encore qu'elle sac qu'il lui faudra mettre les pouces; le Maroc n'est pas pacifié, mais la remise de ses de tinées entre les mains du général Lyautey rassure.

A l'intérieur, les résultats des élections municipales prouvent que les idées de sages et de modération se propagent de plus en plus et permettent d'espérer que le ministè Poincaré restera longtemps aux affaires. Ce ministère, on le sait, n'est pas ennemi d progrès, mais il entend le réaliser par étapes, sans effrayer les intérêts vitaux du pay

Dans ces conditions, la rente française continue son essor à 93,97. L'Extérieure Esp gnole, à 95,10, marque une légère reprise. L'Italien recule encore à 93,60. Le Tu Unifié enregistre plutôt un léger progrès à 90,15. Les fonds russes conservent à peu pr leurs positions : le Consolidé 4 o/o à 95,60; le 4 o/o 1901 à 95,85; le 4 1/2 o/o 1909 101,75 : le 5 o/o 1906 à 104,35.

Les chemins de fer français perdent quelques points. L'Est s'inscrit à 931, le Ly à 1250, le Nord à 1682, l'Orléans à 1300, le Midi à 1095.

Les sociétés de Crédit prennent de l'avance : le Crédit Foncier à 840, le Cré Lyonnais, à 1517, le Comptoir d'Escompte à 948, la Banque de Paris à 1795, le Cré Mobilier à 685. La Société Générale reste stationnaire à 814.

Ces établissements vont prêter un précieux concours à la Ville de Paris qui, le 21 m prochain, émettra directement un emprunt de 205 millions destiné à l'amélioration service du gaz à Paris.

C'est en 1907 que la ville de Paris confia à un régisseur intéressé l'exploitation gaz dans la capitale, exploitation des plus fructueuses pour les finances municipales. cet effet, elle mit à la disposition de ce régisseur, qui est la Société du Gaz de Pari toutes les installations provenant de l'ancienne Compagnie Parisienne, installations do elle était devenue propriétaire.

En raison de l'augmentation de la consommation du gaz, — consommation qui ét passée de 289.600.000 mètres cubes en 1903 à 352.600.000 mètres cubes en 1906 po s'établir même à 389.659.000 mètres cubes en 1907, la nouvelle Société procéda à d transformations diverses; mais bien qu'importantes, les installations nouvelles fure vite reconnues encore insuffisantes pour les besoins de plus en plus grands de la pop lation urbaine. Un programme important de nouveaux travaux fut donc élaboré, et c'e en vue de l'exécution de ces travaux que le conseil municipal vota, en avril 1910, l'e prunt dont il est question aujourd'hui.

Il s'agit donc bien d'un emprunt municipal, offrant aux souscripteurs les garanti incontestables qui assurent à la ville de Paris un crédit de tout premier ordre.

Cet emprunt est représenté par des obligations 3 o/o à lots de 300 francs de vale nominale. Ces obligations, lorsqu'elles seront entièrement libérées, rapporteront un inté de 9 francs par an payable semestriellement. Elles sont remboursables en trente-ne ans.

Leur prix d'émission a été fixé à 285 francs, et comme d'ordinaire, la ville de Pa a tenu à rendre ces titres accessibles à la plus petite épargne. C'est ainsi que le prem versement à effectuer n'est que de 10 francs par obligation demandée. Le solde est répa en onze termes exigibles seulement en trois années, soit de septembre 1912 à septemb 1915. La ville se réserve cependant la faculté d'autoriser pendant cette période les lib rations anticipées de tous les termes de versement restant encore dus. Les dates et l conditions de ces libérations seront fixées par arrêté préfectoral.

Jusqu'en 1923 inclus, les nouvelles obligations participeront à des lots d'une vale totale de 1.490.000 francs par an, répartie sur douze tirages. Ces tirages, qui auro ainsi lieu tous les mois, comprennent des lots d'importance diverse. Ceux des 5 janvier 5 juillet comporteront, notamment, chacun un lot de 200.000 francs; ceux des 5 mar 5 mai, 5 septembre et 5 novembre, chacun un lot de 100.000 francs; ceux des 5 févrie 5 avril, 5 juin, 5 août, 5 octobre et 5 décembre, chacun un lot de 50.000 francs. A par de 1924, les tirages seront encore au nombre de quatre par an, et ils comprendro annuellement 522.000 francs de lots. Et, par une disposition entièrement nouvelle, avant l'année 1924, la ville de Paris rembourserait l'emprunt par anticipation, les porteu

bligations ainsi remboursées recevraient en sus du montant au pair de chaque titre, e prime de 10 francs.

Une fois de plus, la ville de Paris s'attache, comme on le voit, à favoriser le public la petite épargne en lui accordant une longue période de libération, et en attribuant à nouvelles obligations des tirages de lots aussi nombreux qu'importants. Ajoutons un arrêté préfectoral pourra déclarer irréductibles les souscriptions de 1 à 3 obligans, et que le premier versement, fixé à 10 francs, suffira pour donner à tout souscripr le droit de participer aux trois premiers tirages, qui comportent, entre autres, un de 200.000 francs, un lot de 100.000 francs et un lot de 50.000 francs.

LE MASQUE D'OR.

Chemins de fer de l'État

BILLETS DE BAINS DE MER

(Jusqu'au 31 Octobre 1912)

'Administration des Chemins de fer de l'État, s le but de faciliter au Public la visite ou le séjour plages de la Manche et de l'Océan, fait délivrer, départ de Paris, les billets d'aller et retour ci-ès, qui comportent jusqu'à 40 0/0 de réduction sur prix du tarif ordinaire :

1° — Bains de Mer de la Manche

illets individuels valables, suivant la distance, 3, 4 0 jours (1re et 3e classes) et 33 jours (1re, 2e et lasses).

es billets de 33 jours peuvent être prolongés d'une leux périodes de 30 jours, moyennant supplément 10 0/0 par période.

2° — Bains de Mer de l'Océan

a) — Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl., valables jours, avec faculté de prolongation d'une ou deux odes de 30 jours, moyennant un supplément de 0/0 par période.

b) — Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl., valables urs (sans faculté de prolongation), du vendredi de que semaine au mardi suivant ou de l'avant-veille surlendemain d'un jour férié.

BILLETS DE VACANCES

(Jusqu'au 1er Octobre 1912)

illets de famille valables 33 jours (1re, 2e et 3e cl.) c faculté de prolongation d'une ou deux périodes de ours moyennant supplément de 10 0/0 par période. es billets sont délivrés aux familles composées d'au ns trois personnes voyageant ensemble, pour toutes gares du Réseau de l'État (Lignes du Sud-Ouest) ées à 125 kilomètres au moins de Paris, ou réciquement.

Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée

Bains de mer de la Méditerranée

Billets d'aller et retour, 1re, 2e et 3e classes, à prix très réduits, délivrés dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., du 15 Mai au 1er Octobre, pour les stations balnéaires désignées ci-après :

Agay, Antibes, Bandol, Beaulieu, Cannes, Cassis, Cette, Golfe-Juan-Vallauris, Hyères, Juan-les-Pins, La Ciotat, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Le Grau-du-Roi, Menton, Monaco, Monte-Carlo, Montpellier, Nice, Ollioules-Sanary, Palavas, Saint-Cyr-la-Cadière, Saint-Raphaël-Valescure, Toulon et Villefranche-sur-Mer.

Validité : 33 jours, avec faculté de prolongation

Minimum de parcours simple : 150 kilom.

1° Billets d'aller et retour individuels :

Prix : Le prix des billets est calculé d'après la distance totale, aller et retour, résultant de l'itinéraire choisi et d'après un barème faisant ressortir des réductions importantes.

2° Billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins deux personnes :

Prix : La première personne paie le Tarif général, la 2e personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la 3e et chacune des suivantes d'une réduction de 75 0/0.

Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.

Demander les billets (individuels ou collectifs) quatre jours à l'avance, à la gare de départ.

DEMANDEZ LE CATALOGUE COMPLET

des Editions

DU

MERCVRE DE FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore . A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.